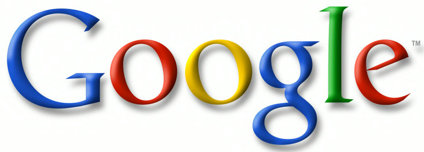
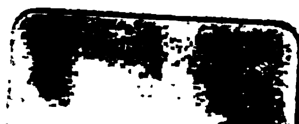




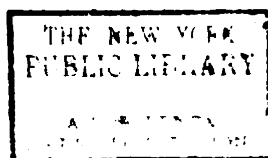


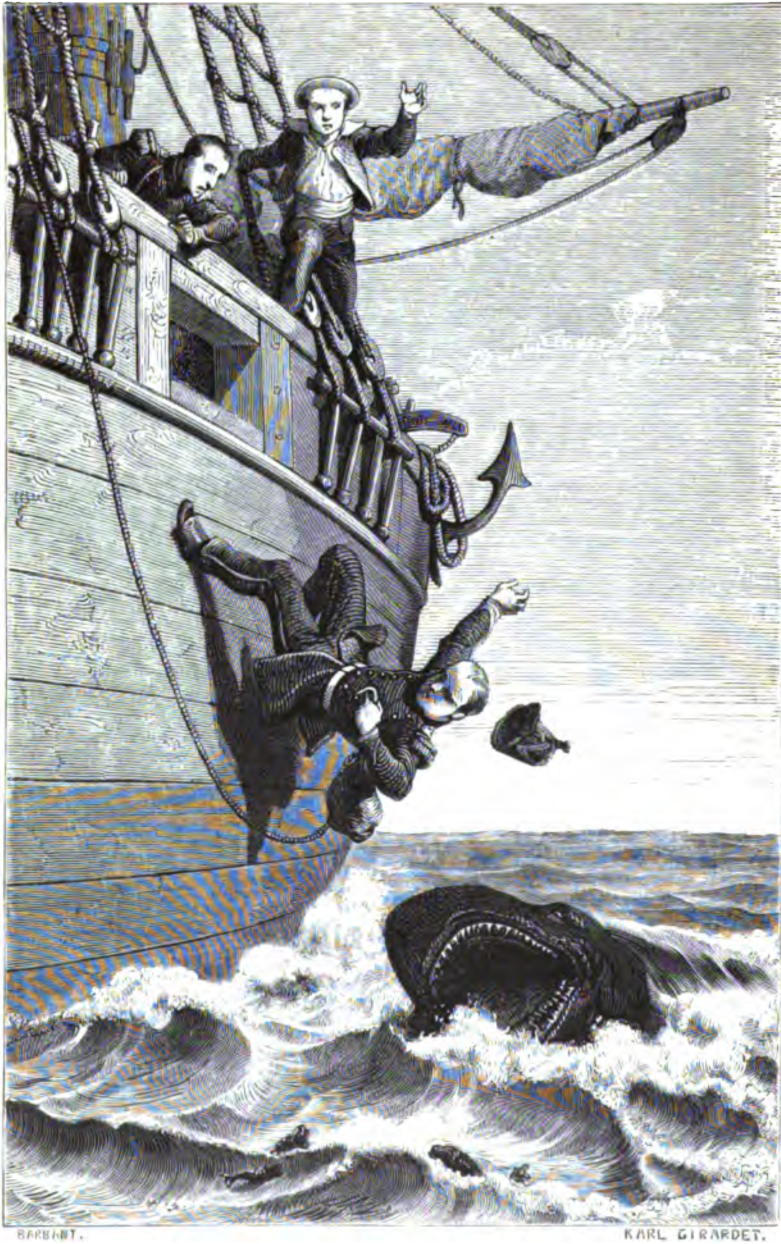


# LES AVENTURES

DE

# ROBIN JOUET


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY




Un coup de roulis lui fit perdre l'équilibre, et il tomba à la mer juste devant le requin.

# LES AVENTURES

DE

# ROBIN JOUET

PAR

ÉMILE CARREY



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC LXIV

# LES AVENTURES

DE

# ROBIN JOUET

## CHAPITRE I

Nom véritable, famille, et jeunesse de Robin Jouet. — Il s'engage dans l'infanterie de marine. — Son embarquement sur le navire *la Fortune*. — Un requin, ses pilotes et son dîner.

Je me nomme de mon nom véritable Jules-Robin Jouet, et non pas Robinson, comme il plaît à mes amis de m'appeler communément. Mes instincts aventureux, et la vie non moins aventureuse que j'ai menée jusqu'à ce jour, m'ont fait donner ce sobriquet, qui m'est resté, que j'ai fini par adopter moi-même sans trop savoir pourquoi, et sous lequel je

suis aujourd'hui plus connu que sous mon vrai nom. Je n'ai donc avec mon illustre homonyme anglais qu'une simple parité d'existence errante, si ma vie peut entrer en comparaison quelconque avec la vie célèbre que Daniel de Foë a rendue si chère à toutes nos jeunes imaginations.

Je suis né à Paris, rue du Mont-Blanc, le 1er janvier 1804. J'aurai donc, au moment où ma biographie commencera de paraître, soixante ans juste, pendant lesquels j'ai tant *bourlingué,* comme disent les marins, que j'ai parcouru plus de la moitié du globe: Amériques, Afrique, Europe. Il ne me reste plus à voir que l'Asie, où je compte bien aller quelque jour, si Dieu me prête forces et santé.

Ma famille était et est encore une des bonnes familles bourgeoises de la capitale. Mon père, banquier dans cette ville, gagnait beaucoup d'argent. Nous étions trois enfants, deux filles et moi, leur cadet d'un certain nombre d'années. Mes deux sœurs existent encore: l'une veuve, l'autre mariée; l'une à Paris, l'autre à Marseille, où, à l'opposé de moi qui vis célibataire, elles ont fait toutes les deux souches de famille. J'ai, de par elles, bon nombre de neveux et nièces, qui, pour ne pas porter le même nom que moi, ne m'en sont pas moins chers à tous les titres.

C'est surtout dans le but d'instruire leurs enfants aux difficultés de la vie que je me suis décidé à raconter mes aventures.

J'ignore si mon histoire les instruira beaucoup, j'ignore même si je les intéresserai suffisamment pour être lu jusqu'au bout. C'est mon espérance comme celle de tout narrateur; mais je ne sais pas si je réussirai. Ce que je puis leur dire en vue de les encourager à cette lecture, c'est que je ferai de mon mieux pour expliquer clairement les divers pays dont je parlerai. En lisant ce livre, on se trouvera donc faire le même voyage que moi en quelque sorte, sans débourser autre chose qu'un peu de temps et un peu d'argent.

Quant à la vérité sur ces mêmes pays, je la promets aussi complète que mes yeux ont pu la voir, que ma plume pourra la reproduire. Parmi mes différents devoirs de voyageur-écrivain, celui que j'accomplis le plus strictement est une observation absolue de la vérité, parce que je crois que c'est le premier des devoirs d'un homme qui se respecte. De tous les vices humains, le mensonge est celui qui m'a toujours le plus profondément dégoûté : c'est le fait des lâches. Et puis je trouve que rien d'ici-bas, rien, pas même votre estime à laquelle je tiens

cependant plus qu'à toute autre chose en ce monde, je trouve, dis-je, que rien ne vaut la peine de mentir, c'est-à-dire de faire quoi que ce soit contre sa conscience. Donc je vous promets la vérité absolue sur la nature et les hommes des pays dont je parle. Si je me trompe, ce ne sera la faute ni de mon désir de ne le pas faire, ni de mon travail pour être vrai avant tout.

A neuf ans, je fus mis en pension. Mes parents m'y laissèrent jusqu'à dix-huit ans, âge auquel on m'envoya à Marseille pour y apprendre les affaires maritimes. Je laissai les bancs universitaires juste pour le mariage de ma seconde sœur; c'est ce qui fait que ce jour est pour moi un anniversaire doublement heureux : car, ainsi qu'il est arrivé à bon nombre d'entre nous, j'ai quitté la pension avec beaucoup plus de plaisir que de peine.

A Marseille, j'entrai en qualité de commis chez un riche banquier, qui était parent de mon nouveau beau-frère. Là, mon titre d'allié du maître de la maison me fit à la fois et une bonne position dans mon bureau et une vie marseillaise assez douce. En frais échappé de pension que j'étais, j'en profitai pour user de mon mieux de la liberté presque absolue qu'on me laissait. J'aimais avec passion la chasse,

la pêche, les bateaux, les chiens, les chevaux, la grande vie campagnarde enfin. Grâce à mes relations personnelles et à celles de mes patrons, les invitations ne me manquaient pas. Je me plongeai dans cette existence aussi constamment que je le pus faire.

Pendant l'été, les bords de la mer n'avaient pas de marin plus assidu, et au bout d'un an d'exercice je savais barboter, carguer une voile, songuer sur l'aviron, pêcher de toutes manières, à croire que j'étais matelot depuis ma plus tendre enfance. C'était un instinct naturel qui se révélait en moi et me faisait apprendre ces différents exercices, par intuition, pour ainsi dire, comme on apprend une profession qui plaît. Pendant l'hiver, je chassais sur les bords de la mer ou je montais à cheval du matin au soir. Chaque jour quelque partie nouvelle m'entraînait hors ville, et sous un prétexte ou sous un autre, je passais parfois des semaines entières sans mettre le pied dans mon bureau.

Quant au travail d'apprenti banquier que je devais faire, il est inutile de dire que je le faisais fort mal. J'avais les chiffres en horreur, et lorsque par hasard je venais effleurer quelque compte du bout de mes doigts, l'ennui me prenait si fort que, bon gré mal

gré, ma cervelle divaguait ailleurs, en canot ou par les plaines. Puis fatalement, dès le lendemain mon corps chevauchait à la suite de ma cervelle, et je partais. Tout en me grondant amicalement de temps à autre, pour la forme plutôt que pour le fond, mon patron me laissait faire à ma guise ou à peu près. Il avait coutume de dire que le bonheur était à la campagne bien plus qu'à la ville; que j'en aurais toujours assez pour vivre; que si je faisais du mal, je n'en faisais tout au plus qu'à moi-même, en préférant la chasse ou la pêche aux chiffres de sa boutique; et que, foi de Crésus, comme il disait le cher homme, le bonheur en cette vie étant de faire ce qui plaît, il ne voulait pas empêcher mon bonheur.

Avait-il tort ou raison? Dieu le juge, car il vient de quitter ce monde en laissant, il est vrai, une très-grosse fortune, mais n'ayant jamais fait pendant toute sa vie que juste le contraire de ce qu'il aimait à faire, disait-il. Quoi qu'il en soit, je suivais avec ardeur ses préceptes beaucoup plus que son exemple; c'est dire que de moins en moins je travaillais chez lui, et qu'excepté les jours où je venais toucher la pension que m'envoyait ma famille, je ne faisais même plus acte d'apparition à mon bureau. Au bout de deux ans de séjour marseillais, je finis même par

louer aux environs de la ville, sur les bords de la mer, un petit cottage, moitié de chasse, moitié de pêche, où je passais les deux tiers de mon existence. J'étais d'ailleurs retourné à Paris voir ma famille plusieurs fois depuis mon arrivée à Marseille. Là, j'avais, sans dissimuler grand'chose, raconté à mon père mon existence campagnarde. Il l'avait blâmée quelque peu en me conseillant de réfléchir avant de me livrer à cette vie oisive: mais en fin de compte, il m'avait laissé à peu près libre de la continuer si je voulais, puisqu'il avait ajouté :

« Si c'est un caprice, il te passera. Si c'est un instinct fatal, il n'y a rien à faire. Seulement réfléchis et examine-toi, mon cher enfant, il y va de ton avenir. »

J'atteignis ainsi ma vingtième année, tant bien que mal, plus habile aux exercices du corps qu'à ceux de l'esprit, sachant beaucoup mieux prendre une voile dans son amarre qu'un client dans un compte: trouvant plus aisément l'éparvin d'un jeune cheval que l'erreur d'une page de chiffres: abattant à tous coups une mouette lancée dans le vent, mais totalement ignorant duquel était le plus avantageux d'un placement sur le roi de Prusse ou sur l'acier fusible.

J'étais d'ailleurs, je m'en souviens, un grand gar-

çon, hâlé, brun, fort en barbe, aux allures décidées, se portant bien et buvant de même. Bien que le cigare fût encore chose assez peu répandue, je fumais déjà comme si j'avais eu profession de ne faire que cela. Je fuyais le monde de mon mieux, et ne trouvais bonheur qu'avec des chevaux, des chiens, des bateaux, de l'air à pleins poumons, de la liberté à pleine poitrine.

Jusqu'à vingt et un ans passés, tout alla pour moi comme sur des roulettes. La vie me faisait l'effet d'un cheval bien dressé. Je n'avais qu'à la monter, puis la conduire à travers tous mes caprices : elle allait où je voulais, au pas qui me plaisait, sans broncher jamais, toujours ferrée d'argent, toujours prête et ne s'arrêtant qu'aux heures de nos communes fatigues. C'est si beau, si bon la vie à vingt ans, avec de l'air, des chevaux et de riches parents ! le poëte a dit :

Oh ! dans cette saison de verdeur et de force,
Où la chaude jeunesse, arbre à la rude écorce,
Couvre tout de son ombre, horizon et chemin,
Heureux, heureux celui qui frappe de la main
Le col d'un étalon rétif. . . . . . . .

Ce sommeil moral, animé de rêves tangibles, eût

pu durer pour moi je ne sais combien d'années ; mais il fut court, et le réveil fut triste.

Mon père mourut emporté en trois jours par une fièvre typhoïde. Ma mère, n'ayant auprès d'elle aucun de ses enfants ni de ses gendres, qui étaient, l'un à Marseille, les autres en voyage comme moi, fut jusqu'à nos arrivées contrainte à laisser toutes les affaires de mon père aux mains d'un courtier de bourse dans lequel nous avions pleine confiance. Or ce courtier était un malheureux que sa vanité sans limites avait entraîné à de déplorables affaires, où son avoir personnel, puis peu à peu l'avoir des autres, étaient partis s'engloutissant à la file. Comme de coutume en pareilles circonstances, nous nous fussions soupçonnés nous-mêmes plutôt que lui de la triste position où il se trouvait. Il profita des quelques jours de plein pouvoir que lui laissa ma mère pour non-seulement combler les déficits de sa situation, mais encore tenter les chances d'un hasard sur lequel il comptait probablement pour réparer sa faute. Bref, il fit si bien qu'en huit jours nous étions à peu près ruinés, et qu'en arrivant à Paris, un de mes beaux-frères et moi, nous apprîmes à la fois notre ruine, celle de notre mandataire, sa disparition, puis sa mort : tout cela opéré pendant la se-

maine qui me séparait seule de mon pauvre père.

Cette mort et cette ruine soudaines retentirent au-dessus de nous comme un double coup de tonnerre. Mais à ce moment j'étais tout entier à ma douleur filiale, et la perte de notre fortune me trouva presque complétement indifférent. D'ailleurs l'or n'a jamais été pour moi qu'un moyen, pas un but. De plus j'étais jeune alors, inexpérient des difficultés de l'existence, et l'argent ne me comptait que pour une chose insignifiante. Ma famille m'en envoyait, je le dépensais au fur et à mesure sans y regarder. Quand je n'en avais plus, je lui écrivais, elle m'en renvoyait avec une petite semonce amicale; j'en dépensais un peu moins pendant quelque temps, puis tout était dit. Désormais il fallait compter.

Quand tous les papiers successoriaux, de notaires, de procureurs et d'huissiers furent dépouillés depuis l'A jusqu'au Z, il se trouva par bonheur d'abord que les dots de mes deux sœurs, payées par mon père à ses gendres, étaient intactes; que de plus il restait à ma mère environ six mille francs de rente. En galantes gens qu'on était et qu'on est encore dans ma famille, on voulut me faire une pension, qui, avec mes goûts campagnards, eût suffi à ma vie. Mais c'eût été prendre sur l'opulence de mes deux sœurs

et jusque sur le presque nécessaire de ma mère : je refusai tout quant au moment présent, et, ne demandant conseil qu'à mes instincts aventureux, je m'engageai.

La France alors, poursuivant un de ses caprices d'inspiration qui lui prennent par intervalles comme des fièvres salutaires, semblait vouloir rentrer dans des voies colonisatrices. On parlait de la Guyane, de Madagascar, des Indes. J'avais envie de voir du pays. Je m'engageai dans l'infanterie de marine, à condition que je ferais partie d'une compagnie qui partait le mois suivant pour Cayenne. Tout d'abord j'avais eu l'idée d'aller aux Indes, et là de prendre du service chez quelque rajah de l'intérieur, comme jadis au temps de nos grandes colonies faisaient nos grands aïeux. Mais ma famille avait parmi ses connaissances intimes un colonel d'infanterie de marine. Il me dissuada de partir pour l'Asie, où le choléra sévissait alors, et me fit entrevoir un avancement rapide dans son arme. C'était en effet, et c'est encore, une de celles où l'on avance le plus vite, par la raison très-simple qu'il y meurt plus de monde. En outre, nous avions à Cayenne des parents éloignés, mais avec lesquels nous entretenions des relations suivies, et qui, bien placés dans la colonie, devaient me faire

là-bas agréable accueil. Ces divers motifs accumulés me décidèrent pour l'infanterie de marine, et je n'hésitai que le temps de préparer peu à peu ma pauvre mère à cette nouvelle séparation.

Cela fut moins pénible que je ne m'y attendais. Ma mère, connaissant de longue date mes instincts aventureux, ne fit à mes projets que quelques objections de circonstance, en m'engageant à réfléchir avant de prendre un parti, comme me le disait mon père. Elle avait d'ailleurs auprès d'elle ses deux filles et leurs maris, qui vivaient en commun dans notre maison de ville et lui faisaient passer aussi doux que possible les premiers temps de son veuvage. En mère tendre et sensée qu'elle était à la fois, elle comprit que je ne tiendrais qu'une place ennuyée au milieu de cette vie de famille heureuse, mais monotone, sarclée de tout le luxe dans lequel j'y avais été élevé, sans débouchés pour mes instincts actifs, sans liberté d'aucune sorte avec ses exigences multiples.

Et en effet, comme ces bananiers des tropiques enfermés dans des serres trop étroites, où, tout en leur donnant une chaleur équatoriale, on leur parcimonie l'espace, j'étouffais dans cette atmosphère et m'y mourais de pléthore non moins que de tristesse. Ma

mère le voyait, et, pauvre femme, sacrifiant son amour maternel aux besoins de ma nature, elle applaudit presque à ma résolution. Dès lors rien ne me retenait plus à la vie civile, et dix mois après la mort de mon père j'endossai l'uniforme de soldat dans le 3ᵉ régiment d'infanterie de marine, 4ᵉ bataillon, 1ʳᵉ compagnie.

Je partis très-peu de jours après mon engagement; car dans la même semaine ma compagnie prit passage sur le transport de l'État *la Fortune*, qui faisait voile pour la Guyane, où il allait porter et reprendre des troupes de garnison. Je m'embarquai naturellement avec ma compagnie; et le jour même, 15 septembre 1826, après tous les adieux, les embrassements, les promesses d'écrire et de prochain retour que vous pouvez supposer, nous appareillâmes par beau temps, belle brise, selon le style du bord.

Marseille, avec son aspect quasi oriental, qui fait deviner à la fois l'origine de ses fondateurs et sa nature de sentinelle française ouvrant l'œil sur l'antique Orient, Marseille, puis les côtes nues de la Provence s'effacèrent peu à peu à nos regards. Le navire filait par un beau vent de travers. Je portais la mer comme un navire américain la toile : pas même le soupçon d'une souffrance. Ceux de mes ca-

marades qui n'étaient point affalés sous le coup du mal de mer étaient généralement des méridionaux, gais pour la plupart ou se faisant tels, afin de dissimuler leur tristesse.

J'étais jeune, fort, avide d'espace. L'âme perdue dans ma liberté fraîchement retrouvée, je sentis bientôt tous les regrets de famille et de patrie qui assaillent le cœur au moment du départ se fondre en moi comme des brouillards du matin dissipés par le soleil levant. Le soir même je ne pensais plus guère qu'aux joies de mon voyage, au séjour enchanté que je rêvais à la Guyane et aux épaulettes qui ne pouvaient manquer de décorer prochainement un homme aussi recommandé que je l'étais.

Le lendemain de notre départ, à vingt lieues de Marseille environ, nous vîmes tout à coup apparaître dans le sillage du navire, puis à côté de son avant, un grand poisson noir et effilé d'apparence, qu'on nous dit être un requin. Nous ne l'aperçûmes d'abord que par intervalles et d'assez loin, comme s'il avait voulu étudier le bâtiment avant de se décider à le suivre. Il apparaissait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, à des profondeurs inégales, rapide et capricieux dans ses allures. Mais au bout d'une heure à peu près de ce manége, il vint se fixer à côté de nous, par

la hanche de tribord, à quelques pieds tout au plus de profondeur. Nous lui plaisions apparemment, et les cinq cents hommes, soldats et matelots, que portait le navire lui semblaient une caravane assez riche d'espoirs pour qu'il se donnât la peine de l'escorter.

Sa présence attira comme il est naturel chacun de son côté, et à partir de cet instant jusqu'à la nuit close nous passâmes la majeure partie de notre temps à le regarder. Nous le voyions presque comme s'il avait été sur le pont même du bâtiment. Sa nage était si bien combinée avec notre marche, qu'on l'eût dit attaché par une barre de fer à une de nos parois. Malgré notre vitesse, qui dans les commencements de son apparition n'était pas moindre de trois lieues à l'heure, il paraissait avancer sans efforts et, pour ainsi dire, sans mouvement, immobile, fixe, avec son long corps noirâtre à la queue effilée.

En avant de lui, deux petits poissons noirs d'apparence ainsi que lui, gros comme de gros éperlans, et dont la petitesse même faisait ressortir la taille colossale du monstre, allaient tourbillonnant sans cesse autour de son nez, à la façon dont tourbillonnent les taons autour d'un cheval au trot. C'était ses poissons-pilotes, ainsi qu'on les nomme, sortes de compagnons intéressés des requins, qui, dit-on,

vivent d'eux, comme les courtisans vivent des festins de cour : en ramassant des débris des repas qu'ils vont chercher jusque dans les dents de leurs maîtres. Quant à moi, je pense que ces singuliers commensaux, qu'on a d'abord pris pour les pilotes-conducteurs des requins, ainsi que le prouve le nom même qui leur est resté, sont tout simplement ses parasites forcés. Il les tolère parce qu'il ne peut pas s'en débarrasser, mais il les déteste tout autant que nous détestons nos parasites de divers genres. Qui sait même si, dans les insondables profondeurs de l'Océan, le requin, lui aussi, n'écrase pas de temps en temps un de ses pilotes, comme nous écrasons à l'occasion une guêpe importune? Moucherons familiers mais incommodes, ces étranges amis vont sans cesse effleurant la tête de leur compagnon, et paraissent entrer jusque dans sa gueule; or, à moins qu'ils ne lui servent de cure-dents, comme on le dit et ce qui me paraît douteux vu la nature des repas du requin, il est au moins probable que s'il le pouvait il se priverait de leurs importunités.

Le lendemain matin, dès avant l'aube, j'étais sur le pont pour voir si le monstre nous suivait encore. Il était à la même place que la veille, et selon toutes probabilités ne nous avait pas abandonnés de la nuit.

Bientôt, sur l'ordre du second du navire, qui avait l'air préoccupé et comme soucieux de cette poursuite obstinée, on prépara un appeau pour prendre le monstre. C'est-à-dire qu'on accrocha assez mal un gros morceau de lard salé au bout d'un énorme hameçon attaché à une longue chaîne, et qu'on lança le tout à la mer, juste devant le nez du requin.

Le tigre des mers (comme on le nomme en vieux langage d'histoire naturelle) aperçut de suite la proie qui tombait du navire. Il fit un brusque mouvement, et pendant quelques minutes vint nager près du morceau de lard, à quelques pieds au-dessous. Mais, soit qu'il eût vu l'hameçon, soit plutôt que la prébende ne lui semblât pas digne de lui, il parut la dédaigner, et alla reprendre sa première place à quelques mètres de là. Vainement le marin qui avait jeté l'hameçon agitait sans cesse l'appeau, le soulevait hors de l'eau, puis l'y faisait retomber bruyamment afin d'exciter les convoitises du requin. Tout fut inutile.

Alors le commandant du navire se fit apporter un fusil, et envoya successivement au monstre quatre ou cinq balles. Deux de nos officiers l'imitèrent, et en moins d'une heure, à eux trois, tirèrent au requin

une quarantaine de coups de fusil. Mais, soit que les balles glissassent sur la peau humide de l'animal, soit que l'eau amortît leur effort ou qu'aucune balle n'eût réussi à l'atteindre, il ne paraissait pas plus se soucier du plomb qu'on lui envoyait qu'une statue de marbre ne se soucie des cailloux qu'un enfant lui jette. Il continuait sa nage silencieuse, impassible, fixe, fatal et tout aussi dédaigneux du morceau de lard destiné à le tenter que des balles qui pleuvaient autour de lui.

Tout à coup, au moment où, de poudre las, le commandant du navire venait d'abandonner une chasse inutile, un de mes camarades qui avait relayé le matelot chargé d'agiter le lard se pencha en dehors du bastingage, afin de soulever plus facilement la chaîne de l'hameçon. Un coup de roulis lui fit perdre l'équilibre, et il tomba à la mer, juste devant le requin. D'un bout à l'autre du bâtiment s'éleva un long cri de détresse, qui ne fut, hélas! que trop justifié par l'événement.

Avant même que notre pauvre camarade fût tout à fait recouvert d'eau, le requin d'un coup de nageoire était arrivé à côté de lui. Là, subitement, le monstre plongea un peu au-dessous de sa proie et arriva dessus.

Le navire cependant allait toujours, et déjà nous avions suivi de l'avant à l'arrière pour assister à ce drame terrible auquel nous ne pouvions rien. Nous entrevîmes seulement une forme humaine disparaissant sous l'eau, comme si une tenaille énorme l'avait subitement engloutie. Ses jambes et ses bras semblèrent s'agiter aux deux côtés de la gueule du monstre; puis nous ne vîmes plus rien, ni d'elle, ni même du requin, qui disparurent tous deux sous le rideau d'écume que le bâtiment laissait dans son sillage.

Notre capitaine pria le commandant du navire de mettre un canot à la mer pour voir si on ne pourrait pas au moins retrouver quelques débris du corps. Mais le commandant lui expliqua que ce serait une recherche inutile. Cependant, par déférence amicale, il donna l'ordre de masquer et de revenir aussi près que possible du théâtre de l'accident. On jeta à l'eau une bouée amarrée à un câble, afin de se reconnaître, et, moins d'un quart d'heure après, nous revenions dans les flots de la bouée. Près d'elle, entre deux eaux, flottait un chapeau de paille, celui de Matthieu. La banderole tricolore dont il l'avait orné ondulait lentement au flot. Puis, à quelques mètres de là, une sorte de brouillard rougeâtre, presque imperceptible et déjà fondu par places dans

le bleu de la mer, semblait s'enfoncer jusque dans les profondeurs de l'abîme. C'était tout ce qui restait ici-bas de notre camarade.

Le commandant fit recueillir le chapeau à l'aide d'une gaffe. Puis on vira de bord. *La Fortune* reprit sa route, et bientôt sur l'élément oublieux, sur le navire même, cette mort sinistre ne fut plus qu'un souvenir que le temps ensevelit peu à peu comme la tache sanglante qui se perdait sous les flots. C'est si peu, si peu de chose ici-bas que l'effacement d'une créature humaine !

---

# CHAPITRE II

**Une pêche de nouvelle invention. — Un repas de goëlands. — Devant Malaga. — Rencontres de mer. — Poissons et oiseaux d'Océan.**

La mort de Matthieu couvrit le navire comme d'un voile funèbre. Notre capitaine était furieux. Sa douleur, devenue de la colère, le faisait s'en prendre à tout le monde. Mes camarades avaient l'air consterné. Quant à moi, j'étais comme le capitaine. Ma tristesse avait tourné en rage : j'aurais de bon cœur, à ce moment, risqué ma vie et donné tout ce que je possédais pour pouvoir venger mon camarade. Matthieu était de Paris comme moi. Son père avait jadis été jardinier chez nous, et je l'avais connu tout jeune.

Après nous être perdus de vue pendant longtemps, nous nous étions retrouvés au régiment, et l'utile camaraderie de l'uniforme effaçant entre nous les distinctions de la naissance nous avait fait amis. Sa mort me causa une double douleur.

Cependant le soir même de l'accident, comme nous venions de nous asseoir pour manger la soupe, un de nous arriva avec la mine effarée en criant :

« Le requin! le requin! »

Nous nous levâmes tous comme un seul homme, sans même prendre le temps de porter à notre bouche la cuillerée de soupe commencée, et courûmes au bastingage. Juste à la même place, de même que si rien ne s'était passé, le requin, escorté de ses pilotes, nageait tranquillement. Tous nos officiers, ainsi que ceux du bord, prirent des fusils et se mirent à tirer comme la première fois. Mais pas plus que la première fois ils ne réussirent à tuer, ni même à faire fuir le monstre. Cependant il fut atteint évidemment ou tout au moins chatouillé, car il s'enfonça davantage sous l'eau, et, se tenant désormais à une grande profondeur, ne nous apparut plus que sous forme d'un ruban noirâtre qui allait le long du navire aussi vite que lui. Mais il ne sembla pas le moins du monde avoir l'intention de nous abandon-

ner pour cela, et continua de nous escorter avec une persistance fixe et fatale, qui quant à moi me prenait sur les nerfs.

Nos officiers cessèrent de tirer. Quinze à vingt pieds d'eau pour le moins formaient au requin une cotte de mailles liquide, qui le protégeait des balles ou les lui rendait tout au moins si peu dangereuses qu'autant eût valu tirer à la lune.

Subitement, par une volonté providentielle sans doute, je ne sais quelle inspiration vengeresse me passa par l'esprit. Puis, comme chez moi de la pensée à l'action il ne s'écoulait même pas alors le temps de la réflexion, j'allai sur l'heure trouver notre capitaine. Je lui avais été chaudement recommandé avant mon départ, je l'avais quelquefois rencontré à Marseille chez une amie de ma mère, et j'étais à peu près sûr qu'il m'accorderait ma demande.

« Capitaine, lui dis-je, Matthieu était mon camarade: voulez-vous me permettre de le venger?

— Certainement, me dit-il; et si vous le faites, je vous jure que les premiers galons de caporal qui seront vacants, je vous les attache moi-même au bras. Mais, mon pauvre garçon, un requin n'est pas un rouget, et tout habile qu'on vous dise à la pêche, c'est un goujon qui vous mangera plutôt que vous ne

le mangerez. Ah! mille millions de tonnerres! ce pauvre Matthieu!

— J'ai mon idée, capitaine: me permettez-vous de faire à ma guise?

— Ah! fais, fais ce que tu voudras. Seulement ne va pas te jeter au requin, toi aussi. Ta mère te redemanderait meilleur que tu ne vaux. D'ailleurs c'est assez de Matthieu. Ah! mille millions de tonnerres! ce pauvre Matthieu! Si tu le venges, vois-tu, je te fais mettre à l'ordre du jour pour tout le reste de la traversée!

— Merci, capitaine, » lui dis-je.

Sans plus de discours, je descendis dans l'entre-pont à mon hamac. Là je pris dans ma malle un pantalon, une veste, de vieilles chaussures et une casquette. J'allai trouver le maître calfat, et lui demandai de me donner de l'étoupe. Puis, remontant sur le pont où j'apportai tout cela, je fabriquai avec l'aide de mes camarades une sorte de mannequin de grandeur naturelle auquel on attacha un boulet pour le faire plonger en cas de besoin, comme on donne du poids à l'amorce d'une ligne.

Il s'agissait de venger Matthieu. On savait que le capitaine nous permettrait de tout faire pour cela. Chacun me prêta la main. Le second du navire, qui

était de quart, prit sur lui de faire diminuer momentanément les voiles, afin de ralentir la vitesse du bâtiment. Il fallait réussir cette fois, et réussir vite, car il n'y avait plus guère qu'une heure de jour au plus, et il était au moins douteux que la poursuite du requin recommençât le lendemain. Mon amorce-mannequin fut bientôt prête. Pour la rendre aussi séduisante d'odeur que d'apparence, nous l'ondoyâmes avec de la soupe. Puis le cuisinier du bord lui fabriqua très-artistement une tête de sa composition, faite avec un quartier de mouton gâté, qui devait donner à mon amorce une allure des plus appétissantes pour un requin.

Cela fait, je m'armai de mon fusil, un beau et bon fusil à deux coups, sortant de chez Brun, et portant la balle avec une précision mathématique. C'était un cadeau de ma bonne grand'mère. J'y tenais comme à la prunelle de mes yeux et je l'avais emporté avec moi, comptant bien faire, grâce à lui, maintes prouesses de chasse. Je le chargeai avec un soin religieux, et coulai dans chaque canon une balle cylindro-conique du poids de huit à la livre, qui faisait de chacune d'elles une sorte de petit boulet pointu, capable de tuer un éléphant. Après quoi, je remontai sur le pont.

Je voulus lancer moi-même à l'eau mon homme improvisé qu'on avait attaché au bout de l'hameçon en guise de morceau de lard. Mais le capitaine s'y opposa, et le fit jeter par un matelot qui d'ailleurs s'acquitta de ce soin beaucoup mieux que je ne l'aurais pu faire, et à plusieurs reprises réussit à descendre le mannequin presque devant le nez de l'animal. Je me mis simplement le long du bastingage, le fusil à l'épaule, prêt à faire feu. Le capitaine, les officiers et les hommes de la compagnie connus pour les meilleurs tireurs en firent autant, et nous attendîmes.

Le requin parut d'abord ne pas donner plus d'attention à cette amorce qu'au morceau de lard du matin. Un quart d'heure passa ainsi. La nuit descendait rapide, et on n'y voyait déjà plus que bien juste pour pouvoir tirer sous l'eau avec cortitude. Les officiers, fatigués d'attendre, étaient allés dîner, et nous n'étions plus que trois qui, assis le long du bord, nos fusils aux bras, faisions sentinelles sur l'ennemi.

Enfin le requin parut se mettre en mouvement, comme s'il avait tout à coup découvert quelque chose. Il remonta plus rapide qu'une flèche, jusqu'à la surface de la mer, sous le mannequin. Là, comme la première fois pour notre pauvre Matthieu, il s'é-

loigna un peu, se retourna et arriva le ventre en dessus, presque à fleur d'eau jusque contre sa proie.

A ce moment, mes camarades et moi nous lâchâmes simultanément tous nos coups de fusil. Le ventre du monstre se détachait blanchâtre sur le bleu de la mer, presque sous nous. Autant que nous pûmes voir dans l'eau et avec aussi peu de temps que nous en eûmes, tous nos coups portèrent. Des flots de sang qui sortaient par jets teignirent la mer, à ce point que le mannequin en fut tout couvert d'un côté. Le requin, blessé à mort évidemment, peut-être même tué sur le coup, resta à fleur de mer, baignant entre deux eaux comme une épave inerte, sans avoir la force de plonger. Son grand corps noir, formant tache dans notre sillage, demeura visible pour nous pendant au moins deux à trois minutes. Mais emportés que nous étions par la course du navire, nous le perdîmes rapidement de vue, et ne pûmes désormais reconnaître la place où il flottait que par l'essaim d'oiseaux qui vint voltiger au-dessus de lui.

Depuis notre départ de Marseille, nous avions sans cesse autour de notre navire une bande de goëlands qui tourbillonnaient soit à notre arrière, soit même dans l'air au-dessus de notre mâture. Ils

nous quittèrent soudainement pour aller au requin, et bientôt nous eûmes la satisfaction de les voir descendre jusqu'à l'eau, avec leurs grandes pattes pendantes, comme s'ils voulaient se reposer sur leur proie future. Au premier d'entre eux qui descendit ainsi, le matelot qu'on avait chargé de jeter le mannequin dit philosophiquement, tout en retirant la chaîne et son amorce :

« Père Mange-à-Mort a avalé un soldat. Un autre soldat lui a fait avaler sa gaffe. Pour des shakos, c'est pas trop mal ! »

Quant à mon capitaine, il ne se possédait pas de joie. Le lendemain matin, selon sa promesse, je fus mis à l'ordre du jour dans la forme suivante :

« Un des soldats du régiment, Matthieu a été tué « par un requin. Le fusilier Robin Jouet, aidé de « trois autres hommes, Mâchefer, Brindavoine et « Tripoli, est parvenu à tuer le requin. Je les mets « tous à l'ordre du jour pour les féliciter d'avoir ainsi « vengé la mort de Matthieu. »

Le soir, je dînai à la table du commandant avec le capitaine, et à partir de ce jour je fus le préféré, non-seulement de mes chefs, mais même de mes camarades. L'espèce d'insulte qui avait été faite au régiment tout entier dans la personne d'un des siens

était réparée. Je ne sais quel sentiment de devoir accompli nous remplissait tous, et quant à moi me pénétrait de satisfaction.

C'est bête et sauvage, dira-t-on? Sur un requin? Je ne dis pas non; mais c'est comme cela. D'ailleurs, la solidarité militaire et la loi du talion sont à la fois le grand lien des armées et la sauvegarde des sociétés contre leurs destructeurs quels qu'ils soient.

Ce double événement, qui défraya toutes nos conversations de bord pendant le reste de la traversée, fut le seul incident remarquable de notre passage à travers la Méditerranée. Après avoir aperçu de loin les Baléares, Mayorque, Minorque et Ivice, cette triple oasis qui apparaît verdoyante au milieu du désert bleu de la mer, nous arrivâmes par le travers de Malaga, pour de là passer le détroit de Gibraltar.

Devant Malaga, des calmes nous retinrent pendant trois jours sans mouvement. Le second du navire et deux de nos officiers en profitèrent pour aller passer une journée au rivage. Le capitaine, qui depuis l'aventure du requin m'avait pris en affection vive, m'emmena en qualité de secrétaire, et je visitai la ville espagnole de compagnie avec lui.

Nous fûmes accueillis par les habitants de Malaga comme on l'est généralement en Espagne, c'est-à-dire avec la plus cordiale des hospitalités. Chacun se mit en frais pour nous montrer la ville et nous fêter du mieux possible. Nous visitâmes successivement toutes les églises importantes, notamment la cathédrale avec ses sculptures sur bois si justement renommées. Le soir, nous allâmes nous promener sur l'Alameda, c'est-à-dire la grande promenade de la ville, où les femmes sont si adorablement belles sous leurs mantilles noires. Après Lima et le Pérou, l'Espagne et Malaga sont réellement la patrie des jolies femmes, et jamais réputation de beauté n'a été à la fois mieux établie et plus méritée que celle des célèbres Andalouses.

Dans diverses maisons particulières, et même dans des cafés publics, on nous offrit du chocolat, des fruits, des collations de toutes sortes. En un mot, on nous fit si bon accueil, que nous partîmes le cœur rempli de gratitude pour cette ville et avec un regret sincère de la quitter si vite. Mais le vent semblait fraîchir. Les ordres du second du navire étaient on ne peut pas plus précis sous ce rapport. Vers le milieu de la nuit, par une mer et un ciel magnifiques, nous revînmes au bâtiment avec toute une cargaison

de fruits splendides, et même de vin, que les autorités de la ville avaient fait porter à notre canot, au nom de leurs compatriotes.

Le matin avant l'aube, le vent s'éleva et nous arrivâmes sans encombre à l'entrée de Gibraltar. Plus de trois cents bâtiments, attendant comme nous un vent favorable pour passer le détroit, entraient presque simultanément dans la passe et formaient un des plus curieux spectacles qui se puissent voir. Nous arrivâmes ainsi pêle-mêle avec une quantité de navires voisins, de toutes formes et de toutes nations, jusque devant la forteresse que l'Angleterre garde en Espagne, on ne sait pourquoi. Tous avaient hâte, comme nous, de sortir de la Méditerranée pour se lancer dans l'Atlantique, et attendaient, comme nous, depuis plus ou moins longtemps le vent favorable qui venait de s'élever. Mais l'homme propose, Dieu dispose. En face de Gibraltar, le vent faiblit tout à coup, puis tomba complétement; si bien que, le grand courant de l'Atlantique qui porte en Méditerranée nous entraînant au rebours de notre route, nous nous trouvâmes reculer au lieu d'avancer.

Le commandant du navire fit jeter l'ancre; nous passâmes là une journée pleine et presque toute une nuit. Enfin le vent s'éleva de nouveau. Nous pûmes

continuer notre route, nonobstant un brouillard si épais que le commandant, craignant les abordages au milieu de l'essaim de navires qui se pressait dans les eaux du détroit, ne voulut se servir que de ses basses voiles, afin de n'avancer qu'à petite vitesse. Bien lui en prit; car au matin nous nous trouvâmes si près de la forteresse anglaise, qu'on voyait les sentinelles rouges, et que bientôt, sous l'effort des courants, nous arrivâmes près de l'une d'elles à trois longueurs de gaffe. Aussitôt les canots du bord furent mis à la mer avec presque tout l'équipage, qui, faisant force de rames, parvint à nous éloigner du rivage et à reprendre le large. Là, le vent que la côte d'Espagne avait fini par nous masquer complétement nous reprit de nouveau, et nous traversâmes le détroit sans encombre.

Nous perdîmes successivement de vue presque tous les navires compagnons de notre passage. Les uns donnèrent en plein dans le sud, vers la côte d'Afrique, l'Asie, les Indes, etc.; les autres firent route au nord, vers l'Amérique septentrionale ou l'Europe. Quant à nous, nous nous dirigeâmes du côté des Canaries, Ténériffe, Madère, etc. Nous rangeâmes Ténériffe à environ vingt-cinq lieues de distance, ce qui ne nous empêcha pas de distinguer parfaitement son fameux

pic. Il nous apparut longtemps au-dessus de la mer, dans le ciel, comme un grand pain du sucre bleuâtre dont la cime pointue sortait d'un flocon de nuages blancs. Bientôt après, nous vîmes Madère. Elle nous sembla toute plate, malgré ses collines, qui, à la distance où nous étions, avaient l'air d'être aussi rases sur l'eau que la terre même qu'elles dominaient, et ne formaient avec elle qu'une tache noire perdue à l'horizon.

Jusque-là, nous eûmes encore en vue un assez grand nombre de navires allant par routes diverses, qui passaient tantôt visibles à distinguer leurs habitants, tantôt perdus dans le lointain, petits et blancs comme des ailes d'oiseaux. Quand un de ces bâtiments passait à portée de conversation, le commandant ou un officier du bord prenait un porte-voix et demandait au navire son nom, sa patrie, sa destination, etc.

« *Doria,* répondait l'un; génois, retournant à Gênes avec du bois et du café du Brésil. »

« *Hudson,* disait un autre; anglais, revenant de la côte d'Afrique avec de l'huile de palme, des noix de coco, du bois d'ébène. »

« *Montcalm,* disait un troisième; votre pays de

Marseille, allant en Chine porter des armes, des munitions, etc., et chercher des soieries, des porcelaines, des magots. Et vous? »

Alors le commandant disait notre nom, notre destination. Puis on se souhaitait réciproquement bon voyage : on se saluait amicalement du geste ou même d'un hourra sympathique : un dernier hissement de pavillon, comme une poignée de main d'adieu, complétait la rencontre, et chacun, sans s'être arrêté d'ailleurs, continuait sa route. Mais cela rompait pour nous la monotonie du voyage. Nous conversions sur chaque rencontre pendant quelques heures au moins, et le second, qui généralement présidait à ces politesses de bonjour, disait non sans raison que c'était un moyen de distraire ses passagers, et conséquemment d'entretenir la bonne santé générale.

Lorsque nous eûmes définitivement perdu de vue Madère, les navires devinrent désormais si rares, qu'à peine nous en rencontrions un ou deux par jour, et tous à des distances tellement grandes qu'on ne pouvait même pas voir leurs pavillons. Cependant les matelots, et surtout les officiers de marine, devinaient généralement la nationalité de chacun d'eux. C'est un américain, disaient-ils, haut mâté,

couvert de toile malgré le vent, rapide, filant comme une mouette. Ou encore : C'est un français, belles proportions, bien conçu, mais se pressant médiocrement, et plus jaloux de conserver sa peau intacte que d'arriver vite.

A partir de ce moment, la traversée fut dépourvue d'incidents dignes de remarque. Deux ou trois requins vinrent encore nous faire quelques visites, mais aucun d'eux ne nous suivit. Un seul approcha de nous à le pouvoir tirer. Aussitôt notre capitaine lui envoya une balle qui lui fit tourner tête sur-le-champ, et s'enfoncer sous l'eau à une telle profondeur que nous le perdîmes de vue. Des souffleurs, lançant en l'air leur double jet d'eau, passèrent cinq ou six fois à l'horizon du navire. Deux énormes masses noirâtres qui par intervalles bondissaient au-dessus de la mer, et que les marins nous donnèrent pour des baleines se battant ou se poursuivant, apparurent un jour par notre côté gauche et se perdirent bientôt dans le lointain. Cinq ou six bandes de marsouins escortèrent le navire à plusieurs reprises, jouant dans ses eaux, passant dessous, filant de l'avant à l'arrière, bondissant sur les flots par sauts capricieux et rapides comme des serpents qui ondulent. Enfin nous traversâmes une bande de pois-

sons volants qui, poursuivis, dit-on, par des marsouins, planaient en tout sens au-dessus de la mer, autour du bâtiment, à ce point qu'on eût dit un essaim de grosses sauterelles volant à fleur d'eau. Un d'eux s'abattit même sur le pont, où il fut capturé par les officiers, qui l'empaillèrent.

Ce fut tout ce que nous vîmes en fait d'animaux marins.

Quant aux mouettes, goëlands et autres oiseaux de plages, nous n'en voyions presque plus depuis notre entrée dans l'Océan. A peine de loin en loin apercevions-nous l'un d'eux passant à l'horizon lointain, emporté dans le vent à toute vitesse, comme s'il avait hâte de regagner une plage où dormir. Une ou deux fois nous vîmes se lever devant nous quelques grèbes de mer, à apparences noirâtres et à ailes courtes. Ils partirent en rasant la vague, volant droit comme des cailles, se remirent à l'eau au bout d'une ou deux centaines de mètres, et là disparurent à nos regards.

Les oiseaux que nous vîmes en plus grand nombre, et qui surtout suivirent le bâtiment avec le plus de constance, furent des alcyons. Grisâtres, tachetés de rouge-noir, un peu à la façon des bécasses, gros comme de grosses hirondelles, ils volaient, ainsi

qu'elles, en planant à raser le flot. Nous en avions parfois cinq ou six à l'arrière du navire, dans son sillage, où ils nous suivaient avec une facilité de vol presque prodigieuse. Souvent nous leur jetions des papiers ou des débris de bois. Ils s'en venaient voltiger au-dessus de chacun d'eux, pour voir s'il recélait une pâture. Mais ils l'abandonnaient presque aussitôt, à moins qu'il ne contînt quelques parcelles de viande, auquel cas nous les apercevions se poser dessus les ailes étendues. Ils restaient là pendant quelques minutes, puis revenaient à tire-d'aile reprendre à l'arrière du navire leur vol ondulant et monotone.

Pendant les premiers jours où nous les vîmes apparaître, nous voulions les tirer, et j'avais même demandé à cet effet la permission au capitaine, qui me l'avait accordée. Mais le second, ayant appris mon intention, me dissuada d'en rien faire.

« Les matelots n'aiment pas à voir tirer les vire-vent, me dit-il. Ils croient que cela porte malheur au bâtiment. Quelques-uns d'entre eux pensent que ces oiseaux sont des âmes en peine de matelots naufragés qui reviennent ainsi dans le sillage des navires. D'ailleurs vous ne pourriez pas avoir leurs corps, et quand même vous les

auriez, la chair en est si coriace qu'il ne vous serait pas possible d'en manger. Donc ne les tirez pas. »

J'obéis d'autant plus volontiers, que, tout en désirant d'avoir l'un d'eux, j'éprouvais une sorte de remords à tirer ces jolies petites bêtes inoffensives, compagnons fidèles de mes rêveries sur le pont. Je les suivais parfois du regard pendant des heures entières, en laissant planer ma pensée au hasard, comme elles faisaient planer leurs ailes, sans me lasser et sans m'arrêter plus qu'elles dans le vol capricieux de mes pensées errantes.

Hirondelles des mers, vire-vent, drapiers, garde-boutique, alcyons, comme les matelots tour à tour vous nomment, que de légendes mélancoliques vos longs vols silencieux ont dû faire naître dans l'esprit des marins! Doux errants des flots, vous qui du temps des poëtes berciez

. . . . dans l'algue marine
Myrtho la jeune Tarentine :

vous que tant de fois j'ai nourris à miettes de mes repas, comme nous jetons aux moineaux de nos rues les miettes de notre pain; alcyons divins, qui savez




Je les suivais parfois du regard pendant des heures entières.

tous les secrets de Thétis! Dites-moi, dites-moi, ne reprendrons-nous plus jamais ensemble notre vie errante sur l'Océan désert, notre vie de mer avec ses silences et ses horizons sans fin qui font rêver à Dieu?

---

## CHAPITRE III

**Passe-temps de traversée. — Un atelier dans une ancre. — Robin Jouet tombe à la mer. — Ses premiers pas et son premier festin sur le bas-fond où les flots l'ont jeté.**

Ces contemplations, plus ou moins longues selon le temps, composaient dans l'origine de notre traversée à peu près toutes nos joies de voyage. Plusieurs d'entre nous lisaient quelques livres de bord empruntés aux matelots, fabriquaient des chapeaux avec des nattes de paille, faisaient de la tapisserie de corde, ou jouaient au loto. Mais le plus grand nombre restait oisif, dormant, fumant ou regardant philosophiquement les vagues. A partir de Madère

environ, la chaleur était devenue si forte, que notre premier soin était généralement de ne rien faire. Tout d'abord je fis partie du plus grand nombre, et, après avoir lu les quelques livres qui circulaient sur le bâtiment, je me pris à passer des heures, voire même des journées entières, à rêver en regardant la mer, les nuages et les alcyons. Mais, comme au demeurant je n'aime à rêver que par intervalles et pas longtemps, je ne tardai point à me créer une occupation qui peu à peu prit tous mes instants, et finit même par m'absorder si complétement que je ne faisais plus que cela.

Je sculptais, ne vous en déplaise, s'il est permis de profaner le mot sculpter au sujet des mauvaises ébauches de bois que je fabriquais à grand renfort de patience bien plus que de talent.

Grâce à la protection de mon capitaine et du second du bâtiment, je trouvai moyen de me construire sur le pont, ou plutôt en dehors du pont, une sorte d'atelier où je pus travailler à mon aise sans être dérangé. Le second jour de notre départ de Marseille j'avais remarqué à l'avant du navire, par tribord, une ancre énorme, longue d'au moins six pieds, qui, juxtaposée contre une des parois extérieures du bâtiment, formait là comme un grand fauteuil à dossier

recourbé. Dès ce jour je m'étais dit que je serais bien mieux là tout seul, à l'air, que sur le pont toujours encombré par mes camarades, ou dans l'entre-pont où régnait une chaleur affreuse. Peu à peu j'ajoutai dans mon esprit à cette cabine improvisée une façon de garde-fou en corde pour ne pas tomber à la mer, puis une planche garnie d'étoupe pour m'asseoir et me coucher sur quelque chose de moins dur que la tige d'une ancre.

Pendant quelques jours, je gardai cette idée dans ma cervelle, sans en parler autrement qu'à mes camarades. Mais peu à peu, à force d'y penser et de la trouver pratique, je me résolus à la mettre à exécution. Dans ce but, je m'adressai au second du navire, qui était le grand ami de mon capitaine et auquel j'avais donné quelques balles cylindre-coniques pour tirer le requin. Tout d'abord je n'osais pas trop l'aborder; mais je finis par m'enhardir en pensant qu'il aurait intérêt à m'accorder ma demande, et que par suite j'avais toutes chances de réussir.

En effet, lors de notre promenade à Malaga, j'avais acheté dans cette ville plusieurs petites statuettes en bois peint, assez chères, mais délicieusement jolies, que je comptais envoyer à ma mère par la prochaine occasion. Le second, qui à terre les ayant

trouvées trop coûteuses n'avait pas voulu les acheter, s'était de nouveau pris de caprice pour elles en arrivant à bord, et m'avait prié de les lui recéder. J'avais refusé en m'excusant sur ce que je les gardais pour ma famille. L'officier n'avait pas insisté. Quand l'idée de me loger sur mon ancre fut arrêtée dans ma cervelle, j'allai le trouver et lui offris de lui faire des statuettes exactement semblables aux miennes, s'il voulait me faire donner du bois, des couleurs, et me permettre de m'établir sur une des ancres, afin d'y travailler à mon aise. J'avais déjà modelé à Paris quelques figurines de ce genre, et j'étais à peu près sûr d'arriver à bonne fin de ce travail.

Tout d'abord le second me refusa net, disant que personne à bord, pas même les recommandés et les tueurs de requins, n'avaient droit à des priviléges. Mais le lendemain matin, soit que l'idée de la statuette eût travaillé son cerveau pendant la nuit, soit qu'il eût parlé avec mon capitaine, auquel j'avais également confié mon projet, il me dit brusquement :

« Voyons, jeune gâcheur de bois, montrez-moi un peu votre ancre, et comment vous comptez vous affaler dessus. »

Je lui expliquai mon idée, qui était d'ailleurs très-simple et nullement dangereuse.

« Voyez-vous, commandant, lui dis-je, je ne suis pas habitué à cette chaleur, et je ne pourrais pas travailler en dedans du navire. Là, au contraire, je serai comme dans un vrai atelier, et fabriquerai pour vous et mon capitaine autant de statuettes que vous m'en commanderez.

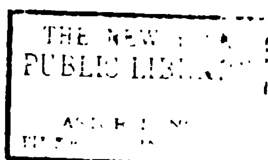
— Eh bien, me dit-il, faites comme vous voudrez. Le maître menuisier vous donnera du bois et des couleurs. Nichez-vous dans votre ancre; mais arrangez-vous pour que je ne vous y voie jamais, sans quoi je vous prive de ration pour indiscipline. Allez, et surtout faites-moi une belle senora en mantille, toute pareille à la vôtre, et ressemblant, s'il se peut, à la jeune Espagnole qui est venue nous reconduire au canot avec sa mère. »

Je ne me fis pas répéter la permission, et, me mettant à l'œuvre sur-le-champ, je m'organisai un atelier véritable, en plein air, à l'avant du bâtiment, entre un des bras de la grosse ancre et son organeau, sur sa tige. C'était la maîtresse ancre du bord. Elle ne servait que dans des circonstances tout à fait exceptionnelles. Mon établissement sur sa tige ne pouvait gêner ni la manœuvre, ni personne. Je m'y installai, presque sans qu'on s'en aperçût. Le maître menuisier, dont je stimulai la coopération amicale

avec une pièce de cinq francs, vint lui-même m'aider à ma construction. Le calfat me fournit de l'étoupe et de la corde. Bref, le soir même j'étais installé.

C'était un vrai nid. Pas de danger de tomber à la mer, grâce à trois cordes reliées entre elles par une sorte de filet qui m'entourait en dehors comme une grille de balcon. De la solitude, de l'air et de la clarté. Il y avait de quoi me faire travailler comme un nègre, et dès le lendemain de ma permission j'étais à la tâche. J'avais en perspective tout un long horizon de modelage, car nous n'étions pas encore au quart de notre route. On compte en moyenne, sur navire à voiles bon marcheur, un mois de mer pour aller de Bordeaux à Cayenne. Or nous étions partis de Marseille, c'est-à-dire du fond de la Méditerranée, et *la Fortune* était bien le *raffiot* le plus lent de toute la marine française. J'avais donc encore devant moi, selon toutes les probabilités humaines, au moins trente jours de travail, au moment où j'exécutai mon projet.

C'était une idée bizarre peut-être, mais parfaitement compréhensible pour quiconque a supporté les ennuis d'une longue traversée sur un navire encombré de passagers. J'étais content comme un prisonnier fraîchement libéré. De plus je comptais ne pas





Menant de front la pêche et mes statuettes, je fabriquai des appeaux de poissons que j'attachai à de longues lignes.

borner au modelage toutes mes occupations dans ma nouvelle demeure. Je me proposais d'y pêcher, ce qui me plaisait fort. Maintenant que tout est fini, je vous dirai même en confidence que la perspective de me livrer sans contrainte à ce passe-temps favori de mes jours de prospérité avait été la cause secrète, mais déterminante, de ma résolution. Menant de front la pêche et mes statuettes, je fabriquai toute une collection d'appeaux de poissons de diverses tournures, que j'attachai à de longues lignes traînant à la mer en bas de moi. Au bout de huit jours d'installation, j'avais à l'eau trente appeaux pour le moins, sur peut-être mille mètres de cordes, qui, accrochés à ma balustrade, devaient en la tendant m'avertir de chaque prise.

Mais, en dépit de mes appeaux, de mon lard, et de toutes mes amorces plus ou moins ingénieuses, je ne pris rien du tout, ou du moins si peu de chose qu'autant vaudrait n'en pas parler : une pauvre petite dorade en six semaines! La pêche est rarement fructueuse en pleine mer, parce qu'il y a bien moins de poisson au milieu de l'Océan que sur les côtes. De plus, je m'y prenais mal. Je n'avais jamais pêché à la mer avant cette époque. Or il faut un noviciat à tout; je le fis pour la pêche d'Océan pendant cette tra-

versée, en manquant bon nombre de dorades et de marsouins qui vinrent jouer dans les eaux de *la Fortune,* et qu'en conséquence j'eusse dû prendre si j'avais été plus ingénieux ou plus attentif. A bien regarder ici-bas, c'est presque toujours par notre propre faute que nous manquons à réussir, en pêche comme en chasse, comme en affaires et en toutes les choses de cette vie.

Cet insuccès permanent me fit reléguer la pêche au second plan de mes occupations, et par suite m'occuper davantage de mes statuettes. En cela je réussissais au delà de mes espérances. Au bout de dix jours, je donnai au second son Espagnole à la mantille, qui était si semblable à la mienne que, sauf une vague ressemblance avec la señora dont il m'avait prié de reproduire les traits, on eût pu les confondre ensemble. Bientôt après, j'offris à mon capitaine un beau *picador* avec sa lance à banderole, et, l'ambition me venant avec le succès, je me proposai de doubler ma collection en imitant d'après nature quelques-uns de mes camarades.

Dans ce but, je me mis à travailler jour et nuit, pour ainsi dire. Ma besogne et encore plus mon nid solitaire me plaisaient sans cesse davantage. J'avais fini par m'établir là, non-seulement pendant les jour-

nées, mais même pendant les nuits; et, quand le vent le permettait, j'y travaillais à la lumière. Personne ne me voyait, et d'ailleurs personne ne m'eût rien dit, protégé que j'étais par mes chefs supérieurs. Bientôt, afin de n'avoir jamais à descendre dans l'entre-pont, où la chaleur devenait de plus en plus étouffante à mesure que nous approchions de la ligne, je transportai dans mon nid tout mon *bazar,* comme disent les marins, c'est-à-dire tout ce que je possédais à bord.

Or, bien que simple soldat, j'avais, comme chasseur-pêcheur, un bazar royal. Ma mère et mes deux beaux-frères m'avaient outillé pour dix ans. Plomb, balles, poudre, poudrière, hameçons, lignes, etc., j'emportais d'objets de ce genre une grande malle pleine. Joignez à cela un beau fusil de chasse à deux coups, et des vêtements à revendre. Je transportai le tout dans ma nouvelle cabine, ainsi que mon fusil de munition, mon sabre, ma giberne et jusqu'à mon sac de soldat. De cette façon, j'avais toutes mes affaires sous la main, et n'étais plus obligé de paraître sur le pont qu'aux heures des repas.

Grâce à cette situation exceptionnelle, les journées, voire même les soirées, ces grandes monotonies du bord, passaient assez vite. Bien que nous fussions en

4

mer depuis plus de deux mois, par suite de calmes prolongés qui nous avaient retenus pendant quinze jours aux environs du tropique, je ne m'étais pas encore ennuyé un seul instant. Cependant j'avoue que j'éprouvai une satisfaction réelle, lorsque j'entendis un matin le matelot de vigie crier : Terre! de cette voix qui fait tourner à la fois tous les yeux et toutes les têtes, lorsqu'une traversée dure depuis un peu de temps. Mais, malgré la terre annoncée, les lorgnettes et les tensions de cou, avec lesquelles nous nous efforçâmes de découvrir le rivage, nous ne découvrîmes rien du tout. La côte d'Amérique, sur presque toute l'étendue des Guyanes, est excessivement basse, et pour la voir il faut être dessus en quelque sorte.

Aussitôt qu'on eut annoncé la terre, le commandant fit changer la direction du navire, en donnant ordre de piquer au nord-ouest et de faire route à ranger la côte, sans la perdre de vue, mais sans en approcher davantage. En effet, pour aller à Cayenne, on est dans l'usage de descendre d'abord dans le sud, bien au-dessous de cette ville, afin d'entrer très-avant dans le grand courant de l'Amazone qui porte au nord. De cette manière on fait, il est vrai, de la route en plus; mais on regagne facilement la diffé-

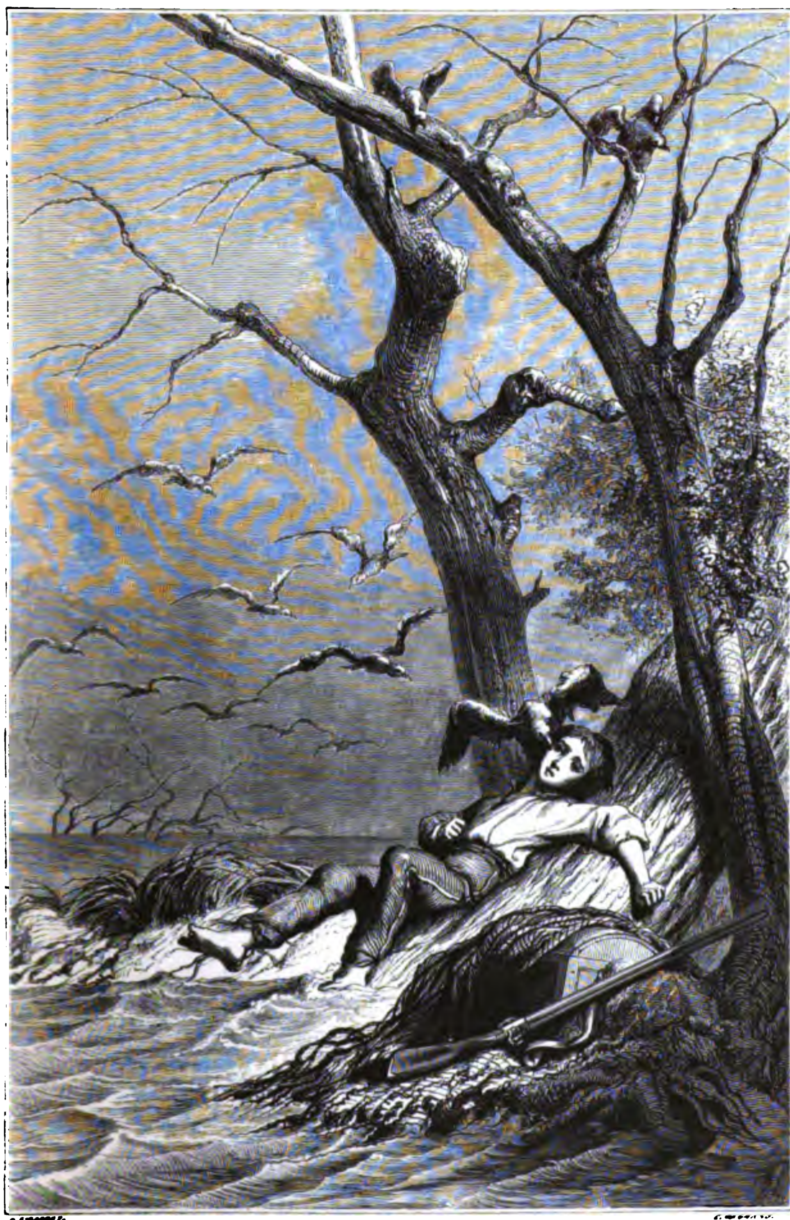
rence et bien au delà, grâce aux courants et aux vents favorables qu'on trouve dans ces parages. De plus, on n'est pas exposé à se voir drossé au large par les courants de la côte, et conséquemment à manquer l'atterrage de Cayenne. Or c'est ce qui arrive souvent quand on ne suit pas la route précédente. Pour ma part, j'ai vu un navire brésilien emporté au delà des îles du *Salut,* c'est-à-dire à plusieurs lieues au large des Guyanes, pour avoir négligé de suivre d'assez près le rivage. On cite maints bâtiments qui ont été emportés jusqu'à la Martinique, et forcés d'aller reprendre le vent à plusieurs centaines de lieues de la côte américaine.

Le commandant de *la Fortune,* le père Hélain, comme on l'appelait, était un habile marin s'il en fut, quoique bon mari, excellent père, et un des meilleurs hommes que le bon Dieu ait jamais faits. Il connaissait sa route à merveille. Dans la crainte d'être pris, il nous avait fait descendre jusqu'à hauteur du cap Nord, c'est-à-dire jusque par deux environ de latitude, à plus de trois degrés au sud de Cayenne. Une fois là, il n'y avait qu'à se laisser porter par le grand courant amazonien et par le vent qui généralement règne dans le même sens. En effet, à partir de cet instant nous avançâmes

rapidement, bien que la mer nous parût boueuse, couverte par intervalles de débris végétaux que le courant emportait côte à côte avec nous pendant quelque temps, puis que nous dépassions bientôt grâce à nos voiles.

Pendant la nuit qui suivit notre arrivée en vue de la terre, j'étais, suivant mon habitude, couché dans le réduit de mon ancre. J'avais travaillé tard le soir, et je dormais du meilleur des sommeils. Cependant il me sembla entendre des cris de commandement, puis le bruit saccadé des hommes qui couraient pour se mettre au cabestan. Mais je dormais à ne me réveiller pas pour si peu, et d'ailleurs j'étais trop bien dans mon atelier pour m'occuper de ce qui se passait sur le pont pendant la nuit.

Tout à coup je sentis une brusque secousse, à la suite de laquelle un de mes pieds reçut même un choc douloureux. Puis, presque aussitôt, une sensation de froid me réveilla complétement. J'étais à l'eau, sous l'eau, qui pis est, avec les jambes et les bras embarrassés dans les cordes ou l'étoupe matelassée de ma cabine. Sans me rendre compte pourquoi ni comment je me trouvais là, je sentis très-bien le danger, et fis des efforts surhumains pour me dégager; mais il me fut impossible d'y parvenir. Cependant je ga-



Un coup de bec bien appliqué, tout près de l'œil droit, me causa une sensation douloureuse qui me réveilla complétement.


THE
PUBL
ASTOR
TILDEN FOU

gnai quelque chose et probablement la vie à ces efforts, car je me sentis remonter à la surface de la mer. Aussitôt je criai de toute ma force; mais j'avais à peine articulé la première syllabe de mon cri d'appel, qu'une vague d'eau m'entra dans la bouche et me suffoqua. Un indicible sentiment d'angoisse, celui qu'on doit ressentir quand on meurt, traversa mon esprit. L'image de ma mère passa devant mes yeux incertaine, comme voilée, mais seule vivante en moi. Puis tout fut fini : je m'évanouis.

Il était grand jour quand je m'éveillai. Au premier moment les rayons du soleil levant, encore inclinés à fleur d'eau, rouges, mais déjà dardant leurs feux d'équateur, éblouirent mes regards. Cependant je distinguai vaguement au-dessus de ma tête, à me toucher par intervalles, des oiseaux blancs qui voletaient les pattes pendantes en jetant des cris discordants. Mais une grande lourdeur de tête et un sentiment d'oppression à la poitrine accablaient mon être physique et moral. Je regardais fixement le soleil et les oiseaux sans me rendre compte de rien, lorsque je sentis quelque chose comme une griffe se poser dans mes cheveux. Puis, presque aussitôt un coup de bec bien appliqué, tout près de l'œil droit, me causa une sensation douloureuse qui me réveilla complétement.

Je voulus porter la main à mes cheveux; ma main était retenue à mon côté. Mais je fis un brusque mouvement, et réussis à me mettre sur mon séant. Je sentis ma tête se débarrasser des griffes qui l'oppressaient, et je vis une mouette s'envoler en reployant ses pattes et en poussant des cris aigus. Avec elle disparut tout l'escadron emplumé que j'entendais plus encore que je ne voyais tourbillonner autour de moi. A ce moment, une forte gorgée d'eau qui ne demandait qu'à me quitter vint à mes lèvres. J'expulsai ce superflu de boisson, comme si plusieurs grains d'émétique l'avaient engagé à sortir, et presque aussitôt je me sentis soulagé.

Alors seulement j'eus une conscience bien nette de ce que je voyais. Mais cette première pensée limpide me fit croire que j'étais le jouet d'un affreux cauchemar, et, sous l'empire de cette idée, je voulus de nouveau porter mes mains à mon œil qui me semblait saigner. Ma main droite persista à rester enlacée; mais ma main gauche réussit à sortir du réseau qui la retenait. Elle arriva à mon œil. Je la regardai; elle avait du sang. De plus, je me sentis froid par tout le corps et comme mouillé. Je portai à mes vêtements ma main libre; ils étaient ruisselants d'eau bourbeuse, et, en laissant même pendre mon bras à

mon côté, je sentis que je rencontrais de l'eau. Je fis de nouveau un effort pour détacher mon bras droit, puis pour me lever. Je réussis, et presque aussitôt, comme si jusqu'à ce moment une sorte de brouillard ou de limbe extra-terrestre avait voilé mon jugement, je me rendis un compte exact de ma situation et de tout ce qui m'était arrivé.

Par un motif quelconque, probablement parce que le navire s'était subitement trouvé engagé dans un contre-courant violent et inattendu, on avait jeté mon ancre à la mer. C'était la plus grande du bâtiment, et le capitaine, craignant d'être entraîné à la côte, l'avait sans doute choisie de préférence, comme offrant à elle seule plus de garanties d'arrêt que toutes les autres ancres ensemble. Elle devait fatalement, de par sa taille et surtout son poids énorme, entrer très-avant dans le fond vaseux sur lequel nous naviguions, et s'accrocher aux parois mêmes du trou qu'elle aurait fait, ou tout au moins se prendre à la première saillie de terrain et ainsi arrêter la dérive de *la Fortune*.

Au milieu du bousculement causé par cette manœuvre, assez rare en route, et aussi peut-être par le danger subit que courait le navire, personne n'avait pensé à moi. Mes camarades dormaient

dans l'entre-pont, et les matelots avaient autre chose à faire. Le second, qui m'avait permis de me nicher là, avait peut-être lui-même commandé la manœuvre sans plus se rappeler son sculpteur sur bois. Quand il y a sur un navire quatre à cinq cents passagers, surtout des passagers soldats, un simple soldat comme j'étais est si peu de chose pour tout le monde, excepté pour lui-même!

Comme on peut facilement le présumer, mon atelier était descendu à l'eau avec son point d'appui. Les cordes qui me retenaient à la paroi du navire, composant mon balcon et comme le mur extérieur de ma maison, s'étaient naturellement brisées sous le poids de l'ancre. Toutes fortes que je les avais choisies, elles n'étaient que des fils d'araignée pour une masse de fer de plusieurs milliers de kilogrammes, qui, subitement détachée de ses écrous, pesa de tout son poids sur ce débile soutien de chanvre. Mon domicile entier tomba à l'eau, entraîné jusqu'au fond par la tige en fer à laquelle il était amarré.

Quant à moi, j'étais descendu avec mon domicile, sans m'en douter et sans même m'être réveillé. Puis, toujours attaché à mon ancre, j'avais été, comme mon atelier, entraîné au fond de l'eau. Mais, par

une permission de la Providence, qui sans doute guida mes efforts, j'avais dégagé à la fois de cette ancre mortelle et mon domicile, et moi-même en même temps. Nous étions remontés ensemble à la surface de la mer. Là, j'avais voulu appeler, nager, me sauver enfin; mais je m'étais senti me noyer. Après quoi, je ne savais quel second miracle m'avait charrié à la façon d'une épave inerte sur une plage où, avec leur voracité ordinaire, les mouettes, me prenant déjà pour un cadavre, commençaient à faire de moi leur dîner improvisé.

Il est probable que les cordes, balustrade et lignes qui traînaient à la suite de mon domicile submergé, avaient rencontré à l'eau quelque tronc d'arbre emporté comme elles par le flot. Elles s'y étaient enroulées sous l'effort turbulent des vagues. Puis le courant même dont la violence avait nécessité la mise à l'eau de mon ancre, entraînant tout, y compris mon corps, sur la plage vers laquelle il se dirigeait, nous avait jetés là comme des naufragés que nous étions. Sa violence même, et par suite sa rapidité, m'avaient sauvé en ne me laissant pas le temps de me noyer.

Mais, pour sauvé que j'étais, debout, sans autres blessures que le coup de bec de la mouette et quelques

contusions légères, je n'étais pas dans une position brillante.

D'abord j'avais de l'eau jusqu'aux genoux. Sans mon tronc d'arbre naufragé avec moi, et sur lequel le haut de mon corps était retenu la tête en l'air, il est même probable que je ne me fusse réveillé que dans un autre monde, noyé tout à fait sous l'eau bourbeuse dans laquelle je baignais à demi.

De plus, aussi loin que je portais mes regards, je ne voyais nulle part ni terre ni navire : rien que de l'eau, de l'eau partout comme en pleine mer.

Enfin ma noyade et ses suites avaient probablement excité mes nerfs outre mesure; car j'avais faim, j'avais soif surtout. Or je pensais avec effroi qu'en fait de nourriture et de boisson je n'avais pas même une goutte d'eau pour rafraîchir mes lèvres.

Alors, je l'avoue, une immense désolation s'empara de moi. Je pensai à ma mère, à Paris, à la France, et je maudis l'instinct d'aventures qui m'avait ainsi entraîné à ma perte. Mais nulle part, même au plus fort de mes plus durs revers, je n'ai jamais été homme à me désoler pendant longtemps. Le sentiment de l'action est trop puissant en moi pour me laisser le loisir des longues douleurs. Je réfléchis que je nageais comme un poisson, et que d'ailleurs je n'a-

vais même pas besoin de nager, puisque j'étais sur un bas-fond, avec de l'eau jusqu'à mi-jambe, il est vrai, mais enfin avec un point d'appui. Autour de moi, des arbres morts, épars çà et là, élevaient au-dessus des flots leurs branches ou leurs débris blanchâtres. Je pouvais facilement me hisser sur un d'eux, regarder l'horizon, découvrir la terre, un navire, le nôtre, que sais-je? une voie de salut, en un mot.

Sous l'empire de ces idées, je repris soudainement courage. J'achevai de me débarrasser tout à fait des bouts de corde de ma cabine, qui gisait accrochée à mon arbre de salut, toute démantelée et à demi enfouie dans la boue. Puis, cherchant du regard le plus élevé des arbres voisins, j'avisai un tronc énorme projetant à plus de quinze pieds en l'air une de ses racines, semblable à un grand bras levé vers le ciel. Il était à une trentaine de pas de moi environ. Je me dirigeai vers lui, et grimpai jusqu'au sommet de sa racine. Là, je fouillai tour à tour chacun des points de l'horizon.

De terre, je n'en vis nulle part. Mais dans une direction presque opposée au soleil levant, un navire, qui me parut être le nôtre, semblait immobile et comme à l'ancre. Peu à peu je le vis se couvrir de

voiles. Aussitôt je me berçai de la douce croyance qu'on s'était aperçu de ma disparition et qu'on venait me chercher. Dans le but de me faire mieux voir, je déchirai même ingénument une partie de ma chemise, et non moins ingénument l'attachai au sommet de la racine de mon arbre. Mais, hélas! mon espoir ne dura pas longtemps. Le soleil levant, qui donnait d'aplomb sur les voiles du navire, cessa de l'éclairer de la même manière. Je le vis s'amoindrir de plus en plus, devenir peu à peu un point blanc presque imperceptible, puis enfin disparaître tout à fait. J'étais désormais vraiment seul et abandonné de tous.

Alors, de nouveau, le désespoir s'empara de moi. Je me sentis une seconde fois naufragé, perdu sans ressources sur une plage déserte, et sur moins qu'une plage, sur un bas-fond recouvert d'eau. Ma soif, qui augmentait à mesure que la chaleur grandissait, commençait à me faire sentir vivement son aiguillon. Où boire? Partout l'eau de la mer. Y tremper mes lèvres altérées, était m'exposer à augmenter encore ma soif. Cependant je réfléchis que j'avais dans ma malle une gourde de chasse pleine de rhum, et que peut-être le flot qui m'avait jeté là y avait aussi charrié mes effets.

Je retournai à l'arbre sur lequel je m'étais réveillé de mon évanouissement. J'eus quelque peine à le retrouver, à moitié enseveli qu'il était sous les flots. Mais enfin mes cordes de lignes, flottant à l'eau avec leurs appeaux, me le firent reconnaître. D'un pas inquiet et hâté je revins vers lui, pour voir si je ne trouverais pas quelques débris de mon gîte échoués à côté de lui ou dans ses environs.

Ma cabine entière, baignant dans l'eau, était attachée à son tronc, roulée avec tout un amoncellement de branches cassées, de feuilles et de végétaux couverts de boue, ni plus ni moins que moi-même. Je me pris à fouiller ces débris d'une main fiévreuse. Ils contenaient non-seulement le matelas et le plancher de ma cabine, mais mon bazar entier, roulés avec eux, en eux, comme si la Providence avait pris soin de les expédier en ma compagnie.

Tout en recueillant mes effets, je m'expliquai de mieux en mieux les différentes phases de mon naufrage. Mes longues lignes, traînant à l'eau, attachées au balcon de ma cabine, avaient, soit au moment où je tombai à la mer, soit plus tard, rencontré mon arbre sauveur. Elles s'y étaient accrochées; puis, s'enroulant autour de son tronc roulé lui-même par le courant, elles avaient entraîné avec elles mes

cordes de balcon et mon matelas. Chemin faisant, tout cela s'était ficelé autour de l'arbre, comme une bourriche mal faite mais solide, et était arrivé avec lui au grand complet à notre port commun. Du moins c'est ce que je présumai plus tard, surtout en voyant la façon dont les courants de ces parages emportent des arbres entiers, qu'ils roulent dans leurs ondes, comme des fétus de paille.

Domicile et bazar, tout était dans un désordre et un désarroi complets : mouillé à la façon d'une éponge imbibée d'eau, çà et là teint de boue, car les flots de la Seine sont du cristal si on les compare aux flots de la mer Amazonienne. Mais enfin tout y était, fusils, sac, malles, etc. Il n'y avait pas jusqu'à mes statuettes, causes innocentes de mon naufrage, que je retrouvai l'une après l'autre, décolorées, boueuses, et çà et là tronquées d'une jambe ou d'un bras, mais au complet moins une. Pauvres statuettes! je me souviens encore de quelle main de colère je les rejetai au flot, comme pour les punir d'avoir causé ma perte!

Ma malle était fermée. Sans me donner la peine de chercher la clef au milieu du tohu-bohu plein de boue qui composait mon domicile, j'ouvris la serrure à la pointe de ma baïonnette. La bienheureuse gourde

y était, intacte, et avec elle du sucre et quelques tablettes de chocolat que ma mère avait mis dans ma malle au moment de mon départ. Seulement le sucre, à moitié fondu, formait une pâte liquide. Quant aux autres effets et outils de chasse ou de pêche, ils étaient tous dans l'état que vous pouvez imaginer, c'est-à-dire comme le reste de ma cabine, trempés et boueux.

Je bus quelques gouttes de rhum qui me firent un bien infini. Puis, les idées ressurgissant en moi à mesure que me revenaient les forces, je me souvins que, la veille au soir, j'avais mis dans ma poche un morceau de pain de mon dîner, pour le manger avec du chocolat en me levant. Je cherchai hâtivement la veste que j'avais la veille, et, plongeant dedans une main fiévreuse, j'en retirai mon morceau de pain. La mer en avait fait une pâte mouillée, qui, avec du papier détrempé comme elle, formait dans ma poche une sorte de plumpudding à l'eau et à la boue dont un chien d'Écosse n'eût pas voulu, tout plumpudding que cela était. Je ne l'en avalai pas moins avec délices, hâté que j'étais de me mettre en route de départ d'une façon ou d'une autre. Tout en l'avalant, je réfléchis qu'il n'était pas salé, malgré l'eau de mer dont il suin-

tait. Aussitôt je plongeai vivement la main au flot qui m'entourait. J'en portai quelques gouttes à mes lèvres. C'était de l'eau douce. Sans m'occuper de savoir comment il pouvait se trouver de l'eau douce en plein océan, je me mis à genoux dans la mer, la tête dessus, et bus à longs traits : comme on fait quand on a si grand'soif qu'il semble qu'on boirait la mer et ses poissons.

Cette découverte et ce frugal repas me rendirent tout mon courage. L'eau que je venais de boire était de la boue liquide presque autant que de l'eau. J'avais mangé les deux tiers de mon pain, et il ne me restait pour toutes provisions de bouche que mon chocolat et ma pâte sucrée. Je ne voyais à l'horizon ni terre ni navire. Mais, malgré tout, je me sentais sauvé. Je ne sais quel instinct religieux, semence de mon éducation première, germe vivace des sentiments qui me dominent aujourd'hui, me disait que la Providence ne laisserait pas son œuvre inachevée : que puisqu'elle m'avait sauvé tour à tour des flots et de la soif, ce n'était pas pour me laisser mourir misérablement sur ce banc de sable inondé. Sous l'empire de ces idées, mes forces intellectuelles et physiques décuplèrent, et je ne songeai plus qu'aux moyens de gagner un rivage.

## CHAPITRE IV

**Marée montante en pleine mer. — A cheval sur une racine d'arbre. — Un lit au-dessus des flots. — Chasse au murucututu.**

Tout d'abord je retirai un à un les objets contenus dans ma cabine : fusils, vêtements, munitions, lignes, etc., tout excepté mes statuettes. Puis je portai chaque objet à sécher sur l'arbre auquel j'avais attaché un lambeau de chemise. Le tronc récemment échoué avec moi ne dominait l'eau que d'un pied à peine, et à certains coups de mer était balayé de bout en bout par les vagues. L'autre, au contraire, beaucoup plus fort et élevant au-dessus des flots un

véritable branchage de racines, me présentait un séchoir tout trouvé.

Cela fait, j'allai de nouveau me percher sur le sommet le plus élevé, pour tâcher de découvrir la terre. Mais cette fois encore je ne vis que des flots au-dessus desquels des mouettes volaient par bandes lointaines. L'horizon était si solitaire que je me rappelai tristement les vers de V. Hugo sur la nuée de Sodome :

Des flots, partout des flots, et puis des flots encor:
L'oiseau fatigue en vain son inégal essor.

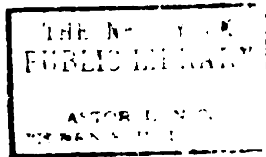
Çà et là tout autour de moi, aussi loin que ma vue s'étendait, je voyais bien des arbres naufragés comme le mien. Leurs têtes ou leurs racines s'élevaient au-dessus des vagues, semblables à des épaves de navire sur une grève inondée, blancs ou noirâtres, selon qu'ils étaient ou non balayés par le flot. Cela me prouvait que mon bas-fond s'étendait fort loin, peut-être jusqu'à la terre ferme elle-même. Mais de quel côté était cette terre? C'était là ce que je cherchais vainement à découvrir en regardant l'horizon. Rien ne me révélait un rivage : et, sous le soleil équatorial, mes yeux, troublés à force de tension, finissaient par ne plus rien voir que des taches noi-

râtres qui vacillaient incertaines au-dessus des flots.

Je cessai ce travail d'observation auquel s'épuisaient inutilement mes yeux et mon cerveau. Puis, m'asseyant sur une racine un peu au-dessus de mes effets pour pouvoir continuer de guetter l'horizon, je me pris à réfléchir avec plus de calme. Alors ma position géographique devint précise pour mon esprit. J'étais tombé à l'eau peu de temps après qu'on avait signalé la terre du haut des mâts, donc près de la côte, puisque le commandant avait donné l'ordre de la suivre sans la perdre de vue. Je me trouvais évidemment sur quelque plage située le long des Guyanes. De plus, les arbres naufragés et l'eau douce qui m'entouraient me prouvaient que j'étais dans les flots du grand courant amazonien. J'avais lu sur un des livres du bord que le fleuve des Amazones se jette à la mer avec une telle force et une si grande quantité d'eau, qu'en face de son embouchure il occupe l'Océan jusqu'à plus de trente lieues au large, et suit la côte pendant longtemps sans mêler ses flots à ceux de la mer. J'étais donc probablement par le travers des bouches de ce géant des fleuves ou aux environs, sur un de ces bas-fonds si communs dans ces parages que d'après mon livre on les compte par centaines. . . . . . . . . . . . . .

Ces réflexions me rassurèrent de plus en plus, mais sans encore m'indiquer de quel côté je devais me diriger. Tout en cherchant à m'orienter par souvenirs ou inductions, je crus m'apercevoir que l'eau montait autour de moi. Je regardai à mes pieds. Les différents objets que j'avais mis à sécher sur le tronc de mon arbre étaient déjà recouverts par les flots. Il n'y avait plus que ce que j'avais placé en l'air sur les racines, qui n'était pas encore atteint. J'enlevai à la hâte ce que le courant n'avait pas entraîné, et le replaçai dans ma malle ou dans mon sac, que j'accrochai tous deux aussi haut que possible dans les racines. C'était mon seul moyen de les soustraire à l'espèce de déluge qui montait autour de moi avec une rapidité sinistre. Partout, en marée montante qu'elle était, la mer arrivait frémissante, écumeuse, chargée de troncs et de branches d'arbres, de feuilles, de fleurs même qui venaient de je ne sais où, passant rapides et comme emportés par une tourmente.

Les enfants d'Adam, voyant monter le déluge et se réfugiant à la hâte sur les sommets de leurs montagnes, ne durent être ni plus douloureusement surpris, ni plus effrayés que je ne le fus à cet aspect. Je n'avais jamais vu que les flux insignifiants de la Méditerranée, et ne connaissais que par les livres les





J'enlevai à la hâte ce que le courant n'avait pas entraîné, et le replaçai dans ma malle ou dans mon sac, que j'accrochai tous deux aussi haut que possible dans les racines.

hautes marées de l'Atlantique. De plus, pendant notre traversée, j'avais entendu les matelots parler entre eux de la *prororoca* de l'Amazone, qui, disaient-ils, monte de quarante-cinq pieds en certains endroits et emporte tout sur son passage. Je me crus en pleine prororoca, et d'instants en instants je m'attendis à me voir entraîné dans le flot qui mugissait à mes pieds, et cette fois noyé sans ressource.

Pendant une grande heure environ, la mer monta ainsi, de plus en plus boueuse et chargée de débris végétaux de toute espèce. Je sentais mon arbre frémir à chaque vague, et la haute racine sur laquelle j'étais assis tremblait comme ces perches de pêche qu'on voit osciller au flot dans le lit des rivières. Par intervalles, un arbre emporté au courant passait à côté de moi, et en passant heurtait mon tronc de refuge. Alors un choc violent m'ébranlait à me faire tomber. Je me cramponnais plus fort à ma racine, et par intervalles je jetais un regard de regret désespéré sur mes armes, ma malle, mon sac et tous mes débris de naufrage que l'eau gagnait peu à peu.

Déjà mon fusil de munition s'était décroché au choc d'un arbre et était tombé à la mer. Mon autre fusil avait sa crosse noyée jusqu'aux gâchettes, et je ne voyais plus ma malle, entièrement recouverte

qu'elle était par les vagues. Comme je me tenais cramponné à la plus haute racine, mais les pieds sur une racine inférieure, j'avais moi-même de l'eau jusqu'au-dessus du ventre. En un espace de temps qui m'avait semblé moindre d'une heure, la mer était montée de plus de deux mètres. Si elle montait encore de deux à trois pieds, je devais tomber fatalement, soit par ma propre fatigue, soit par le choc de quelque tronc d'arbre. Jusqu'à ce moment, j'avais trouvé moyen de les éviter d'une manière ou d'une autre, et m'étais maintenu à mon poste malgré ma lassitude. Mais à mesure que l'eau montait, le péril croissait d'instant en instant, et bien loin que le sentiment du danger me mît en état d'y faire face, la fatigue, l'effroi et surtout le glacement de l'eau paralysaient de plus en plus mes forces physiques et morales.

J'avais, pendant les premiers moments de cette inondation, avisé au lointain, dans la direction du courant, un arbre dont les hautes branches, plus élevées que ma racine, pouvaient m'offrir une dernière chance de salut. Je m'étais dit qu'au moment où les eaux me gagneraient à ce point que je ne pourrais plus tenir, je m'accrocherais au premier débris qui passerait à portée de moi, pour tâcher de gagner

ainsi cette espèce de sommet surdiluvien. Mais déjà je n'avais plus la force d'exécuter mon projet, et, la tête perdue, j'attendais avec une résignation passive l'heure de mourir.

Enfin, presque subitement, la mer diminua de vitesse et cessa de monter. La marée était faite; j'étais sauvé une seconde fois.

Pendant quelque temps le flot me couvrit ainsi sans croître ni décroître. Tout mon bazar, sans exception, baignait dans l'eau. Mais j'avais eu le temps d'assujettir chaque objet à l'aide de mes cordes ou des racines-branchages de mon arbre, et je palpais de temps en temps sous l'eau ma malle, mon sac et mon fusil de chasse. Quant à moi, la mer me venait presque jusqu'aux épaules. Mais le courant, et conséquemment les passages d'arbres avaient cessé. Je me hissais de temps en temps au-dessus de l'eau, tout à fait sur la pointe de ma racine, qui dominait encore les flots d'un pied ou deux, et là, assis à cheval, les jambes baignant dans la mer, je me reposais de mon bain prolongé. Cela me séchait un peu, me réchauffait surtout, et par suite me rendait mes forces. Après quoi, comme ma selle improvisée était dure et étroite à me forcer de la quitter au bout de quelques minutes, je reprenais dans l'eau ma position première.

Enfin un mouvement se fit sur les flots qui m'entouraient. Un courant aussi violent que celui qui avait accompagné la marée montante se produisit en sens inverse. La mer baissa rapidement, et je me retrouvai bientôt à pied sec sur mon arbre, puis avec de l'eau jusqu'aux genoux sur le bas-fond, comme à l'instant de mon réveil. Je recueillis ce que je pus de ce second naufrage, c'est-à-dire à peu près tout, jusqu'à mon fusil de munition, parce que chaque objet, glissé un à un dans la mer à mesure que le flot l'avait entraîné, était tombé entre les racines ou de l'autre côté du tronc, à l'abri du courant. Je fis un gros paquet du tout, avec mon matelas et mes cordes, puis j'enterrai cela dans le sable, sous mon arbre, par son milieu. Au-dessus, en croix, je fis entrer sous le tronc, à coups de crosse, quelques branches formant couvercle à ma cachette, afin que le flot ne pût pas la déterrer. Puis, ainsi débarrassé de tout ce qui ne me parut pas indispensable, je suspendis à mon cou, sur mon dos ou ma poitrine, mon fusil de chasse, mon sabre, et un sac en peau contenant une poudrière, du plomb, ma gourde, mon chocolat et ma pâte de sucre enfermés dans une petite boîte. J'humectai mes lèvres avec quelques gouttes de rhum pour me donner des forces, et enfin je me mis en route.

Pendant ma demi-noyade, j'avais choisi ma direction sur une donnée assez vague, dont l'événement vérifia la justesse. Comme l'Amérique est à l'ouest de l'Europe et que nous arrivions d'Europe, je m'étais dit que je devais avoir la terre à l'ouest, c'est-à-dire à l'opposé du soleil levant. Je me dirigeai en droite ligne dans ce sens, autrement dit du côté vers lequel le soleil commençait déjà d'incliner. J'étais d'autant plus porté à prendre cette ligne de route, que j'avais observé que les mouettes et différents oiseaux de mer qui passaient par intervalles se dirigeaient tous de ce côté. C'était un indice à peu près certain que la terre ferme était par là. J'avais devant moi pour le moins quatre heures de marée basse, c'est-à-dire de quoi faire certainement quatre à cinq lieues, en admettant que je n'eusse jamais plus d'eau que je n'en avais. Tant et tant de fois, pendant les années précédentes, j'avais chassé au marais avec de l'eau à mi-corps, que cela ne m'effarait en rien. La mer était tiède à ce point que j'avais bien plus chaud aux pieds qu'au reste du corps. Je me mis en route avec ardeur, et en m'avançant en ligne droite dans la direction du soleil couchant.

Le bas-fond sur lequel je marchais était de hauteurs inégales en maints endroits. A plusieurs re-

prises, je me trouvai n'avoir d'eau que par-dessus mes souliers à peine. Mais plus souvent encore, je rencontrai de petits ravins où j'enfonçai, tantôt jusqu'à la ceinture, tantôt même plus haut. Deux ou trois fois je perdis pied tout à fait. Mais comme pendant cette marche je n'avais jamais cessé d'apercevoir en avant de moi des arbres échoués, qui me promettaient pied partout où je les voyais, je traversais résolûment ces ravins, avançant toujours et aussi vite que je pouvais. Le sol était généralement bon, assez dur et ne s'enfonçant pas trop sous mes pieds. Sauf l'eau qui me gênait et ralentissait mes pas, la course m'était facile. Le soleil, commençant à décliner, ne m'accablait plus sous sa chaleur équatoriale, et d'ailleurs j'étais trop constamment mouillé pour en souffrir beaucoup.

Au bout d'une heure de marche environ, je pris le parti de me dépouiller de mes vêtements, que j'avais remis après mon naufrage; car ma chute ayant eu lieu de nuit, pendant mon sommeil, j'étais tombé à l'eau dans le plus simple des costumes. Mais, malgré ma solitude et les justes préoccupations de mon esprit, un de mes premiers actes, après avoir retrouvé mon bazar, avait été de me vêtir. L'habitude est une seconde nature, et je me semblais à moi-

même bien moins naufragé sous mon pantalon et mes souliers que sous une simple chemise. Mais des vêtements trempés d'eau sont lourds et pénibles à porter en marche; je pris bientôt le parti de les quitter tous, à l'exception de mon chapeau de paille et de mes souliers.

Pour les retrouver au besoin si je revenais sur ce banc, j'attachai le tout au haut d'un des arbres qui continuaient à se montrer au-dessus de l'eau. Je trouvais à cela un double avantage : d'abord d'avoir une chance de ne pas les perdre, puis de pouvoir, grâce à eux, retrouver ma route lorsque je reviendrais au reste de mes effets. J'avais déjà dans ce but fait à plusieurs des arbres de mon chemin quelques encoches destinées à remplacer des brisées de chasse ou les pierres du Petit-Poucet. Mais il était à craindre que ces marques, mouillées par les eaux vaseuses des marées, ne fussent plus visibles lors de mon retour. Mes vêtements, suspendus en l'air à une branche élevée au-dessus du flot, me faisaient un point de repère bien préférable.

De temps à autre, pour diriger ma course d'une façon plus certaine, je montais sur un tronc d'arbre et regardais à l'horizon. Mais la même solitude régnait toujours, uniforme et désolée. La mer, légère-

ment ridée par le vent, clapotait à courte lame, étincelante et comme dorée de cette couleur de cuivre jaune qui est le propre des eaux de l'Amazone, quand le soleil les éclaire. Çà et là quelques rares oiseaux planaient dans l'espace, ou venaient se poser sur un des arbres naufragés, qui seuls avec moi indiquaient le bas-fond où je me trouvais. A part eux, on ne voyait que des flots tachetés de bois décharnés, qui ressemblaient à de grands os de squelettes dépassant le sol d'un cimetière. C'était triste à donner le spleen, si j'avais eu le loisir de penser au spleen ou à quoi que ce soit qui ne fût pas mon salut en ce monde. La dernière marée m'avait trop fortement impressionné pour que je ne cherchasse point à lui échapper sur un sol de refuge quel qu'il fût.

Enfin, au bout de quatre heures environ d'une marche pénible, comme le soleil commençait à descendre dans la mer, il me sembla que ses rayons étaient échancrés avant l'heure par une sorte de rideau noir qui venait d'apparaître subitement entre lui et moi. Je hâtai le pas pour gagner un amas d'arbres apparaissant en avant de ma direction et formant un vaste amoncellement de bois sur lequel scintillaient encore çà et là quelques feuilles vertes. Je grimpai non sans difficultés à travers son dédale, jusque sur

les branches les plus élevées, et de là je regardai l'horizon. Mais le soleil, conséquemment la lumière, se font et disparaissent vite sous l'équateur. Les crépuscules n'y existent pas, pour ainsi dire. Je ne réussis à découvrir, comme d'en bas, qu'une longue bande noire qui pouvait être aussi bien un nuage qu'une terre.

Cependant ce qui me donna bon espoir, c'est qu'en avant de cette bande, entre elle et moi, la mer unie à la façon d'une glace, et comme abritée du vent, semblait refléter cette bande noirâtre, par places inégales. Mais la nuit se faisait rapide; déjà vers l'orient quelques étoiles apparaissaient blanchâtres et pâles. Je redescendis de mon arbre en toute hâte, afin de me rapprocher suffisamment de cette terre véritable ou fausse, pour voir ce qu'elle était avant la fin du jour. Hélas! une fois à terre, c'est-à-dire à l'eau, je ne distinguai plus rien du tout.

Malgré cela, je me mis en route, sans trop réfléchir à ce que je faisais, emporté par mon immense désir de trouver enfin une terre. Mais au bout d'une centaine de pas au plus, mal me prit d'avoir agi sans réflexion. J'allais toujours, sans remarquer qu'à partir de cet endroit on ne voyait plus à l'horizon aucun arbre échoué, et que l'eau devenait de plus en plus

profonde. Elle me monta rapidement jusqu'à la ceinture, puis jusqu'aux épaules. Enfin je perdis pied tout à fait. Cela ne m'empêcha pas de continuer ma route. Mais une fois à la nage, je rencontrai un courant qui me prit et commença de m'entraîner au large, en pleine mer, dans une direction opposée à celle où je croyais avoir entrevu le rivage. Force me fut de revenir vers mon banc, où j'arrivai épuisé de fatigue, après avoir eu pendant un instant tant de peine à fendre ces flots bourbeux, que je fus sur le point de jeter à l'eau mon fusil et mon sabre, afin de nager plus facilement.

La nuit, sur ces entrefaites, était venue claire et parsemée d'étoiles, mais sans lune : la nuit, pour tout dire. Une marche à tâtons, dans les eaux, sur les bords d'une mer profonde, devenait lente, difficile, dangereuse, et peut-être même plus funeste qu'utile, puisque je courais risque de m'égarer en sens inverse de ma route. Je revins sur mes pas jusqu'à l'arbre qui m'avait servi de dernier observatoire.

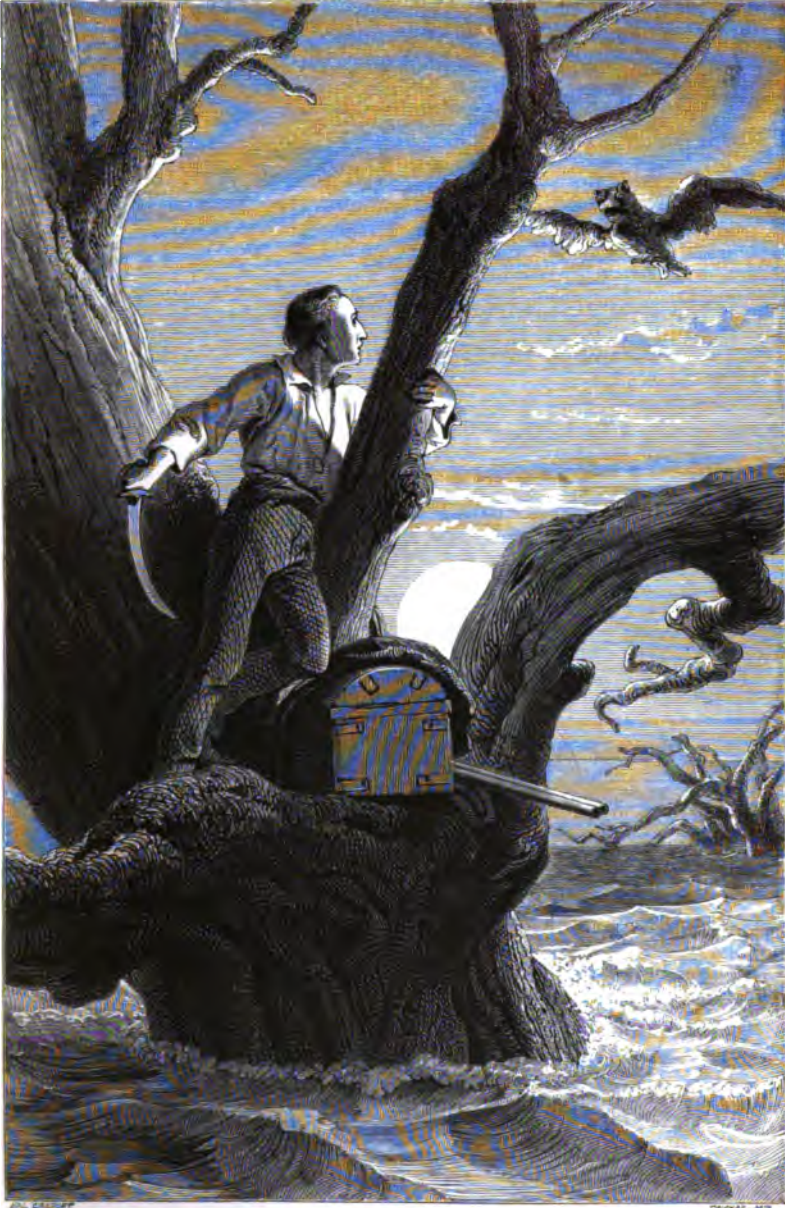
C'était un châtaignier, comme on me l'expliqua depuis sur la description des noix que je trouvai plus tard sur lui. Son tronc, portant pour ainsi dire deux immenses branchages, l'un de racines, l'autre

de branches véritables, mesurait pour le moins soixante pieds de longueur. Jeté en travers sur un amoncellement de cinq ou six arbres de même espèce, mais de moindre taille, il projetait ses rameaux dans l'air à plus de quarante pieds au-dessus de l'eau. J'étais certain de trouver là un abri sûr pour la nuit. Je m'y installai de mon mieux, tout en regrettant mes vêtements; car, fatigué et mouillé comme je l'étais, je tremblais de tous mes membres.

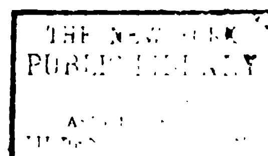
Quand, à la lueur des étoiles, avec des tâtonnements sans nombre, j'eus enfin trouvé une place qui me convenait, autrement dit deux ou trois branches sur lesquelles je pouvais m'asseoir et même me coucher, je pensai à manger. J'ouvris ma gourde, que je portais attachée à mon cou, dans le même sac que ma petite boîte en bois contenant mon sucre, mon chocolat et ce qui restait de mon pain. Je mangeai la moitié juste de ces provisions, c'est-à-dire à peu près gros comme le poing d'une espèce de pâte qui, un peu meilleure que celle du matin, grâce au sucre et au chocolat, me parut non moins délicieuse qu'elle. Je bus une bonne gorgée de rhum; puis, réchauffé par ce repas, tout frugal qu'il était, je m'installai aussi commodément que possible pour dormir, et je m'endormis.

Mais je fus troublé presque aussitôt dans mon sommeil par un souffle silencieux, qui, passant et repassant au-dessus de mon visage, me frôlait comme un vent d'éventail, puis cessait immédiatement pour recommencer l'instant d'après. Une ou deux fois je me réveillai; mais la fatigue était plus forte que le sentiment qui me troublait : je me rendormais presque aussitôt. Enfin, une fois je sentis positivement mon nez touché par quelque chose de doux et de léger qui passa sur moi comme un souffle. Cela me réveilla tout à fait. Je me mis sur mon séant. Puis, me tenant solidement d'une main à une branche d'arbre, je tirai mon sabre et j'attendis.

A travers la claire nuit du ciel de l'équateur, je ne tardai pas à voir venir de mon côté un gros oiseau grisâtre qui volait à la manière des chauves-souris, par soubresauts et par cercles. Il se prit à tourner autour de moi en passant parfois si près de mon visage, que je distinguais ses gros yeux ronds, noirs et brillants à peu près à la façon des yeux d'un chat pendant la nuit. Je pris mon temps, et au moment où, après avoir passé deux ou trois fois au-dessus de moi, il s'éloignait sans me voir, je lui lançai un coup de sabre de toute ma force. Je le vis tomber entre les branches jusqu'à l'eau. Il poussa pendant quelques



Au moment où, après avoir passé deux ou trois fois au-dessus de moi, il s'éloignait sans me voir, je lui lançai un coup de sabre de toute ma force.



minutes un cri doux et plaintif qui eût pu se traduire ainsi :

Mouroucoutoutou! mouroucoutoutou!

Puis peu à peu son cri devint de plus en plus étouffé, bas et comme mourant, jusqu'à finir dans un râle d'agonie.

La curiosité me prit de voir ce que j'avais tué. En dépit de ma fatigue, je descendis à la mer et cherchai l'oiseau. Il était mort, presque coupé en deux par mon coup de sabre, et flottait au-dessus de l'eau, entre les branches, les ailes étendues. Je le ramassai. Il était léger comme une plume, bien que mesurant plus d'un mètre d'envergure. Lorsque le lendemain matin, au petit jour, je pus l'examiner à mon aise, il me parut semblable à l'engoulevent ou crapaud volant de nos climats, quoique beaucoup plus gros que lui et surtout pourvu d'ailes bien plus grandes. Sa tête, monstrueuse de grosseur et de formes, ressemblait à la fois à la tête d'un chat, d'un crapaud et d'un oiseau. Son bec, petit, pointu et garni de chaque côté d'une longue moustache semblable à celle d'un chat, s'ouvrait démesurément comme la gueule d'un crapaud, et laissait voir une sorte de gouffre intérieur, rougeâtre et gluant, dans lequel je pouvais entrer trois doigts de ma main. Ainsi

que son bec, ses pattes étaient toutes petites et inoffensives. Enfin sa couleur générale, d'un brun rougeâtre, flottait entre la teinte de notre perdrix et celle de la bécasse. C'était évidemment un oiseau de la famille des engoulevents.

Je m'expliquai même presque aussitôt pourquoi il m'avait touché à plusieurs reprises. L'air, en certains endroits, était rempli de petites mouches noirâtres qui tourbillonnaient autour des quelques feuilles vertes que mon arbre portait encore. Ma tête reposait sur une de ces branches à feuilles. Les mouches volaient autour de ma tête. L'engoulevent était venu là pour manger les mouches. Il m'avait effleuré en passant, par hasard, ou par curiosité, afin de juger au toucher de ses plumes l'étrange apparition survenue dans ces solitudes, son domaine peut-être! Et moi, sous le coup de ma frayeur irréfléchie, je l'avais tué.

Mais c'est le sort! Tous les êtres d'essences différentes se tuent et se dévorent les uns les autres dans la nature. Les mouches mangent les feuilles ou vivent d'elles d'une façon quelconque. L'engoulevent mange les mouches. L'homme détruit les feuilles et mange l'engoulevent. Cet oiseau de crépuscule, inoffensif et plus utile que nuisible, est même en tous pays un des meilleurs gibiers qui se puissent

trouver. A certaines époques, sa chair a le goût et l'apparence de la chair d'une caille grasse dans son meilleur moment. Le roi Charles X faisait, dit-on, garder pour sa table tous ceux qu'on tuait dans ses chasses. Le reste du gibier était distribué aux habitants du pays avec la libéralité généreuse et bienveillante de ces pauvres grands Bourbons. L'illustre vieillard ne réservait que les engoulevents : c'était la seule dîme qu'il prélevait sur ces innocents abatis de chasse qu'on lui a tant reprochés : pauvre roi!

Ma curiosité satisfaite, j'accrochai soigneusement ma victime par la peau du bec à l'extrémité cassée d'une petite branche de mon arbre, afin de l'emporter le lendemain matin. J'ignorais à quoi elle pourrait me servir, car je ne pensais pas à la manger, n'ayant ni feu, ni terre pour la faire cuire. Mais c'était ma première chasse, et si singulièrement faite, que je voulais me rendre bien compte de ce que j'avais tué. Chauve-souris ou oiseau? Je n'en savais rien encore. Pendant la nuit les objets, même les plus vulgaires, revêtent des apparences fantastiques, et la longue moustache de ma victime me semblait tenir du merveilleux. Ce ne fut que le lendemain, après examen, que je reconnus avoir tué tout simplement un énorme engoulevent, ou plutôt un *muru-*

*cututu*, car c'est ainsi que les Indiens nomment cet oiseau d'après son cri.

Bientôt je remontai sur mon lit-perchoir, très-content de moi, et ne me doutant guère que je venais de commettre une action qui, d'après le code des superstitions américaines, devait m'exposer à la vengeance céleste pour tout le reste de ma vie. Le murucututu, chez certaines tribus indiennes, est un oiseau sacré, et, à partir du jour où j'avais tué l'un d'eux, mon être animalicide était désormais condamné à subir tous les malheurs imaginables. Mais j'ignorais alors cette utile croyance, inventée probablement en vue de faire respecter certains oiseaux à cause des insectes qu'ils détruisent; car, là-bas comme ici, presque toutes les croyances, et même les superstitions évidentes généralement admises, ont une raison d'être utile à l'humanité. C'est même pour cela surtout qu'à mon sens on doit ne chercher à les détruire qu'après s'être convaincu de leurs inconvénients, et surtout après avoir trouvé de quoi les remplacer.

Une fois remonté dans mon dortoir, je me rendormis de suite, malgré le cadavre du murucututu, et surtout malgré la dureté de mon lit mouvant, qui me coupait littéralement les jambes et les reins. Mais

j'étais fatigué, j'étais jeune, et j'aurais dormi partout, jusque sur des épines. Je reposai bientôt d'un sommeil animé de songes à travers lesquels je me voyais chassant en canot, sous des arbres peuplés de singes, de jaguars, d'oiseaux, de serpents et d'animaux impossibles, qui se présentaient d'eux-mêmes au bout de mon fusil. Je tuais à tous coups, et aussitôt des espèces de chiens rouges sans poil me rapportaient mon gibier à qui mieux mieux, sans que nous fussions jamais las, moi de faire chasse, eux de me la rapporter.

Vous verrez plus tard, par la suite de mon histoire, que mon rêve était le clair reflet de la vie errante que je devais mener pendant plusieurs années. Chères années de jeunesse et de chasse! Chaude vie, à la fois douce et accidentée, que je regrette sans cesse et que je regretterai toujours probablement, qu'êtes-vous devenue? Vous êtes tombée, vous aussi, dans la fosse commune d'éternité où se sont ensevelis toutes mes illusions, mes passions, mes forces, et jusqu'à mon amour immodéré de chasse. Hélas! qui m'eût dit alors que je vous perdrais si vite et si complétement; qu'il viendrait un jour où il ne me resterait plus de ces temps que des souvenirs à demi effacés planant au-dessus de cette douce

nuit qu'on nomme le passé? Comme en ces jours de jeunesse et de force j'eusse ri de bon cœur à la barbe de quiconque eût prétendu qu'à une époque donnée je n'aurais même plus le désir de chasser! Et pourtant on ne m'eût dit que la vérité. Ah! mes chers neveux, mes jeunes amis, croyez-moi, croyez-moi, semez pendant que vous êtes jeunes. Voyagez, travaillez, meublez votre mémoire, afin que plus tard, quand le chemin des ans aura fatigué vos jambes, vous ayez des souvenirs aimés pour repaître les longs soirs de votre vieillesse.

---

## CHAPITRE V

**Robin Jouet se construit un radeau. — Un diner de Lucullus et un lit de Sardanapale. — Trois iles sur la côte des Guyanes. — Une forêt de palétuviers.**

La marée qui se fit de nouveau pendant la nuit me réveilla. Je l'entendis mugir au-dessous de moi, passant entre les basses branches de mon arbre. Ses flots rapides m'agitèrent comme ils m'avaient agité la première fois. Mais, soit que les branches sur lesquelles j'étais couché fussent plus fortes que ma racine de la veille, soit que le flot fût moins puissant, ou que désormais, rassuré sur ce mouvement, j'y apportasse moins d'attention, je passai sans crainte le peu de temps pendant lequel je m'en aperçus. Il

y a plus, c'est que cette oscillation me procura une sorte de plaisir analogue à celui qu'on éprouve en regardant tomber la pluie par la fenêtre d'une chambre bien close. Tout est relatif en ce monde, et du haut de mon refuge j'éprouvais un bonheur réel à voir déferler ces flots sinistres, chargés d'arbres, qui le matin même avaient failli m'enlever.

La marée était probablement très-avancée quand je me réveillai, car il y avait à peine une demi-heure que je la sentais passer sous moi lorsque mes branches cessèrent tout à fait de trembler. Bientôt après, je vis la mer baisser peu à peu de la même manière que la veille, à l'aide d'un courant en sens contraire du précédent, mais moins fort. Il était inutile de quitter mon arbre avant le jour. J'attendis, non sans impatience, les premières lueurs de l'aurore. Le crépuscule du matin, puis le jour se firent vite, comme s'étaient faits le crépuscule du soir et la nuit. Dès qu'il y eut assez de clarté pour que je pusse me diriger en sens inverse de l'aube naissante, j'accrochai mon murucututu par la tête dans la ficelle de ma gourde, je remis à mon dos mon fusil et mon sabre, puis je descendis de mon arbre.

La marée n'avait pas encore fini de baisser, et

je trouvai l'eau à hauteur du creux de mon estomac. Mais d'après le courant, je savais par expérience que la mer allait décroître rapidement; je ramassai une branche fourchue pour me soutenir dans ces flots torrentueux, et me mis en chemin. Je ne distinguais pas encore la bande noire que j'avais aperçue la veille et que je supposais être une plage; mais je pouvais aller du côté opposé à l'aurore sans risque de me tromper; je partis plein de confiance et d'espoirs revenus. Mon sommeil, et surtout mon rêve m'avaient comme retrempé, et déjà j'entrevoyais vaguement, sur la terre que je ne voyais pas encore, toute une série de chasses à remplir plusieurs existences humaines. C'est si beau l'espérance!

En quelques pas j'arrivai à l'endroit où j'avais failli être emporté. Là, je commençai par perdre pied et même par boire un peu d'eau, tant j'allais de marche délibérée, sans prendre garde à rien, dans mon impatience d'arriver. Ce bain complet et inattendu me calma de suite. Je fis volte-face, et revins à mon arbre pour étudier l'horizon avant de le tenter, réfléchir avant d'agir, regarder enfin où et comment je marcherais avant de me mettre en route.

Une fois remonté sur mon dortoir-observatoire,

j'écarquillai les yeux pour distinguer la terre. Enfin elle apparut sous la forme d'une forêt élevée. Le soleil levant, qui donnait en plein dessus, me la fit voir splendide, toute verte, haute comme une montagne, et à moins d'une lieue. Mais presque aussitôt le mirage des eaux se fit pour moi. La forêt sembla monter dans les nuages au-dessus de la mer, flottant dans l'air et comme tronquée à sa base par l'eau de l'Océan. Je me crus le jouet de quelque fantasmagorie ou d'un rêve étrange, et cette idée m'envahit même si fort, qu'un moment je me crus depuis la veille sous l'empire d'un cauchemar prolongé. J'allai même jusqu'à me tâter aux bras pour voir si j'étais vraiment éveillé et si c'était bien moi, Robin Jouet.

C'était bien moi, et même avec un seul soulier, car j'avais perdu l'autre pendant la nuit. Je recommençai à regarder la terre, et, pensant non sans raison que je subissais quelque phénomène d'optique causé par les vapeurs du soleil levant, je réfléchis aux moyens d'arriver. Le bas-fond, banc de sable sur lequel j'étais, cessait évidemment à l'endroit où j'avais perdu pied. La preuve, c'est ce qui m'était advenu à deux reprises, et surtout l'absence d'arbres naufragés depuis le lieu où j'étais jusqu'à la forêt que j'apercevais dans le ciel. Cela ne m'ef-

frayait pas de me mettre à la nage jusqu'à la terre. J'ignorais la distance, mais je distinguais très-bien une forêt. Donc tout ce qu'il y avait au plus, c'était quelques lieues. Or, en Seine, au fil du courant, il est vrai, j'avais souvent fait plusieurs lieues à la nage. Je pouvais bien essayer sur la mer, qui porte mieux que l'eau douce, et, à l'aide de quelques branches pour me soutenir en cas de fatigue, gagner enfin une terre.

Mais en même temps je réfléchis que je serais peut-être emporté au large comme la veille par un courant allant en sens contraire de mon but. En outre le rivage pouvait très-bien être moins rapproché qu'il ne le paraissait, et alors, si la marée, ou simplement la fatigue, allait me prendre à moitié route, que deviendrais-je? Enfin mon fusil et tout ce que je portais m'embarrassaient plus que tout le reste. Si léger qu'était mon bagage, nager pendant plusieurs heures avec un pareil poids n'était pas possible. Le laisser là? Je n'y pensais même pas. C'eût été m'arracher tous mes espoirs, et mieux que mes espoirs, car on m'avait répété à maintes reprises que dans l'Amérique du Sud on était bien souvent forcé de chasser pour vivre. Je comptais donc sur mon fusil comme sur moi-même pour m'aider à traverser les

forêts qui devaient me séparer de Cayenne, où j'avais l'idée d'aller en suivant le rivage.

Enfin, à force de réfléchir, de projeter vingt plans divers, que j'abandonnais à peine formés à cause de leur impossibilité évidente, une idée fructueuse passa par ma cervelle en travail. Je descendis de mon observatoire sur-le-champ, et commençai de la mettre à exécution.

A fleur d'eau, tout autour de mon arbre, mais surtout entre ses basses branches, flottaient des bois de feuilles de palmier, en partie dépouillés de leurs folioles, gros comme mes poignets à peu près, et si légers sur l'eau qu'on eût dit des bois de liége. Beaucoup avaient cinq à six pieds de long. En quelques minutes je ramassai autour de mon domicile et des arbres voisins une trentaine de ces feuilles environ. J'avais d'abord projeté de les attacher avec la ficelle de ma poudrière et la bretelle de mon fusil. Mais, cette besogne à peine commencée, je m'aperçus que je n'aurais pas assez de liens pour amarrer ensemble seulement trois ou quatre de ces bois, et qu'il fallait renoncer à ce projet ou le compléter par un autre.

Je pensai à aller rechercher les cordes de ma cabine, qui m'eussent suffi et au delà. Mais ma cachette

était loin; j'avais dépensé au moins trois heures pour me rendre où j'étais; c'était donc sur six heures pleines qu'il me fallait compter pour revenir juste au point où je me trouvais. Or six heures, quand on a faim et que depuis deux jours on n'a eu pour domicile qu'un banc de sable inondé, c'est tout un monde d'attente. Je cherchai une autre idée.

En cassant une de mes feuilles pour occuper mes mains tout en réfléchissant, cette action, en apparence insignifiante, me fournit le moyen que je cherchais. Chacun de ces bouts de bois ou tiges de feuille était en réalité un gros morceau de moelle ligneuse, entouré d'une pellicule dure, forte et mince comme de la pelure de jonc tropical. Chaque bois pouvait me fournir, avec la totalité de son écorce, une dizaine de bouts de corde pour le moins.

Sur-le-champ je me mis à faire le métier de décortiqueur-tisserand. Assis sur mon lit de la veille, et buvant la terre du regard tout en épluchant mes bois, je faisais filer la lame de mon sabre entre la moelle et l'écorce de chaque bout, que je déposais ensuite soigneusement à mes côtés pour former une des planches de mon futur radeau. Comme chacune de ces tiges se composait d'une espèce de gros bâton triangulaire, dans le genre de ces feuilles de palmier

d'Algérie dont nous faisons des cannes, j'obtenais ainsi sur chaque bâton trois grandes bandes d'écorce, larges chacune de deux pouces environ. Cela fait, je coupais ces bandes par lanières, qui, mouillées comme elles l'étaient et flexibles par nature, formaient ainsi des cordes véritables.

Quand j'eus amassé ce qu'il me fallait du tout pour construire mon radeau, je me mis à l'œuvre. Mais, inhabile que j'étais à cette tâche inaccoutumée, n'ayant que mon sabre pour unique outil, ne sachant manier ni ces bois légers, ni ces écorces glissantes, j'avançais lentement. La marée me surprit avant que j'eusse terminé ma besogne, et force me fut de remonter au dortoir pour achever mon ouvrage, que le flot menaçait d'emporter ainsi que moi. Je hissai le tout au-dessus de la mer, dont la hauteur prochaine se lisait sur chaque branche d'arbre par la couche de boue qu'elle portait, et là j'achevai rapidement mon travail.

Enfin, vers le milieu du jour, mon nouvel esquif fut bon à prendre la mer. Il était formé de trente feuilles de palmier, fortement attachées ensemble et composant une sorte de claie longue de cinq à six pieds sur autant de large. La marée était pleine. Je mis mon radeau à la mer. Il était plus léger que du

liége, et me portait à merveille. Je fis à la hâte deux espèces de rames avec deux bouts de branches, aux extrémités desquelles j'attachai quelques morceaux de bois en travers. Je remis mon fusil et mon sabre à mon dos pour ne pas les perdre en cas de naufrage. Puis je m'assis un peu à l'arrière du radeau, mes rames à la main et les jambes croisées à l'orientale.

La mer était calme, sans arbres et presque sans courant; je me pris à ramer avec ardeur, les yeux fixés dans la direction du soleil couchant. La faim me dévorait. Je n'avais rien mangé de toute la journée, parce que je voulais réserver pour la dernière extrémité le peu de pâte qui me restait. Mon unique satisfaction était d'avaler de temps à autre une gorgée d'eau bourbeuse, qui chaque fois me donnait des nausées, tant elle était chargée de terre. Toutefois l'espoir et le désir d'arriver me soutenaient; je n'en ramais pas moins de toutes mes forces, et bientôt je découvris le rivage encore plus distinctement que du haut de mon arbre, mais toujours dans le ciel, et paraissant planer sur l'air en quelque sorte.

Cependant plus j'avançais, plus il me semblait que mon radeau enfonçait sous moi et devenait lourd à la rame. Au lieu de m'y trouver presque à sec, c'est-à-dire de voir sous mes pieds les bouts de bois qui

me portaient, je me sentais peu à peu complétement dans l'eau. Une crainte, trop justifiée par l'événement, me passa dans l'esprit. Je portai la main aux bois mêmes sur lesquels je me trouvais assis. Ils étaient, comme presque tous les autres, tellement imbibés d'eau, qu'ils ne me soutenaient déjà plus que bien juste à la surface de la mer. En ôtant à la plupart d'entre eux leurs pellicules pour fabriquer mes cordes, j'avais détruit leur imperméabilité. Dès lors l'eau s'était peu à peu infiltrée dans leur tissu poreux, et encore quelques minutes, je n'aurais plus eu sous moi qu'une claie d'éponges mouillées, qui m'eût entraîné au fond de l'eau plutôt qu'elle ne m'eût soutenu. Il est même probable que si dans mon radeau ne s'étaient pas trouvés quelques bouts de bois encore garnis de leur enveloppe, restés secs par conséquent et soutenant à eux seuls leurs voisins et moi-même, je me fusse aperçu de mon mécompte dès le premier instant de mon départ.

Cette triste découverte me frappa comme un coup de foudre. Je jetai un regard de désespoir vers ce rivage, mon salut qui m'échappait encore une fois. Mais il n'y avait ni à hésiter ni à perdre de temps. Je ne pouvais pas continuer mon voyage avec cette éponge alourdie pour tout moyen de transport. Mon banc sauveur n'é-

tait guère qu'à deux à trois milliers de mètres. La terre, au contraire, paraissait bien plus éloignée, et je pouvais trouver sur ma route des courants contre lesquels il me faudrait lutter. Je virai de bord sur-le-champ, et la main lourde, le désespoir dans le cœur, sentant les larmes perler dans mes yeux sans tomber, je me dirigeai vers mon arbre.

Ce nouveau revers, que j'eusse dû éviter, mais que mon ignorance du pays et mon manque de réflexion m'avaient empêché de calculer, avait abattu mes forces au plus haut degré. Pour comble de misère, la faim me tourmentait, et sous l'influence de l'exercice actif que j'avais pris, du soleil équatorial et de l'eau même que j'avais absorbée tant par la bouche que par tous les pores, je sentais mes forces diminuer incessamment. Des vertiges passaient par intervalles sur ma tête en feu, et me faisaient craindre de succomber misérablement avant d'avoir pu me reconstruire un autre radeau. Tant bien que mal cependant, j'arrivai à mon arbre et m'accrochai tristement à la branche même que j'avais quittée avec tant de joie, il y avait une heure à peine.

Faire un nouveau radeau avant le coucher du soleil n'était pas possible. Il me fallait donc passer une seconde nuit sur ce banc, et, qui pis est, dévorer ma

dernière ressource, ce petit reste de pâte que j'avais si précieusement gardé. Je pris mon parti, et, ouvrant ma boîte, je commençai de grignoter quelques brins de ma triste pitance. Je la prenais par pincées, comme du tabac, et la mangeais lentement, de la façon dont on savoure une pastille. Tout en mâchant ma troisième pincée, l'idée me vint que je pourrais peut-être rassasier mon appétit sur mon murucututu. Il me faudrait le manger cru; mais tout cru qu'il était, il valait probablement mieux que ma pâte mouillée, et d'ailleurs cela me permettrait de réserver encore jusqu'au lendemain ma dernière ressource.

Je me mis à plumer mon pauvre oiseau, et dès qu'une partie de son corps apparut blanche sous mes doigts hâtés, j'y portai la dent. Mais je n'avais pas encore assez faim sans doute, pour en être arrivé à trouver bonne la viande crue. Cette bouchée me sembla détestable; j'y renonçai, et de rage lançai à la mer le cadavre de mon oiseau, que le courant emporta loin de moi. Cependant ces quelques bribes d'aliments avaient un peu apaisé mes douleurs d'estomac et diminué mes vertiges. Je voulais à toute force partir au soleil levant du lendemain. Je profitai du reste de jour pour chercher activement des feuilles de palmier.

Elles ne manquaient pas, grâce au Ciel. Rien qu'autour des arbres voisins, sous leurs basses branches ou leurs racines, à fleur d'eau, et même en l'air à hauteur du flot de marée, j'en trouvai autant que j'en voulais. J'en rapportai à plusieurs reprises de véritables charges, afin de pouvoir choisir et faire cette fois un radeau parfait de tous points; puis, malgré la nuit et la marée qui allaient bientôt monter de compagnie, je me mis au travail.

Tandis que je défaisais mon radeau inutile pour reprendre mes amarres toutes faites, mes yeux vinrent à tomber par hasard sur une espèce de gousse de bois, grosse comme une tête d'enfant, qui pendait à côté de moi à une des branches de l'arbre sur lequel j'étais assis. A la clarté tombante du soleil couchant, j'apercevais çà et là une douzaine de ces boules ressemblant à d'énormes noix. Je les avais déjà regardées la veille en arrivant là; mais très-occupé que j'étais de mon lit ou de mon radeau, je n'y avais plus pensé. A ce moment l'idée me vint que peut-être elles contenaient quelque chose de bon à manger; l'une d'elles était à proche portée de ma main; je la pris, et à grand'peine l'arrachai de sa branche. Elle était lourde comme du plomb. J'essayai de l'entamer avec mon sabre en guise de couteau : il me fut impossible

d'y parvenir. Alors je descendis jusqu'à une branche creuse qui pouvait me servir de billot, et posant ma noix dessus je lui appliquai successivement, dans une de ses nervures, deux vigoureux coups de sabre, capables de pourfendre un bœuf. Elle se sépara en deux, et une vingtaine de grosses amandes à pellicules de bois, mais d'ailleurs tout à fait semblables à des châtaignes, tombèrent de tous côtés jusqu'à la mer. Je reconnus les noix qu'on vend aujourd'hui, dans les rues de Paris, sous le nom de noix du Brésil, et qui à cette époque étaient employées à Marseille pour faire de l'huile fine.

Vous pouvez, sans que je l'explique, deviner ma joie. Je possédais désormais un dîner, et au besoin plusieurs repas assurés : car je savais par expérience toutes les qualités de ma nouvelle découverte. Bien des fois, à Marseille, j'avais mangé de ces noix sans savoir d'où elles venaient, et sans me douter qu'un jour elles composeraient un des repas les plus inespérés que j'aie faits de ma vie. J'en cueillis hâtivement cinq ou six, les plus grosses que je trouvai, et les cassai comme la première; il n'y en avait qu'une où l'eau avait pénétré et gâté les amandes: toutes les autres étaient bonnes. Je tirai de nouveau ma boîte, et mangeai son contenu avec mes noix en guise de pain.

Bientôt, une nouvelle inspiration me prenant, je ramassai les plus gros débris de ces énormes coques ligneuses, et les remplis d'eau que je laissai reposer, afin de la faire clarifier du sable terreux qu'elle portait en suspension. Après quoi, je versai dans chacune de ces tasses improvisées quelques gouttes de rhum, et moins d'une heure après mon dîner, je pus boire un demi-litre environ de ce mélange, qui me sembla le meilleur que j'aie bu de ma vie.

Pour tout dire sur ce repas, je suis certain aujourd'hui, d'après l'expérience que les années m'ont fait prendre, que jamais, au grand jamais, Lucullus, Brillat-Savarin et autres gourmands célèbres n'ont savouré leurs succulents festins avec autant de satisfaction que je savourai ce soir-là ma pâte mouillée, mes noix et mon eau chaude parfumée au rhum.

En véritable sybarite que je devenais peu à peu, au fur et à mesure de mes possibilités de luxe, je me fis dans mon arbre, avec des bois de palmier et quelques amarres, une couchette sur laquelle j'étendis des feuilles à profusion. Les folioles de palmier non plus que les plantes parasites d'arbres ne manquaient pas. J'eus bientôt pour ma nuit un véritable

lit, haut perché il est vrai, un peu mouillé, un peu remué quand le courant revint, mais enfin un lit où je n'étais pas forcé de changer de place sans cesse, sous le coup de la douleur de chacune des parties de mon corps qui portaient les autres. A peine couché, je fus péniblement surpris par la pluie, qui m'inonda moi et mon lit, comme si nous avions été tous les deux en pleine eau. Mais quelque pénible que soit une averse nocturne, quand on n'a pour couverture que sa peau et pour abri que les futures étoiles, je ne m'enrhumai pas pour cela. C'est si peu de chose une ondée sous l'équateur! Bientôt même, le sommeil me prit si profond que je ne me réveillai que deux à trois heures avant le jour, après avoir dormi comme on dort au lendemain d'une nuit presque blanche et de deux jours de fatigue et d'angoisses calmées.

Malgré l'obscurité, je me mis de suite à mon radeau. J'avais dans ce dessein préparé à portée de main tous mes bois et mes amarres; j'étais guidé par mon expérience de la veille; j'allai très-vite en besogne malgré la nuit, et l'aurore me trouva amarrant mes derniers bois. J'attachai solidement à mon radeau mon fusil, mon petit bagage et le soulier qui me restait. Je cueillis toutes les noix que je pus trouver, c'est-à-dire une vingtaine au moins;

j'en cassai trois pour pouvoir grignoter leurs amandes en route, et je partis.

La marée remplissait, et le courant qui l'avant-veille me drossait d'un côté différent de celui où j'apercevais la forêt, me mena au contraire droit à elle, ce que je n'avais pas prévu tout d'abord. Grâce à ce courant et à mes rames que je maniais de toutes mes forces, j'avançai vite; au bout d'un quart d'heure je ne distinguais plus qu'à peine l'arbre où j'avais dormi. La forêt me semblait toujours danser dans les nuages; mais déjà elle avait l'air moins élevée. Bientôt à son pied, qui au premier moment me paraissait blanc comme un brouillard lointain, je crus entrevoir une sorte de rideau de verdure encore voilé par une brume épaisse, mais déjà transparente.

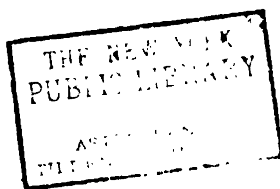
Peu à peu, à mesure que j'approchais, cette verdure m'apparut distincte. Le brouillard se dissipant au fur et à mesure que la réalité se montrait plus nette, je distinguai très-clairement une forêt si touffue qu'on ne voyait ni troncs ni branches d'arbres, rien que des feuilles d'un vert uniforme. Cela paraissait se diviser en trois îles de grandeurs inégales, séparées par de petits bras de mer, et s'élevant sur les flots comme des montagnes de ver-

dure. Au-dessus de ces îles volaient des oiseaux rouges, bleus ou verts, que j'appris depuis être des perroquets et des aras. A leur pied, à fleur d'eau, de grands hérons blancs, des aigrettes, comme je le sus plus tard, allaient par bandes ou isolément, se détachant si blanches sur le fond vert de la forêt, qu'on eût dit des oiseaux peints sur un paravent chinois. De fois à autres, l'une d'elles montait un peu en l'air et allait se percher au beau milieu du feuillage. Là elle restait tellement immobile et blanche, que si je ne l'avais vue se poser, je l'eusse prise pour quelque fleur poussée là par hasard.

J'arrivai enfin. Mon radeau, que j'avais taillé en pointe, dans le but de lui faire mieux fendre les vagues, toucha les arbres de la rive et entra presque entièrement dans la forêt sous l'impulsion de mes derniers coups de rame. Comme un fou, sans prendre le temps de rien regarder, je sautai à terre; mais j'enfonçai dans l'eau tout entier, sans trouver fond. Si je ne m'étais pas accroché à une branche qui se trouva sous ma main, j'aurais probablement bu un bon coup, c'est-à-dire copieusement; car pour bon, je doute que jamais baigneur ou noyé ait trouvé tel le coup qu'il a bu. Mais il en est de cela



Mon radeau toucha les arbres de la rive, et entra presque entièrement dans la forêt sous l'impulsion de mes derniers coups de rames.


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

comme de la formule : *Il vous plairà payer;* on boit et l'on paie en maugréant contre ces bonnes aubaines!

Trop nageur par instinct, non moins que par habitudes prises, mais surtout trop perpétuellement à l'eau depuis trois jours pour m'effarer de si peu qu'un plongeon momentané, je remontai sur mon radeau, et me pris à examiner l'endroit où j'avais abordé. D'abord il faisait noir comme sous la nuit, et mes yeux, habitués à la lumière éclatante du ciel équatorial, ne distinguèrent rien du tout. Mais par contre, je sentis une chaleur excessive, si forte que, bien que je vinsse du plein soleil, je crus au voisinage d'un incendie. Il n'y avait pas un souffle d'air, et je ne sais quelle humidité tiède, lourde, énervante et qui cependant n'était pas désagréable à ma nature, composait l'atmosphère de cette espèce de cave-serre chaude.

Peu à peu cependant mes yeux se firent à cette demi-obscurité, et je me vis sous la forêt la plus épaisse que j'aie traversée de ma vie, dans le haut des arbres, à en juger par la ténuité des branches. J'essayai de pénétrer plus avant. Mon radeau ne trouva à passer nulle part. Je l'attachai à une branche d'arbre, et, me laissant glisser sous l'eau le long d'un tronc.

je sentis le fond presque aussitôt. Cela me fit comprendre de suite ma situation. J'étais arrivé dans l'île à marée haute. J'avais conséquemment débarqué à une dizaine de pieds au-dessus du sol, en l'air, dans les arbres, où je n'avais pas autre chose à faire que d'attendre la marée basse, ou me promener sur les branches à la façon des singes.

Mais la mer était belle. J'avais hâte de voir mon nouveau domicile sous ses différentes faces. Je sortis de l'espèce de serre obscure où j'étais, et en ramant doucement, prudemment, comme un homme frais arrivé, qui a peur d'être emporté, je me pris à longer le rivage. Robinson, faisant pour la première fois la revue de son domaine insulaire, ne marcha pas plus que moi d'étonnements en étonnements.

Mon nouveau royaume était une île, ou plutôt un îlot. De tous côtés, sans un seul interstice à pouvoir entrer, il portait des arbres identiques de feuilles et de verdure. Leur premier plan, composé de broussailles, ou plutôt de jeunes arbres encore en herbe, pour ainsi dire, était enseveli sous les eaux. Il ne présentait à l'œil que des sommets. Puis, peu à peu, progressivement, à la façon dont montent les gradins d'un amphithéâtre, ces arbres s'élevaient, et tous ensemble formaient ainsi un grand rideau vert,

dont le dernier plan dominait la mer de trente à quarante pieds au moins. Tout autour de l'île c'était la même chose; à ce point que, sans les îles voisines qui me servirent de point de repère, il m'eût été impossible de retrouver le côté par lequel j'étais arrivé. Je reconnus les palétuviers, tels que j'en avais lu la description dans un livre de voyages.

En une heure au plus, j'eus fait le tour de cette singulière montagne de verdure, impénétrable comme une forteresse, verte comme des blés au printemps, baignée d'eau, et sous laquelle il faisait si chaud, que chaque fois que je plongeais la tête sous ses feuilles, je croyais entrer dans un four. C'était assez pour celle-là, quant à ce moment. Je me dirigeai vers la seconde île. Après avoir essayé vainement d'y pénétrer, je longeai son rivage pendant quelque temps. Mais, sauf qu'elle était plus grande que sa voisine, elle lui ressemblait à les confondre ensemble.

A côté d'elle, sur sa droite, à portée de main, pour ainsi dire, s'élevait un îlot pas plus grand qu'une chambre; il formait une véritable pyramide de verdure, rappelant ces grands ifs taillés qu'on voit dans le parc de Versailles.

Il semblait servir de chaînon terrestre pour aller

à une autre île, qui paraissait être de beaucoup la plus considérable des trois et au-dessus de laquelle volaient le plus d'oiseaux. Je le côtoyai, et en quelques coups de rames arrivai à la troisième île. C'était même verdure et même impénétrabilité. On eût dit un sphinx naturel, une énigme à faire rêver les voyageurs.

Cependant je commençai de faire le tour de cette troisième île, de même que je l'avais fait pour la première. Puis, comme la marée était devenue assez basse pour découvrir la terre entre les arbres du premier plan, j'attachai mon radeau à une haute branche, je pris mon sabre, mon fusil, une noix, et j'entrai sous la forêt. La chaleur était toujours la même, bien que le soleil commençât de décliner. Après avoir fait quelques pas sur une vase molle d'où sortaient de petits arbres naissants, ressemblant à des asperges montantes, j'arrivai peu à peu sous des arbres véritables. A partir de là, le sol se composait de racines tantôt noirâtres, tantôt jaunes de boue, enlacées les unes dans les autres et formant un tel réseau de bois que nulle part, même à la main, on ne pouvait trouver la terre.

A mesure que j'avançais, ce terrain semblait s'élever. Les racines, de grosses comme des doigts

qu'elles étaient tout d'abord, devenaient peu à peu aussi fortes que ma cuisse, et parfois même que mon corps. Je continuai d'avancer sur ce sol étrange, où mes pieds glissaient à chaque pas, et où il me fallait sans cesse monter et descendre, en risquant de tomber, comme si j'avais été sur un amoncellement de laves de volcan. Il faisait toujours sombre à ce point que je ne voyais pas à quarante mètres devant moi. La chaleur était toujours la même, humide et étouffante. Mais je circulais désormais avec facilité, entre des arbres de haute taille et largement espacés, comme ceux d'un bois de haute futaie. Un silence qu'interrompaient seuls quelques susurrements de cigales régnait partout, et sans des myriades de moustiques bruissant de compagnie avec les cigales, on eût dit que pas un être animé n'habitait cette solitude mystérieuse.

Je ne sais quel sentiment de vague effroi me prit. Je mis mon sabre à la main. Puis, craignant de me perdre au milieu de ce désert uniforme et de ne plus retrouver mon radeau sauveur, je revins jusqu'à lui en suivant la trace de mes pas. Je l'entrai de mon mieux sous forêt, afin de le cacher et dans la crainte que le flot ou quelque animal ne l'entraînât en pleine mer. Je donnai de la longueur

à son amarre pour que la marée pût le soulever librement quand elle reviendrait. Puis de nouveau je me mis en route, en ayant soin de faire de temps à autre une brisée ou une marque quelconque aux arbres de mon chemin, pour me retrouver au retour.

Pendant une demi-heure environ, je marchai ainsi en silence, baigné de sueur dans cette atmosphère de serre chaude. Je me disais que ma course ne pouvait durer bien longtemps, puisque j'étais dans une île et qu'il me fallait toujours arriver à l'autre bord. Déjà même je me demandais si je n'avais pas suivi le rivage sans m'en douter au lieu d'entrer dans l'intérieur, tant il me semblait que la végétation était la même et le sol toujours humide de la dernière marée. Enfin subitement une éclaircie, comme une lueur, se fit devant moi, lointaine encore, mais parfaitement distincte. J'entendis des cris confus d'oiseaux. Leur ramage, assourdi par les arbres et la distance, formait un concert étrange et discordant qui me parut harmonieux au plus haut point. Mais la solitude silencieuse que je subissais depuis mon arrivée m'étouffait doublement au physique et au moral : j'eusse à ce moment trouvé des charmes au chant d'un âne! Je hâtai le pas avec une impatience fébrile.

Presque aussitôt une bouffée d'air m'arriva fraîche et légère comme une brise en été, et un spectacle que je n'oublierai probablement jamais apparut à mes regards.

---

## CHAPITRE VI

Une savane en île. — Sans capsules et sans eau ! — Une mauvaise nuit, mais une bonne idée. — Deux compagnons de chasse. — La mort d'un jaguar.

Le soleil baissait, et son disque rouge, scintillant des feux de l'équateur, dardait dans le ciel une lumière électrique à rayons d'or. Sous ces rayons et comme baignée par eux, une plaine qui pouvait avoir trois à quatre lieues d'étendue s'étalait verdoyante de ce beau vert clair des savanes américaines. De véritables îlots d'arbres couverts de fleurs s'élevaient de loin en loin sur la prairie, semblables à des bosquets plantés sur une pelouse

de haut gazon. Un lac aux eaux çà et là miroitantes entre des arbustes en fleur resplendissait sous les rayons du soleil. Enfin, à l'horizon, comme pour faire ressortir le paysage, une forêt presque noire à force de verdure entourait la prairie par tous côtés.

On eût dit une oasis arrangée tout exprès pour le plaisir des yeux, et quand je me promène dans le bois de Boulogne moderne, il me semble qu'on y a copié certains aspects des savanes de la Guyane. Soit hasard, soit souvenir retracé par le Le Nôtre de ce bois, il y a plusieurs pelouses qui, sauf leurs allées, sont comme les reproductions fidèles de l'intérieur de mon île.

Au-dessus de cette plaine, voltigeant d'un bosquet à un autre, des oiseaux de toutes tailles et de toutes couleurs passaient dans l'air en poussant des cris dont l'ensemble formait une harmonie sauvage impossible à définir. La lisière de forêt par laquelle j'arrivais était littéralement émaillée de leurs fleurs vivantes aux mille couleurs.

A côté de moi, à portée de cendrée, une bande de grands aras rouges, avec leurs becs blancs et leurs longues queues de coqs-faisans, jouaient sur le sommet d'un arbre sans feuilles. Leurs couleurs éclatantes luisaient dans l'air, aussi distinctes sur l'azur du

ciel que leurs âpres cris sur les autres cris d'oiseaux. Des perroquets verts, jaunes, gris, passaient, presque aussi criards que leurs cousins les aras, mais en volant deux par deux toujours, et s'allaient perdre dans les bosquets, comme s'ils avaient hâte d'y enfouir leurs solitaires amours. Des cottingas bleus, des japis jaunes, des pics d'arbres si variés de couleurs qu'on eût dit des oiseaux peints, des perruches aux cris babillards et aux vols capricieux, des canards de toutes tailles et de toutes apparences, des guaras rouges, des spatules roses, etc., volaient sur les bords du lac ou autour des bosquets, selon leurs natures.

Tout près de moi, sur la lisière de la forêt que je venais de traverser, un grand arbre isolé, couvert de fleurs blanches, était entouré d'un essaim d'oiseaux-mouches qui tourbillonnaient d'une fleur à l'autre. Leurs poitrines, scintillantes de feux de couleurs, luisaient par intervalles aux rayons du soleil couchant et jetaient des clartés comme des diamants. Au-dessous d'eux, autour des branches basses, et à terre, parmi les fleurs tombées, des papillons rougeâtres, blancs, bleus surtout, planaient sur leurs grandes ailes diaprées, qui les faisaient paraître plus grands que les oiseaux leurs voisins.

En même temps je sentis tout mon être baigné d'une atmosphère balsamique douce et saisissante comme les parfums d'une chambre aimée. Des odeurs de myrtes et d'acacias lointains passaient dans l'air. Une vague senteur de prés au printemps, de forêt reverdissante, de terre virginale à peine éclose, emplissait la nature d'une langueur à la fois énervante et délicieuse.

Je m'arrêtai sur la lisière du bois, subitement ébloui par ce soleil, ces parfums, ce paysage inattendus. Enfoui dans l'ombre des arbres, je voyais tout sans être vu, car, à l'exception des oiseaux-mouches peut-être, aucun des hôtes de ce jardin d'Éden ne pouvait m'apercevoir. Je m'appuyai à un arbre, et, ne songeant plus qu'à ce que je voyais, je me pris à contempler le paysage, comme si j'étais venu là tout exprès pour admirer la nature. Plus je regardais, plus je découvrais de splendeurs nouvelles.

A quelques centaines de pas, sur un des bords du lac, un troupeau de cerfs et de biches, les uns couchés, les autres assis, paissaient tranquillement, ainsi que des bœufs dans un pâturage permis. Sur l'îlot d'arbres le plus voisin de moi, des singes couraient dans les branches, les uns rouges d'un rouge de soie,

d'autres gris, blancs, noirs ou jaunâtres. Par intervalles un hurlement rauque ou un petit sifflement aigu bruissaient dans l'air, indiquant un conflit quelconque dans la république macaque. Aussitôt je voyais frémir les feuilles et les menues branches, comme si quelque brise d'orage avait subitement agité la forêt. Des formes rapides luisaient entre les arbres, allant par bonds. Puis la bande entière disparaissait pendant quelques minutes pour reparaître l'instant d'après.

Cependant, je ne sais quel bruit ou quelle odeur de l'air fit tout à coup dresser les têtes du troupeau de cerfs. Les animaux couchés se levèrent subitement. Puis tous, effarés, frissonnants, se prirent à interroger la brise d'une tête inquiète, comme pour sonder les mystères dont elle leur apportait les premiers bruits ou les premières senteurs. Mais leur crainte était chimérique apparemment; car, à part l'un d'eux qui se mit à la nage dans le marais, les autres se reprirent à paître, et un grand cerf, celui qui paraissait être le patriarche du troupeau, se coucha tranquillement.

Cette vue me rendit à tous mes instincts chasseurs, et, mon appétit se réveillant avec mes instincts, j'oubliai le paysage pour ne plus penser qu'à tirer parti de ma découverte. Je rentrai un peu sous la

forêt, et là m'assis par terre, afin de préparer mon fusil, qui devait en avoir plus que besoin, mouillé qu'il était sans cesse depuis trois jours. Il ne me fallait perdre ni temps, ni coup de feu : le soleil déclinait rapidement, et je n'avais pour toutes provisions qu'une dizaine de balles et un peu de menu plomb, que je portais pêle-mêle avec ma poudrière.

Mais, hélas! tout arrivé que j'étais, je devais subir encore plus d'une déconvenue avant mon installation dans mon nouveau séjour. Cependant tout commença par aller bien. Mon fusil, dont j'avais eu le plus grand soin, bien bouché aux canons, entouré aux batteries d'un chiffon gras, avait parfaitement résisté à ses naufrages successifs. Sauf que je l'avais dépouillé de son fourreau de cuir afin de l'alléger d'autant, il était dans le même état qu'au moment où je le retrouvai avec ma cabine. En quelques minutes je vérifiai sa situation, et me mis en devoir de le charger. Mais, au moment où je coulais la poudre dans le second canon, je réfléchis que j'avais oublié d'emporter des bourres et des capsules. Des bourres, je pouvais en faire avec des feuilles ou quoi que ce soit; mais des capsules, cela ne se remplace pas!

Dans mon désespoir, je fus sur le point de jeter

mon arme, et pendant plus d'un quart d'heure je restai abîmé de colère contre moi-même pour avoir ainsi oublié une des choses les plus indispensables à ma vie de chasseur. Toutefois le mal était sans remède pour le moment, et je n'avais pas autre chose à faire qu'à dîner encore une fois avec mes noix, en attendant de trouver des racines ou des fruits sauvages, puis une terre habitée. L'idée me vint bien de retourner sur mon banc avec mon radeau, et d'en rapporter mes effets enterrés, parmi lesquels j'avais plus de deux mille capsules, de la poudre, du plomb de divers numéros, et enfin tout ce que peut emporter en pays lointain le chasseur le mieux pourvu. Mais un voyage à mon banc m'effrayait. Maintenant que j'étais sauvé, j'avais peur bien plus qu'au moment du danger de cette marée diluvienne, qui faisait tout trembler sous ses flots écumants, et dans laquelle le moindre faux pas pouvait m'entraîner à une mort certaine.

D'ailleurs il s'agissait momentanément de dîner. Mon estomac, qui depuis trois jours n'avait mangé qu'un peu de pâte de pain au chocolat et des noix, me disait de la plus impérieuse des voix qu'il le fallait satisfaire. Je remis tristement mon fusil à mon dos, mon voyage à un autre jour, et entrai dans

la plaine qui devait être mon domicile au moins pour un temps. Ma présence sur cette terre, où un homme apparaissait probablement pour la première fois, parut éveiller plus d'étonnement que de crainte chez les divers hôtes de cette solitude. Les oiseaux continuèrent de voler et de babiller sans paraître faire grande attention à moi. Les singes crièrent un peu plus fort, à ce qu'il me sembla, mais ne continuèrent pas moins de bondir dans les branches.

Les cerfs et leurs compagnes, qui pouvaient bien être une vingtaine en tout, parurent seuls éprouver d'abord un sentiment d'effroi aussitôt qu'ils m'aperçurent. Le vieux mâle se leva, me regarda un instant, puis, suivi de tous les autres, partit aussi vite qu'une flèche dans la direction de la forêt même d'où j'étais sorti. Mais, une fois arrivés sur sa lisière, ils se sentirent probablement à portée d'abri en cas de danger, car ils s'arrêtèrent tous et se prirent à me regarder. Une ou deux centaines de mètres à peine me séparaient d'eux, et je les voyais plus étonnés qu'effrayés, la tête haute et tournée de mon côté, comme s'ils avaient été partagés entre deux sentiments contraires de crainte et de curiosité.

Sans m'occuper d'eux davantage, puisque je ne pouvais faire feu ni pour les tuer, ni même pour les manger, j'entrai dans le bosquet le plus rapproché de moi. Les arbres qui le composaient étaient presque tous de jeunes arbres dont la naissance pouvait remonter à dix à quinze ans tout au plus, d'après ce que je présumai plus tard, quand je connus mieux ces contrées. Des lianes évidemment jeunes comme eux s'entre-croisaient parmi leurs branches, et formaient sur presque toutes les faces du bosquet des pampres de feuillages et de fleurs analogues à ceux de nos chèvrefeuilles, mais plus forts, surtout en branches. Sans m'arrêter à contempler cette nature virginale, qui cependant me pénétrait d'un sentiment d'admiration étonnée, j'entrai sous bois pour chercher une nourriture quelconque. J'avais ouï dire que les forêts du nouveau monde, surtout celles de l'Amérique du Sud, abondent en fruits de toute espèce, et qu'il n'y a qu'à se baisser pour trouver des racines.

Le bosquet de bois dans lequel j'étais n'avait peut-être pas trente mètres de tour. Je le sillonnai dans tous les sens, malgré ses végétaux si touffus qu'en certains endroits je fus obligé de me frayer un chemin avec mon sabre. J'inspectai chaque arbre, chaque

plante, chaque racine, pour ainsi dire. En dépit de mes recherches, je ne trouvai absolument rien de bon à manger. J'allai à un second bosquet, distant du premier de quelques centaines de pas environ; rien non plus. Toutefois là, je ramassai à terre, sous un arbre au feuillage rare et élevé, quatre ou cinq petites noix moirées de gris et de noir, comme une peau de léopard. J'en cassai une, et goûtai à l'amande : elle était amère plus que de la chair de marron d'Inde, et me laissa même dans la bouche un sentiment si désagréable, que je n'eus pas envie d'y goûter une seconde fois. C'était, comme je l'appris depuis, des noix d'*hevea,* autrement dit de caoutchouquier.

Cependant ma faim et ma soif grandissaient avec ma marche : je gagnai les bords du petit étang qui m'était apparu en arrivant. Après avoir marché dans ses eaux pendant une dizaine de pas, parce que les herbes y étaient si touffues que je ne trouvais pas un endroit libre pour boire, j'arrivai enfin à une place à peu près nette d'herbes, où je n'étais baigné qu'à hauteur de ceinture. L'onde était claire, quoiqu'un peu noire. J'ôtai mon chapeau et le remplis, afin de boire à longs traits une eau pure enfin, ce qui ne m'était pas arrivé depuis mon grog au rhum. Mais

cette onde si claire était saumâtre et salée comme de l'eau de mer, ou à si peu de chose près qu'on les aurait pu confondre.

Cette découverte me peina presque autant que mon manque de capsules, et pendant quelques minutes j'en fus à me demander si je ne préférais pas à cette oasis apparente mon banc de sable inondé, où les arbres morts portaient des noix, et où l'eau, toute vaseuse qu'elle était, pouvait du moins se boire. Sans me décourager cependant, j'allai à une autre place, et une seconde fois je plongeai mon chapeau dans le lac. L'eau était également imbuvable.

Je pris alors le parti de retourner à mon radeau, afin d'y boire au moins l'eau bourbeuse de la mer, et de manger mes noix. Ma route était facile à retrouver sur le sol détrempé de la forêt. En moins d'une demi-heure j'arrivai à destination. Tout était en place. J'entrai d'abord dans l'Océan pour boire à mon aise, car mes deux essais de noix amères et d'eau saumâtre avaient encore ajouté à ma soif. Mais l'eau était salée comme celle du lac, et de plus vaseuse au dernier point. Force me fut de regagner mon radeau avec ma soif, et de manger mes noix pour toute nourriture et boisson. C'est ce que je fis avec une tristesse que chacun comprendra. La soif et la faim sont des

supplices qu'il n'est pas besoin d'expliquer pour les faire comprendre, or je les subis ce soir-là, sinon d'une manière absolue, du moins en de telles proportions que c'est un des temps de ma vie dont je me souviens le mieux.

Cependant le soleil avait déjà disparu de l'horizon au point que la nuit était tout à fait pleine sous la forêt. Je coupai quelques branches garnies de feuilles pour faire mon lit comme la veille. Je choisis sous un des arbres les plus touffus une place sans troncs, que j'élargis en coupant les branches qui pouvaient me gêner. J'entrai mon radeau jusque-là; puis, après avoir allongé suffisamment ma corde, afin que la marée en remplissant pût me soulever sans me noyer, je me couchai. Le flot ne tarda pas à me prendre, et à me monter progressivement sans secousses et sans me mouiller, grâce au lit de branches et de feuilles que je m'étais fait.

Mais de toute la nuit je ne pus dormir. Les moustiques, dont je devais souffrir bien autrement plus tard, ne me laissaient pas un instant de répit. Nonseulement ils piquaient toutes les parties de mon corps, mais leurs bourdonnements aigus sifflant sans cesse à mes oreilles me causaient une impatience que je ne saurais décrire. Vainement je cueillis de nou-

velles branches, et m'enterrai sous elles en quelque sorte : rien n'y fit. Ces bêtes maudites paraissaient m'abandonner un peu au moment où je me remuais sous mes feuilles; mais c'était pour recommencer aussitôt que je restais en repos. Cinq ou six fois, je me trempai à l'eau tout entier afin de rafraîchir mon corps qui me cuisait comme par des milliers de brûlures. Ce fut tout le soulagement que je réussis à me procurer, et le jour parut sans que j'eusse pu dormir autrement que pendant quelques instants, arrachés çà et là aux moustiques.

Mais bonne ou mauvaise il n'est pas de nuit qui ne porte conseil, et généralement bon conseil. Toute mauvaise qu'elle avait été, celle-là ne me fit pas défaut, et m'envoya un souvenir qui me dédommagea pour un temps de toutes mes misères.

Au plus fort d'une de mes batailles avec les moustiques, je me rappelai que la crosse de mon fusil contenait une boîte ou excavation dans laquelle j'avais moi-même, à Marseille, mis des cheminées de rechange et quelques capsules. Je saisis mon arme avec l'empressement qu'on peut supposer en pareille circonstance, et j'essayai d'ouvrir la boîte. Mais l'eau vaseuse et la rouille avaient comme rivé son couvercle à la crosse, et il me fallut employer la lame

de mon sabre. Je fus très-longtemps sans réussir. J'opérais sans y voir, parce que je n'avais pas d'autre lampe que les étoiles, dont les clartés équatoriales si souvent célébrées ne me remplaçaient cependant pas à elles toutes la plus maigre des bougies. De plus, mon radeau oscillant sous chaque mouvement, j'avais peur de réussir à contre-temps, et en réussissant de faire tout tomber dans l'eau. Enfin l'impatience, qui est un des vices de ma nature, et qu'à cette époque je n'avais pas encore domptée, me faisait agir par moments avec une maladresse d'enfant colère. Pendant plus d'une heure, je m'épuisai vainement de forces et d'essais sans réussir à rien.

A la fin, cependant, la bienheureuse boîte s'ouvrit, et de sa profondeur enchanteresse sortirent pêle-mêle deux balles, trois cheminées et tout un flot de capsules. Je les pris, et les étalai dans une de mes mains; puis, aux lueurs blafardes de l'aurore qui commençait d'éclairer le lointain des flots, je les regardai pour voir si elles avaient bien leur fulminate. Elles paraissaient aussi bonnes que chez le marchand, et leurs cannelures cuivrées étincelaient radieuses comme du métal monnayé. Alors un sentiment de bonheur impossible à décrire inonda mon âme, et me fit oublier toutes mes souffrances. Peu s'en fallut que

je ne me misse à danser de joie sur mon radeau vacillant, et à coup sûr je l'eusse fait, si j'avais été sur un plancher solide. Je me pris à compter une à une mes fraîches richesses, à les palper, à faire bruir leurs titillations métalliques, en les secouant dans mes deux mains fermées. Jamais avare n'a plus amoureusement fait sonner de l'or, et ne s'est enivré de plus de joie à la vue de son métal adoré. C'est que ces parcelles de cuivre étaient pour moi : de la venaison, du feu, une défense, des chasses sans fin : tout, bien plus que de l'or lui-même, en pleine vie civilisée !

Cependant tout passe et passe vite, surtout le bonheur. L'aurore, qui grandissait d'instant en instant, m'arracha à mon ivresse passagère. Mes souffrances me reprirent plus fort. Ma gorge et mes lèvres séchées me cuisaient à ce point, que je ne sentais plus les piqûres dont mon corps était cependant gonflé à maintes places, comme si on m'avait battu avec une botte d'orties. Je ne sentais que ma soif. Quelques noix, que je grignotai faute de mieux, apaisèrent un peu mes angoisses, et, prenant mon bagage entier, c'est-à-dire mon sac, mon fusil, mon sabre et ce qui me restait de noix, je me mis tristement en route.

J'avais encore de l'eau jusqu'à hauteur de cein-

ture à peu près. Mais la soif et mes capsules me donnaient des ailes. D'ailleurs j'avais l'expérience des marches dans l'eau, depuis deux jours que je ne faisais que cela, et de plus, je connaissais le terrain, tout difficile qu'il était avec ses amoncellements de racines. J'avançai très-vite, et en quelque cinq minutes arrivai à la prairie.

Elle m'apparut exactement comme la veille, belle à ne pas rêver d'autre asile et toute peuplée d'oiseaux qui jouaient tranquillement à terre ou dans les arbres, comme si l'arche sainte elle-même venait de vider là ses hôtes emplumés. Le soleil l'éclairait au rebours de la veille au soir, de sorte qu'au lieu d'avoir ses rayons dans les yeux je voyais les objets éclairés par lui au loin, tandis que j'étais moi-même dans l'ombre de la forêt. Je trouvai sous cet aspect matinal le paysage encore plus beau, s'il était possible. Mais j'avais autre chose à faire que de contempler la nature. J'allai successivement à trois bosquets, dans lesquels j'espérais trouver des fruits qui apaiseraient ma soif. Je ne trouvai rien. J'essayai de manger quelques feuilles d'un grand arbuste, que j'appris depuis être un *andiroba;* mais cela me parut détestable, et augmenta ma soif au lieu de la diminuer.

Comme je me dirigeais vers un quatrième bosquet, dont l'étendue et l'élévation me donnaient bon espoir, j'aperçus de l'autre côté le cerf de la veille et ses biches, les mêmes, d'après leur nombre, qui paissaient, comme la veille, les uns debout, les autres couchés. J'oubliai momentanément ma soif elle-même, pour ne plus penser qu'à la chasse. Ainsi, en maladie, on oublie pour un moment sa souffrance, rien qu'à l'idée de satisfaire une passion dominante. Aussitôt, m'accroupissant sur place en chasseur exercé que j'étais, je me mis à examiner le terrain.

Les animaux empêchés de me voir, en partie par les herbes de la savane, en partie par le bosquet qui s'élevait entre eux et moi, me parurent être à environ quatre cents mètres, et à cent mètres au plus des arbres vers lesquels je me dirigeais. J'avais à peine trente pas à faire pour être complétement masqué à leur vue, et gagner ensuite à mon aise le grand bosquet, d'où je pourrais les tirer.

Je fis ces trente pas en marchant courbé, mon chapeau à la main, si bien caché par les herbes qui montaient par-dessus moi, que ma tête les fendait en passant. L'une d'elles me coupa même à la joue comme eût fait un canif; mais je n'ai jamais été très-douillet de nature, surtout quand j'étais en chasse, et je ne

m'aperçus que longtemps après de cette coupure insignifiante. Une fois arrivé au groupe d'arbres qui me masquait, je chargeai mon fusil avec soin. Comme j'entrais dans le bosquet pour le traverser, une bande de singes, qui du haut d'un arbre semblait protester contre la violation de son domicile, se prit à pousser des cris capables de faire sauver l'île entière. Mais la chair des biches me paraissait préférable à la leur. Je les laissai crier à leur aise, et pénétrai sous bois.

Ce nouveau bosquet, plus âgé que les autres évidemment, était aussi beaucoup moins fourré, comme cela arrive en tous pays. Les arbres plus gros, et conséquemment absorbant plus de terrain autour d'eux, ne laissaient pas croître dans leur orbite tout un fouillis confus de lianes et de plantes, ainsi que dans les bosquets voisins. Je le traversai rapidement, et arrivai bientôt juste en face des animaux que je chassais. Mais là, je m'aperçus que j'avais mal calculé les distances. Deux cents mètres pour le moins me séparaient de la bête la plus rapprochée, une vieille biche, à en juger par sa taille, qui paissait en venant de mon côté sans penser à mal.

Deux cents mètres! c'est long, et une balle manque souvent son but à cette distance. Je déposai mon sac

et mon sabre au pied d'un arbre, et me mis à genoux dans les herbes, afin de ramper jusque aussi près que possible des animaux. Le soleil, encore bas sur l'horizon et entièrement masqué de ce côté par le bosquet, laissait un large espace d'ombre qui devait protéger ma marche. De plus, les herbes étaient hautes à cacher un enfant debout. J'avais toutes chances d'arriver invisible à petite portée du cerf et de sa harde, où alors je choisirais ma victime à mon aise. Pour plus de sûreté, je laissai mon chapeau en route dès le premier pas, et, le fusil au poing, me mis à ramper à plat ventre ou à peu près. Cent cinquante mètres à parcourir de la sorte pour tuer une grand'bête, c'est si peu de chose quand on a vingt ans!

J'étais à dix pas au plus de mon point de départ, et pour la première fois je levais la tête à fleur des herbes afin de regarder si j'allais bien dans la direction de mes proies, lorsqu'il me sembla voir les herbes remuer à quinze ou vingt pas de moi, par mon côté droit. L'idée d'un serpent traversa mon esprit. Je retins mon souffle, tout en jetant les yeux sur les capsules de mon fusil, et me mis à regarder avec attention la place où la prairie m'avait paru remuer. Mais je ne découvris rien. Cependant il y

avait là quelque animal évidemment; car les herbes s'inclinaient, puis disparaissaient comme les miennes sous moi lorsque je rampais. D'ailleurs j'étais sous le vent de cette place, et des bruits de plantes froissées arrivaient à mes oreilles si distincts que je ne pouvais pas m'y tromper.

Je restai ainsi pendant quelques secondes, tendant le cou, immobile, silencieux, tel qu'il faut souvent l'être au désert à peine de mourir. La prairie remuait toujours de la même manière, exactement comme si quelque autre chasseur eût rampé, dans la direction des cerfs. Mais les hautes herbes de savane dont la terre était couverte me masquaient toujours l'animal qui les agitait. Je n'osais pas lever la tête au-dessus d'elles, dans la crainte d'être vu, soit par les cerfs, soit par mon voisin. Je pris le parti de revenir à contre-route, sur ma traînée, jusqu'au bosquet d'où j'étais sorti. Le terrain y était plus élevé que celui de la prairie; boisé, c'est-à-dire pouvant me couvrir : de là je devais voir sans être vu, ce qui, en chasse comme en guerre, est un grand point. Une fois arrivé, je gagnai rapidement le derrière de mon arbre et je regardai.

A vingt pas de distance au plus, un magnifique jaguar, que je pris pour un tigre, tant il en avait les

apparences et la taille, rampait à plat ventre en se dirigeant vers les biches, lui aussi. Sa robe rougeâtre, zébrée de noir, reluisait dans l'ombre, brillante et lustrée comme le poil d'un cheval frais étrillé. A la petite distance qui nous séparait, je pouvais contempler tous les détails de son corps, si gracieux de formes qu'en le voyant j'éprouvai presque autant d'admiration que de saisissement. Il avançait très-vite, absorbant les herbes sous lui comme s'il les eût fauchées, rampant à l'aide de ses deux pattes de devant absolument de la même manière que moi. Seulement il s'y prenait mieux et allait plus vite, en jaguar véritable qui n'a fait que cela toute sa vie.

On eût dit une couleuvre ondulant dans les herbes, tant il s'élevait peu au-dessus de terre. La tête basse au ras de son corps, il tendait tour à tour une de ses deux pattes de devant, enfonçait ses griffes dans le sol ou les herbes couchées, avançait légèrement de tout cet espace, et aussitôt recommençait le même manége avec l'autre patte.

A l'arrière de lui, sa longue queue, terminée par une houppe de poils noirs, ondulait dans les herbes, gracieuse et frémissante ainsi que la queue d'un chat satisfait. Sa marche était si légère, que sur sa trace

les herbes se relevaient comme après un vent d'orage. Il ne faisait que les courber sans les casser, tandis que derrière moi gisait un long sillage semblable à la traînée d'un corps inerte.

Sans me donner le temps de faire toutes ces comparaisons d'après coup, je mis rapidement mon fusil à l'épaule. Puis, emporté par ce besoin étrange de tuer qui est comme le premier instinct de tout chasseur véritable, ne réfléchissant même pas au danger que je pouvais attirer sur moi, j'ajustai le tigre à la tête et pressai la gâchette. Le coup partit, et à travers sa fumée je vis l'animal bondir en l'air, sur lui-même, tout droit, puis retomber sur place avec un hurlement à la fois rauque et plaintif qui fit passer un frisson dans mes veines. Il roula sur lui-même deux fois de suite en me montrant son ventre blanc. J'avais tiré trop bas et trop à droite; ma balle lui avait seulement brisé une patte, un peu au-dessus de l'avant-bras.

Sans réfléchir ni hésiter, je l'ajustai de nouveau à la tête pour lui envoyer mon second coup. Mais le tac d'une capsule qui ne part pas retentit seul sous la forêt. Aussitôt, comme si ce bruit avait subitement révélé au jaguar la cause de sa blessure, il se leva sur ses trois pattes et se tourna de mon côté.

Pendant une seconde rapide comme un éclair, nos yeux se trouvèrent les uns dans les autres, et certes à ce moment il devait y avoir dans mon regard plus d'effroi que dans le sien, car je me sentais à sa merci.

Cependant, sans trop perdre la tête, je me baissai à terre pour y prendre une autre capsule. Mais avant que je fusse relevé, au moment même où je défaisais le cordon de mon sac, l'animal poussa un second hurlement plus fort et surtout plus aigu que le premier. Puis, décrivant en l'air un vaste cercle, il arriva sur moi comme une pierre qui retombe. Instinctivement je me jetai tout entier de côté, derrière l'arbre près duquel je fouillais dans mon bagage. Mais le jaguar était resté en l'air, à quelques pieds de moi. Dans le cercle de son bond, un peu au-dessus de ma tête, il avait rencontré un réseau de lianes, qui, comme des rameaux de vigne enlacés les uns dans les autres, partaient du pied de mon arbre et allaient se nouer parmi les hautes branches. L'animal, traversant l'espace de toute la vitesse de son élan, et sans avoir calculé les obstacles, s'était pris par l'épaule de sa patte cassée dans un enlacement de ces rameaux. Là, saisi et maintenu comme dans un étau mouvant, il essayait vainement d'arriver jus-

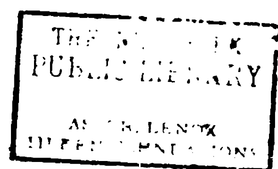
qu'à moi. Ses efforts, paralysés par la douleur et la rage, n'aboutissaient qu'à faire ployer les lianes, sans les disjoindre assez pour les traverser. Son long corps pendant et ses pattes frémissantes s'agitaient dans l'espace au-dessous de lui sans le faire avancer. Branches et lianes, tout tremblait, secoué par ses efforts convulsifs, mais tout tenait bon.

Subitement cependant, le jaguar prit dans sa gueule un des rameaux qui le retenaient, et j'entendis le bois craquer comme un os sous des crocs de chien. L'écume blanchit la liane. Un rugissement étouffé sortait de la gueule de l'animal, et le souffle de son mufle arrivait chaud jusqu'à mon visage. Mais j'avais eu le temps de trouver une nouvelle capsule et de la mettre à la place de celle qui avait raté. Avant que le jaguar fût parvenu à se détacher, je reculai d'un pas, car j'étais trop près de lui pour le pouvoir ajuster. Le coup ne rata point cette fois, et ma balle entra dans la tête de l'animal par le plein milieu de sa face.

Il resta pendant une seconde me regardant toujours les yeux brillants et dilatés par la fureur. Mais peu à peu sa tête pencha en arrière. Le moignon de patte qui retenait son corps glissa d'entre les lianes qu'il ne tendait plus par sa pression. Puis le cadavre




Le coup ne rata point cette fois, et ma balle entra dans la tête de l'animal par le plein milieu de sa face.



tomba et s'étala tout de son long sur le sol, le ventre en l'air à la façon d'un lièvre mort.

Je fus pendant une minute sous le coup de la crainte, qui me prenait peu à peu depuis que le danger était passé. Je jetai mon fusil à terre, et tirai mon sabre à la hâte pour faire face à une nouvelle attaque. Mais le jaguar était immobile, et un jet de sang qui sortait de sa tête, non moins que son immobilité, m'enhardit à aller à lui. Ma balle, entrée par le nez, lui était ressortie par le derrière du crâne. Il était mort, bien mort. Un soulagement indicible, comme d'un poids qui m'oppressait, dilata mon être entier, et je regardai du côté des biches!

De tous les animaux le plus insatiablement féroce, ce n'est pas le tigre, c'est l'homme.

---

## CHAPITRE VII

**Le goût du sang d'un jaguar. — Des ananas rencontrés à propos. — Désespoir et mort d'un couple quadrumane. — Les variations d'un lac guyanais. — Comme quoi il faut savoir à l'occasion manger un rôti sans sel.**

Les hurlements du jaguar et mon double coup de feu avaient produit dans l'île l'effet du tonnerre tombant dans une basse-cour. Les cerfs avaient complétement disparu, sans qu'il me fût possible de voir par où ils étaient allés. Les divers oiseaux de mon massif et des massifs voisins volaient dans l'air en tous sens, sans direction, effarés, et poussant des cris tels que je n'ai de ma vie entendu semblable

vacarme d'oiseaux. Enfin, au-dessus de moi, dans les arbres voisins, des singes criant, grinçant des dents, cassant des branches et des feuilles, faisaient les bonds les plus capricieusement colères qui se puissent imaginer. On eût dit qu'irrités, soit de la mort du tigre, soit du bruit que j'avais fait sur leur domaine, ils s'excitaient entre eux pour se donner du courage, et descendre sur moi du haut de leurs arbres.

J'avoue que je ne pus pas m'empêcher de rire à la vue des singes. Ils avaient l'air à la fois si furieux et si craintifs, ils faisaient de telles grimaces, tout en cassant leurs branches, puis se sauvant ensuite dans le feuillage, que je me mis à les regarder béatement comme si j'eusse été une vraie bonne d'enfant dans un vrai jardin des plantes. Mais, si étranges que soient des grimaces de singes, on s'en lasse, et la soif qui ne cessait de me prendre à la gorge m'arracha bientôt à ma contemplation. Cette soif me faisait oublier tout, excepté elle. Il n'y avait que deux jours que j'étais absolument privé d'eau; et certes, en d'autres temps et d'autres lieux, ce n'est pas un supplice mortel que deux jours sans boire. Mais j'étais presque sous la ligne, c'est-à-dire sous le coup d'une chaleur permanente, même pendant la nuit. De plus,

j'avais passé ces journées au soleil et dans la mer, en fatiguant de corps non moins que d'esprit et de préoccupations de toute nature. Je ne pensais qu'à boire, et si l'on m'avait offert de me couper un bras à la seule condition de me faire trouver de l'eau, je crois que j'eusse accepté la proposition sans hésiter.

Tout en réfléchissant aux moyens d'étancher cette soif, je me penchai sur le jaguar pour le regarder à mon aise. Il était, comme je l'ai dit, étendu à terre tout de son long, et un ruisseau de sang qui coulait de son mufle se répandait autour de lui, liquide et rouge. A cette vue, je ne sais quelle idée bestiale passant par ma cervelle, je me dis que peut-être ce sang qui sortait de la tête de l'animal comme l'eau d'une fontaine étancherait ma soif. Je me mis à genoux par terre, et, me penchant sur lui, j'appliquai mes lèvres à sa blessure et j'essayai de boire.

Mais à peine eus-je senti le goût nauséabond de ce sang épais et chaud, qu'un sentiment de répulsion invincible me prit. Je m'essuyai la bouche avec dégoût. Puis, pendant quelques minutes, il me sembla que je venais de commettre un acte de cannibalerie sauvage, tant j'étais comme écœuré de moi-même. J'avais beau cracher et recracher le peu de salive que la soif m'avait laissée, m'essuyer les lèvres

à outrance, ce goût de sang me poursuivait toujours, et je ne pus le faire passer qu'en mâchant une seconde fois quelques feuilles, qui me parurent moins mauvaises que les premières.

Loin d'apaiser ma soif, cette tentative infructueuse l'avait irritée. Je laissai là le corps de ma victime, et me remis en route d'exploration. J'allais de bosquet en bosquet, tout en mâchant de temps à autre une feuille ou une noix, afin d'endormir ma souffrance. Mais je n'avançais, pour ainsi dire, qu'à force de vouloir, et tantôt mes jambes affaiblies, tantôt mes yeux hallucinés, refusaient leurs services à ma volonté. Pour comble de disgrâce, la nature semblait se jouer de mes recherches. Soit hasard, soit plutôt faiblesse de mes organes fatigués, je ne trouvais rien. Vainement je me disais, pour me donner du courage, que tous ces oiseaux et ces quadrupèdes devaient se désaltérer à quelque source. Dans le pays du monde où la terre porte le plus d'eau et de végétaux désaltérants, je ne trouvais ni une goutte d'eau, ni un fruit, ni une racine mangeable, pas même une de ces feuilles aux fibres aqueuses comme des éponges, qui cependant sont tellement communes en ces contrées, que d'ordinaire on les rencontre à chaque pas. Par surcroît de malheur, le ciel, si fré-

quemment couvert sous ces latitudes, ne portait pas un nuage, et un soleil desséchant comme le soleil d'Afrique me torturait sous ses rayons âpres et fauves. Peu s'en fallut que de désespoir je ne me couchasse à l'ombre d'un arbre, et que là je n'attendisse un miracle ou l'eau du ciel pour me rendre à la vie.

J'allais toujours cependant, interrogeant tantôt le sol, tantôt l'espace, me reposant par intervalles sur mon fusil comme sur une canne, puis reprenant péniblement mon exploration. Déjà j'avais parcouru presque tous les bosquets de la plaine sans avoir rien trouvé, lorsque sur la déclivité d'un tertre qui ne portait encore que de jeunes arbustes, j'aperçus entre des herbes rares et basses comme un champ planté de petits fruits, les uns rougeâtres-verts, les autres jaunes. On eût dit, sauf la taille, car ils n'étaient guère plus gros que des pommes, des ananas en pleine terre.

A tous risques, bien qu'un peu craintivement, parce que j'avais ouï parler plusieurs fois de la puissance des poisons de l'Amérique du Sud, je cueillis un de ces fruits et le portai à mes lèvres. Sauf une acidité plus grande qui ne me le fit trouver que meilleur, il avait le goût d'un ananas. J'en mangeai, j'ignore combien, mais on le peut facilement supputer,

quand on pense à ce qu'on goûte de pommes à cidre pendant une halte de chasse, lorsqu'on n'a pas bu de tout le jour et qu'on rencontre un pommier chargé de fruits!

Ainsi que je l'appris bien des années après, au Pérou, dans les Cordillères, à plus de mille lieues de là, mes fruits sauveurs étaient réellement des ananas sauvages. Comment étaient-ils arrivés dans cette île? Leurs graines ou leurs boutures, nées sur quelque habitation des Guyanes, avaient-elles été emportées par les flots, et déposées à cette place où elles se reproduisaient d'elles-mêmes, en retournant à l'ananas sauvage comme leurs premiers parents? Ou plutôt, venaient-elles point du haut des Cordillères, où Dieu a fait naître leur espèce, roulées jusqu'à l'Océan par les flots semeurs de l'Amazone, puis jetées sur cette île, s'y reproduisant telles que le Créateur les a faites, et ce jour-là m'empêchant de mourir?

Ah! nature, nature! depuis le pollen de fleur que le vent porte d'un continent à un autre, jusqu'au pionnier vagabond qui va semant notre espèce humaine à travers le monde, comme nous allons tous où Dieu nous conduit! comme elle est vraie la grande parole de Bossuet : « Que l'homme s'agite, et que

Dieu le mène! » Comme dans les mains providentielles du Créateur nous ne sommes tous, hommes ou plantes, que de pauvres graines ignorantes que Dieu sème et récolte quand il lui plaît!

Quels qu'ils fussent, nés sauvages ou devenus tels, péruviens ou guyanais, mes ananas me rendirent la force et la gaieté. Je me dis que pour la troisième fois la Providence me venait manifestement en aide, et que je ne devais plus désespérer de rien, puisqu'au plus fort de mes détresses une main protectrice tantôt me roulait sur un banc de sable, tantôt m'apportait des noix ou des ananas! Puis, pensant que je devais mettre en pratique la fameuse maxime : *Aide-toi, le Ciel t'aidera*, j'allai tout d'abord au plus pressé, après ma soif étanchée, c'est-à-dire à manger. Car, n'en déplaise aux contemplateurs sans fin de la belle nature, il y a dans ce bas monde, soit au désert, soit dans Paris même, des nécessités d'existence qui parlent si haut, que tant qu'elles ne sont pas satisfaites on ne pense qu'à elles.

Je commençai par chercher mes cerfs, afin d'en tuer un pour mon déjeuner; mais j'eus beau prendre leur pied et les suivre pendant quelques centaines de pas, les herbes me cachèrent bientôt leurs traces, et force me fut d'abandonner la piste. Je débutais

alors sur le sol du nouveau monde. Les Indiens n'avaient pas encore fait mon éducation, et je ne savais pas, comme je l'ai appris depuis, grâce à eux, suivre un pied jusque sur la terre sèche. Je dus chercher une autre proie. Les singes faisaient à eux seuls plus de bruit que tous les oiseaux réunis; je pensai à eux d'abord. Chaque fois que j'arrivais à un massif d'arbres où s'agitait une de leurs bandes, ils criaient comme si je les avais écorchés vivants, et tout en se sauvant me manifestaient tant d'hostilité, que je préférais commencer par un d'eux, d'autant plus que j'en avais aperçu de très-gros.

J'avisai donc un des bosquets d'où sortaient des cris violents, et me dirigeai de ce côté. Je ne fus pas longtemps sans trouver ce que je cherchais, et même au delà de mes espérances. Sur un arbre mort, étalant ses branches décharnées et blanches comme des os de squelette qu'il était, une demi-douzaine de singes se promenaient en hurlant. Leur pelage, d'un rouge jaune-clair, reluisait au soleil à la façon d'une étoffe de soie. Ils marchaient sans se presser, comme des sentinelles à côté d'une porte, allant et venant sur la même branche, ou se pendant par la queue en me regardant avec des cris et des grimaces dont l'hostilité ne se pouvait méconnaître. A chaque pas

que je faisais en me rapprochant de leur massif, leurs cris redoublaient, et ils me montraient à qui mieux mieux leurs mâchoires aux dents grinçantes, tout en hurlant avec un tel ensemble que si je ne les avais pas vus, j'eusse cru qu'une bande de tigres était à mes trousses.

Quand je fus arrivé à vingt pas d'eux environ, je choisis du regard le plus gros de la troupe, qui pouvait être de la taille d'un fort chien de chasse. Je l'ajustai à la tête, tout en me rapprochant de lui insensiblement, et à dix pas au plus je lui envoyai un coup de double-zéro. Il tourna autour de sa branche comme un clown qui fait une culbute, s'y retint par la queue durant une seconde, et tomba à terre la tête en bas. Mon coup lui avait criblé la poitrine et la face : il était mort. Ses compagnons, après être restés pendant un instant immobiles, silencieux et comme frappés de stupeur, s'enfuirent en hurlant.

Je pris mon singe, l'examinai à mon aise, et me mis en devoir de le préparer pour le manger. Les matelots de *la Fortune* nous avaient plusieurs fois parlé de leurs festins de singes, qui, d'après eux, étaient les meilleurs qu'ils eussent faits de leur vie. La femelle surtout, disait le maître menuisier du bord, avait un goût si exquis, que le plus succulent

morceau de bœuf, bien accommodé, ne valait pas une cuisse de macaque rôtie en plein air. Or, si véritablement le maître aimait le singe à ce point, je puis certifier qu'il avait un singulier goût; car, tout mangeable que cela est, le meilleur morceau de la meilleure des macaques ne vaut pas le plus maigre des biftecks. J'en puis parler savamment; car, pendant les nombreuses années que j'ai passées dans l'Amérique du Sud, j'ai mangé du singe comme nous mangeons du poulet, c'est-à-dire tous les jours, en quelque sorte. Ce qui me paraît le plus probable, c'est que le maître, fidèle aux habitudes qu'ont les matelots, surtout vis-à-vis des soldats, avait voulu nous *raser,* comme on dit. Mais j'étais jeune alors, je débutais aux voyages; tout ce qu'on me racontait sur les pays lointains était pour moi parole d'Évangile, et de par ma faim, non moins qu'au souvenir des récits de notre traversée, je me faisais une fête de manger du singe.

Le mien était précisément une belle femelle à la peau un peu noire sous ses poils rouges clair-semés, mais bien en chair, grasse comme un cochon libre, et me promettant un vrai régal, si les assertions des matelots n'étaient pas de la poésie toute pure. J'avisai, à quelques pas de l'arbre où je l'avais tué,

un tronc mort couché par terre au bord du massif. C'était un billot tout trouvé, sur lequel je pouvais détailler mon gibier, qui était trop gros pour être rôti d'un seul morceau. Je mis le singe dessus, et, après avoir tant bien que mal affilé mon sabre sur l'acier du dessous de la crosse de mon fusil, je commençai mon métier de boucher-rôtisseur. Mais, au moment où, après avoir coupé une des cuisses de ma victime, je me préparais à détacher du tronc sa tête inutile, je sentis tomber sur mes épaules quatre pattes légères et humides. Puis, presque en même temps, je fus saisi par le cou et durement mordu à la joue, dans la barbe.

Je laissai tomber à terre mon sabre et le singe pour porter mes mains à mon cou. Deux pattes tenaces prirent mon bras gauche, et aussitôt je me sentis mordu à ce bras comme à la joue. Sans tenir compte de la morsure, je saisis fortement une des pattes mêmes qui avaient étreint mon bras, je baissai un peu la tête, et, tirant vivement la patte que j'avais saisie, je jetai par terre un gros singe de la taille de celui que j'avais tué. Il essaya encore de mordre et mordit de nouveau en effet ma main gauche; mais je le pris au cou, comme un enfant débile dont il avait l'aspect, et, l'étranglant à moitié,

je lui fis lâcher prise. Après quoi, presque en même temps, je le saisis par le milieu du corps à deux mains, et lui frappai violemment la tête sur mon arbre à trois reprises. Mes morsures m'avaient exaspéré, et je crois que j'eusse écrasé un bœuf, tant je frappais fort. Au troisième coup, la tête du singe n'était plus qu'une bouillie d'os et de sang. Je lâchai ma victime et la jetai par terre, à côté des débris de sa compagne.

Alors seulement ma colère tomba, et je me reprochai d'avoir ainsi tué sans pitié ce pauvre animal, quand je pouvais si facilement le réduire en captivité. Mais son attaque m'avait fait ne penser qu'à ma défense, et ce ne fut qu'après sa mort que je songeai à l'épargner. Pauvre bête! il méritait de vivre cependant! Malgré l'inégalité de ses forces, il s'était bravement jeté sur moi pour sauver ou venger sa compagne. Or quoi de plus sacré que la lutte en pareilles circonstances?

Mais quand la crainte ou les besoins matériels parlent, l'âme se tait bien souvent, et la pitié elle-même ne réussit plus à se faire écouter. J'achevai de dépecer le corps de la macaque, en me félicitant d'avoir celui de son compagnon pour mon dîner du lendemain. Comme j'étais assez peu expert à cette

besogne, parce que c'était le premier singe que je dépeçais de ma vie, je le coupai par quartiers, de même que je l'avais vu faire à nos gardes sur des chevreuils. Puis, cela fait, je m'occupai d'allumer du feu pour préparer mon rôti.

Les feuilles pas plus que les branches mortes ne manquaient. En quelques minutes j'eus amassé un tas de bois sec à pouvoir rôtir un bœuf. Je disposai autour de ce tas mes morceaux de singe piqués sur des bouts de bois piqués eux-mêmes dans la terre par l'autre bout. Après quoi, bourrant mon fusil avec des feuilles sèches, entre lesquelles je disposai un peu de poudre, je tirai un coup de fusil dont la bourre, s'échappant enflammée, me servit à mettre le feu au bois. Au bout de quelques instants une flamme claire s'élança, si haute que j'eus peur de brûler les arbres et diminuai le foyer.

Je ne saurais peindre combien la vue du feu me causa de satisfaction intime. C'était comme la prise de possession définitive de ma nouvelle existence, la certitude de ne pas mourir de faim et une sorte de défenseur contre les bêtes fauves, car la mort même de mon tigre me faisait penser par intervalles à ce danger. Je me disais que le défunt pourrait très-bien ne pas être seul, et que si ses frères ou amis venaient

me rendre quelque visite nocturne, je n'y verrais pas clair comme eux pour me défendre. Si le singe qui m'avait sauté au cou avait été un jaguar, ce n'eût pas été sa tête, mais bien la mienne, qui fût devenue l'espèce de bouillie sanglante que j'avais sous les yeux.

Tout en faisant ces réflexions peu consolantes, je surveillais mon rôti. Le feu me brûlait la face, tandis que le soleil, dont je n'étais garanti que par mon chapeau, me brûlait le corps. Mais je n'en tournai et retournai pas moins mes quartiers de singe avec l'attention sérieuse d'un homme qui depuis quatre jours n'a mangé que des noix. En les retournant, je goûtai un morceau qui était plus cuit que les autres. Tout excellent qu'il parut à mon estomac affamé, je lui trouvai un goût fort très-prononcé, analogue à celui de la viande de chèvre. De plus, cela me sembla fade. Je réfléchis que mon déjeuner manquait de sel, tout bon qu'il était comparativement à mes repas précédents, et alors je songeai à mon lac salé. Ses eaux miroitantes luisaient à cent pas de moi au plus; elles devaient avoir du sel déposé sur leurs rives. Aussitôt pensé, aussitôt fait : je jetai mon fusil à mon épaule et courus vers le lac.

Pendant quelques dizaines de pas, je me promenai

vainement sur ses bords, cherchant du sel. Rien. L'idée me vint de prendre de l'eau salée pour le remplacer. Je fis avec des feuilles trois ou quatre cornets amalgamés dans de la terre; puis, après les avoir remplis d'eau, je les déposai dans mon chapeau pour les emporter plus commodément. Avant de partir, je voulus me laver un peu. Ce n'était pas un vain luxe. je vous assure; car les sangs superposés du jaguar et des singes m'avaient souillé à ce point qu'on eût pu me prendre aussi bien pour un garçon boucher. vu la teinture, que pour un geindre en déshabillé, vu le costume. J'entrai donc dans l'eau assez avant, et. sans y réfléchir, par reste d'habitude de nageur parisien, je me mis à boire. L'eau était douce.

Pour le coup, peu s'en fallut que je ne crusse à un miracle ou à une hallucination de mon esprit. J'étais presque à la même place que la veille, buvant la même eau qui m'avait semblé imbuvable, et je la trouvais, non pas précisément aussi bonne que l'eau d'Arcueil, mais enfin fort potable, et ni plus ni moins trouble que de l'eau de Seine. C'était à renverser toutes mes idées, et ce ne fut que plusieurs jours après que je finis par comprendre ce que je vais vous expliquer de suite.

Comme nous l'avons vu précédemment, je me

trouvais sur une île alluvionnaire, sur la côte des Guyanes, dans les eaux du grand courant amazonien qui se dirige vers les Antilles, en longeant tout d'abord le rivage d'Amérique jusqu'à hauteur du cap d'Orange ou à peu près. En conséquence de sa situation, mon île se trouvait entre des courants contraires lui apportant, selon la force des marées ou du fleuve, tantôt de l'eau douce, tantôt de l'eau salée.

En effet, l'Amazone se jetant à la mer avec violence, exactement comme nos égouts se jettent à la Seine en temps de grandes eaux, fait irruption dans l'Océan et déplace ses flots pour se substituer à eux. Mais, toute vaincue qu'elle est par le géant des fleuves, la mer ne recule pas sans lutte, et sans mêler plus ou moins ses flots aux flots qui la refoulent. Il y a çà et là maints courants, contre-courants, tourbillons, gouffres, etc., qui se croisent, se heurtent, se fondent dans une mêlée furieuse. Ici l'Océan, refoulant les eaux du fleuve sur quatre à cinq lieues d'étendue, les pénètre violemment par une longue traînée plus claire que les flots qui l'entourent. Là, au contraire, c'est le fleuve qui s'étale victorieux sur la mer, lui roule avec fracas ses eaux jaunes chargées de végétaux, et çà et là, à chaque obstacle du sol ou

d'un courant océanien, se dresse écumant comme un cheval en fureur. Partout, sur l'eau douce comme sur l'eau salée, les courants sont si violents que, pour peu que le flot vous monte seulement à hauteur des genoux, on est roulé à la vague et emporté sans pouvoir se retenir, ainsi qu'un galet roulé par un torrent.

Or, d'un côté de mon île, régnait, à chaque marée un peu forte, un courant d'eau de mer qui refoulait les eaux douces et les remplaçait par ses flots plus que saumâtres. Le matin même peut-être ce courant l'avait emporté. Mais, pendant la nuit, la marée d'eau douce avait repris son domaine, et mon lac, qui par deux côtés communiquait avec l'Océan, suivait les phases de la marée. C'est ce qui avait fait que la veille j'avais trouvé de l'eau de mer saumâtre et imbuvable, tandis que présentement je trouvais de l'eau douce à peu près bonne.

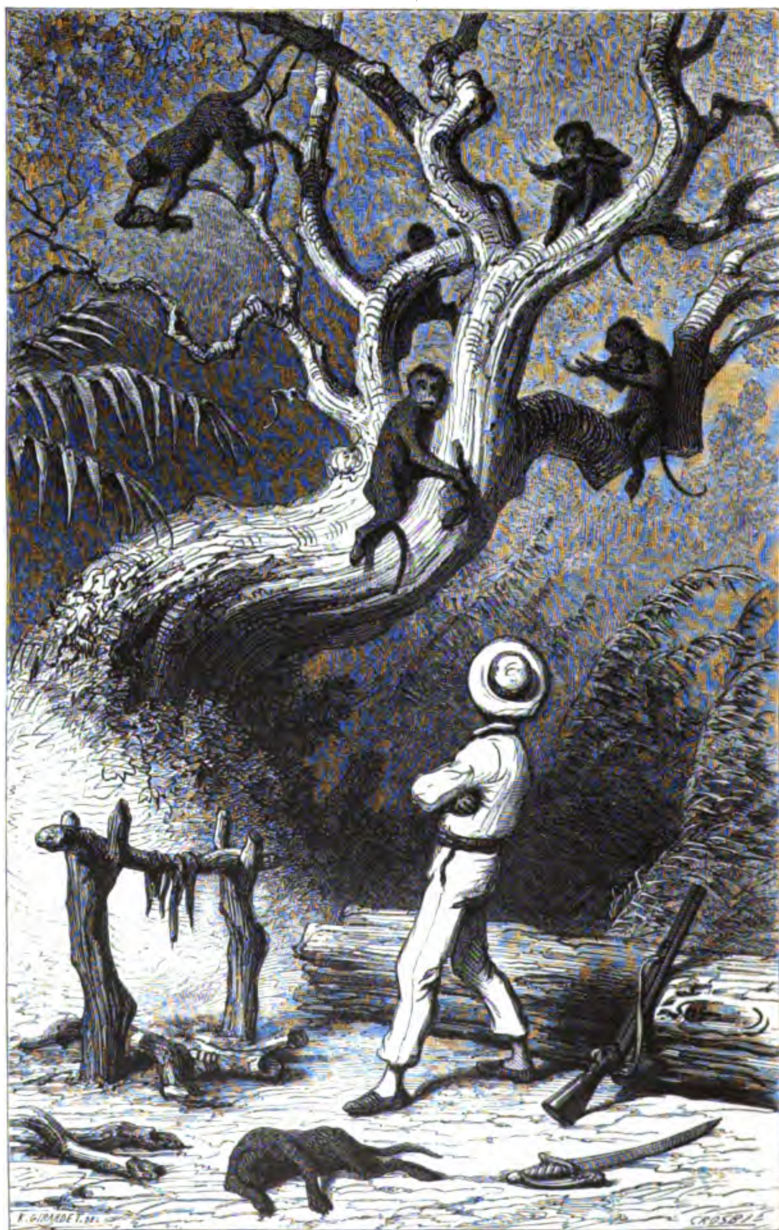
Sans deviner ni même pressentir tout cela, je bus à bouche que veux-tu. J'étais privé d'eau depuis la veille, et, toute chaude, boueuse et un peu saumâtre qu'était celle-là, elle me sembla douce et pure comme du cristal. Il n'y a que la privation pour faire trouver excellentes les choses mêmes qu'en temps ordinaire on dédaignerait à ne pas y vouloir goûter.

Je me roulai dans le lac à la façon d'un marsouin. Je lavai à grande eau mes morsures, qui me cuisaient un peu; je bus jusqu'à satiété, et, après avoir rempli mes cornets, oubliant le sel que j'étais venu chercher, rafraîchi, saturé d'eau, l'âme et le corps refaits, je revins à mon rôti.

Hélas! j'avais compté sans mes hôtes. J'approchais lentement pour ne pas renverser mon eau, les herbes amortissaient le retentissement de mes pas et me cachaient même en partie : j'arrivai près du feu sans faire de bruit. Là, un spectacle dont j'ai bien ri plus tard, mais qui sur le moment me fit moins que rire, s'offrit à mes regards.

J'avais, comme je l'ai dit plus haut, fait mon feu à côté du massif au bord duquel j'avais tué les singes, et autour de ce feu mis à rôtir les morceaux de l'une de mes deux victimes. Il pouvait y avoir en tout cinq ou six morceaux d'inégales grosseurs.

Or le feu n'était plus qu'un vaste débris autour duquel restaient intacts le corps d'un de mes singes, la tête et la queue de l'autre avec mon sabre; mais plus de rôtis. Je regardai de tous côtés pour voir ce qu'ils étaient devenus. Sur les basses branches de l'arbre mort, quatre singes, assis gravement comme des sénateurs romains, tenaient chacun à deux mains



Sur les basses branches de l'arbre mort, quatre singes tenaient chacun à deux mains un morceau de leur camarade qu'ils dévoraient à belles dents.

un morceau de leur camarade qu'ils dévoraient à belles dents. Et chacun de ces convives maudits, travaillant en conscience, me dévisageait d'un œil satisfait qui me mit hors de moi.

Comme je cherchais du regard le plus gros d'entre eux pour lui faire payer tous les méfaits de la bande, j'aperçus un cinquième voleur, un retardataire probablement, qui grimpait sur trois pattes, tandis que de la quatrième il traînait à sa remorque une magnifique cuisse presque aussi grosse que lui. C'était le plus rapproché de moi; je le mis en joue : mais mon fusil était désarmé. Pendant que je l'armais, mon voleur, parvenu à la branche dont il comptait apparemment faire sa salle à manger, se mit sur son séant, et commença son repas de si bonne grâce que je ne pus pas m'empêcher de rire et le laissai achever sa camarade à son aise.

Vainement je cherchai de tous côtés autour du feu pour voir si mes hôtes forcés m'avaient laissé quelque chose. Rien, absolument rien, si ce n'est la tête et la queue que je n'avais pas fait rôtir. Le maître menuisier n'était décidément pas seul de son goût, à en juger par la façon dont les singes avaient fait place nette de la macaque. Force me fut de me rabattre sur son brave et malheureux compagnon, en me pro-

mettant bien de ne plus quitter désormais mes rôtis, pas même pour aller chercher du sel. Je morcelai celui-là comme l'autre, et le mis à rôtir de la même manière. Après quoi, j'en mangeai un bon tiers avec un appétit que m'envièrent probablement les singes; car, pendant tout le temps de mon dîner, ils firent un vacarme qui n'était certes pas un concert amical, à en juger par les gestes irrités dont ils accompagnaient leurs hurlements.

Ce repas, malgré ses péripéties troublées, me rendit toutes mes forces, et je pensai à me construire pour la nuit un abri temporaire qui pourrait me protéger contre les bêtes féroces. Jusqu'alors je m'étais plus occupé des dangers de la nature que de ceux des animaux; mais mes morsures et l'attaque du jaguar m'avaient ouvert l'esprit sur ce nouveau péril. Je voulais faire quelques préparatifs pour être au moins réveillé vivant en cas d'attaque.

---

# CHAPITRE VIII

**Robin Jouet prend la résolution de percher. — Un piége nocturne. — Ce que vaut un nid sous la forêt. — Les hôtes divers de la carcasse d'un jaguar. — Aras, huîtres et tortues. — La frégate.**

Mon déjeuner, et surtout mon bain, m'avaient non-seulement remis, mais me faisaient trouver du charme à ma nouvelle existence, toute misérable qu'elle était encore. Je me dis qu'avant d'aller à la recherche de la terre ferme je pouvais bien essayer de quelques semaines sur cette île. Quand on est chasseur, et qu'on a de la chasse en perspective, la solitude, même complète et semée des privations qu'elle entraîne, n'effraie point. C'est, au contraire,

une sorte de piment ajouté à la chasse, qui, loin de diminuer ses charmes, les rehausse d'un nouvel attrait. De plus, les histoires des Robinsons divers, anglais, suisse, etc., dont ma jeunesse avait longtemps fait ses délices, s'amalgamaient dans mon esprit avec mon histoire présente. Mon imagination, désormais partie pour le pays des rêves, me faisait bâtir en perspective des aventures pour le moins aussi impossibles que celles de mes illustres homonymes.

J'avais le boire et le manger assurés de par le lac et le gibier sans nombre qui grouillait autour de moi : je m'occupai activement d'un abri. Mon radeau sous la forêt, avec la marée et les moustiques, était bon pour la première nuit de mon naufrage; mais, depuis que j'avais de l'eau, des capsules et des vivres, je ne pouvais plus en conscience me contenter d'une aussi pauvre demeure! Nul n'est satisfait de son sort en ce bas monde : je possédais l'indispensable, il me fallait désormais le nécessaire. Vous verrez plus tard comment, au fur et à mesure de mes appétits grandissants, je devins une variété de sybarite du désert, pour lequel rien n'était trop bon, et qui peu à peu, blasé sur ses jouissances, lui aussi, quitta son paradis pour tenter l'inconnu.

Éclairé par l'expérience, cette sage conseillère, je commençai par m'asseoir sur un tronc d'arbre, afin de réfléchir aux moyens les plus expéditifs et les meilleurs pour me construire un domicile. Je possédais autant de matériaux qu'il en fallait : du bois, des lianes, des feuilles, de l'herbe, et, au besoin, de la terre détrempée. Tout d'abord j'eus l'idée de me construire à l'ombre d'un arbre une cabane fermée par des murs en branches, dont je remplirais les interstices avec de la terre et de l'herbe en guise de paille, comme on bâtit dans la belle Normandie. Mais je réfléchis que les carbets indiens, dont on m'avait souvent parlé, n'avaient qu'un toit sans murs, à cause de la chaleur, et que ce que j'avais de mieux à faire était d'imiter les Indiens.

Cependant, d'un autre côté, une cabane sans murs ne pouvait guère me protéger contre des visiteurs nocturnes, tels que les serpents et les jaguars. Je ne savais pas encore à cette époque que l'homme n'a rien à craindre au désert des bêtes féroces qu'il ne chasse point. Aucune n'est assez osée pour s'attaquer à lui, surtout quand elle a d'ailleurs à sa disposition facile des milliers d'autres proies de toutes espèces, plus succulentes et bien moins dangereuses. C'était la première fois que je me trouvais au désert. J'avais la tête

encore farcie des fantastiques histoires de quelques voyageurs-romanciers, qui font s'entre-tuer sans cesse les tigres et les hommes, comme s'ils n'avaient que cela à faire. Je croyais ingénument que je serais mangé dès mon premier sommeil, si je dormais sans abri. Pauvre, pauvre innocent que j'étais alors! Que de nuits, depuis ce temps, et de nuits plus calmes que dans Paris même, n'ai-je point passées au désert, entouré de jaguars, de serpents, de caïmans, etc., comme en pleine ménagerie : sans que jamais aucun de ces voisins divers m'ait seulement dit un mot d'assez près pour me forcer à me lever!

Enfin, après avoir ébauché et débattu vingt projets, comme pour bâtir un Louvre, je résolus de me construire une cabane dans un arbre, en compagnie de mes ennemis les singes, mais du moins (je le croyais alors) hors portée des tigres et des serpents. Dans ce but, je cherchai un des massifs les mieux garnis de la plaine, et dans ce massif un arbre assez touffu de branches pour m'y façonner un plancher et les supports d'un toit. Je ne réussis à trouver la place de mon futur gîte qu'un peu avant la nuit, dans le bosquet même où j'avais tué mes singes, et auquel j'étais revenu par un autre côté, sans savoir où je me trouvais.

Il était trop tard pour commencer ma cabane. Je me bornai à placer sur les basses branches quelques morceaux de bois en travers, sur lesquels j'empilai de l'herbe pour me façonner un lit, de même que j'avais fait la veille sur mon radeau. La nuit me surprit comme je finissais ce travail. Je n'eus que le temps de courir au lac, d'où je rapportai un peu d'eau, dans des feuilles toujours, car tels étaient encore à ce moment mes uniques vases. La lune, qui commençait à paraître, me montra sur les bords du lac des formes confuses d'animaux se désaltérant, que je pris pour autant de jaguars, et qui probablement étaient des cerfs ou des biches encore plus effarés que moi. Je revins en hâte à mon nouveau domicile. Là j'allumai un grand feu, et, après avoir mangé un morceau de singe froid avec un ananas, je montai à mon lit. Je m'y trouvai assez mal, pour dire la vérité. Mais, fatigué comme je l'étais, je ne tardai pas à m'endormir, en dépit des moustiques, des insectes, des chauves-souris, et de cinq ou six oiseaux nocturnes de diverses tailles, qui tourbillonnaient en criant ou bruissant à qui mieux mieux autour de ma demeure.

Au bout d'un sommeil que je jugeai assez long d'après le bien-être qu'il me procura, je fus réveillé

par un frôlement qui s'exerçait sur une de mes jambes. La visite du murucututu me revint à l'esprit, et je crus tout d'abord à la présence d'un de ces oiseaux. Mais je ne tardai pas à reconnaître que j'avais affaire à un animal d'une autre espèce. C'était encore un singe, et un des plus gentils que j'aie jamais possédés. Il était assis contre une de mes jambes, et s'efforçait à tirer avec ses petites pattes de devant un morceau du rôti de la veille, que j'avais placé dans les herbes de mon lit, sous moi, afin de le protéger contre la rapacité de mes voisins. La lune, qui l'éclairait de côté à travers les arbres, me permettait de le voir presque aussi bien qu'en plein jour, et du haut de la botte de feuilles dont j'avais fait mon traversin, je pouvais suivre ses moindres mouvements sans bouger.

A deux reprises, il plongea sa tête dans mon lit, en tira une bouchée de viande, fit un petit saut de côté pour aller manger sur une branche voisine, puis revint de nouveau à sa pitance. Il allait et venait avec tant d'habileté, qu'il ne faisait, pour ainsi dire, que me frôler chaque fois qu'il arrachait un morceau. De la couleur d'un lièvre, de la grosseur d'un écureuil et vif comme lui, avec de gros yeux ronds d'animal nocturne, il était si curieux à contempler, que je res-

tai longtemps immobile et le laissant manger, pour le regarder à mon aise. A la fin cependant, l'envie me prit de m'emparer de lui et de le domestiquer, selon les usages de l'Amérique du Sud, où, d'après ce que j'avais lu, les habitants, soit Indiens, soit blancs, élèvent souvent ainsi des animaux sauvages.

Mais, si cela était naturel à désirer, ce n'était pas facile à faire. Le moindre de mes mouvements devait effaroucher ce quasi-oiseau, et je ne le reverrais plus. Il était hors portée de mes mains, et ne s'approchait jamais que de l'une de mes jambes, à l'endroit où elle reposait sur le morceau de viande, objet de ses convoitises. La nécessité enfante l'industrie. Pendant que mon visiteur nocturne mangeait une de ses bouchées sur un des côtés de mon dortoir, j'écartai doucement mes jambes l'une de l'autre, de façon à ce que le morceau de viande se trouvât juste entre mes deux genoux. De cette façon, le singe serait évidemment forcé de venir tout à fait sur moi pour arracher la bouchée qu'il venait prendre.

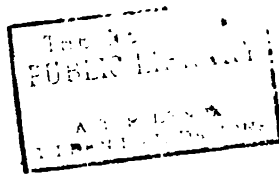
Mais si léger, et, pour ainsi dire, insensible que fût mon mouvement, l'animal l'entendit. Il bondit sur une branche supérieure, et je fus pendant quelques minutes sans le revoir. Je désespérais déjà de son retour, lorsque je me sentis frôler comme la pre-

mière fois : c'était mon petit singe. Mais la lune avait changé de place, et je ne le voyais plus que confusément. Après avoir gratté dans les herbes pour trouver ce qu'il cherchait, il fit le tour de mon corps, comme afin de s'assurer si je ne portais pas un piége, puis, sautant par-dessus moi, il arriva au morceau de viande. Je le laissai y plonger la tête à son aise, et à cet instant je serrai brusquement mes deux genoux, qui le saisirent comme un étau.

Il poussa un sifflement colère semblable à celui d'un ouistiti, puis essaya de me mordre au mollet. Mais, avant même qu'il eût réussi à prendre dans sa petite gueule de quoi pouvoir mordre, je l'avais saisi au cou. Il se tortilla autour de mon bras comme un jeune chat, me serrant de son plus fort avec ses pattes, sifflant, faisant grincer ses dents de perles blanches, et me regardant avec des yeux irrités qui lançaient l'éclair. Mais je le tenais sans délivrance possible de sa part, et n'avais plus qu'à m'occuper des moyens de le garder. Dans ce but, je le mis dans mon chapeau, que je liai à la coiffe avec la corde de ma poudrière. Puis, tout en le maintenant sous une de mes mains pour l'empêcher de défoncer sa prison, qu'il travaillait à la manière d'une souris, j'attendis patiemment le jour.



Avant qu'il eût réussi à prendre dans sa petite gueule de quoi pouvoir mordre, je l'avais saisi au cou.



Dès qu'il parut, j'attachai mon singe par la ceinture à un bout de liane, au bas de l'arbre où j'avais dormi. Puis sans désemparer, avec une sorte de passion fiévreuse que j'éprouvais alors pour chaque chose nouvelle que j'entreprenais, je m'occupai de ma demeure. Pendant cinq ou six jours, je ne fis guère que cela et chasser un peu pour manger. J'avais tous mes matériaux sous la main, dans mon arbre même; car il portait à lui seul une forêt véritable de branches, de lianes et de plantes parasites de maintes variétés. A en juger par sa taille et par l'espèce de petit monde dont il était l'arche, on pouvait le regarder comme le doyen de l'île, bien qu'il n'eût peut-être pas cinquante ans d'âge. Mais, sous l'empire de la chaleur humide et permanente des contrées équatoriales, les arbres croissent si vite, qu'on les voit pousser, pour ainsi dire. Il y a tels végétaux arborescents qui, dès la première année de leur naissance, font de l'ombre à pouvoir abriter un homme debout.

Mon futur domicile appartenait, m'a-t-on dit depuis, à une variété quelconque de la nombreuse famille des acajous. J'estime qu'il mesurait entre cinquante et soixante pieds de hauteur. De grandes branches par dizaines sortaient de son tronc et s'étalaient autour de lui, chargées de rameaux, de

feuilles, et surtout de fleurs parasites aux formes étranges. Des lianes poussées à son ombre, ou lui arrivant des arbres voisins, couraient dans son orbite en tous sens. Leurs bois tors de ceps de vigne s'enroulaient, soit à son tronc, soit à ses branches, et à maintes places diapraient son feuillage de leurs grappes de graines ou de fleurs odorantes. On eût dit çà et là des glycines ou des ébéniers répandus à dessein par une main habile. Enfin, une véritable chevelure de cordes naturelles, rondes, flexibles et tenaces autant que des cordes façonnées, pendait de ses branches par tous côtés. Provenant des plantes parasites dont elles sont, dit-on, les racines, ces lanières végétales descendaient de l'arbre par centaines. Il y en avait de toutes longueurs, depuis un pouce jusqu'à trente pieds, selon qu'elles étaient plus ou moins jeunes ou provenaient de branches plus ou moins haut situées. Les unes, celles qui n'étaient pas encore assez longues pour toucher le sol, pendaient libres, comme des cordes cassées. Les autres, le plus grand nombre, parvenues jusqu'à terre, y avaient pris racine par leurs têtes, et formaient autant de haubans naturels qui montaient à la plupart des branches.

Certes j'ai, depuis ce temps, vu sur le continent sud-américain bien des arbres plus âgés, plus gros, plus

grands, plus touffus, plus chargés de lianes; mais j'en ai peu vu de plus complets sous le rapport de la richesse végétale. On peut donc juger par cet échantillon à quel point de splendeur naturelle parvient la végétation dans les pays équatoriaux du nouveau monde.

Tant sur mon arbre que sur ses voisins, j'avais, comme on voit, du bois et des amarres à pouvoir construire un village entier de cabanes, si j'avais voulu; mais le manque d'outils m'arrêtait à chaque instant, et me fit circonscrire ma demeure au strict nécessaire. Je ne possédais, en fait d'instruments tranchants, que mon sabre, mon malheureux sabre. Bon gré mal gré, il me fallait le mettre à toutes les besognes, en le ménageant de mon mieux cependant, car je le sentais aussi indispensable à ma nouvelle existence que mon fusil même. De plus, j'étais à la fois inhabile et impatient à mon œuvre. C'était la première fois que je construisais une cabane quelconque : je m'y prenais mal, et non-seulement je n'avançais pas vite, mais, par suite d'inconvénients ou même d'impossibilités que je n'avais pas su prévoir, je me voyais souvent forcé de défaire ce que je venais d'arranger à grand'peine. Ainsi, au quart de ma construction à peu près, il me fallut tout recommencer.

parce que je découvris que la branche que j'avais prise pour toit était aux deux tiers pourrie. Au désert comme à la ville, la bâtisse et surtout l'inexpérience sont sujettes à plus d'un mécompte !

Enfin, tant bien que mal, vers le milieu du quatrième jour, ma cabane ou plutôt mon nid fut achevé. Il se composait exclusivement de branchages enchevêtrés les uns dans les autres, et attachés avec des lianes, de façon à ce qu'aucun animal plus gros que mon bras ne pût entrer sans briser quelque chose, conséquemment sans me réveiller. Le tronc de l'arbre me servait de mur principal. Trois de ses branches formaient, l'une l'arête du toit, les deux autres le sol. D'autres branches rapportées, reliant le plafond au plancher, comme de vrais murs, régnaient circulairement autour du tronc, et composaient ainsi avec lui une sorte de cabane perchée à vingt pieds de terre environ. J'y montais par des bouts de bois que j'avais enfoncés çà et là dans le tronc de l'arbre avec la crosse de mon fusil, et qui me constituaient un escalier véritable, un peu roide, il est vrai, mais me permettant de monter facilement à mon domicile aérien. Enfin j'avais jusqu'à une porte, une vraie porte, tournant sur pivot dans une branche creusée, et fermant : en dehors, quand je partais, avec une

liane; en dedans, à l'aide de deux crochets superposés, que chaque soir j'unissais par une cheville en guise de cadenas.

Mon castel n'était pas très-régulier de construction : le plancher, le plafond, et surtout les murs, ondulaient çà et là comme une mer agitée. Les lianes, à certaines places, s'entre-croisaient dans un tel fouillis de ligatures, que pour les défaire il eût fallu les traiter comme Alexandre traita le nœud gordien. Les meubles s'y composaient exclusivement d'un lit, dont l'herbe et quelques feuilles faisaient seules tous les frais. Enfin il y régnait à midi une chaleur si forte, qu'on s'y serait cru dans un four. Mais tel qu'était mon pauvre nid, c'était un abri contre la pluie, le soleil et les bêtes féroces. Les moustiques ne m'y tourmentaient pas comme à terre. Sur toutes choses, c'était un nid de ma fabrique, et à moi, à moi seul! J'ai depuis ce temps habité bien des demeures, des palais même, tout lambrissés de dorures, avec des rideaux de pourpre et un esclave pour chacun de mes désirs. Aucune de ces demeures ne m'a été aussi chère que ma pauvre cabane aérienne; aucune n'a laissé en moi de traces plus profondes, et qui soient aussi douces à mon présent souvenir.

C'est qu'un des premiers biens de ce monde, ce

n'est ni l'opulence, ni même le bien-être physique: c'est la liberté! La liberté complète, sans autres limites que les indispensabilités quotidiennes de l'existence; la liberté telle que l'a entrevue Diogène, mais qui ne peut se trouver qu'au désert.

Pendant plusieurs jours, je jouis de mon œuvre en quelque sorte. Je restais dehors le moins que je pouvais. Je vérifiais la solidité de mes murs en pesant dessus de toutes mes forces, et quand j'avais eu le bonheur de casser quelque chose, je passais à le réparer les heures les plus heureuses de ma vie. Je combinais des améliorations sans fin pour le temps où j'aurais rapporté mon bazar entier : bancs, armoires, basse-cour, ornements même, que sais-je? en deux mots, tout ce qui peut passer par la cervelle d'un frais propriétaire!

Dans mon ardeur meublante, je pensai même à aller rechercher mon jaguar. Dès le lendemain de sa mort, je l'avais vidé, et tant bien que mal suspendu à une liane afin de le conserver. De temps à autre, chaque fois que je passais en vue, j'apercevais sa peau souple à reflets de velours, qui miroitait comme une tentation. Son aspect me tirait l'œil à chaque rencontre : cette peau ferait sur mes feuilles un lit si splendide! Et puis cela caressait doucement ma

vanité : dormir sur une peau de tigre tué par moi! Hercule, de son temps, devait dormir ainsi. Un beau matin, j'astiquai mon sabre comme s'il se fût agi d'un duel à outrance, et je m'acheminai vers ma couche future.

Mais, hélas! comme tant de choses brillantes de loin et qui de près ne valent pas même qu'on s'arrête pour elles, cette peau n'en était plus une.

Tout d'abord, à mon approche, je vis s'envoler loin d'elle trois ou quatre vautours noirs à cols rouges, qu'on nomme vulgairement corbeaux à la Guyane, bien qu'ils soient sous tous les points de vue de véritables vautours. Ces visiteurs, qui ne quittèrent leur proie que lorsque je fus à quelques pas d'eux, avaient fait os nets de la majeure partie de l'animal, et, selon toutes probabilités, comptaient bien le réduire à l'état du plus parfait squelette.

Cependant, comme la peau semblait subsister encore, presque partout intacte en apparence, je m'approchai pour l'enlever, malgré l'odeur qu'exhalait le corps. Mais la peau était, comme la chair, aux trois quarts pourrie ou mangée. Des fourmis venaient s'y repaître par millions. Elles avaient, je ne sais comment, trouvé un chemin pour arriver jusqu'à la liane qui servait de croc au cadavre, et, depuis leur four-

milière, située à un millier de pas, jusqu'au pied de l'arbre, il y avait un tel va-et-vient de fourmis, qu'on eût dit des convois de banlieue parisienne fonctionnant un dimanche.

Enfin cette chair en putréfaction était apparemment si exquise, que les papillons eux-mêmes pompaient à qui mieux mieux ses sucs nourriciers. Il y en avait plus de trente posés d'un seul essaim sur le mufle sanglant du jaguar. C'est la coutume là-bas chez les papillons. Ce qu'ils aiment le mieux, ce ne sont pas les fleurs, mais les résidus d'animaux quels qu'ils soient, principalement ceux que certains nécrophores crépusculaires fouillent avec des préférences marquées. Voilà ce qu'aiment les papillons !

Cette vue m'arrêta court dans ma tentative. Décidément mon jaguar avait plu à trop de monde sur l'île. Il me fallut abandonner sa dépouille à ses hôtes divers, ce que je fis bon gré mal gré, pour passer à d'autres travaux d'une utilité plus intéressante pour mon estomac. En effet, depuis quelques jours ma fraîche passion de propriétaire avait absorbé presque tous mes instants. Ma cabane finie, je songeai à vivre un peu moins mal, et, dès le lendemain, je me mis sérieusement en quête de nouveautés gastronomiques. Si bon que soit le métier de propriétaire dans les pays

civilisés, au désert il ne suffit pas pour vivre, et il faut chaque jour faire ses provisions soi-même, à peine de mourir de faim.

Tout d'abord je m'occupai de chasser un peu, et de goûter un à un chacun des animaux de mon île. Jusqu'à ce moment je n'avais encore mangé, en fait de gibier, qu'un canard monstrueux, tué le surlendemain de mon arrivée, et quatre singes d'espèces différentes, il est vrai, mais du singe toujours. Je voulais interrompre le moins possible mon travail de constructeur, et, afin de retourner plus vite à ma besogne, je mangeais en double, sur le pouce, et me contentais du moindre morceau. Mais cela me faisait sept ou huit repas de suite au singe. Or, les macaques de mon île eussent-elles été des ortolans, ce qu'elles n'étaient pas, j'eusse éprouvé le plus vif désir de changer de nourriture. Mon captif lui-même en était las. Dédaignant ce mets que tout d'abord il avait aimé cependant jusqu'au point de risquer sa vie pour lui, il ne mangeait plus que de l'ananas, des sauterelles et des araignées, qu'il attrapait avec une dextérité peu commune.

Presque en sortant de chez moi, je tuai un magnifique ara. Cela me fit un déjeuner; mais de ma vie je n'ai goûté quelque chose de plus coriace. Il n'y a

pas de vieux coq au monde qui puisse rivaliser avec cet oiseau en fait de dureté. Je ne l'en mangeai pas moins face à face avec mon singe, qui poussa la familiarité jusqu'à venir s'installer sur mon épaule, où je le laissai prendre domicile comme sur un perchoir. Soit que la chair d'ara eût achevé de dissiper en lui tout instinct de haine, soit qu'il se trouvât décidément satisfait de sa nouvelle condition, à partir de cet instant il vécut avec moi comme avec un camarade débonnaire, vis-à-vis duquel tout est permis.

Bientôt, le jour même et les jours suivants, je trouvai de grosses tortues d'eau douce, des huîtres de palétuviers et un petit fruit sauvage qu'on nomme à la Guyane marie-tambour, et qui est un des meilleurs fruits de ces contrées.

Les tortues furent pour moi un vrai régal. Leurs poitrines me donnèrent deux rôtis délicieux. Je ne crains même pas de dire, au risque de mécontenter nos justes amours-propres culinaires, que je n'ai jamais mangé nulle part aucun rôti qui, à mon goût, vaille une bonne poitrine de tortue sud-américaine. De plus, je fis , avec quelques-uns de leurs morceaux, deux ou trois soupes, qui me parurent d'autant meilleures que j'en étais absolument privé depuis mon naufrage.

Toutefois, comme il ne faut abuser d'aucun bonheur terrestre, même de celui de manger trop bien, je fus immédiatement puni par où j'avais péché. Mes premiers bouillons m'avaient mis en goût; je ne rêvais plus que potages, et ma troisième tortue passa tout entière dans une soupe de Gargantua qui devait me durer une semaine. Mais, hélas! le soir même, bouillon et viande étaient si corrompus qu'il me fallut les jeter. Or jeter son potage à la rue quand on peut le remplacer par un autre, cela n'est pas très-pénible; mais jeter sa soupe quand on n'a que cela à manger, c'est dur!

Ce fut cependant mon sort dans mon île, chaque fois que je voulus garder des provisions. L'existence est ainsi faite là-bas, qu'il faut vivre au jour le jour, comme les oiseaux. La nature y reprend le soir ce qu'elle a prêté le matin. C'est la condition même de sa richesse. Grâce à la chaleur humide et aux insectes sans nombre que cette chaleur fait germer, toute provision de gibier, de poisson, de chair animale non salée, et même de végétaux, est inutile. La décomposition marche si vite, qu'au bout d'un jour et demi, comme *nec plus ultra,* tout est bon à jeter aux singes. Or, dans les commencements de mon séjour, cela m'arrivait souvent, à mon grand regret, mais à la

satisfaction de mes voisins, qui, sans jamais m'approcher de trop près, venaient volontiers rôder autour de ma demeure et me voler tout ce qu'ils pouvaient.

Quant aux huîtres, elles étaient très-bonnes, quoiqu'un peu fades. Je les trouvais à marée basse, sur les racines des palétuviers, où il y en avait çà et là des bancs considérables. Leurs coquilles, de formes diverses, étaient amoncelées en désordre apparent et coagulées ensemble, comme les verrues d'un arbre malade. Je ne pouvais les détacher les unes des autres qu'à l'aide de bouts de bois et souvent avec efforts, tant elles étaient, pour ainsi dire, soudées par blocs. Tantôt crues, tantôt cuites sur les charbons, elles me fournirent d'assez bons repas, et avec les tortues, ce fut ce que je trouvai de meilleur dans les Guyanes, pendant toute la durée de mon séjour sur la côte de ce pays.

Ces coquillages me furent du plus grand secours, etsi je suis resté aussi longtemps dans mon île, c'est à eux en partie que je dois d'avoir pu le faire. Outre la nourriture saine et facile qu'ils m'offraient, leurs écailles étaient sans prix pour moi, non point à cause de leurs beautés ou de leurs perles, dont elles manquaient d'ailleurs, mais parce qu'elles me servaient à la fois de plats, d'assiettes, de carafes, de verres,

de cuillers, et, pendant les premiers temps, de batterie de cuisine, notamment de marmites. Or il faut avoir été privé de tous ces objets d'une façon absolue, pour comprendre de quelle utilité sont leurs remplaçants, quels qu'ils soient, tels que des carapaces de tortue ou des coquilles d'huîtres. Dans nos villes, où chaque famille possède tous les instruments nécessaires à sa vie quotidienne, ces écailles ne sont même pas dignes de la hotte du chiffonnier; mais là-bas, sous la forêt, une simple coquille vaut son pesant d'or, et je sais bien que pour ma part je n'eusse pas donné ma première écaille de tortue pour son contenu de perles!

Je consacrai trois jours entiers à l'exploration de mon île. Elle avait, autant que j'ai pu apprécier les distances, cinq à six lieues de tour environ. Plus longue que large, elle était entourée sur trois de ses rivages par la forêt de palétuviers dont j'ai parlé précédemment. Mais, du côté que je soupçonnais regarder la terre ferme, par où la mer était douce, les palétuviers, tous morts ou mourants, étaient remplacés par une véritable pépinière d'arbres d'essences diverses. Cette partie de forêt, due à la nature des eaux douces qui la baignaient, ne s'élevait pas encore aussi haut que les palétuviers ses

voisins; cependant elle formait déjà un bois assez grand pour être confondu de loin avec le reste de la forêt. Le centre, c'est-à-dire la plus grande partie de l'île, se composait exclusivement de la plaine que j'ai décrite, çà et là plaquée de massifs d'arbres ressemblant à des îlots, et coupée en travers dans toute sa largeur par le lac-canal à eaux intermittentes, où j'avais bu tour à tour la tristesse et la joie.

Tout en explorant à fond mon nouveau domaine, et en m'y installant chaque jour un peu moins mal, je rêvais sans cesse aux moyens de le quitter. La solitude ne me pesait pas encore, j'avais de la chasse et du travail pour la peupler; mais je voulais rassurer ma mère, qui probablement supposerait ma mort à mon silence, non moins qu'au récit de ma disparition qu'on avait dû lui écrire. Quant à retourner au régiment, cela m'agréait fort peu. Je me proposais même, aussitôt arrivé à Cayenne, d'acheter un remplaçant, puis de faire un tour au pays, ne fût-ce que pour m'y parer de mes aventures. Après quoi, je comptais bien revenir en Amérique, et là, reprendre avec tous les engins inventés par la civilisation la libre existence de chasses dont ma vie présente me faisait vaguement entrevoir les délices.

Dans l'espérance d'apercevoir, soit quelque bâti-

ment, soit la terre ferme, c'est-à-dire la première étape de mes projets, je grimpais de temps à autre sur quelque arbre. Mais je choisissais mal mes belvéders, de telle sorte que je ne pouvais rien voir, si ce n'est d'autres arbres. Ainsi dans une ville, quand on monte sur le toit d'une maison à peine plus élevée que les autres, on ne découvre que les toits voisins. Enfin, à force de chercher, je finis par aviser un grand palmier, qui me parut devoir dominer l'île entière et l'horizon. J'y montai à grand' peine, à l'aide de lianes et d'encoches pratiquées çà et là dans son tronc lisse, car il ne portait de branches qu'à son sommet. Une fois arrivé en haut, je fus largement payé de mon ascension par le spectacle qui s'offrit à mes regards.

Tout d'abord j'aperçus la terre ferme elle-même, c'est-à-dire une longue bande verdâtre qui s'étendait à perte de vue du côté du soleil couchant. Mais cela paraissait très-éloigné, à plus d'un jour de voyage peut-être. Partout ailleurs, c'est-à-dire des trois autres côtés, je ne vis que la mer, et au milieu d'elle le bas-fond sur lequel j'avais échoué. Bien qu'il fût en entier recouvert par les flots, comme tout le reste de l'Océan, je le distinguai très-nettement, grâce à la nuance particulière de son eau, et surtout

aux arbres tombés qui le surmontaient par places, comme des épaves flottantes. Il semblait s'étaler à mes pieds en quelque sorte, et je ne pouvais comprendre comment, lorsque j'errais sur lui, je n'avais pas découvert mon île. Si, au moment désespéré où, en me relevant de mon naufrage, j'interrogeais vainement l'horizon désert, on m'avait dit qu'une terre était si rapprochée, j'eusse cru la chose impossible, tant je ne voyais autour de moi que la mer, à vingt lieues de distance peut-être. Et cependant, maintenant que j'étais sur un point élevé, mon banc me paraissait être presque au bas de moi, et grand tout au plus comme un champ d'une centaine d'hectares. Si je ne m'étais pas souvenu à la fois, et du chemin que j'avais fait dans ses eaux, et du temps que j'avais mis pour venir à mon île, jamais je n'eusse pu à sa simple vue soupçonner son étendue ni son éloignement. Or cela seul m'indiquait à quelle distance considérable je me trouvais de la terre ferme.

Au-dessus de cette mer, partout, l'horizon dormait solitaire et morne. Si loin que mon regard pouvait aller, je ne découvrais ni une cabane au rivage, ni un navire sur les flots : rien, qu'une bande de verdure, et puis une mer à courtes lames, qui reflétait le soleil comme un immense miroir cassé. Cela me

parut presque aussi triste que l'horizon du matin de mon naufrage. L'homme semblait non-seulement n'avoir de gîte nulle part, mais ne devoir jamais venir dans ce désert. Quelques mouettes voletaient encore çà et là, au-dessus de mon banc, tantôt se posant sur un arbre naufragé, tantôt tourbillonnant dans l'air en tous sens. Avec une frégate qui planait en haut du ciel, petite comme une hirondelle, c'était tout ce qu'on voyait de nature animée. Longtemps je suivis la frégate du regard, ainsi que du sommet d'une falaise on suit une épave solitaire. Par deux fois en moins d'un quart d'heure, je la vis descendre à la mer, tout droit, comme une flèche tombante, puis remonter dans l'air, à son poste, presque aussi droit et aussi vite qu'en descendant. Elle avait chaque fois saisi un poisson, et s'en était revenue le manger dans son aire; car l'aire de la frégate, c'est le ciel même!

Étrange et fascinant oiseau que cette gigantesque hirondelle des mers intertropicales! Que de fois, depuis ce temps, j'ai suivi dans l'espace ses longs vols mystérieux! Que de fois son sort quasi divin a fait envie à mon âme rêveuse!

Tantôt immobile sur ses grandes ailes pointues, qui ont trois membres au lieu de deux, elle a l'air d'être soudée dans le zénith. Tantôt, au contraire,

elle traverse l'horizon à tire-d'aile; passe si vite, qu'il n'est goëland à la pouvoir suivre, puis s'efface au lointain, point noir perdu dans l'azur du ciel. Étrange oiseau! si léger sur l'air qu'on dirait une plume au vent! si fort, qu'il remonte les orages et vole au travers sans dévier! si bien gréé pour la course, que d'un seul coup d'aile il va, dit-on, d'Amérique en Afrique! Souverain de l'espace, plus grand que l'aigle, plus brave et plus vite que lui, qui semble ne pouvoir vivre que dans l'infini, comme une âme envolée planant aux pieds du Créateur! Ah! des ailes, des ailes pour partir aussi, et trouver enfin autre chose que cette vie d'ici-bas!

---

## CHAPITRE IX

**Départ pour le banc du naufrage. — A la dérive. — Ivresses de course et d'orage. — Une descente aux abîmes. — La préface de la folie.**

La vue de la mer réveilla mon besoin instinctif d'aventures que le génie de la propriété avait endormi pour un temps. Je résolus d'abord d'aller chercher ce qui pouvait rester de mon bazar enterré, puis, après l'avoir mis en aussi bon état que possible, de passer à la terre ferme sur mon radeau, comme j'avais fait pour venir du banc. La perspective d'affronter encore une fois cette mer aux flots tourmentés me plaisait assez peu, mais j'avais absolument besoin de mes provisions de chasse. Bien que

je n'eusse pas tiré un seul coup de feu inutile depuis mon arrivée dans l'île, je n'avais pas pour trois jours de munitions, rien qu'au train dont j'allais. Or, non-seulement la chasse était mon principal moyen d'existence, mais si je ne pouvais pas faire à mon gré quelques-uns de ces abatis formidables qui réjouissent l'âme de tout vrai chasseur, autant valait tenter de suite mon voyage à la terre ferme, et gagner Cayenne au plus tôt.

Dès le jour même, j'allai à la recherche de mon radeau, que je trouvai tel que je l'avais laissé, un peu boueux, et portant déjà cinq ou six huîtres, qui apparemment l'avaient pris pour un palétuvier. Comme je savais par expérience le danger du voyage que j'allais essayer, j'ajoutai à mon fragile esquif bon nombre de bois et quelques liens, afin de le consolider autant que possible. De plus, je lui façonnai un mât, avec une voile en feuilles de palmier tressées, qui à elle seule me prit une journée de travail. Enfin je fabriquai à grand'peine, dans son arrière, une sorte de gouvernail qui ne me servit à rien du tout, mais dont j'attendais les meilleurs services. J'embarquai avec moi mon singe, un autre singe rôti, des ananas, une centaine d'huîtres, et je poussai au large par un bon vent et une belle matinée.

Ma traversée, grandement facilitée par ma voile, se fit sans encombre, et j'arrivai à marée basse juste contre le premier tronc naufragé sur lequel je gouvernais. Mais là je ne me reconnus pas du tout. Je ne voyais plus l'amas d'arbres au murucututu, qui, au moment de mon départ, surpassait tous ses voisins d'une vingtaine de pieds pour le moins. Les autres ne me paraissaient plus disposés comme le jour où je les avais quittés. Enfin le banc découvrait çà et là, par grandes places, ainsi qu'une plaine qui sort des eaux après une inondation.

Cela me parut étrange, et je ne sais quel pressentiment d'un danger prochain me prit, à ce point que je n'osais mettre pied à terre. Je regardais tour à tour mon radeau, puis le côté où j'avais laissé mon île, que j'apercevais dans le lointain, semblable à une tache noirâtre. Une solitude absolue planait sur ce banc désert, partout semé d'arbres morts couchés dans les eaux qui lui donnaient un aspect fatal. C'était triste à serrer le cœur, et de plus, ce qui surexcitait encore mes pressentiments sinistres, je me reconnaissais de moins en moins.

Cependant, comme j'étais certain d'avoir navigué dans la direction du soleil levant, conséquemment de ne pas m'être trompé de banc; comme, sur toutes

choses, je n'étais pas venu là *pour changer d'air,* ainsi qu'on dit à Cayenne, mais bien pour déterrer les objets indispensables à mon existence; j'attachai mon radeau à un arbre, et sans plus hésiter je débarquai.

Mon bas-fond était changé du tout au tout. Cela est chose commune en ces parages, où la mer fait ou défait parfois en quelques jours des lieues entières de terrain; mais j'ignorais encore cela, et ce changement me troublait outre mesure. Presque partout, le flot avait apporté des arbres nouveaux, découvert ou enseveli des arbres anciens. Ici, le sol était exhaussé de plusieurs pieds, et des herbes croissaient déjà à maintes places sur les parties les plus élevées. Là, au contraire, régnaient de véritables lacs de plusieurs hectares d'étendue, sur les bords desquels je perdais pied presque aussitôt. Pendant plus d'une heure, j'errai au hasard, cherchant mon chemin sans pouvoir le trouver. Il me fallait sinuer constamment à travers des méandres d'arbres qui obstruaient ma direction et me la faisaient changer comme un enfant marchant sans suite. Bientôt je me perdis même à ce point que, ne voyant ni mon île, ni le soleil obstrué par un nuage, je ne savais plus par où j'étais venu.

Cette situation me rendit prudent. La marée pou-

vait se faire d'un moment à un autre, couvrir le banc et m'emporter avec elle. A chaque instant je croyais la voir ou l'entendre, comme la première fois où je l'avais subie, grondante et entraînant tout. Je retournai à mon radeau sans trop savoir ce que j'allais faire, mais ne voulant pas m'exposer à perdre mon seul moyen de salut. Il est même probable que, malgré mon vif désir d'avoir des munitions, si à ce moment on m'avait offert de me replacer dans ma cabane, tel que j'y étais le matin, j'eusse accepté sans me faire prier.

Cependant il fallait absolument prendre un parti, et de plus, le prendre vite. La mer commençait à tressaillir. Des bruits et des vapeurs vagues, qui plusieurs fois déjà m'avaient présagé le retour de la marée, s'élevaient de partout, comme le susurrement matinal d'une ville qui se réveille. Je repris place sur mon radeau, dans le dessein de côtoyer avec lui le rivage du banc, tant que l'état de la mer me le permettrait, puis, au moment de la marée violente, de m'attacher à un arbre, et là d'attendre le perdant. Je me disais, non sans raison, que j'avais évidemment manqué ma route, puisque je ne retrouvais pas l'arbre où j'avais suspendu mes habits; qu'en conséquence le plus simple était d'arriver par

eau à la place même où le flot m'avait roulé au moment de mon naufrage.

Pendant quelque temps je pus naviguer ainsi, sans que le courant fût assez fort pour m'entraîner. Je me servais d'une de mes rames comme d'un croc, et, tant bien que mal, lentement, en déviant de temps à autre, mais sans perdre ma route, je côtoyais le banc. Au bout de ce temps, le courant devint tellement fort, qu'il me fallut m'arrêter, à peine d'être emporté et jeté violemment sur quelque tronc naufragé. Je cherchai l'arbre le plus élevé des environs, et m'y attachai de mon mieux.

Comme je nouais mon amarre, je crus reconnaître, à une centaine de pas de moi, la racine au haut de laquelle j'avais passé toute une marée. Aussitôt, dans mon enthousiasme de réussite, je voulus quitter l'arbre auquel je m'étais attaché, pour aller retrouver mon ancienne connaissance, mais je faillis être emporté au courant. Si une liane qui flottait à la mer à quelques mètres de mon tronc d'ancrage, tenant à lui comme un câble traînant, ne s'était pas rencontrée dans mes eaux, où je la saisis, mon radeau et moi nous allions en pleine dérive.

Tant bien que mal, je me réattachai à l'arbre que je venais de quitter, bien qu'il fût déjà presque entiè-

rement recouvert par les flots et me parût d'une solidité médiocre. Là, peu à peu, me sentant chez moi, pour ainsi dire, je repris confiance. Nous mangeâmes chacun un morceau avec grand appétit, mon singe et moi; nous nous baignâmes de compagnie, entre l'arbre et mon radeau, attachés à ce dernier pour ne pas être emportés; puis, sans trop d'impatience, j'attendis la fin de la marée, qui devait me permettre de commencer mes recherches.

Cependant la mer, comme la première fois, devenait presque furieuse, et se chargeait d'arbres. Mon radeau flottait, sans enfoncer jamais, mais en dansant à la vague comme une bouée d'ancre, et se tendait sur ses liens avec tant de force, que je jugeai prudent de doubler mes amarres. Hélas! cet excès même de précaution détermina probablement l'aventure la plus dangereuse que j'aie subie de ma vie, aventure qui a laissé en moi de tels souvenirs, que je ne puis y penser sans une sorte de tressaillement pénible.

Je m'étais halé sur ma liane de retenue, jusque tout contre mon ancrage, et là je fixais une seconde liane, lorsqu'il me sembla que l'arbre lui-même venait à moi. En effet, soit que le courant le battît d'une façon plus forte qu'il ne l'avait encore fait, soit que

le poids de mon corps ou le tirage de mon radeau à l'une de ses extrémités eût déterminé un arrachement du sol, la mer l'enleva, et tous deux de compagnie nous commençâmes de dériver au courant. La position était doublement dangereuse, parce que l'arbre ne dérivait pas à la façon d'un navire, mais bien en roulant aux caprices des flots, comme roule un bouchon de liége dans l'eau torrentueuse des ruisseaux de nos rues. Je courais risque d'être entraîné par lui, sous lui, pris dans ses racines, et noyé ou écrasé ainsi que mon radeau.

Cependant, comme j'espérais que sa masse flottante, rencontrant quelque haut-fond, finirait par nous y arrêter ensemble, je ne coupai pas mes amarres, et me contentai de les surveiller, pour me tenir toujours à une distance respectable de mon dangereux voisin. Par deux fois je nous crus arrêtés, et nous l'étions en effet, ainsi que me le prouvaient la course des flots qui déferlaient à côté de moi, et les chocs en retour que subissait mon radeau. Mais c'est si fort une marée montante, surtout une marée de ces parages! Par deux fois l'arbre gratta le sol, arracha un flot de sable vaseux que je vis monter en bouillonnant, puis nous repartîmes.

Tout à coup une de mes deux amarres s'entortilla

complétement autour d'une racine du tronc, et je me trouvai en face d'elle à la toucher, donc de plus en plus exposé à être plongé sous l'eau. Sans hésiter, je tranchai mes deux lianes à coups de sabre et m'abandonnai seul au courant, tout en cherchant des yeux quelque arbre immobile, afin de m'y accrocher au passage. Mais tous, et il y en avait là des centaines, couraient comme moi, je ne sais où, avec le flot qui nous emportait côte à côte dans ses vagues limoneuses. Je sentis l'inquiétude me gagner, et mon cœur battit dans ma poitrine à pouvoir compter ses pulsations.

Bientôt cependant je me remis de ce premier moment de trouble. Puis, songeant que mon radeau était solide, léger et flottant à merveille, je me dis qu'au pis aller j'en serais quitte pour revenir à mon banc avec le flot, qui, après m'avoir emporté, me ramènerait probablement au même endroit. J'avais toute une charge de lianes de première force. J'assujettis quelques bois qui me paraissaient moins solides que les autres. J'attachai successivement, d'abord mon singe, que j'avais laissé libre afin de l'accoutumer peu à peu à cet état, puis mes provisions, mon fusil, mes lianes, et ne gardai sur moi que mon sabre. Bientôt je m'attachai moi-même, en réfléchis-

sant que je pouvais glisser sur ce plancher oscillant, et que mieux valait passer sous quelques vagues avec mon radeau que risquer de me trouver à la nage, c'est-à-dire noyé d'avance, dans ces eaux tourmentées.

Ces précautions et la continuité d'une situation qui d'ailleurs n'empirait point, finirent par me rasséréner tout à fait. Les arbres, que j'avais tant redoutés lors de mon naufrage, et qui étaient le danger principal de cette mer, voyageaient avec moi, conséquemment ne me heurtaient pas comme lorsque j'étais arrêté. Je m'applaudis de m'être détaché de celui qui m'avait servi d'ancre, et bientôt, l'espoir me revenant avec ses promesses séductrices, je me dis que peut-être cet accident inattendu me tournerait à bien. Le courant m'entraînait dans la direction de Cayenne : ne pourrait-il pas me porter dans les eaux de quelque navire ou d'une habitation de la côte, d'où l'on viendrait à mon secours? Le malheur si souvent est bon à tant de choses!

Bientôt, sous l'empire de ces hallucinations de désirs, sous l'influence surtout de la vitesse de ma course, une idée bizarre passa par mon cerveau, et fidèle à mes mœurs d'alors, je l'exécutai sur-le-champ, sans la mûrir. Le vent fraîchissait, et à l'ho-

rizon un orage déjà haut monté sur le ciel étendait sa masse bleuâtre sillonnée d'éclairs. Je déployai ma voile, qui, toute faible qu'elle était et laissant passer l'air à maintes places, n'en accéléra pas moins ma vitesse encore plus que je ne l'espérais. Au premier moment, je fus un peu inquiet de voir mon radeau battre la mer, et, dépassant tous les arbres autour de moi, filer comme une mouette au vent. Mais il y a une chose qui m'a toujours enivré et m'enivre même encore aujourd'hui à l'occasion, malgré les années : c'est une course rapide, à cheval ou en canot. Cela me grise, comme du vin grise un buveur, et quand je me sens ainsi emporté, ma poitrine se dilate, je suis heureux, et il me semble que je vis double !

A cette ivresse joignez l'ivresse encore plus grande pour moi que l'orage, surtout l'orage équatorial, versait à ma nature. C'était alors et c'est plus fort que moi cela. Quand les éclairs sillonnent la nue; quand le tonnerre gronde en se rapprochant, et que par aventure je me trouve à cheval ou en canot, je ne me connais plus; je vais à tous risques, me hâtant de la voile ou de l'éperon, tant que je peux. Des frissons de volupté satisfaite passent par mes muscles; mon corps a la fièvre; mon âme res-

pire à pleins poumons; et tant que la pluie n'a pas noyé en moi cette ivresse électrique, c'est à peine si j'ai conscience d'autre chose que de l'orage dont je m'enivre.

Je hissai ma voile toute grande, et hardiment me dirigeai de mon mieux vers la pleine mer, comme si j'avais voulu aller à Cayenne par le large, ainsi qu'un navire de haut bord. Cependant l'orage montait sur l'horizon, vite comme un cheval de course. Je le voyais s'étaler sur la moitié du ciel, puis envahir le zénith, et me couvrir de son obscurité froide. Le vent soufflait à plier mon mât; sous chacune de ses rafales, mon radeau battait la mer, tombant et remontant à la vague comme s'il allait s'envoler. Je risquais de le voir se briser sous l'effort du vent, et me jeter au flot avec ses débris. Mais j'allais toujours sans rien regarder que la tempête, sans rien sentir que l'étrange satisfaction sensuelle qui de plus en plus m'enivrait. La pluie seule vint calmer et ma course et moi-même.

Au plus fort de l'orage, comme l'eau commençait à tomber à travers un grondement perpétuel de foudre, il me sembla que, malgré ma voile, mon radeau tournait dans la mer par cercles. Mais la pluie m'empêchait de voir quoi que ce fût, et

d'ailleurs je ne pouvais rien faire, si ce n'est attendre. Cependant, comme la douche que je recevais à flots m'avait dégrisé, et que d'ailleurs le vent ne soufflait plus, j'abattis ma voile, à la grande satisfaction de mon singe, qui s'alla cacher dessous. Puis, à tous risques, je renouai ensemble quelques lianes que les vagues avaient brisées pendant ma course folle.

La pluie avait fait tomber la mer, et le courant seul continuait de régner, moins fort, mais étrange et comme circulaire. Évidemment je dérivais par grands cercles concentriques, et en effet, à travers la première éclaircie de l'orage qui touchait à sa fin, je pus bientôt me rendre compte de ma situation.

A trois ou quatre cents mètres de moi s'ouvrait un gouffre, analogue au cratère de volcan, et vomissant comme lui des nuages de poussière blanchâtre, où le soleil se mirait en arc-en-ciel. On eût dit un immense entonnoir, vers lequel les flots couraient avec leurs troncs d'arbres emportés plus légers que des écumes sur un torrent. Autour de ce gouffre, les eaux tournaient, lentes d'abord, puis de plus en plus pressées, puis inclinées à la façon des eaux d'une cataracte, et enfin s'engouffraient rapides dans un abîme dont je ne voyais pas le fond.

J'étais engagé dans un de ces tournants, qui me rapprochait peu à peu du gouffre et m'y entraînait fatalement. Tout d'abord l'idée folle de sauter à la mer pour fuir me passa par l'esprit, et je crois que si je n'avais pas été attaché, c'est ce que j'eusse fait, tant j'étais troublé. Mais, la réflexion venant à mon secours, je me dis que c'était un moyen encore plus rapide d'être englouti, car il n'y avait pas nageur au monde capable d'échapper au courant qui m'emportait. A tous risques cependant, et me remettant peu à peu, je relevai de nouveau ma voile. pour tâcher de sortir de ces spirales de mort. Mais le vent, tout à fait abattu, ne faisait même pas frissonner les extrémités pendantes des herbes. Je me jetai fiévreusement sur mes rames, et essayai de me diriger en travers du courant. Ce fut comme si je ramais dans la lune; je ne réussis seulement pas à dévier d'un seul mètre.

Alors, épuisé d'efforts inutiles et d'anxiété croissante, je m'assis à l'avant de mon radeau, les jambes à la mer, comme pour voir plus vite arriver la mort où je courais. Déjà j'avais quitté les grands cercles. et, emporté de plus en plus vite dans un tourbillon plus pressé, j'étais presque sur les parois du gouffre. Côte à côte avec moi, un gros arbre encore couvert




J'étais engagé dans un tournant qui me rapprochait peu à peu
du gouffre et m'y entrainait fatalement.

de feuilles, et sur le tronc duquel une sorte d'écureuil zébré de noir se tenait accroupi, tournait, lui aussi, autour de l'abîme.

Peu à peu mon radeau s'inclina de côté, comme un cheval qui court dans un cirque. La chaleur lourde de l'atmosphère se changea en une fraîcheur semblable à celle de l'entrée d'un souterrain. La vitesse de ma dérive circulaire devint telle, qu'il me sembla que j'avais peine à respirer. Un vertige pareil à celui qui prend quand on a tourné longtemps, me saisit à la tête, tout en me laissant voir confusément les objets. Puis la lumière sembla diminuer, et je ne vis plus rien qu'à travers un brouillard nuageux. Des bruits de vagues brisées et de ressac souterrain retentirent en bas de moi, à ce point que je fus assourdi par leurs rumeurs. L'abîme dès lors saisit tout mon être : je me sentis entraîné sans rien voir que par lueurs, presque sans entendre, et ne comprenant plus qu'à peine la presque mort dont je buvais lentement les prémices.

Combien de temps dura cette agonie? des minutes ou des heures? Je ne sais pas. A deux ou trois reprises, je vis passer près de moi, tournant comme moi dans les eaux, l'arbre en feuilles avec lequel j'étais entré dans le tourbillon. Une fois même, ses bran-

ches me frôlèrent, et je crus entrevoir l'écureuil qu'il portait. Mais j'avais trop peu la conscience des choses et de moi-même pour pouvoir supputer quoi que ce fût. Ce dont je me souviens le plus nettement, c'est de mon singe, qui, à l'instant où nous commençâmes à descendre, vint s'asseoir sur moi, et se cramponna à ma main comme s'il avait voulu me demander secours. Hélas! pauvre animal, je ne pouvais pas plus que lui pour notre salut commun. Dans les grandes convulsions de la nature, l'homme est aussi impuissant que le dernier des animaux. Nous allions tous les deux à la mort malgré nous, fragiles et tournoyants comme l'arbre inerte qui descendait au-dessus de nos têtes.

Au moment où l'obscurité me parut la plus profonde, je sentis un choc si fort, qu'il me sembla que c'était la fin de tout. Une vague boueuse me prit, me roula deux ou trois fois sur moi-même avec mon radeau, au mât duquel je m'étais cramponné par instinct plutôt qu'autrement; puis je me sentis remonter, comme lorsqu'après avoir plongé et touché fond on remonte à la surface de la mer. Je dus rester sous l'eau pendant longtemps, car j'étouffais. Enfin un souffle d'air me caressa au visage; je respirai librement. Puis, comme je n'y voyais pas

encore clair, je me frottai les yeux, ainsi qu'un homme sortant d'un mauvais rêve. Au-dessus de ma tête s'étendait un ciel sans nuages, encore à demi éclairé par une lueur de pourpre et d'or. Tout autour de moi régnait une eau calme et presque endormie, au milieu de laquelle mon radeau flottait légèrement.

J'avais dû, tant à ma course folle qu'à ma descente dans l'abîme, mettre plusieurs heures, car l'orage avait eu le temps de disparaître tout à fait de l'horizon. Mon premier mouvement, au sortir de cette mort vivante en quelque sorte, fut de rendre grâces à Dieu. Puis, les habitudes de mon enfance ressurgissant en moi, je me mis à genoux, et, pendant quelques minutes, j'adressai au Créateur une prière à voix haute, comme pour mieux le remercier.

Cela fait, un vague instinct de conservation me poussa à m'occuper de mon radeau. Je me levai et tout d'abord regardai le mât, sans savoir ni ce que je voulais faire, ni même ce que je regardais. La secousse avait été si forte, qu'elle avait ébranlé à la fois mon être physique et moral au point de ne me laisser qu'à peine la notion des objets extérieurs. Je regardais le mât, parce qu'il se trouvait plus en vue que le reste, mais sans savoir pourquoi.

Il était enfoncé de près de moitié dans le fond du radeau, et les bois qui l'entouraient, çà et là réduits en bouillie, ne tenaient plus dans leurs amarres. A maintes places, les liens étaient brisés; si la mer, au lieu d'être unie comme un lac, avait été le moindrement agitée, il est probable que le radeau entier se fût défait dès les premières vagues, car il ne tenait plus que par habitude, pour ainsi dire.

Je me mis à l'eau sur un de ses côtés, afin de nouer une amarre qui pendait : j'avais pied. Alors seulement je regardai autour de moi : j'étais sur un banc de sable semblable à celui de mon naufrage, et peut-être sur mon banc lui-même, car je voyais çà et là des arbres naufragés comme il en portait. Cette vue me rappela un peu à la réalité, et, sans que je comprisse encore le danger auquel je venais d'échapper, ni l'endroit où je me trouvais, l'idée me revint de chercher mon bazar. Mais la nuit était descendue pleine, et je me surpris disant à voix haute :

« Il le faut! retournons à mon île; j'ai faim! »

Je ne savais plus du tout ni ce que je faisais, ni même ce que je pensais. La folie doit probablement commencer ainsi. Le son grêle et comme fêlé de ma voix me causa une sensation douloureuse; puis je pensai que j'étais peut-être aveugle, puisque je

commençais à n'y pas voir clair. Mais la lune sortait alors des flots, large et splendide de clarté. Sa vue me remit un peu, et je dis encore tout haut :

« Je ne suis qu'à moitié aveugle, car je vois la lune au lieu du soleil. »

Alors, sous le coup de la tristesse que m'inspirait ma demi-cécité, je me pris à pleurer amèrement. Je dus pleurer ainsi longtemps, sans même savoir pourquoi. Mon singe, qui avait faim probablement, ou que mes larmes intempestives agaçaient, non sans raison, me sortit de cette variété de folie nerveuse en me sautant sur les épaules et en me tirant la barbe avec ses dents. Je le pris à deux mains et le regardai longtemps sans comprendre, en pleurant encore par intervalles; puis une lueur soudaine se fit dans mon esprit. Je me rappelai nettement tout ce qui m'était arrivé, et jusqu'aux moindres péripéties de l'aventure que je viens de vous conter.

J'étais sauvé, mentalement parlant. Il y avait eu lutte dans mon cerveau entre la raison et la folie; la raison l'avait emporté. A partir de ce moment je fis, sans hésiter et sans trouble, avec une lucidité peut-être plus parfaite qu'avant mon accident, tout ce que comportait ma conservation présente. Je renouai à la hâte, du mieux que je pus, les amarres bri-

sées; je réassujettis mon mât, hissai ma voile, et, profitant d'un souffle de brise qui se levait avec la nuit, je gouvernai en droite ligne sur un amas d'arbres que la lune me montrait à l'horizon.

Là, je commençai par attacher solidement mon radeau, puis je visitai mes provisions de bouche. Elles étaient intactes. Mon singe et moi nous mangeâmes et bûmes notre content, car l'eau était douce le long du bord comme sur le banc. Cela me confirma même dans l'idée que j'y étais revenu, et, me remettant de plus en plus grâce à cette espérance, je finis par m'assoupir. Mais, malgré la fatigue, je passai toute la nuit sans sommeil réel. A peine endormi, je me réveillais en sursaut, croyant toujours que je descendais dans l'abîme, et voyant au-dessus de ma tête l'arbre en feuilles qui avait si longtemps tourné côte à côte avec nous. Cette sensation avait si bien envahi mon esprit, que pendant plus de deux mois je ne passai pas une seule nuit sans subir plus ou moins ce cauchemar. Mon cerveau, frappé par un choc violent, en avait gardé l'empreinte et la reproduisait jusque dans mon sommeil sur tous mes songes.

Comment? pourquoi? Est-ce que nous savons seulement pourquoi nous pensons à telle chose plutôt qu'à telle autre? Est-ce que nous sommes toujours et

parfaitement les maîtres de notre pensée? Est-ce qu'en ce moment même, sous l'impression des souvenirs de cette journée terrible, je pourrais ne point vous parler d'elle? Pauvre, pauvre nature humaine, âme ou corps! si débiles qu'un tourbillon d'eau peut tuer l'un et emporter l'autre dans ces limbes inconnues, d'où nous sommes sortis, où nous retournons peut-être, sans autre flambeau que la miséricorde de Dieu!

---

## CHAPITRE X

**Un porte-manteau infidèle. — Le costume auquel on est peu à peu amené dans les déserts équatoriaux. — Robin Jouet se fait tour à tour potier, cuisinier, vigneron, geindre, et enfin précepteur d'animaux sauvages. — Ce que peut produire une lampe à l'huile de ricin.**

Je me levai longtemps avant le jour, sous le coup de la marée qui en recommençant m'avait rendu toutes mes inquiétudes. Mais l'amoncellement d'arbres auquel le radeau était attaché resta en place, et mon singe ni moi nous ne subîmes aucune aventure cette nuit-là. Au petit jour, je montai sur une haute branche et reconnus non-seulement mon banc à sa

structure générale, mais mes îles elles-mêmes à leur situation en face du soleil levant.

Comme je l'avais espéré la veille au moment de ma dérive, le flot qui m'avait emporté m'avait ramené à mon point de départ. Cela se passe ainsi fréquemment dans ces mers tourmentées. Tout ce qui n'a pas la force de sortir de leurs courants est leur jouet pendant des espaces de temps souvent considérables. On voit la marée d'aller et de retour, c'est-à-dire le fleuve coulant à la mer ou la mer remontant le fleuve, promener les mêmes épaves en sens inverses, à intervalles souvent presque égaux. Elle les fait circuler ainsi pendant des jours ou des semaines, on ne sait, jusqu'à ce qu'une plage, un bas-fond, la pleine mer ou quelque grand courant sous-marin de l'Océan les ait pris. Épave vivante que j'étais sur mon radeau, j'avais éprouvé ce sort, en remontant du fond du tourbillon qui m'avait englouti.

Quant à savoir comment j'avais échappé au gouffre, c'est ce que longtemps, sans succès, j'ai cherché à deviner. De guerre lasse, malgré ma manie de supputer les raisons d'être de chaque fait personnel jusqu'à ce que je les aie découvertes, j'avais même fini par renoncer à une solution satisfaisante, lorsqu'un

jour je la trouvai en examinant la mer du haut de mon observatoire. Tout à l'heure, quand nous serons revenus dans notre île, chez nous, je vous montrerai ce que j'ai vu, bien ou mal, mais enfin ce que je crois avoir vu. En ce moment je poursuis le récit de mes aventures sur le *banc du Naufrage*, comme le désignent mes notes. Bien que sa grève inhospitalière m'ait sauvé, j'ai trop souffert dans ses flots pour me complaire longtemps sur son souvenir; je n'y reviens maintenant qu'afin de le quitter au plus vite et sans retour.

Aussitôt la mer apaisée, je m'occupai de réparer mon radeau. Le dégât n'était pas aussi grand qu'il m'avait semblé l'être la veille au soir. Bon nombre de bois pouvaient encore servir; j'avais des lianes plus qu'il m'en fallait, mon sabre, un amoncellement d'arbres à fournir les matériaux d'une flotte entière. Je réparai le mal à la hâte, sans même prendre le temps de manger; puis, aussitôt que j'eus à peu près fini, je me mis de nouveau à la recherche de mon bazar.

Pendant tout le reste du temps de la basse marée, je n'avançai qu'à grand'peine, à cause du radeau qu'il eût été imprudent de quitter. A chaque instant je rencontrais des fonds si bas, que j'étais forcé de

revenir à contre-route. Enfin le hasard me fit trouver nez à nez avec deux débris d'étoffes incolores, qui traînaient à fleur d'eau, accrochés au bout d'une branche. C'était le premier vestige d'œuvre d'homme que j'apercevais dans ce désert inondé; je le soulevai avec curiosité.

Une de ces loques se composait d'une manche de veste; l'autre, d'une ceinture de pantalon, sur la boucle de laquelle je lus distinctement, malgré la rouille, le mot *Fischer :* c'était le nom de mon tailleur. Je regardai avec plus de soin, et reconnus mes effets, c'est-à-dire ce qui en restait. La mer, ou plutôt les mouettes avaient pris tout le reste; car leurs débris étaient comme lacérés à coups de bec, ce qui me fit soupçonner ces oiseaux de s'être escrimés dessus avec leur voracité ordinaire. Elles n'avaient pas pu me manger lors de mon naufrage, elles s'étaient rabattues sur ma défroque. Sous leurs blanches allures de colombes, ces dévorantes écumeuses de mer ont des appétits d'autruche. Elles sont aux plages de l'Océan, et à l'Océan lui-même, ce que les vautours noirs sont à la terre américaine : leurs tombereaux vivants.

Quant à l'arbre qui portait ces débris, la mer, ou plutôt les sables limoneux qu'elle roule avec elle dans

ces parages avaient fait comme les mouettes; ils l'avaient aux sept huitièmes englouti. Je l'avais laissé dominant les flots de presque toute la hauteur de son tronc colossal, s'élevant par ses branches de plus de quinze pieds au-dessus de l'eau. Il se trouvait maintenant sous terre en presque totalité, et c'était à peine si quelques-uns de ses bouts de rameaux, apparaissant encore à fleur de mer, témoignaient de sa présence dans le sol où il gisait.

Cette rencontre me désorienta au possible, parce que je me souvenais parfaitement d'avoir quitté mes effets au centre de mon banc, loin de ses rives. Or je les retrouvais, au contraire, sur un de ses bords, à son extrême frontière, en face de mon île. Je pensai dans le premier moment que la mer avait changé de place l'arbre qui les portait, comme elle avait fait pour mon tronc d'ancrage; mais, en examinant les lieux avec attention, je reconnus que tout le reste du bas-fond, par le côté de l'ouest, avait été emporté sur une étendue de plusieurs kilomètres au moins.

Je m'expliquai alors pourquoi je n'avais pas pu me retrouver lors de mon débarquement. J'étais dans la situation d'un Parisien revenant dans son quartier après six mois d'absence; seulement à Paris on trouve des palais à la place des masures dispa-

rues; là je ne trouvais que de l'eau. Pendant un instant, j'eus grand'peur que le côté du banc sur lequel j'avais enterré mon bazar n'eût pris, lui aussi, le parti de l'émigration; s'il en était ainsi, je n'avais plus qu'à retourner sur mon île avec un cauchemar de plus dans le cerveau, mais les mains vides. Par bonheur, l'Océan avait épargné mon magasin, et l'inspection des lieux me fit même apercevoir un des arbres qui, dans mon souvenir, lui servaient d'enseigne.

A partir de cet instant, je suivis mon chemin comme s'il avait été balisé sur la mer. Je me trouvais dans le rayon parcouru par mes regards pendant le temps de mon premier échouage, et, tout changé qu'était mon banc, je reconnaissais chaque tronc naufragé, chaque branche, pour ainsi dire. Rien ne s'incruste si bien dans la mémoire d'un homme que l'image des lieux où il a beaucoup souffert. J'arrivai très-vite à la place même de mon naufrage, ou plutôt à la racine au haut de laquelle j'avais passé une marée; car il me fut impossible de découvrir l'arbre qui cachait mes effets. A plus de cent pas autour de moi, il n'y avait que du sable et de la vase sans eau. Le banc, sur toute cette partie, avait pris au moins deux pieds d'élévation. Mais je commençais à me

façonner avec ces mers tourmentées, où le fond se modifiait à chaque marée, pour ainsi dire. J'accrochai mon radeau en lieu sûr; puis, m'orientant de mon mieux, je traçai avec mon sabre de longues traînées dans le sol humide. A la troisième traînée, je heurtai un tronc enseveli. Avec mes mains d'abord, puis avec mes rames pour aller plus vite, je débarrassai un de ses côtés. Les branches que j'avais enfoncées dessous m'apparurent, et sous elles mon bazar.

Tout y était, malles, sac, cordages, matelas, fusil de munition, tout, et beaucoup moins détérioré que je ne le craignais. Je chargeai cela sur mon radeau, et, après avoir encore passé une marée sur cette plage de malheur et de salut, j'arrivai enfin sain et sauf à mon île. Si, parmi vous qui me lirez, il en est qui, ayant longtemps souffert loin de chez eux, ont trouvé au retour leur demeure intacte comme un cœur d'ami resté fidèle, ils savent avec quelle joie intime on se prélasse chez soi dans ces moments : ce fut ce qui m'arriva. Je passai pour le moins une semaine à mettre en ordre ce que je rapportais, à m'installer commodément, à changer et même agrandir ma cabane; en un mot, à faire tous ces mille riens d'intérieur qui sont le charme des existences soli-

taires, aussi bien sous la forêt que dans la vie civilisée.

A partir de ce jour, mon existence, pendant quinze mois pleins, ne fut, pour ainsi dire, qu'une longue oisiveté chassante, pêchante, mangeante et dormante, comme si j'avais été un des royaux fainéants des premiers temps de notre histoire. Ce n'était pas que l'envie de m'en aller me manquât, mais je n'osais plus affronter la mer; ma dernière aventure m'avait terrifié. Si, pour aller simplement à quelques heures de distance, j'avais subi tant de dangers, que serait-ce pour aller à une journée, peut-être à deux jours de traversée? J'ignorais alors ce que j'appris plus tard, que mon banc, par suite de sa position à demi inondée, était un des endroits le plus dangereux de ces parages, et que partout ailleurs la mer, en temps normal, était débonnaire comparativement à cette terrible plage.

Comme par suite de cette crainte même je pouvais rester pendant des mois ou des années sur mon île, je m'arrangeai pour y vivre le moins mal possible, m'en remettant à Dieu seul du soin de m'en tirer quand il le jugerait à propos. Dans ce but, je commençai, comme je vous l'ai dit, par doubler ma cabane. J'avais désormais couteau, serpette, sabre de chasse.



Je me fis deux meubles, une table et un fauteuil-berceuse à l'Américaine.

tout ce qu'il me fallait pour taillader à mon gré des branches et des lianes; cette addition d'appartement fut faite en une journée. Ensuite je me fabriquai une sorte de garde-manger en lianes tressées, dans lequel je pouvais serrer et suspendre ma nourriture, ce qui me permettait à la fois de la soustraire aux visites de mes voisins les singes et de la conserver du soir au matin. Enfin je me fis deux meubles, une table et un fauteuil-berceuse à l'américaine. Table et fauteuil n'étaient pas en planches rabotées (et pour cause), mais bien en bois juxtaposés. C'était de vrais meubles de jardin, assez grossiers, fort mal sur pattes, nullement équarris, et très-durs; mais j'avais un plaisir extrême à m'en servir pour taillader mes divers ouvrages.

Quant à mon lit, je le trouvais bien où il était, sur le plancher; je l'y laissai donc, tout en y ajoutant le matelas d'étoupe qui me servait dans mon ancre. Je l'avais mis à sécher au soleil pendant deux jours, ainsi que ma poudre, mon plomb, mes effets et tout ce qui composait mon bazar. Puis je l'avais raccastillé de mon mieux avec de l'herbe et des feuilles sèches, de telle sorte que je me trouvais au demeurant fort bien couché. Pour ce qui était des draps, couverture, édredon, rideaux, etc., vous com-

prenez bien que je me souciais de tout cela comme un vrai sauvage que le sort m'avait fait. Quand on n'a personne à recevoir, et que la moyenne de la température est de vingt-cinq à trente degrés, le manque de couverture, pas plus que celui de courte-pointe, ne vous empêche de dormir.

Mes vêtements composaient la partie la plus critique de mon individu, celle dont je n'oserais jamais vous parler si j'étais Anglaise; mais je suis Français, je me risque et vais franchement raconter comment j'étais vêtu : cela vous donnera la mesure de ce que peut coûter la toilette au désert.

Sauf mon chapeau, et quelquefois un pantalon, j'étais dans l'état du Hassan de Musset, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de moins couvert. Et cependant, en vérité, ce n'était pas ma faute. Aussitôt que j'eus retrouvé mon bazar, je fis ce que je pus pour me vêtir d'une façon convenable; mais vous allez voir vous-même comment je fus malgré moi conduit à ce costume de sauvage qui, après tout, était celui de nos premiers parents.

Au début de ma résidence dans mon île, j'avais pour tous vêtements mon chapeau, une chemise et une paire de souliers, puisque, afin de marcher dans l'eau plus à l'aise, j'avais laissé le reste de

mes effets à la garde des mouettes. Je perdis un soulier à la mer, à bord de mon radeau, comme vous vous en souvenez peut-être, si mes misfortunes vous intéressent au point de vous souvenir d'elles. L'autre, après m'avoir servi deux ou trois fois de verre à boire pendant les premiers temps de mon arrivée, tomba sur les bords du lac, où je le confiai aux poissons qui firent comme les mouettes. Ma chemise orna fidèlement mon individu pendant les deux premiers jours; après quoi, sous les frottements réitérés de mes travaux divers, surtout de mes ascensions aux arbres, elle prit en détail le chemin que prend

Toute chose,
Que prend la feuille de rose
Et la feuille de laurier.

Il résulta de là que, pendant plusieurs jours, je fus à peu près réduit à mon chapeau pour tout costume. Le lendemain même de la journée où je déterrai mes effets, c'est-à-dire de quoi me vêtir amplement, je fis une toilette magnifique. J'en avais besoin, car je n'oublierai de ma vie la figure et le corps que je relevai ce matin-là dans le miroir de ma trousse de voyage. Quinze jours passés en plein air, au soleil de l'équa-

teur ou sous les arbres, à mener la dure vie que je menais, avaient fait de moi quelque chose de fantastiquement sauvage. D'abord, j'étais de la tête aux pieds oint de terre, grâce à l'eau vaseuse dans laquelle je me baignais sans cesse; de plus, aussi noir qu'une jeune taupe, et peigné comme on l'est au sortir d'une journée de pleine eau : un vrai macaque enfin, sauf le poil.

Pendant le premier quart d'heure de cette fraîche toilette j'éprouvai une satisfaction très-grande à me sentir brossé, peigné, lavé, vêtu surtout. Mais bientôt il se trouva, d'abord que j'étouffais sous ces vêtements, puis qu'ils me gênaient d'une façon odieuse. Mon cou ne pouvait plus supporter les boutons de mes chemises: ma veste m'emprisonnait comme un corset de coquette : enfin mes souliers me faisaient souffrir d'une manière indicible, et jamais citadin, aux premiers pas d'une prise de sabots, n'a plus gauchement marché que votre serviteur au premier moment de cette reprise de chaussures.

Or, comme je vous l'ai dit, la nature ne m'a pas fait patient. Il résulta de là naturellement que je mis bas l'un après l'autre tout ce qui me gênait, et me repris à me vêtir à peu près comme au temps

de ma détresse, c'est-à-dire avec un pantalon dans les beaux jours. J'avais éprouvé grand plaisir à m'habiller, j'en éprouvai un plus grand encore à me déshabiller. Si vous voulez même vous faire une idée exacte du genre de satisfaction que je ressentis en cette occasion, je ne vois guère que l'état d'un poisson tiré de l'eau et y rentrant, que je puisse comparer à ma béatitude frétillante. C'est joli, selon nous, des vêtements européens; mais, au désert et sous le soleil de l'équateur, ce n'est pas commode.

Et voilà comment, tout cossu que j'étais devenu depuis la reprise de mon bazar, je préférai garder ma quasi-nudité. Je ne mettais un vêtement que lorsque j'allais chasser ou pêcher au soleil. Ce vêtement se composait d'un gilet de flanelle, d'un pantalon de toile et de mon éternel chapeau de paille, dont je raccommodais les trous au fur et à mesure de leur apparition. Quant à des souliers, j'y renonçai complétement. Cela me rapportait de temps à autre une épine dans la plante des pieds; mais j'avais du temps de reste pour la retirer, et, soit en chasse, soit en pêche, j'étais plus silencieux, plus libre et surtout plus ferme sur mes jambes.

Une fois installé et vêtu à ma façon, je m'occupai

de restaurer ma montre. Je me connaissais assez bien au soleil pour calculer à peu près le temps du jour; mais, pendant les nuits, j'étais contrarié à chaque réveil de ne pas savoir l'heure. Cette besogne me prit beaucoup de soins et de patience, mais je finis par y réussir. Rien n'était cassé, et à l'aide de mon canif en guise de tourne-vis, du jus graisseux d'un fruit de palmier pour remplacer l'huile, et sur toutes choses de beaucoup de temps, je parvins successivement à démonter la plupart des pièces, à les nettoyer et enfin à les remonter, comme si j'eusse été un véritable horloger. Quand je la vis reprendre son mouvement et faire ce tic tac que vous savez bien, je fus plus content que lorsque ma grand'mère me donna la savonnette traditionnelle dont tout grand parent d'alors dotait la première communion de ses petits-enfants.

Bien davantage encore que ces divers travaux d'intérieur, ce qui me prenait le plus de temps était le soin de ma nourriture : non pas que je sois précisément gourmand, mais parce que je ne voulais point me retrouver dans le dénûment affamé des premiers jours de mon naufrage.

Grâce à mon fusil et surtout à des piéges de différentes sortes, j'avais du gibier autant et plus qu'il ne

m'en fallait. Matin et soir, je tendais des collets comme un braconnier de profession; j'avais des fosses ou des trappes dans cinq endroits différents; et chaque jour j'allais visiter, fortifier ou changer tout cela. C'était, pour ainsi dire, ma première œuvre du matin et ma principale occupation. Je pris de cette manière quatre biches de palétuviers à la chair sèche et un peu rouge de la biche de nos bois; dix à douze sangliers, vulgairement appelés cochons marrons à la Guyane, porcs de bois au Brésil, et pécaris, je crois, aux États-Unis; une trentaine de lapins à chair de lièvre, qu'on nomme agoutis, et dont les peaux me firent plus tard d'excellentes chaussures; enfin une foule d'oiseaux de différentes sortes, tels que hoccos, perroquets, aras, jacamis, pacas, etc.

De plus, je pêchais de temps en temps, soit à la ligne, soit au filet. J'avais observé que le poisson de ces parages était vorace au plus haut point, et, comme presque tous les animaux des déserts américains, avide de chair plus que d'autre chose. Mes débris de venaison me servaient d'amorces sous différentes formes, et avec eux je prenais des espèces de crabes aux allures étranges, maints poissons bizarres de couleurs comme de formes, des anguilles monstrueuses, et jusqu'à des grèbes ou des canards, que je trouvais

le matin se débattant à fleur d'eau avec un hameçon engagé dans le cou. Tout cela mordait ou venait se prendre avec une telle voracité, que souvent ma ligne ou mon filet était à peine tendu, que déjà quelque animal apparaissait dans ses eaux. Les lacs, les fleuves et la mer elle-même, sur ces rivages solitaires, sont tellement remplis d'animaux aquatiques, et ces habitants divers sont tellement affamés par cela même qu'ils grouillent les uns sur les autres, que le moindre bruit de l'eau les attire. L'homme, ce grand destructeur, qui partout où il arrive fait le désert autour de lui, n'a pas encore dépeuplé ces contrées vierges. Les animaux et les végétaux y pullulent comme en plein paradis terrestre.

Poisson et venaison, je mangeais le tout tantôt rôti, tantôt bouilli dans l'eau. J'avais fabriqué, tant bien que mal, avec de la glaise, quelques pots de diverse nature, entre autres une variété de marmite allant au feu et un alcarazas véritable, où je faisais reposer et rafraîchir mon eau à boire. Grâce à cela, je mettais, non pas la poule, mais le perroquet au pot deux ou trois fois par semaine. De temps à autre, je me permettais même une sauce extrà, avec de la graisse de tortue, qui fait un beurre excellent, des œufs de mouettes et une variété de piment rouge que

j'avais trouvée. Bref, avec ma venaison, mon poisson, mon gibier, quelques tortues rencontrées de temps en temps et des huîtres à discrétion, je ne vivais pas trop mal.

Mais il y avait une chose qui me faisait souvent regretter l'existence civilisée : la privation de pain, de vin et de liqueurs quelconques. Ma bouteille de rhum n'avait pas duré longtemps, comme de juste, et quant à mon morceau de pain du premier jour, il était loin. Enfin à force de chercher, de m'ingénier pour trouver des remplaçants à ces quasi-nécessités de mon existence antérieure, je finis par réussir en partie. D'abord je fis du vin avec mes ananas; du vin, c'est-à-dire une boisson fermentée, analogue à du cidre doux pendant les premiers jours, puis à du cidre aigrelet après fermentation. C'était plus que médiocre en comparaison de nos vins, mais enfin c'était autre chose que de l'eau, et je trouvai même cela si bon, que j'abattis à grand travail un tronc d'arbre creux pour me fabriquer une barrique, où je pourrais conserver ma provision.

Le pain me coûta plus de mal. Cependant, à force de chercher, je découvris un jour, non pas dans mon île, mais sur une des deux îles voisines, un arbuste à grosses racines noires. Je fis cuire

une de ces racines dans les cendres, comme une pomme de terre; elle me sembla exquise. Alors l'idée me vint que je pourrais peut-être façonner avec cela une espèce de pâte qui durerait pendant quelques jours. J'en pris une douzaine que je pilai et pâtissai de mon mieux avec leur jus, de l'eau, du sel et de l'écume de vin d'ananas en guise de levain; puis je fis cuire cela sur des charbons. Après quoi, bien que cette variété de galette sale ne valût pas du pain de chien, j'en mangeai comme si elle eût été de la brioche parisienne.

Pendant deux jours je fus empoisonné de la même manière que si j'avais eu une digestion de moules vénéneuses. Ma racine était tout simplement du manioc sauvage ou devenu tel, comme on me l'apprit depuis. Or le manioc sans son jus, c'est-à-dire le couac, le tapioca, etc., est aussi sain qu'agréable au goût; mais le manioc avec son jus est un poison. Cette expérience me suffit; j'étais à peu près sûr que je ne devais attribuer mon empoisonnement qu'à mon pain. Je ne recommençai pas l'épreuve, et me bornai à manger mes racines cuites sous les cendres, ce que je finis même par faire de plus en plus rarement, parce que je reconnus qu'elles étaient presque aussi délétères que mon pain lui-même. Or

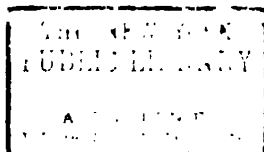
l'idée ne me vint pas de les presser pour en retirer le jus. Il n'y a guère que la science enfantée par l'expérience et la tradition qui puisse enseigner à l'homme les raffinements de la vie civilisée.

Bien au-dessus du manque de pain, ce qui me paraissait le plus dur dans ma nouvelle existence était d'être obligé de me servir moi-même pour toutes choses, de faire ma cuisine, ma chambre, mon ménage enfin. Je m'amusais, ou plutôt je m'occupais d'une façon agréable à fabriquer des pots, du vin, etc. Mais la cuisine quotidienne et surtout ses préparatifs m'étaient odieux. Je ne m'y prenais le plus souvent qu'au dernier instant, lorsque la faim m'y forçait, et qu'en interrogeant mon garde-manger je n'y trouvais absolument rien, ou quelque chose de si avancé que le cœur me levait rien qu'à le retirer.

Tout d'abord j'avais eu l'idée d'éduquer mon singe et de m'en faire une espèce de valet universel, comme le Vendredi de Robinson. Mais j'eus beau m'y prendre de toutes les manières, par la douceur, par les coups, par le raisonnement parlé ou mimé, je ne réussis à lui apprendre que deux ou trois choses, qu'il faisait généralement à contre-temps, ou si mal qu'il m'était plus nuisible qu'utile. Ainsi je lui avais enseigné et il avait fini par apprendre à amasser des branches

sèches pour faire le feu, puis à plumer un perroquet ou un hocco. Mais il disposait le bois si mal, que j'étais toujours obligé de défaire ce qu'il avait fait. Alors, si je tournais le dos pendant une minute seulement, il en profitait pour tout disperser, même le feu en activité, au risque de se brûler les pattes, ce qui lui arrivait presque tous les jours. Il ne s'entendait réellement qu'à une seule besogne, celle de plumer les oiseaux. Il allait même de si bon cœur à cette œuvre de destruction et s'y prenait si bien, que je l'ai toujours soupçonné de n'en avoir pas été à son coup d'essai lorsque je la lui enseignai pour la première fois.

Pendant les commencements de ces différents exercices, je crus si bien qu'il allait mordre à l'éducation, que je lui adjoignis un camarade. A l'aide de collets tendus dans les arbres, je pris plusieurs de ses congénères, un entre autres, grand comme un enfant de quatre à cinq ans. Aussitôt je portai tous mes efforts sur ce dernier : après l'avoir attaché, puis fait jeûner pendant plusieurs jours, je voulus lui apprendre différentes choses. Mais, de quelque manière que je m'y prisse, je n'aboutis avec lui qu'à me faire casser ou renverser des pots, manger deux ou trois rôtis, et, avant tout, à être mordu si fort





Tout ce petit monde était assez peu sauvage pour venir manger dans ma main.

et si souvent que je finis par prendre en grippe ma victime. Après nous être réciproquement torturés pendant un grand mois environ, je le trouvai enfin délogé avec un coin de sa cage qu'il avait réussi à casser.

Je fus plus heureux dans mes autres éducations. Six mois après mon arrivée, j'avais trois perroquets, un ara, six hoccos, un jacami, vingt-cinq canards et un jeune sanglier. Sans être aussi privé que nos animaux domestiques, tout ce petit monde était cependant assez peu sauvage pour venir manger dans ma main, et pour que je laissasse même la liberté à la plupart d'entre eux. J'avais fabriqué aux oiseaux, pour demeure ou pour prison, une grande volière en bois, placée au bas de l'arbre de ma cabine. Quant au sanglier, je l'attachai pendant les premiers jours à côté des oiseaux; mais il se priva si vite, que je lui laissai bientôt sa liberté complète, de jour comme de nuit. Il me suivait partout comme un jeune chien, et poussait le dévouement à ma personne, — ou à la nourriture que je lui donnais, — jusqu'à grogner chaque soir comme un enfant boudeur au moment où je le quittais pour monter dans mon arbre. Bref, tout sanglier apprivoisé qu'il était, je finis par le prendre en telle affection, à cause de ses tendresses à sa ma-

nière, que je préférais souvent sa société à celle de mon singe.

Ces quelques compagnons de solitude m'étaient d'un grand secours de toutes les façons. D'abord cela m'occupait. Je m'efforçais par tous les moyens d'augmenter leur nombre, et je faisais incessamment soit de nouveaux captifs, soit même des élèves : ce fut ainsi que j'eus seize de mes canards. En outre, je les éduquais de façon à leur laisser le plus de liberté possible; cela m'en fit même perdre beaucoup, qui profitaient soit des heures d'éducation pendant lesquelles je desserrais leur captivité, soit de leurs premiers essais d'indépendance, pour retourner dans les bois. Enfin quelques-uns me donnaient des œufs, ce qui était une douceur à laquelle je savais rarement résister, même en vue des petits à venir.

Une de mes améliorations d'intérieur qui me causa le plus de satisfaction fut l'éclairage. Sous l'équateur et dans ses environs, les nuits sont égales aux jours pendant toute l'année. Or cela veut dire que durant onze heures sur vingt-quatre on est plongé dans l'obscurité, car toute brillante que soit Phœbé dans ses belles nuits, on sait ce que vaut sa lumière. Comme je dormais pendant la grande

chaleur du jour, entraîné à cela par mon instinct et l'exemple de tous les animaux de l'île, qui faisaient invariablement la sieste, il en résultait que les nuits étaient quelquefois d'une longueur désolante pour moi.

Pendant la première semaine après mon retour du banc, j'avais eu pour écouler ces heures d'ennui quelques bouts de bougie qui me restaient de mes veilles sur mon ancre; mais cette provision de bord fut bien vite épuisée. Pendant plus de quinze jours j'en fus réduit juste à l'état de mes voisins les singes, autrement dit à vivre sans lumière. J'essayais bien de temps en temps à travailler aux lueurs des étoiles ou de mon feu, quand je ne dormais pas; mais alors je ne faisais rien de bien. Le plus souvent je passais mes heures d'insomnie à maugréer sur mon lit contre mon triste sort, ou à faire les plus amères réflexions qu'il soit possible d'imaginer.

Enfin un jour, en écrasant pour y goûter, une petite boule ronde, ressemblant un peu à une boule d'érable, et que je sus depuis être le fruit du palma-christi ou ricin, je m'aperçus qu'il en coulait une sorte d'huile. Les arbres porteurs de cette baie abondaient dans l'île; je recueillis une grande quantité de leurs graines, que j'écrasai de mon mieux

avec un bout de bois arrangé en pilon, et bientôt je vis couler une huile épaisse qui ne me donnait aucune idée gastronomique, mais à l'aide de laquelle j'espérais une clarté quelconque.

En effet, dès le soir même je façonnai, d'abord avec des cordes détortillées, puis avec du linge effilé, de véritables mèches. Je mis ces mèches à baigner par un bout dans un pot plein d'huile, tandis que par l'autre bout elles pendaient sur le bord du vase. Cela me constitua une lampe, non Carcel, mais suffisante pour y voir clair, à lire si j'avais eu des livres, à écrire comme je le fis avec assiduité à partir de ce moment.

Une idée en engendre une autre, et toutes les idées sont filles les unes des autres à un degré quelconque, comme toutes les générations sont nées de leurs devancières. Ma lampe m'inspira la pensée de me servir de sa clarté pour faire autre chose qu'assouvir mes besoins matériels. Je n'avais, en fait de livres, que deux manuels, l'un de chasse, l'autre d'histoire naturelle, et un volume de voyages dans l'Amérique du Sud, trouvé à bord de *la Fortune* et que mon naufrage m'avait fait emporter. Je lus et relus ces livres au point de les savoir bientôt par cœur, comme au collége on sait son Vir-

gile. Mais cela ne m'occupa que peu de temps, et d'ailleurs j'éprouvais, dès ce moment, un vague besoin de produire, d'écrire, de procréer, en un mot.

J'avais retrouvé dans ma malle, en assez grande quantité, du papier à lettres qui, pour avoir été mouillé, n'en était pas moins bon. Mon encre s'était répandue, et je n'avais qu'une ou deux plumes. Mais je fis de l'encre avec le jus d'une petite baie noire que je trouvai dans mon arbre même. Mon gibier abattu me donna des plumes à en revendre, si j'avais eu des acheteurs. Je me mis tout d'abord à dresser un almanach datant de mon arrivée dans l'île; puis j'écrivis des notes circonstanciées sur tout ce qui m'était advenu. C'est même à ces notes que je dois de pouvoir aujourd'hui raconter cette partie de mon existence avec des détails aussi précis; autrement ma mémoire n'y suffirait pas, et je serais exposé à tomber sans cesse dans des erreurs matérielles. Peu à peu, prenant goût à cette besogne et ne sachant qu'écrire, je me mis à m'analyser moi-même, comme faisaient les anciens avec tant de bon sens : à faire l'examen écrit de mes sensations, de mes idées, de toute ma nature morale enfin.

Or c'est à compter de ce jour surtout que je vaux

le peu que je puis valoir, car c'est de ce jour que datent les quelques améliorations que j'ai pu apporter à ma nature, et par-dessus tout, mieux que tout, ma résignation absolue aux décrets de la Providence. C'est de ce jour, de ce jour seulement que date pour moi le calme relatif dont mon âme a constamment joui depuis ce temps, malgré les orages de toute nature qui ont assailli ma difficile existence.

Je me souviens encore du soir où, après avoir longtemps écrit sur mes sentiments religieux, qui alors, il faut bien le dire, étaient plus que médiocres, j'en arrivai à cette conclusion, que je devais un hommage quelconque au Créateur. Je me souviens encore, et je me souviendrai toujours probablement, de l'espèce de confusion qui me prit lorsque je reconnus que presque tous les préceptes de notre religion, que j'avais si souvent combattus au sortir de mes classes, étaient fondés sur la nature même, et sur le bonheur réel de l'humanité. Ce soir-là, je restai pendant toute la nuit sans dormir, pensant et écrivant. Au matin, je me levai si changé que ma mère elle-même, qui tant de fois m'avait prédit ce bouleversement de ma nature morale, n'eût pas reconnu son fils dans le philosophe religieux que j'étais devenu. Le naufrage, la solitude, et surtout ma lampe,

m'avaient fait un autre homme. Il suffit bien souvent d'un éclair pour montrer le vrai chemin; il suffit d'une étincelle pour embraser du bois qui sommeillait inutile, sans chaleur et sans rayonnements!

---

## CHAPITRE XI

**Le phare de Robin Jouet. — L'Océan en révolution. — Une avalanche d'arbres et un convoi de naufragés. — Les secrets d'un tourbillon.**

Si occupée que je m'étais fait ma vie solitaire, je n'en pensais pas moins au départ un peu chaque jour et surtout chaque nuit. L'idée de la douleur de ma mère à mon sujet me tourmentait au delà de toute expression. Je la voyais sans cesse interrogeant les capitaines de navire sur les chances que j'avais eues de gagner un rivage, supputant les jours qu'une lettre met à venir de Cayenne à Paris, enfin attendant au milieu des angoisses et des larmes le retour pos-

sible du naufragé. Cette pensée finit même par m'envahir à ce point que je pris la résolution de partir à tous risques.

Seulement, comme je continuais de redouter l'Océan depuis mon aventure du tourbillon, et que le propre de ma nature est de ne me décider que lentement à quitter d'où je suis, je temporisais. Tantôt je prétextais vis-à-vis de moi-même de l'état de la mer ou du vent, qui ne soufflait pas vers la côte d'une manière assez suivie; tantôt, ne trouvant pas mon radeau suffisamment complet pour le voyage, je combinais quelque nouveau gréement. Si bien que les jours, les semaines, puis les mois même coulaient, et que je ne partais point : pauvre mère!

Mais c'est mon sort, et je dois le suivre, d'attendre patiemment pour tous les actes importants de ma vie l'heure marquée par la Providence. Tout me va de soi-même alors; sinon tout m'échoue. Un phénomène imprévu, quoique fréquent dans ces parages, vint me marquer mon heure, et me faire partir dans la journée même de l'événement.

Un peu par passe-temps de solitude, mais surtout en vue de réaliser mon idée fixe de départ, j'avais fait de mon arbre-observatoire une sorte de phare diurne. Je lui avais piqué des chevilles et installé une

rampe de lianes qui tournaient autour de son tronc depuis la terre jusqu'au sommet comme un véritable escalier. Dans son bouquet de feuilles, à son faîte, j'avais établi une sorte de fauteuil composé de cinq ou six lianes, entre lesquelles je m'asseyais comme dans un vrai fauteuil placé sur une terrasse. Enfin j'avais attaché à son sommet une grande perche affublée d'un de mes draps en guise de drapeau pour appeler le monde. Si j'étais resté dans l'île une semaine de plus, j'eusse évidemment inventé quelque lampe nocturne et installé un phare au grand complet.

Tout cela m'avait coûté beaucoup de temps et de peines. A trois ou quatre reprises j'avais failli dégringoler du haut de ma cime, parce que, mon observatoire ne restant pas immobile ainsi que ses collègues en astronomie, le vent me balançait parfois le plus désagréablement du monde. Or, si j'étais tombé, je me serais tué pour le moins, car mon fauteuil était placé juste à quatre-vingt-cinq pieds du sol. Pour couronner l'œuvre, cela ne pouvait me servir à rien, ou du moins à pas grand'chose, comme vous l'allez voir; mais malgré tous ces inconvénients, à cause même de quelques-uns d'entre eux, cet observatoire faisait mon bonheur.

L'homme parfois est un être si étrange! Quand il prend une idée fixe, juste ou fausse, c'est un taureau qui voit du rouge. Il marche à son but tête baissée, sans même regarder les routes, et plus son idée lui coûte cher, plus il l'aime!

Peu à peu j'avais fini par monter à mon phare tous les jours, matin ou soir. J'y emportais une lorgnette de campagne que je tenais d'un de mes beaux-frères, et qui, pour être restée quelque temps sous la vase avec ma malle, n'en était pas moins excellente. Là, l'œil au guet, la lorgnette braquée en tous sens, attentif à chaque lueur du lointain, j'interrogeais l'horizon souvent pendant plusieurs heures de suite. Mais l'horizon de ces mers est désert comme elles; l'homme ne le traverse que par hasard, de loin en loin, pour pêcher, ou entraîné hors route au souffle d'une tempête. Bon gré mal gré, mes yeux s'abaissaient fatigués de ne rien voir, et alors mon esprit, baigné de solitude, s'abîmait dans des rêveries si longues et si perdues, que souvent la pleine nuit me surprenait là-haut. Pauvre héron perché sur ma cime d'arbre, silencieux et solitaire comme lui, je finissais, comme lui aussi peut-être, par m'endormir à force de regarder!

Mais, tout en m'absorbant par intervalles dans ces contemplations rêveuses, je n'en poursuivais pas

moins mon idée fixe, qui était de retourner en France. Partant de cette réflexion que les navires allant à Cayenne devaient forcément passer dans la route suivie par *la Fortune*, c'est-à-dire celle où j'étais tombé à la mer, je comptais en découvrir un arrivant du large. Alors aussitôt, je descendais de mon arbre, je m'embarquais, je courais au-devant du passant sur mon radeau: — et, ma foi, sans vergogne, je laissais là mon île à la garde de mon retour, si je revenais!

C'était une série de projets plus impraticables les uns que les autres, à moins qu'un bâtiment ne fît route par aventure à reconnaître les îles et ne m'aperçût courant après lui. Mais, tout impraticable qu'elle était, je n'en caressais pas moins cette idée avec amour. Je la regardais comme beaucoup plus facile à exécuter qu'un voyage à la terre ferme, dont les lenteurs périlleuses grandissaient de plus en plus dans mon cerveau. En vue de la mettre à exécution, je finis même par tenir mon radeau toujours suivé, gréé, prêt à prendre la mer sur l'heure. Ce mode de départ était devenu mon chiffon rouge, et je ne voyais plus que cela.

Comme on le peut facilement présumer, ces stations, pas plus que mon drapeau, ne m'avancèrent à rien. Quatre ou cinq fois, j'entrevis au large,

bien loin, presque hors portée du regard, une voile blanche cinglant soit au nord, vers les Antilles, soit au sud, vers le Brésil. Une fois, une seule, je vis distinctement, entre la terre et moi, une grande barque à voiles rougeâtres, qui allait rapide comme une hirondelle dans la direction de Cayenne. Aussitôt j'agitai mon drapeau afin d'appeler son attention; mais mes signaux, probablement inaperçus, restèrent sans réponse, et je ne gagnai à ma découverte qu'une forte courbature, pour m'être démené comme un possédé à faire flotter mon drapeau. Cependant, chaque jour, malgré ces déceptions, je retournais à la même place, fidèle au poste et regardant toujours sans rien voir, lorsque l'événement suivant me tira de cette apathie contemplative.

Un matin, vers six heures environ, comme j'examinais la terre ferme, il me sembla voir reculer la ligne verte dont elle se composait, à ce point que je la voyais de moins en moins. J'attribuai ce changement, d'abord à mes yeux fatigués de regarder, puis à quelque humidité tombée sur ma lorgnette, et, afin d'éclaircir mes verres, je les essuyai même avec une feuille. Mais la terre, loin de se rapprocher pour cela, continua de s'éloigner, et à maintes places finit même par disparaître.

Bientôt, entre mon île et le rivage, je vis la mer bouillonner, puis se dresser par grandes vagues semblables à celles d'une barre qui remonte l'embouchure d'un fleuve : c'était la première fois que je voyais pareille chose. Cela ne ressemblait en rien aux marées ni aux tourbillons que j'avais subis dans les eaux de mon banc. Au lieu de courir à plat, sans vagues, l'Océan se soulevait comme sous le coup d'une tempête locale ou d'une éruption de volcan sous-marin. Cependant de ce côté de l'horizon l'atmosphère ne portait ni un nuage ni un souffle de vent, et, partout ailleurs que dans l'endroit où se passait l'étrange phénomène, régnait une *mer d'huile,* comme disent les matelots.

Presque en même temps que ce vaste soulèvement maritime, un bruit sourd analogue à celui d'un fracas de tonnerre lointain retentit dans l'espace. Faible d'abord, effacé par la distance, il finit par grandir au point de dominer tous les bruits de l'île, lorsque le flot qui le causait fut arrivé jusqu'à elle. Depuis, au pied du Niagara, sous la chute canadienne, le mugissement de la cataracte m'a rappelé celui de la mer ce jour-là.

C'était le fracas précurseur de quelque cataclysme de la nature, le cri de guerre de l'Océan déchaîné.

Machinalement, sans me rendre compte pourquoi, je jetai un regard inquiet sur mon île. Les oiseaux ne criaient ni ne volaient comme de coutume au lever de l'aurore; et une sorte de stupeur semblait avoir saisi tous les êtres animés, dans l'attente d'un grand conflit des éléments. A part cela : les arbres étalaient au-dessous de moi leurs cimes vertes, ainsi que chaque jour ; l'atmosphère était si calme que les folioles des palmiers elles-mêmes pendaient immobiles; le soleil se levait dans une brume de pourpre, et ses rayons obliques, à peine sortis des flots, scintillaient sur la mer comme sur une nappe d'or. Le réveil de la nature était splendide.

Mais je n'eus guère le temps de voir tout cela. Une haute vague se leva sur l'Océan, en face de mon île : se mit en route : sombra deux ou trois fois sur elle-même comme si elle avait peine à se former : puis arriva mugissante, droite, jaunâtre, et si haute que je crus qu'elle allait tout submerger. Mais je la vis se briser sur les palétuviers, qui disparurent sous un nuage d'écume.

Au même instant, le sol trembla, et je sentis distinctement frémir mon arbre. De même que le passage des lourdes voitures fait trembler les maisons de nos rues, à entendre tinter leurs verre-

ries, le choc de l'Océan avait fait trembler l'île entière. Presque en même temps un souffle de vent, qui sur sa route courba toutes les têtes des arbres, m'arriva si fort que mon palmier s'inclina comme un roseau. Une brume épaisse, la poussière de l'avalanche me noya un moment dans sa froide obscurité; puis presque aussitôt l'atmosphère redevint calme et pure.

Après s'être brisée en abordant mes îles, cette vague monstrueuse se reforma de l'autre côté sur la pleine mer, et continua de courir dans la direction du banc inondé. Là il me sembla qu'elle prenait des proportions gigantesques. Mais je ne la voyais plus que de dos et un peu de côté, ce qui me faisait la mal juger, de telle sorte que je ne puis rien préciser à cet égard. Deux ou trois vagues de même nature passèrent ainsi successivement, avec une semblable violence, prenant la même route et me paraissant grandir de la même manière, à mesure qu'elles s'éloignaient de la terre ferme. Avec la dernière d'entre elles s'effaça peu à peu le fracas de tonnerre qui les accompagnait, et je n'entendis plus que le bruit lointain d'une mer de tempête.

Je croyais déjà que tout était fini, lorsque je m'aperçus qu'à la suite de ces vagues un courant de

foudre s'était formé. La mer allait rapide, jaune, écumeuse, encore bien plus que pendant les marées. J'estimai, d'après la vitesse de ses épaves, qu'elle devait courir dix à douze nœuds à l'heure. Après s'être divisé comme les vagues qui le précédaient pour passer aux deux côtés de l'île, ce courant tourna tout entier sur ma gauche, vers le sud-est, dans la direction des deux petites îles voisines de la mienne et par delà dans le large, à la suite de ses flots avant-coureurs.

Pendant quelque temps j'examinai, sans me déranger, cette espèce de torrent de mer que j'entendais battre les arbres du rivage; mais je réfléchis qu'il passait précisément du côté d'une petite baie au fond de laquelle j'avais construit un hangar en branchages, qui me servait à la fois de havre et de maison de pêche. C'était là que je resserrais mon radeau, mon filet, mes lignes, tous mes ustensiles maritimes, en un mot. Or, bien que j'eusse établi ce hangar sous les palétuviers, afin qu'il se trouvât garanti par eux contre les vagues, l'Océan, ce jour-là, me parut capable de casser les amarres et de tout emporter : je descendis de mon observatoire, et courus dans la direction de la baie.

Je m'embarquais toujours là pour pêcher ou aller

soit aux îles voisines, soit à quelque extrémité lointaine de mon île elle-même, et, à force de passer de ce côté, j'avais tracé entre les arbres un véritable sentier que je suivis en courant; j'arrivai en moins de dix minutes. Ma cabane et mon radeau étaient à leurs places ordinaires, parfaitement tranquilles sous la forêt, qui avait l'air aussi tranquille qu'eux. Néanmoins le flot était monté de plus d'un pied au-dessus de sa hauteur habituelle. En outre, au lieu du calme de marbre que le manque d'air laissait toujours à l'eau dans cet endroit, une sorte de frisson sous-marin presque imperceptible agitait la mer. Quelque chose d'insolite se passait évidemment dans la nature, soit sur l'île, soit en dehors.

La vue de ce calme relatif m'inspira l'idée de voir de près l'étrange phénomène que je n'avais pu apprécier qu'imparfaitement à la distance où j'en étais sur mon observatoire. C'était inutile et peu prudent. Mais, vous l'avez dû deviner déjà par mes récits mêmes, la curiosité est une des bases de ma nature. Il n'est jusqu'au fond des puits que je n'aime à sonder, et volontiers parfois j'y descendrais pour les mieux voir, si cela n'était pas trop fatigant et surtout trop bête. Je détachai mon radeau, et, montant dessus, m'avançai dans la direction du rivage.

J'avais environ trois cents mètres à parcourir sur l'eau, sous bois, par une sorte de chenal sinueux dont j'avais çà et là émondé les branches afin de pouvoir m'embarquer et débarquer plus facilement. Pendant quelque temps je n'entendis que les frôlements de mon radeau glissant contre les troncs des palétuviers. Mais, à mesure que j'avançais, les bruits de la mer, moins assourdis par la distance et les arbres, devinrent plus distincts. Un ronflement sourd roulait sous la forêt, répercuté par les troncs des palétuviers et grondant comme un feu de poêle. Ce bruit étrange, remplaçant le silence habituel de cette solitude, avait quelque chose de sinistre. Proportions gardées de ce que les orages de la nature sont aux frêles colères des hommes, on eût dit une de ces rumeurs indéfinies qui sourdent des foules aux heures des révolutions.

Peu à peu je sentis mon radeau s'agiter sous moi. L'idée me vint qu'un feu souterrain faisait bouillonner la mer; je plongeai vivement ma main dans l'eau : l'eau était froide. Je continuai d'avancer. Bientôt, quoique je fusse encore loin de l'Océan, je trouvai le flot clapotant entre les arbres, lourd, jaune et battant chaque tronc par vagues frangées d'écume. Le courant d'ailleurs était nul, ce qui me permit

d'arriver facilement jusqu'à la limite des palétuviers, au fond de la baie. Une fois là, je pouvais déjà distinguer ce qui se passait au large; mais j'étais trop loin, je voyais mal, et, puisque j'avais tant fait que de venir au théâtre, je voulais être aux premières places.

Devant moi, à l'une des extrémités du croissant formé par la baie, j'apercevais le flot qui passait rapide, courant vers la pleine mer, conséquemment laissant en dehors de son action le rivage où je me trouvais. Le meilleur et le seul endroit pour bien voir était à l'extrémité de ce croissant. Je résolus d'aller jusque-là, si je pouvais, en rasant les palétuviers pour être à portée de me réfugier dessous dans le cas d'une invasion soudaine du courant. La mer était mauvaise; mais, avec de la prudence et le voisinage des arbres, je pouvais atteindre mon but sans grand danger. Je partis.

L'émotion du péril doublait mes forces; j'arrivai très-vite et sans encombre jusque tout près des arbres de l'extrémité de la baie. Là le flot passait dans toute sa force, et si je ne m'étais pas tenu aussi constamment sur mes gardes, mon radeau eût été emporté comme une feuille, tant il se trouva subitement sous l'action du courant. Mais depuis quelques instants je n'avançais qu'à travers les branches; j'eus le temps de me re-

tenir à elles, et, me sentant arrivé aussi près que possible, je m'occupai de choisir une place d'où je pusse regarder à mon aise. Je la trouvai de suite; car un mince rideau d'arbres me séparait seul désormais du singulier cataclysme que j'étais venu contempler.

La mer continuait de courir avec une vitesse vertigineuse, mais sans autre bruit que le grondement de ses vagues. Elle passait lourde, presque plate, tant elle était épaisse. Cela ressemblait à une avalanche de boue de macadam se précipitant en silence vers un abîme inconnu. Naguère, à Naples, en voyant couler la lave du Vésuve, j'ai repensé à cette vase. Mais la mer l'emportait sur le volcan. L'eau est plus effrayante que le feu.

Aussi loin que ma vue pouvait aller, à perte de regards, je ne vis que ce flot. Une bise humide et froide sifflait dans l'air; le ciel s'était chargé de nuages, et les torrents de cette vase sans reflets déferlaient silencieux et mornes. Avec leur masse boueuse allaient pêle-mêle des branches, des fleurs, des feuilles, des quadrupèdes et même des oiseaux, tous morts. Des poissons emportés aussi, morts aussi, montraient par intervalles leurs écailles d'or ou d'argent souillées de boue. Végétaux et animaux, tout cela courait à demi enterré, brisé, froissé, vaseux, ayant

déjà perdu ses formes d'existence. On voyait que tout cela avait été pris par l'Océan et roulé longtemps dans ses vagues épaisses, où les poissons eux-mêmes ne pouvaient plus ni vivre ni surnager.

Je crus voir passer la mort, une mort immense, ensevelissant la nature entière sous son linceul de boue. Un frisson me prit à la nuque. Je rentrai la tête sous la forêt pour me soustraire à cette vue, et peu s'en fallut que je ne retournasse de suite à ma cabane. Mais la curiosité fut plus forte que l'horreur : je restai. Toutefois j'attachai mon radeau par ses deux bouts aux deux plus gros arbres que je trouvai à ma portée, et m'enlaçai d'un bras autour d'une branche dans la crainte de tomber. Mon aventure du tourbillon me revenait à l'esprit mêlée à cette mer, et j'avais peur d'être entraîné aux abîmes une seconde fois. Il faut avoir une Eurydice à reprendre chez Pluton, pour tenter à deux reprises l'empire des morts.

Ainsi installé, j'avais peu de chose à craindre, pourvu que les palétuviers qui m'abritaient ne fussent pas emportés; mais ils étaient solides, et formaient contre le courant un rempart véritable. Ainsi, lorsqu'une foule suit une grande artère de ville, les rues adjacentes à cette artère peuvent servir d'obser-

vatoires que la foule en mouvement ne fait qu'effleurer. Par le fait de la direction du flot, j'étais dans une rue adjacente à son avalanche, et de là je pouvais tout voir sans être emporté. J'abattis quelques branches qui gênaient ma vue, et me trouvai comme dans une stalle d'orchestre, avec l'Océan pour acteur et pour scène. A partir de ce moment j'oubliai tout pour regarder.

Longtemps, pendant une heure ou plus, je l'ignore tant j'étais absorbé, ce flot de mort déferla devant moi, ne charriant que des débris. Mais peu à peu la scène changea. Les arbres arrivaient. Bientôt ils devinrent si nombreux qu'on ne voyait plus qu'à peine la mer qui les portait. On eût dit une forêt sans fin naviguant à fleur d'eau. Presque tous étaient en feuilles, chargés de branches, et à la monotonie de leur verdure je reconnus des palétuviers.

Pendant longtemps leur avalanche uniforme déferla ainsi, sans autre bruit qu'un sifflement analogue à celui du vent dans les sapins. C'étaient les bruits combinés de la brise et du flot passant à travers ces torrents d'arbres. A part cela, rien ne troublait cette solitude en mouvement; elle ne portait pas un seul être animé, quadrupède ou oiseau, rien que des arbres et puis des arbres, comme dans l'Océan des

vagues sur des vagues. N'eussent été quelques rares aigrettes volant par intervalles au-dessus de cette verdure et l'éclairant de leurs lueurs blanches, on eût dit une forêt maudite dont Dieu avait retiré les êtres.

Mais subitement, comme par un coup de baguette magique, la scène changea, et, de déserte qu'elle était, se vivifia d'une façon bizarre. Au lieu des palétuviers et de leur verdure monotone, des arbres de toutes tailles arrivèrent pêle-mêle chargés de lianes, de fleurs et de plantes parasites, autant que mon domicile aérien lui-même. Presque tous étaient couverts d'oiseaux vivants, qui avaient l'air d'être parqués là par des mains humaines, tant ils étaient les uns sur les autres et bien rangés. Aucune espèce n'était mêlée à l'espèce voisine; aucun individu, même isolé, ne se montrait en dehors de sa catégorie. On eût dit le classement méthodique d'un muséum d'histoire naturelle.

Ainsi telle étendue d'arbres comportant peut-être une centaine de pieds carrés convoyait exclusivement des aras rouges; telle autre, des aras bleus. Ici défilaient les perroquets verts; là, les guaras rouges. Et il en passait ainsi de diverses espèces, surtout des perroquets, non point par milliers, mais par mil-

lions, comme passent des sauterelles au-dessus de la morne Afrique.

La presque totalité de ces naufragés de nouvelle espèce se tenait coite, silencieuse, et, pour ainsi dire, fichée sur la branche où elle était. Leurs ailes seules s'étendaient par moments pour soutenir leurs corps, quand le flot ou quelque choc les faisait osciller sur leurs mouvants perchoirs. Au-dessus et autour de chaque variété quelques oiseaux de même espèce voltigeaient en poussant des cris si discordants qu'ils dominaient les sifflements de la bise. De temps à autre un des sédentaires prenait son vol, se joignait à la bande aérienne, puis se mettait à voltiger, lui aussi, au-dessus de la place qu'il venait de quitter. Au moment où la cohorte emplumée commença d'arriver devant la pointe de l'île, quelques-uns, se détachant de leurs compagnons de naufrage, se posèrent sur les arbres qui m'abritaient, sans plus s'inquiéter de moi que si j'eusse été l'un d'eux. Vers la fin de cet étrange convoi, un grand ara bleu vint même se poser sur mon radeau, où il resta jusqu'à mon départ. La peur de la nature avait tout absorbé en eux, tout, jusqu'à la peur de l'homme, cet instinct si rationnel chez les animaux sauvages.

Au milieu des arbres, mais principalement sur

leurs troncs, des quadrupèdes apparaissaient vaguement, comme des écureuils entre des feuilles. Il y en avait de toutes espèces, à en juger par les échantillons que j'apercevais. Chaque tronc mort en convoyait plusieurs : les singes abondaient entre tous. Ils passaient, accroupis et tenant embrasée la branche qui les portait, comme s'ils avaient tenu leur dernière ancre de salut; aucun ne bougeait, et tous avaient l'air consterné.

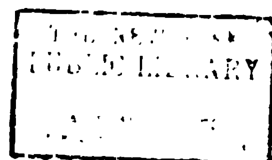
Longtemps l'étrange caravane défila ainsi. Je voyais bien que tout cela avait été surpris par la mer, entraîné à l'eau avec la forêt qu'ils habitaient, et s'en allait je ne sais où, dans la direction de mon banc, sur sa grève ou à quelque tourbillon. Mais je ne comprenais pas comment, rasant une terre, ils ne faisaient point effort pour échapper à l'Océan et bondir jusqu'à mes arbres. Les oiseaux surtout me surpassaient; à peine quelques-uns d'entre eux, rares et comme par hasard, se détachaient de la forêt pour venir dans l'île.

C'est que probablement la peur les paralysait, eux aussi, de même qu'elle m'avait paralysé à l'instant de ma descente au tourbillon. Leurs forces morales et physiques, leurs instincts comme leurs ailes étaient tombés dans la léthargie de l'effroi. Ou bien, qui

peut dire non? peut-être que tous ces naufragés, sachant sous eux, dans leurs eaux, leurs nids et leurs amours, voulaient les suivre jusqu'au bout. Est-ce qu'au jour où l'on perd ce qu'on aime l'envie ne nous prend pas souvent de descendre avec lui sous la terre de sa tombe? Leur patrie, leur famille, leurs aimés, c'était cette forêt, et, puisque tout cela s'en allait aux abîmes, ils s'en allaient avec elle!

Quant aux quadrupèdes, je ne tardai pas à comprendre par mes propres yeux qu'ils avaient raison de demeurer en place, et que leur instinct les éclairait mieux sur leurs possibilités de salut que ma prétendue intelligence. Je vis bientôt arriver le long de moi, à toucher les palétuviers les plus avancés, un gros tronc mort portant à ses deux extrémités un double panache de branches et de racines mortes. Large au-dessus de l'eau de sept à huit pieds pour le moins, long de cent pieds peut-être, il était encore si lourd malgré son manque de feuilles, que les flots le portaient ainsi qu'un navire, sans le rouler.

Son tronc, ses racines et ses branches étaient littéralement chargés d'animaux, comme l'arche sainte elle-même. Tous se tenaient là côte à côte, réunis par le danger commun, ne pensant plus qu'à la





Ils se tenaient dans une telle immobilité qu'on les eût dits tous empaillés.

crainte et ayant oublié pour un temps jusqu'à leurs premiers instincts. Ainsi, sur le gros bout du tronc, les jambes arc-boutées à droite et à gauche, pour tomber moins, deux chevrettes et un broquart passaient effarés. A côté d'eux, presque à les toucher, une panthère noirâtre, accroupie sur elle-même à la façon d'un chat, ne regardait seulement pas ses voisins. Sur le reste de l'arbre, pêle-mêle, des singes, un tamanoir ou fourmilier avec sa longue queue, des oiseaux, et jusqu'à un gros serpent verdâtre enroulé autour d'une racine, se tenaient dans une telle immobilité qu'on les eût dits tous empaillés.

Au moment où cette arche flottante passa devant moi, un peu après son passage, une des longues lianes qu'elle traînait à sa remorque s'accrocha à l'un des palétuviers avancés qui se trouvaient sur ma droite. L'arbre vira de bord comme un navire évitant de flot, et sa masse bousculant tout autour d'elle, arriva par un bout à six ou sept pieds de mes palétuviers. Aussitôt presque tous les animaux placés à cette extrémité, le broquart, une des chevrettes, le tamanoir et des singes se jetèrent à l'eau, chacun à sa manière, ainsi qu'un essaim de nageurs aux bains froids.

Le fourmilier seul arriva. Tous les autres dispa-

rurent emportés par le flot, noyés dans l'eau bourbeuse ou entraînés par les branches des arbres. Mais je vis distinctement le tamanoir parvenir jusqu'aux palétuviers entre lesquels j'étais. Il allait sans paraître se presser, avec sa queue flottante qui surnageait derrière lui comme un long gouvernail. Je le suivis du regard pendant quelque temps à travers les arbres, mais il ne tarda pas à disparaître derrière un d'eux. Quant au tronc mort, la liane qui l'avait un moment retenu avait cassé probablement, car il était déjà reparti, et je ne fis que l'entrevoir, caché qu'il fut aussitôt pour moi par les arbres en feuilles qui le suivaient.

Peu à peu, comme à la fin du défilé d'une foule, les quadrupèdes et les oiseaux devinrent de plus en plus rares. Les palétuviers recommencèrent à passer de même qu'au début, déserts, sans troncs morts, uniformes de verdure et de grosseur à ce point qu'on les eût dits tous sortis du même moule. Quoique mouvant, c'était monotone comme les rivages mêmes de mon île du côté de ces arbres. Cependant je restai encore là pendant quelque temps à regarder couler cette avalanche, sans même penser à m'en aller.

La faim seule me fit partir. L'heure de mon dé-

jeuner était passée depuis longtemps, et comme le théâtre nourrit peu, j'avais une vraie fringale. Dans le but de la satisfaire, je retournai à ma cabane, où je pris une cuisse de hocco, grosse comme une cuisse de dinde, du sel pimenté et une gourde de vin d'ananas; puis, tout en mangeant, j'allai reprendre place sur mon arbre. Je n'entendais ni ne voyais rien, et la curiosité ne m'en venait que plus fort de savoir si l'étrange convoi durait toujours.

Je montai, tenant d'une main mon os inachevé, et de l'autre la liane qui me servait de rampe.

Les arbres couvraient toujours la mer, emportés au flot qui, sans se montrer qu'à peine, les charriait vers le large. Ils formaient sur l'Océan un long sillage de verdure, que je n'estimai pas à moins de cinq lieues en longueur sur une lieue de large. C'était à croire que l'Amérique entière s'en allait en dérive, et je ne connais que les éruptions de lave vomies par l'Etna qui puissent donner une idée approximative de cette avalanche. Quant aux animaux, et même aux oiseaux, j'étais désormais trop loin pour les distinguer, et j'ignore s'il en passait encore par intervalles.

Mais ce qui me surprit pour le moins autant que cette forêt d'arbres noyés, c'est qu'en regardant du

côté des deux îles voisines de la mienne je ne les vis plus. Vainement je cherchai de tous côtés, me frottant les yeux comme un homme qui trouverait subitement la moitié de sa demeure emportée, je ne vis plus rien. Le flot les avait entraînées toutes les deux, ainsi qu'une partie de mon île elle-même, sur le côté de forêt qui regardait la terre ferme.

Cela commença de me troubler singulièrement. La mer courait toujours, et je distinguais à droite et à gauche de moi des arbres qui tombaient le long du rivage. Où s'arrêterait cette immense débâcle, et mon île n'était-elle pas destinée à s'en aller, elle aussi? Le sort des oiseaux, et surtout celui des singes s'enfouissant dans cette nappe de boue, me revenait sans cesse à la pensée. Je regardais d'un œil de moins en moins rassuré les progrès de la mer, c'est-à-dire la diminution de mon rivage, lorsqu'un nouveau changement qui se fit à l'horizon saisit à la fois mes yeux et mon esprit.

Depuis quelque temps les arbres devenaient moins pressés; dans leur sillage l'Océan apparaisisat çà et là par grandes taches jaunâtres, qui luisaient comme des flaques d'eau entre des champs de blés verts. Peu à peu, sur trois places situées à plusieurs lieues de distance les unes des autres, je vis cette verdure en-

traînée dans un mouvement circulaire, comme les eaux du gouffre qui m'avait saisi. Des abîmes semblables au mien se formaient évidemment et engloutissaient tout ce que charriait la mer. L'un d'eux était situé très-près de mon île, et je voyais distinctement, au-dessous de la colonne de pulvérin blanchâtre qu'il chassait dans l'air, les arbres tourner autour de lui comme dans une ronde et disparaître.

Bientôt autour de ces abîmes la mer devint libre, sans verdure; chaque gouffre avait dévoré tout ce qu'il avait attiré dans son orbite. Cependant, près du tourbillon le plus rapproché, que je regardais naturellement de préférence, quelques troncs morts, seuls revenus du fond des eaux, continuaient de flotter en dehors de l'action du gouffre. L'abîme semblait ne pas vouloir de ces épaves mortes; car, non loin de là, une espèce de remous, un contre-gouffre peut-être, les vomissait incessamment. A la lorgnette, je distinguais même chaque tronc sortant parfois de l'eau si subit et si droit, qu'on eût dit autant de géants se dressant sur les flots.

Cela me fit comprendre comme par une lueur soudaine de quelle façon j'avais naguère échappé à un gouffre semblable.

Toutes les épaves lourdes, peu flottables, telles

que les arbres chargés de feuilles, étaient englouties sans retour. L'abîme les déposait au fond de la mer, sur ces plages mystérieuses où tant de naufragés dorment

Dans les goëmons verts!

ou, plus probablement, il les livrait à un courant sous-marin, qui, après les avoir promenées sous l'eau pendant des centaines de lieues peut-être, les portait déformées à quelque plage lointaine. Les trois tourbillons que j'avais sous les yeux, et le mien par analogie, étaient, je pense, des bouches accidentelles de l'un de ces courants : ainsi de ce fameux gulf-stream qui va porter jusqu'au pôle nord les eaux, les végétaux et jusqu'à la chaleur des Amériques intertropicales.

Les arbres morts, au contraire, et ce qui était assez léger pour flotter naturellement, descendaient à l'abîme avec le reste, entraînés au fond de l'eau tout en restant à sa surface. Mais une fois là, chacun de ces débris remontait de lui-même, par sa propre légèreté, comme des bulles d'air ou des noyés de vieille date remontent du fond d'une rivière. Le courant sous-marin, malgré sa force, ne les pouvait pas garder.

La légèreté excessive de mon radeau m'avait sauvé. Après avoir heurté le fond du gouffre, comme faisaient probablement toutes les épaves vivantes ou mortes que le tourbillon entraînait, mon léger esquif avait rebondi à fleur d'eau, hors des vagues circulaires du tourbillon. Quant à expliquer comment nous n'avions pas été mis en pièces, mon radeau et moi, tout ce que je puis dire, c'est qu'au lendemain de l'accident je trouvai la crosse de mon fusil fêlée dans toute sa longueur, et sa plaque d'acier tellement bossuée, qu'aucun choc de ma part n'eût pu produire pareille chose. Il me paraît probable que ce présent de ma bonne grand'mère, solidement attaché sur mon radeau et le dépassant de quelques pouces, avait rencontré le sol le premier, par sa plaque, supporté tout l'effort du coup, et ainsi m'avait sauvé la vie.

Est-ce votre âme protectrice, ma chère aïeule, qui vint alors au secours du petit-fils que vous avez tant aimé sur cette terre? Ames de nos aïeux, vivez-vous encore assez de notre vie pour vous occuper d'elle là-haut? Je ne sais, mais ce que je vous jure, ô ma bonne grand'mère, c'est que j'ai précieusement gardé votre fusil à travers toutes les misfortunes de ma vie; que je l'ai là, dans ma chambre, avec votre

montre, et que souvent, bien souvent, en les regardant, moi je vis encore avec vous!

Quoi qu'il en soit, toutes ces suppositions, justes ou fausses, arrêtèrent fort peu mon esprit au moment où je les perçus. On résout mal des problèmes sous-marins quand l'existence est en jeu; ma situation du moment m'occupait trop pour me laisser le loisir de rêver. J'entendais distinctement tomber les arbres du rivage de mon île, et je voyais leurs cimes s'effacer par longues traînées comme des épis de blé sous les pas d'un moissonneur. L'Océan fauchait. La disparition de mes deux voisines, la vue des tourbillons, le souvenir du mien, cette immense débâcle d'arbres et d'eau terreuse, tout cela me faisait redouter quelque nouvelle mésaventure. Je ne pouvais plus rester en place, et, pour dire toute la vérité, j'avais peur!

Je descendis de mon observatoire, et me dirigeai vers la partie du rivage située sous le coup du flot, à droite de celle dont les palétuviers m'avaient servi de stalle. Ce que je vis là, et ce qui m'arriva par la suite, c'est ce que je vous dirai dans le chapitre suivant; veuillez m'y suivre encore, c'est la dernière étape de ma vie insulaire. A partir de ce moment j'ai vécu, non pas de la vie de tout le monde, hélas! car

il semble que mon pauvre être, prédestiné aux aventures, ne puisse pas rester en repos sur cette terre; mais enfin j'ai vécu plus ou moins avec mes semblables. Or, autant que vous, plus que vous, peut-être, je suis fatigué de ma solitude égoïste; fatigué de ce moi perpétuel qu'il me faut étaler sans cesse, puisque jusqu'ici j'ai vécu seul, et conséquemment n'ai pu vous parler que de moi. J'ai besoin de sortir à tout prix de cette existence solitaire, de retrouver des êtres de mon espèce, de vivre enfin de notre vie humaine d'affections échangées. Quand même les singes, eux aussi, seraient des candidats à l'humanité, pour parler comme un illustre écrivain, leur société ne me suffit plus : il me faut la nôtre. Pour l'amour de Dieu, ne me quittez pas au moment où je reviens près de vous.

---

# CHAPITRE XII

**Ce que peut l'Océan. — Une omelette au désert. — Déménagement pour cause de démolition d'un sol. — La reconnaissance d'un marcassin domestique. — Terres naissantes.**

Le temps des contemplations était passé. Je descendis de mon phare, et me dirigeai du côté du rivage où l'Océan me paraissait faire tomber le plus d'arbres. Je voulais juger par moi-même des progrès de la destruction, afin d'agir en conséquence : partir sur-le-champ, ou à mon aise après avoir fait tous mes préparatifs. Je me mis en route vivement, et arrivai bientôt au bord de la mer, guidé par le bruit des arbres qui s'écroulaient. Mais là je ne pus

rien voir sans m'exposer à être entraîné avec la forêt même ; il me fallut aller jusqu'aux palétuviers que du haut de mon phare j'avais cru voir rester immobiles. Je longeai le bord de la mer à distance, et arrivai enfin à une place favorable.

Le flot de verdure du matin était remplacé par une mer houleuse, qui battait l'île avec une violence indescriptible. Déjà presque toute la forêt ne se composant pas de palétuviers avait été emportée. Il n'en existait plus debout qu'une étroite bordure, et à la façon dont elle croulait sans cesse, il était facile de pressentir que le reste ne tarderait pas à disparaître de la même manière. C'était effrayant à voir, non-seulement par la crainte d'avenir qu'inspirait cette destruction, mais encore par le ravage du moment. Ceux-là seuls qui ont vu l'Océan à l'œuvre en pareilles circonstances peuvent imaginer le déchaînement formidable de ses flots.

La mer arrivait par vagues de médiocre hauteur, mais qui se ruaient sur l'île comme autant de béliers, et à chaque coup faisaient tomber une partie de forêt. Vainement la plage, coupée à pic par l'Océan, dominait les flots de plus de cinq pieds; la mer avançait toujours, ravinant la terre à sa base, sautant dessus par places et la désagrégeant sous ses vagues

chargées de débris. A chaque seconde, des portions de sol tombaient dans l'eau, s'y enfonçaient en se liquéfiant, et, quelles qu'elles fussent, de plusieurs pieds ou de plusieurs mètres de surface, la mer ne semblait pas même s'apercevoir de leurs masses englouties. Son flot destructeur revenait toujours le même, bourbeux, monotone et sinistre. Les troncs, morts ou vivants, qu'il roulait avec lui, accéléraient encore son œuvre. Il les lançait çà et là comme des poutres de catapulte, effrondrait tout sous leurs masses demi-flottantes, et, à la vague prochaine, reprenait en même temps et ses épaves, et les ruines qu'elles avaient faites. D'une étendue de forêt comptant deux lieues de long sur un kilomètre passé en profondeur, il ne restait plus qu'un vaste amas d'arbres flottants : rien que des débris engloutis. Ah! la mer, la mer! quand elle envahit un sol, il n'y a bien vraiment que Dieu qui la puisse arrêter!

Chaque fois qu'un gros arbre se trouvait sur une des parties atteintes, il tombait avec la terre qui le portait. Si fort, si garni de lianes, si touffu de feuillages et de racines qu'il était, il croulait au flot comme les plus petits, et souvent plus vite encore. Je le voyais peu à peu se dégarnir de terre par un de ses côtés, trembler de sa base à son faîte, ainsi qu'un

chêne sous la cognée du bûcheron, puis s'abattre dans la mer, à côté des troncs mêmes qui avaient aidé à le déraciner.

Pendant une demi-heure que je restai là, je comptai plus de trente gros arbres qui partirent ainsi, sur un espace de cent mètres environ que je pouvais examiner en détail. Quant aux arbustes, ils s'en allaient par centaines. Je ne les entendais pas même tomber, et à peine je les voyais disparaître. Tantôt ils partaient au flot tout droits, avec la terre de leur base, et ne se couchaient que dans la mer; tantôt, au contraire, retenus au rivage par les lianes enlacées à leurs branches, ils restaient là jusqu'à ce que le sol des lianes elles-mêmes fût tombé à son tour. Rien, rien de ce monde ne semblait pouvoir arrêter cette destruction!

Je crus que l'île entière allait ainsi s'en aller pièce à pièce, et, tout en examinant ce grand désordre, je pensais au sort prochain du massif de ma cabane. Mais peu à peu les palétuviers, sur un desquels j'étais, me firent prendre confiance et regarder tout cela avec une sorte de placidité contemplative. Vainement l'Océan en fureur détruisait le sol à côté d'eux, battait leur longue bordure verte, et venait écumer jusqu'à mes pieds; leurs cimes flexibles s'en-

fonçaient au flot sur leurs avant-gardes à raz de l'eau, mais elles reparaissaient de suite comme des blés courbés par une brise, et se redressant par derrière. Leurs racines enchevêtrées, revêtant le sol de leur lourd filet à mailles protectrices, semblaient le protéger invinciblement contre la fureur des vagues. Ils formaient déjà sur l'Océan un cap avancé de plus d'un kilomètre, dont le flot battait la pointe, mais sans l'arracher, tandis qu'à côté tout s'en allait. Les arbres flottants eux-mêmes, que la mer lançait sur leur phalange verte, cassaient bien çà et là quelques branches, mais sans déraciner rien, et disparaissaient dans leur méandre de feuilles comme des boulets dans une cible.

Cette résistance passive, mais jusque-là victorieuse, me rassura. Avec la mobilité de mon esprit, qui courait alors sans cesse d'un extrême à un autre, je me dis que le danger pour moi, s'il y en avait, était encore si éloigné que j'avais le temps de préparer mon départ à mon aise. Cervelle folle, oubliant le sort des palétuviers du matin, je me dis que la fureur de l'Océan devait tirer à sa fin; que si les palétuviers avaient tenu jusqu'ici, ils résisteraient jusqu'au bout, et arrêteraient ainsi la destruction, puisqu'ils entouraient les deux tiers de l'île. Plus

d'une lieue d'ailleurs séparait ma cabane du rivage inondé; je n'avais donc qu'à dormir sur les deux oreilles, et faire à mon aise tous les préparatifs de nourriture et d'embarquement que nécessitait mon dangereux voyage.

Toutefois la vue de ce grand désordre de la nature m'inspirait un désir de plus en plus vif d'abandonner ces contrées mal assises, où la terre, pas plus que l'Océan, ne restait en repos. Je me promis de partir dès le surlendemain, si le vent et l'état de la mer me le permettaient; car, lorsqu'on n'a pour tout navire qu'un radeau attaché avec des lianes, on ne s'embarque pas comme sur un bateau à vapeur, sans s'inquiéter du temps. Tout en retournant à ma cabane, je me mis à ruminer les préparatifs de mon prochain départ d'un esprit si absorbé que j'oubliai de tuer quelque chose pour dîner. Il était nuit pleine lorsque j'arrivai à mon domicile. J'avais faim, et mon buffet ne contenait pas ce qui s'appelle un radis bon à me mettre sous la dent. J'allai visiter mes collets les plus voisins : ils étaient vides. Je me décidai, quoique à regret, à m'attaquer à ma basse-cour.

Cela ne m'arrivait jamais, parce qu'autant je tuais des animaux sauvages sans même penser à m'api-

toyer sur leur sort, autant j'aurais eu de répugnance à égorger des animaux nourris et éduqués par moi. Jamais on n'a vu ménagère à serins manger ses élèves; or mes agamis, mes singes, etc., tout cela pour moi n'était à bien prendre que des serins en cage, des king's-charles de chambre, presque des enfants. Ils faisaient le charme de ma vie solitaire, et, pendant les jours de pluie, nous avions ensemble de grands dialogues, entretenus chez eux peut-être par des espoirs gastronomiques, mais pas chez moi. Dans l'état normal de mon existence, j'eusse jeûné tout un jour plutôt que de tuer un seul d'entre eux; et si, poussé par la faim, j'avais commis semblable philophagie, je crois, en vérité, que mon estomac lui-même eût éprouvé des remords.

Hélas! qui m'eût dit alors que bientôt tout cela devait mourir en ma compagnie! Oui, tout: et ces canards jaseurs, qui parfois me pondaient des œufs comme des poules; ces doux hoccos, aux petits cris mélancoliques me rappelant les piou piou des pierrots de nos rues; ces agamis au beau plumage, dont j'aimais tant l'esprit d'ordre et la familiarité sympathique. Tout, jusqu'à mes singes et mon sanglier lui-même, avec sa bonhomie sans vergogne, Maître Porthos, comme je l'avais surnommé, ce bon

valet qui supportait si bien mes bourrasques, pourvu qu'il eût toujours son quartier de viande ou ses ananas. Il devait périr comme les autres, malgré sa mine bien aise, son œil vif, son ventre rond, ses grognements, qui partout me suivaient d'une façon louangeuse! Mais n'anticipons pas sur l'avenir de ces morts dont je devais être le bourreau involontaire.

Pour le moment, j'avais faim : or ventre affamé n'a ni oreilles, ni cœur. De plus, je partais le surlendemain; il était peu probable que je pusse emmener tout mon monde, et d'ailleurs, une fois à terre, qu'en ferais-je? Assurément je ne les emporterais pas sur mon dos jusqu'à Cayenne, le tout pour leurs beaux yeux! Je tranchai d'un coup de sabre la tête du plus gros de mes canards, qui devait peser dans les six à sept livres pour le moins. Puis, pendant que je plumais mon futur rôti, l'idée me prit de me réconforter un peu des émotions du jour et d'une souffrance indéfinie qui commençait déjà de miner peu à peu mes forces. J'augmentai mon menu d'un plat que je ne me donnais que dans les grandes occasions : je me fis une omelette au lard.

Une omelette? direz-vous. Et avec quels œufs, quel beurre, quel lard, quelle poêle surtout?

Avec des œufs de pigeon dénichés la veille dans une des îles emportées;

Avec de la graisse de tortue, qui vaut le meilleur beurre de France;

Avec du lard, c'est-à-dire de la chair de sanglier desséchée au soleil, ce qui ne valait pas le diable;

Enfin avec une poêle, une vraie poêle en palissandre.

Ici vous direz que je suis par trop voyageur-romancier, parce que le palissandre sert à faire des fauteuils et non des ustensiles de cuisine.

Je répondrai que le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable; qu'au désert on fait flèches de tout bois, et que, n'ayant à ma disposition que beaucoup de bois et pas de fer, j'avais pris du palissandre. Ma poêle de nouvel acabit eût même été très-bonne, si elle n'avait pas pris feu à chaque omelette, comme un narrateur contredit. Mais, quoi qu'il en fût, c'était une poêle, une vraie poêle, n'en déplaise à votre incrédulité.

Partant de ce souvenir, que je m'étais quelquefois fait la barbe avec de l'eau chauffée dans un cornet de papier, et qu'en conséquence je pourrais bien faire chauffer de la graisse dans du bois, je m'étais suc-

cessivement façonné une marmite et une poêle de même métal. La marmite s'était sottement enflammée, puis cassée dès la première épreuve. Alors j'avais pris le parti de glaiser la poêle en dessus et en dessous : elle avait résisté. Toutefois je ne m'en servais que très-rarement, parce que je la ménageais, et surtout parce que je n'avais pas tous les jours de la graisse de tortue et encore moins des œufs.

Mondit canard, assisté de ladite omelette et de trois ou quatre verres de vin d'ananas, me constitua un souper succulent pour ma position. L'idée de partir définitivement le surlendemain m'avait remis du cœur au ventre, comme on dit; car rien ne ranime aussi complétement un homme qu'une résolution bien prise, assaisonnée d'un bon repas. Afin de compléter mon bonheur de ce jour, je m'offris même un extra que je ne me permettais également que dans les grandes circonstances, à savoir deux pipes. J'avais retrouvé dans ma malle des engins à fumeur de diverse nature, avec un peu de tabac, trop peu, par malheur: de telle sorte que je le réservais comme la prunelle de mes yeux et ne fumais qu'une seule pipe par semaine. Mais je partais le surlendemain! Qui donc, quand il franchit son Rubicon, ménage ses

magasins? Je fumai deux pipes de suite en délectant chaque bouffée, malgré le goût et l'odeur de moisi qu'exhalait mon tabac. Puis, l'âme et le corps contents, je m'endormis, sans plus songer à mes dangers, que l'hirondelle, en été, ne songe aux périls de l'automne futur!

Selon l'habitude que j'avais prise par les longues nuits de mon existence solitaire, je me levai aux premières lueurs du jour, et aussitôt habillé, ce qui veut dire nanti d'un pantalon et d'un chapeau, je descendis de ma cabane. Mais, au pied même de mon arbre, j'entrai dans le sol jusqu'aux chevilles. Sans m'étonner de si peu qu'un bain de pied à la vase, parce qu'aux lendemains de chaque grande pluie cela m'arrivait du matin au soir, je voulus me mettre en marche pour aller à mon radeau; j'enfonçai de la même manière, et sans les racines que je rencontrais à chaque pas, je serais entré jusque par-dessus la tête.

Alors j'examinai les arbres qui m'entouraient : aucun ne portait traces de pluie, mais le sol était tout détrempé. Des amoncellements de feuilles et de menu bois s'étalaient çà et là entre les pieds des arbres, comme après le passage d'un fleuve débordé. On voyait que la mer était venue là, et, qui

sait? peut-être avait battu à grand bruit le massif, pendant le lourd sommeil de mon copieux repas. L'espèce de volière en branchages et en lianes où j'avais établi ma basse-cour, à quelques pas de mon domicile, était enfoncée dans la boue de près d'un pied. Les vingt-cinq à trente oiseaux qu'elle contenait, montés sur leurs plus hauts perchoirs, se tenaient dans une immobilité silencieuse, au lieu de courir à terre en bavardant selon leur coutume. Mon sanglier, que j'attachais depuis quelques jours à cause d'un jaguar que j'avais vu rôder sur l'île, était dans la vase jusqu'au ventre et s'y délectait d'une façon béate. Enfin un jeune tapir, capturé de l'avant-veille et attaché à un tronc voisin, se tenait debout, appuyé à son arbre sur ses pattes de devant, tandis que ses jambes de derrière, enfoncées dans le sol jusqu'aux cuisses, semblaient soudées sur place.

Je regardai du côté de la plaine. Sur les limites de mon massif, quelques arbrisseaux debout la veille étaient couchés à terre. Avec peine, en enfonçant dans le sol à chaque pas, j'arrivai jusqu'à eux sur la prairie même. Là, une scène de désolation qui est restée fichée dans mon souvenir s'offrit à ma vue.

Aussi loin que je pouvais voir, la plaine était toute

semée de flaques d'eau. Dans sa partie basse, à la place du lac, un large torrent s'était formé, roulant une eau terreuse, chargée d'herbes et d'arbres. Deux des massifs voisins, que j'avais laissés la veille au soir élevant au-dessus de la prairie leurs grands dômes de verdure, étaient couchés à terre, dans un fouillis qui les faisait ressembler à deux grands abatis de bois en exploitation. Un autre était en train de tomber, et de loin je vis même un de ses arbres se coucher lentement dans la boue. Çà et là, sur la plaine, des animaux sauvages, immobiles, beuglant, avaient l'air d'avoir été pris d'une paralysie soudaine. Leurs jambes, entrées dans le sol comme dans une glu, ne pouvaient plus avancer. Il y avait entr'autres un grand cerf qui était, pour ainsi dire, fiché en terre, à cent pas de moi, bramant et tendant de mon côté sa tête branchue comme s'il avait voulu me demander secours.

Pendant plusieurs instants, je restai, en quelques sorte, pétrifié à la vue de cette scène de mort. Cependant il fallait prendre un parti. L'avalanche de la veille avait évidemment passé sur mon île, y avait délité le sol, et menaçait de tout emporter. Je n'avais plus qu'à gagner mon radeau comme je pourrais, et à partir.

Mais partir où? de quel côté? Si la mer était dans l'état de la veille, comment gagner la terre à contre-courant? Comment flotter sur ces ondes tourmentées, qui roulaient enseveli tout ce qu'elles portaient? De quelle façon gagner seulement mon radeau, à travers cette plaine inondée dont le sol s'enfonçait sous les pieds des animaux sauvages eux-mêmes?

Pendant près d'une heure, je fus pris d'un de ces accès d'irrésolution tumultueuse où les projets se heurtent dans l'esprit, si pressés et si contraires, qu'on ne sait auquel s'arrêter. Tantôt je voyais par le souvenir les noyés de la veille défiler devant moi; je me sentais emporté avec eux, étouffé comme eux dans ces ondes de boue: et alors je renonçais à toute pensée de départ. Tantôt, au contraire, mes oreilles s'emplissaient du cri des animaux qui bramaient autour de moi: je fixais du regard, çà et là, leurs corps scellés sur la plaine comme des taches vivantes, mais immobiles: et alors je voulais partir, partir de suite, fuir à tous risques ce vaste enterrement de vivants, qui bientôt peut-être allait monter d'eux à moi.

Cependant, sachant par expérience que ce qu'il y a de plus funeste au monde est d'agir sans réflexion,

je m'assis sur une racine pour calmer mon cerveau à coups de volonté, penser à ce que j'avais à faire avant de prendre un parti. Au bout d'un quart d'heure environ, voici à quoi je me résolus, et ce que j'exécutai sur-le-champ.

Mon île s'en allait comme s'en étaient allées mes deux voisines, comme avaient dû en partir bien d'autres plus grandes et plus vieilles, à en juger par l'avalanche d'arbres et de boue que j'avais vue passer la veille. Je ne pouvais point y rester, à peine d'y trouver, peut-être dans la journée même, le sort des animaux que j'entendais gémir autour de moi. A tout prix je devais gagner mon radeau. J'essayai de me mettre en marche à travers la plaine; mais, au dixième pas, j'entrai jusqu'au ventre. Si, grâce à mon fusil, je n'étais point parvenu à trouver une racine qui me permît de retourner dessus jusqu'au massif, je crois que toutes mes caravanes eussent été finies.

Sans trop m'effrayer ni me décourager, je revins à mon arbre. J'avais retenu d'un roman de voyage dans l'Amérique du Sud que des chasseurs, tombés dans des boues de l'Amazone, s'en étaient tirés à l'aide de planches. De plus, j'avais vu à Paris, chez un de mes amis, des raquettes en peau de renne,

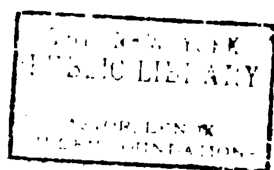
qu'il avait rapportées du Canada, où les habitants s'attachent ces raquettes aux pieds, comme les Hollandais s'attachent des patins, et de cette manière marchent sur des masses de neiges sans entrer dedans. Ces deux souvenirs, se combinant presque instantanément dans mon esprit, me fournirent un moyen de sortir d'embarras.

Je montai à ma cabane; là je pris la planche qui sur mon ancre me servait de sommier peu élastique. J'en fis quatre morceaux : j'en attachai un à chaque pied, et les deux autres aux extrémités de deux bâtons qui me servaient de cannes de commandement pour enseigner l'exercice à mes singes. Cela fait, après m'être essayé sur le sol de mon massif, je me mis en route bravement. L'idée était bonne, car je pus marcher sans enfoncer qu'à peine.

J'avais un grand quart de lieue à faire dans cet équipage avant de gagner les palétuviers, où j'espérais trouver un sol ferme. Cela me demanda plusieurs heures, et à deux ou trois reprises je fus obligé de m'asseoir en route, sur des troncs ou des racines d'arbres à fleur de vase, tant j'étais exténué de fatigue. La terre collait à mes pieds, ou plutôt à mes planches, à chaque pas, et il me fallait constamment faire effort pour m'arracher. Cinq ou six




L'idée était bonne, car je pus marcher ainsi sans enfoncer qu'à peine.



fois je faillis tomber ou enfoncer malgré tout; mais enfin, tant bien que mal, épuisé, baigné de sueur, taché de boue de la tête aux pieds, j'arrivai aux palétuviers.

Là j'ouvris quelques huîtres avec mon sabre, que j'avais eu soin d'emporter ainsi que mon fusil, et, ce jour-là comme bien d'autres, je déjeunai de ce seul plat.

Mes huîtres avalées, je me remis en route. Le sol, c'est-à-dire les racines de palétuviers avaient tenu bon. Je longeai le rivage sous ces arbres jusqu'à l'endroit où était mon radeau, et allai de suite reconnaître l'état de la mer. Elle était comme la veille, houleuse, impossible à tenir sur une aussi frêle embarcation que la mienne. De plus, un vent très-vif soufflait de terre, c'est-à-dire, en sens opposé à ma direction. Je ne pouvais même pas penser à partir; je revins à ma cabane de pêche. Là, je soupai d'une aigrette, et, à force de le vouloir, je dormis pendant une partie de la nuit.

Dès le matin je retournai à la mer : même temps que la veille. Alors j'allai jusqu'à la lisière des palétuviers, sur la prairie où était le bosquet de ma cabane, afin de voir s'il était encore debout, et ce qui restait de l'intérieur de l'île.

Hélas! pas grand'chose, je vous jure! La mer avait évidemment recommencé à battre pendant la nuit et la journée précédentes. A force de gagner du terrain, elle avait coupé l'île en deux parties. Les palétuviers eux-mêmes avaient été emportés sur le chemin de sortie de l'avalanche; l'Océan victorieux passait entre leur bordure verte par une large trouée. De plus, ses flots, s'étalant de tous côtés sur la plaine, l'avaient complétement délitée à force de l'inonder et de la battre. Puis, prenant de plus en plus possession du sol, ils avaient conquis presque tous les massifs eux-mêmes, malgré leur élévation. Sur la prairie entière, c'est-à-dire sur un espace de trois à quatre lieues peut-être, il ne restait plus debout que la ceinture brisée des palétuviers et trois bosquets amoindris, parmi lesquels je reconnus le mien.

Quant à mon palmier-observatoire et au massif qui l'entourait; quant aux trente à quarante îlots d'arbres qui, avec lui, garnissaient la plaine; quant à la plaine elle-même et à la forêt de son rivage, tout gisait à la mer. Une vaste nappe d'eau, ou plutôt de vase épaisse, s'étalait à leur place. A peine, çà et là, quelques entassements verts, seuls vestiges des massifs disparus, marquaient encore à fleur de boue

les lieux où des milliers d'arbres s'élevaient naguère. C'était tout ce qui restait de cette oasis, la veille encore, si pleine de verdure, de séve, de cris, de vie équatoriale chaude et luxuriante!

Partout régnait un morne désert dont le grondement monotone de l'Océan troublait seul le silence. On ne voyait pas un seul oiseau dans l'air, pas un poisson sur la vase : rien, qu'une nappe de boue entourée d'un rideau d'arbres, à travers lequel déferlait un torrent. Je me sentis tomber dans cette tristesse sans nom qui doit abîmer les inondés de nos vallées, quand ils voient leur demeure ensevelie sous les eaux. C'était pire encore; car, le fleuve parti, l'inondé de nos terres retrouve son sol et jusqu'à sa masure; pour moi, tout était enfoui sans retour, perdu en vase, disparu comme un mort jeté à la mer et dont le flot lui-même ne garde pas trace. Encore quelques jours, quelques heures peut-être, et les palétuviers cédant sur toute leur étendue, il ne resterait plus rien, pas même un nom, de cette terre qui avait fait ma vie pendant plus d'une année!

Je rentrai sous les arbres, l'âme navrée comme au sortir d'un convoi de famille. Jamais je n'avais tant aimé mon île que ce jour-là.

Cependant ma tristesse même m'inspira l'idée que je pourrais peut-être profiter du reste d'existence du massif où était ma cabane, pour y aller en radeau et prendre ce qui pourrait rester de mes effets et de mes animaux. Cette pensée ranima quelque peu mon être brisé. Je réussis à sortir mon radeau des palétuviers, afin de naviguer sur ce qui était naguère une plaine. Excepté à la place du lac, où l'Océan passait par vagues torrentueuses, tout le reste de la nouvelle mer, dans la partie entourée de palétuviers, gardait une immobilité sépulcrale. C'était un peu de peine à me donner, un peu de danger à courir; mais j'en avais déjà tant subi ! Un peu plus, un peu moins: le danger, quand on s'y trouve, c'est comme le galon: on en prend peu à peu, et on n'en saurait trop prendre, car on n'en a jamais son content!

Aux approches de mon massif, je fus saisi d'un serrement de cœur indicible, ce serrement craintif qui prend l'être entier quand on franchit le seuil d'une demeure chérie, quittée depuis longs jours, et dans laquelle on ose à peine entrer. Je me reprochais silencieusement ces pauvres animaux que je n'avais pas même pensé à délivrer avant mon départ, et qui devaient être morts de faim ou noyés sur place. Je poussai mon radeau aussi près que pos-

sible, jusque sous les arbres, et là, je mis pied à terre avec défiance, craignant d'enfoncer dans la vase. Mais le sol n'était pas plus en eau qu'au moment de mon départ. Alors j'attachai mon radeau à une liane, et, d'un pas anxieux, me dirigeai vers l'arbre de ma cabane.

Sanglier, tapir, oiseaux, tout était à la place précise où je les avais laissés. Les oiseaux, qui de ces deux journées n'avaient rien mangé, avaient l'air très-abattus. Cependant ils retrouvèrent des forces et du gosier pour saluer ma venue libératrice. Je leur donnai de suite quelques racines de manioc, dont j'avais un petit magasin à côté de leur volière. Le sanglier et le tapir étaient couchés dans la boue, et ne donnaient plus signe de vie que par les mouvements de leurs têtes, qu'ils soulevaient à chaque instant comme pour respirer. Ils ne se dérangèrent point quand je passai près d'eux, et Porthos n'eut pas même l'air de me reconnaître, — ce qui était naturel de sa part, car j'avais les mains vides.

Je montai à ma cabane: tout s'y trouvait en place comme la veille au matin. Mes deux singes, qui, par privilége de naissance, logeaient à côté de moi, m'accueillirent avec des gambades surhumaines. Je leur donnai quelques noix; puis, profitant de la conser-

vation inespérée de ma demeure, je chargeai sur mon radeau tout ce que je pus emporter, y compris mes oiseaux et mes singes. Je voulus même y mettre le cochon, et dans ce but j'essayai de me faire suivre par lui comme de coutume; mais à peine fut-il détaché, qu'il profita de sa liberté pour se vautrer plus avant dans la boue et en retirer un gros os enterré sous lui. Puis, en grognant et son os aux dents comme un vrai chien de cour, il prit sa course vers le centre de mon massif et je ne le revis plus. J'avais autre chose à faire que de le suivre ou de l'attendre; je donnai la liberté au tapir, et rejoignis mon radeau.

Là, j'eus d'abord l'idée de m'embarquer de suite, afin de profiter d'un reste de jour pour retourner sous les palétuviers et passer la nuit dans mon hangar de pêche. Mais je ne pouvais me résoudre à quitter ma cabane, et peu à peu, le sentiment faisant taire la prudence, je me décidai à passer la nuit là, en attendant que le vent, qui soufflait toujours de terre, eût enfin changé de direction. J'avais des chances pour être écrasé, si mon massif éprouvait le sort des autres; mon radeau pouvait être brisé par quelque chute d'arbre, et avec lui mon seul espoir; mais qui donc, ayant un cœur, a laissé sa maison ou son navire au premier souffle d'une tempête? Qui donc,

en quittant une chambre aimée, qu'il allait perdre pour toujours, n'a pas retourné la tête et n'est point revenu maintes fois sur ses pas, comme pour ramasser la dernière parcelle des jours qu'il faut quitter?

Je distribuai à mes pensionnaires le corps de l'un d'eux, mort noyé dans la boue. Ils le dévorèrent si complétement, qu'il n'en resta que les plumes des ailes. Cela fait, j'attachai mon radeau à l'endroit le plus sec que je pus trouver, c'est-à-dire que je le mis hors portée de la chute des gros arbres. Puis, après avoir soupé tant bien que mal avec un second canard, je montai à ma cabane, et là m'étendis pour dormir. Mais ma volonté, cette fois, ne fut pas la plus forte; mon corps et mon cœur avaient trop souffert pour obéir. Le sommeil ne vint pas, et je passai toute la nuit debout, tantôt écoutant les bruits lointains de la mer, tantôt en proie à mes souvenirs, et repassant comme sur un livre ouvert toutes les pages de ma vie.

Alors l'idée me vint de laisser du moins, si je pouvais, une trace quelconque de mon passage sur cette île, qui allait s'effacer du globe peut-être, mais qui peut-être aussi, refaite et agrandie, deviendrait l'embryon d'une grande terre. Je pris mon couteau, et,

lentement, à mon aise, en grosses lettres d'un pouce de haut, je gravai l'inscription suivante sur la partie du tronc de l'arbre à laquelle était adossée ma cabane :

« Je suis resté sur cette île du 25 novembre 1826
« au 6 mars 1828. En la quittant, j'en prends
« possession pour la France, et lui donne le nom
« de *Caroline*.

« Robin Jouet,
« Soldat au 3e d'infanterie de marine. »

L'aube me surprit comme j'achevais cette inscription. Je partis. Le soleil se levait radieux, et une brise du large ridait légèrement la surface des flots. Je regagnai sans peine mon hangar de pêche, et de là me dirigeai vers la pleine mer.

Au sortir de la baie, j'arrêtai un instant mon radeau, et me mis debout afin de regarder une dernière fois ces lieux où j'avais été heureux.

Le soleil, en plein levé, dardait d'aplomb sur les palétuviers ses rayons enchanteurs qui dorent tout ce qu'ils éclairent. La forêt submergée de l'avant-veille semblait s'être arrêtée en mer, à partir de mon île jusqu'à perte de vue dans la direction du banc de mon naufrage. Au-dessus d'elle, comme au-dessus

d'une plage naissante, des millions d'oiseaux volaient par bandes en tourbillonnant dans l'espace, et se posaient tout à coup à certains endroits. On eût dit qu'ils cherchaient et trouvaient des places nouvelles où fixer leurs nids. A la lorgnette, je crus même distinguer des singes qui agitaient les hautes branches, comme s'ils eussent été sur des arbres vivants. La mer, encore épaisse, s'en allait portant à cette forêt échouée les flots de son limon générateur. Des promesses de reconstruction terrestre semblaient sourdre de partout, et un mystérieux espoir de vie nouvelle germait dans mon cœur comme dans la nature. Je partis presque consolé, et désormais, tout entier au voyage, je hissai ma voile. Une faible brise la prit, et, malgré le courant contraire, je me vis avancer lentement dans la direction de la terre ferme.

---

## CHAPITRE XIII

**Une traversée en radeau. — Branle-bas de combat. — Les savanes du cap Nord. — Morts de bêtes et agonie d'homme. — Une tasse de bouillon rêvée à propos.**

Pendant trois heures environ, je naviguai ainsi: avançant lentement vers la côte, que je ne voyais pas encore; me retournant par intervalles vers les restes de mon île, pour juger de ma vitesse et jeter comme un dernier regard sur le passé. Peu à peu les contours des palétuviers, effacés par la distance, se déformèrent dans le lointain; je ne vis plus que leurs cimes, qui, voilées à leur base sous la brume des flots, me semblèrent monter dans le ciel, par

l'effet d'un mirage analogue à celui de mon arrivée. Puis enfin tout disparut : l'Océan, l'espace, la brume, avaient dérobé l'île entière à mes yeux. Je me trouvai encore une fois en pleine mer, sans autre horizon que celui du ciel et des flots.

Je pense que je dus faire, pendant ces trois heures, une lieue ou deux tout au plus. C'était bien peu, en comparaison de ce que j'avais à faire, c'est-à-dire une dizaine de lieues, d'après mon estime, qui était mauvaise. C'était beaucoup, avec un courant contraire et une embarcation aussi lente que la mienne. D'ailleurs j'avais confiance, ce qui, en mer comme dans la vie, est le point principal; confiance dans la ténacité de ma résolution d'arriver à terre; confiance surtout dans la Providence, qui, selon mon jeune jugement mûri par la solitude, m'avait trop de fois sauvé pour ne pas me sauver encore.

Préparé de longue date à cette traversée, j'avais pièce à pièce fait de mon radeau une variété de navire, capable de tenir la mer même par un gros temps, et conséquemment moins susceptible de se briser en route. Le radeau primitif de mon naufrage, modifié par le temps et l'expérience, s'en était allé en détail comme le fameux couteau de mon grand-père, comme mes premiers rêves, comme un peu tout dans

la vie! à peine il en restait quelques amarres, et encore! J'avais remplacé le plancher de tiges de feuilles par des troncs de bois véritable, des troncs de balsa, que j'avais trouvés échoués sur un rivage de mon île, et que je sus plus tard venir du Pérou, où on les emploie précisément à faire des radeaux de fleuves. Je l'avais pourvu d'une quille mobile de mon invention, d'un gouvernail, d'une espèce de cabestan, de trois ancres et d'un mâtereau avec deux voiles en fin paillasson, qui prenaient le vent tout aussi bien que des voiles véritables.

Comme embarcation, cela ne ressemblait à rien du tout. C'était une variété de train de bois flottant, bizarre, étrange, sans formes reçues, lent comme une tortue. Mais enfin je l'avais essayé plusieurs fois dans ma baie, par des mers assez mauvaises : il était solide sur l'eau, et assez apte à profiter du vent pour marcher même au plus près. Sur toutes choses, je pouvais rester dessus pendant plusieurs jours s'il le fallait; car il était assez fort pour porter, non-seulement ma personne et celles de mes animaux, mais des provisions autant qu'il me plairait d'en embarquer. J'avais dessus jusqu'à de l'eau douce enfermée dans un tronc d'arbre creusé. Jugez du reste! C'était une vraie barque hollandaise, une jonque de Chine, avec

toutes les nécessités de la vie,..... sauf la famille, hélas!

Au bout de trois heures environ, la brise cessa. Dès lors, comme le flot continuait de courir en sens opposé à ma direction, je dus jeter l'ancre pour ne point être emporté en recul, et perdre ainsi la route que je venais de faire. C'était un des moments critiques du voyage. Mon ancre, ou plutôt mon grappin tiendrait-il? Tout le succès de ma traversée reposait sur lui; aussi en avais-je emporté trois, et chacun d'eux fabriqué de mon mieux avec de forts morceaux de bois vert chevillés les uns sur les autres. J'avais même poussé la précaution jusqu'à couler dans l'un d'eux, le plus gros, deux livres de plomb de chasse, le meilleur de ma provision. Chacune de ces ancres portait en outre, çà et là, quelques chevilles sortantes et pointues en guise de dents d'arrêt. Mais j'avais eu beau m'ingénier, le moindre grappin de fer eût valu mieux que cela, et, pour résister à des courants aussi violents que ceux de ces mers, mon pauvre bout de bois était bien faible; je le sentais. Aussi fut-ce avec un vif sentiment de joie que je le vis prendre de suite, et m'arrêter comme eût pu le faire une ancre véritable.

Selon toutes probabilités de marées, j'avais plu-

sieurs heures à rester là; j'en profitai pour faire le déjeuner de mes commensaux et le mien. J'avais trouvé sous les palétuviers deux agoutis, l'un noyé de la nuit, et l'autre près de l'être. Je partageai l'un tout cru à mes animaux, qui l'avalèrent en quelques secondes; puis je mis rôtir l'autre à mon fourneau de mer, comme j'appelais une écaille de tortue remplie de terre sur laquelle je faisais les feux de mes repas quand je pêchais : ce fut mon dîner. Tout en le digérant, je m'endormis d'un œil, en voulant me réveiller et me réveillant incessamment pour ne rien perdre d'un vent favorable ou de la prochaine marée. Comme j'avais à naviguer pendant toute la nuit probablement, et peut-être toute la journée du lendemain, selon le temps, je voulais me mettre en forces autant que possible, sans cependant allonger ma traversée.

Le mouvement du radeau, qui évitait de flot au courant contraire, me fit lever tout à fait. Je hissai l'ancre, à grand'peine malgré mon cabestan. Tandis que je la rangeais à sa place, je vis venir vers moi, sur la mer, une bande d'animaux qui grognaient comme de véritables sangliers qu'ils étaient. Ils arrivaient par le côté de mon île, formant sur l'eau un triangle semblable à celui que forment les oies dans

l'air, nageant avec une telle facilité que, bien qu'ils fussent à une assez grande distance, ils me rattrapèrent très-vite. Mais, à quarante mètres de moi environ, le sanglier de tête, et les autres par suite, semblèrent hésiter. Le désordre se mit dans leurs rangs; il décrivirent un demi-cercle autour du radeau, et j'entendis s'élever de la bande un grognement très-significatif de déception. Évidemment ils m'avaient pris pour une terre, un arbre échoué, je ne sais, quelque chose enfin sur quoi ils comptaient se reposer.

Ce spectacle n'avait d'ailleurs pour moi rien d'insolite. Autour de mon île, notamment dans la baie dont je vous ai parlé, j'avais plusieurs fois vu et même tué à la mer des animaux qui allaient d'une rive à l'autre. Mais le sanglier de l'Amérique méridionale est encore moins policé que le nôtre, et tout petit qu'il est, c'est une des rencontres les plus capricieusement dangereuses des déserts sud-américains. Seul, il n'est pas plus redoutable que nos cochons domestiques; mais il ne va guère que par bandes comptant depuis vingt animaux jusqu'à mille et au delà, qui passent tout le temps où ils ne mangent point à aiguiser leurs défenses sur les racines des arbres. Pour peu qu'une de ces bandes s'irrite

contre quelque chose ou en veuille goûter, ils foncent dessus tous ensemble, sans s'occuper de rien que de satisfaire leur fougueux caprice. Puis, renversant l'ennemi sous leur choc presque irrésistible par sa simultanéité soudaine, ils le lacèrent avec leurs défenses tranchantes et le mangent, quel qu'il soit, animal ou végétal, racine, homme ou jaguar. Un jour, dans le lac, j'avais été non pas mangé, mais culbuté par une bande de cette espèce, et je n'avais dû mon salut qu'à un plongeon fait à propos. Je connaissais mon monde.

Pendant quelques instants, je me bornai à examiner ces nouveaux compagnons de traversée. Évidemment ils considéraient mon radeau ou ma personne avec une attention et des grognements de plus en plus marqués d'hostilité. La fantaisie passait par leurs têtes de monter à l'abordage de mon radeau ou de se ruer dessus et de le briser, ne fût-ce que par instinct de destruction. Ils étaient quarante à cinquante, qui tournaient et retournaient en grognant comme pour s'exciter à la lutte. Chat échaudé craint l'eau froide : je tirai mon sabre, et armai mon fusil. Puis, pensant qu'une démonstration visuelle de forces les effraierait encore plus qu'un coup de feu, je frappai vivement l'eau avec mes rames, en faisant autant

de remue-ménage aquatique qu'un apprenti rameur à son début.

Soit que cette manifestation armée ait suffi pour leur enlever toute idée agressive : soit plutôt qu'ayant affaire ailleurs et me regardant comme bon à rien, ils ne m'aient pas jugé digne d'un temps d'arrêt : ils parurent renoncer à leur projet d'abordage. Je les vis se réunir en un conciliabule dont les grognements, uniformes pour mon oreille humaine, me firent l'effet d'une acclamation d'unanimité. Puis presque aussitôt, reformant ses rangs dans le même ordre qu'à l'arrivée, toujours grognante, nageant si bien côte à côte qu'on eût dit un gros poisson à fleur d'eau, la bande reprit sa course dans la direction de la terre ferme.

Je croyais en avoir fini avec elle, lorsqu'à l'instant où elle arriva par mon travers en me dépassant, l'un d'eux se détacha et vint droit à mon radeau. C'était un souper tout trouvé; je pris mon fusil et mis l'animal en joue, attendant pour tirer de l'avoir à bout portant. Mais presque aussitôt je reconnus Porthos, à la corde qu'il traînait à sa remorque attachée autour de son cou. Je relevai mon fusil, et, oubliant les oublis de cet enfant prodigue, je le fis monter sur mon radeau, où il s'établit dans un



Je reconnus Porthos, et je le fis monter sur mon radeau.

coin, comme s'il avait habité là depuis sa plus tendre enfance.

Quant à ses compagnons, ils continuèrent à nager dans la même direction que moi, mais en allant bien plus vite, de sorte que je les perdis de vue au bout de quelques minutes. Il était évident qu'ils faisaient route vers la côte comme moi, et que leur instinct leur enseignait à la fois le voisinage d'une terre, leur direction et jusqu'à l'heure favorable de la traversée. A la rapidité de leur nage et avec le courant qui les portait, ils devaient arriver en une seule marée. C'est un des exemples les plus curieux d'émigration animale que j'aie jamais vus, et cela seul, à mon sens, suffirait pour prouver l'intervention divine dans les affaires de ce bas monde.

Hasard! dira-t-on. Pur hasard dont mon imagination a fait un enchaînement de faits réglés par une volonté providentielle! Hasard! qui pousse à temps voulus, selon les besoins de leurs espèces, les hommes vers la jeune Amérique, les pécaris vers la terre, les hirondelles dans le sud! Hasard! qui gouverne la nature entière, depuis le ciron caché dans les herbes jusqu'au soleil des cieux, avec un ordre si admirable que l'homme ne rêve même pas machine plus merveilleuse en ses évolutions! Hasard! qui nous a faits

et qui nous mène, nous, ces types achevés, ces résumés complets de tous les êtres animés de notre globe terrestre! Ah! si c'est là le hasard, et si nul rayon d'en haut n'en éclaire les aventures, convenez du moins, convenez que ce hasard est si bien dirigé, qu'il lui faut d'ailleurs quelque main suprême pour l'empêcher de s'égarer sur ses routes!

Cette rencontre me donna un nouveau courage, et, après avoir orienté mes voiles, je me remis à nager avec ardeur. Mais j'avais beau faire et modifier ma voilure ou ma façon de ramer, j'avançais très-peu. N'eût été le courant qui me portait, je fusse resté en route pendant plusieurs jours, au train dont j'allais. Mes rames, insuffisantes pour la lourde masse de mon radeau, ne faisaient qu'à peine sentir leur influence, comme j'en pouvais juger aux débris flottants que je ne dépassais que bien juste. Quant au vent, c'était tout au plus s'il courbait les herbes pendantes des bords de ma voile. Mais à part ces lenteurs, la traversée, somme toute, marchait bien. La mer était belle : les courants médiocres : il ne passait presque pas d'arbres : mon radeau se comportait admirablement; cette marée tout entière se passa très-bien pour moi, ainsi que mon second ancrage qui arriva vers le soir.

Bientôt la nuit me prit. Comme j'avais depuis longtemps combiné ce voyage et prévu le cas d'une traversée nocturne, je m'étais à l'avance orienté sur une étoile, et je trouvai facilement ma direction. Mais, malgré tout, il fait si sombre la nuit, et on a toujours si peur de se tromper quand on n'y voit pas clair! Lorsqu'il s'agit de repartir, je ne me laissai dériver au courant qu'avec une inquiétude qui croissait d'autant plus que j'avançais plus vite. Vers le milieu de la nuit, comme pour calmer mes craintes chimériques, il me sembla voir un feu, ou tout au moins une lumière, en face de moi. Mais cette clarté ne brilla qu'un instant. Je crus m'être trompé, ou avoir pris pour un feu terrestre quelque étoile filante égarée à fleur d'eau.

Enfin le jour parut, et avec le jour mes craintes, mes déceptions, mes espoirs renaissants. Dès que j'y vis assez clair pour découvrir quelque chose, je grimpai au haut de mon mât, dont la cime était juste à dix mètres au-dessus du sol de mon radeau. Là, les pieds sur un taquet que j'avais dans ce dessein même cloué à cette place, j'attendis le grand jour. Il se leva enfin lentement, et, à sa lueur grandissante, la terre apparut en face de moi. Elle me sembla tout près. Je redescendis la joie dans l'âme, et, bien que fati-

gué, souffrant même que j'étais depuis la veille, je saisis mes rames.

Au bout d'une heure de nage environ, je remontai de nouveau à mon mât. C'est ma manie incurable de vouloir voir clair, très-clair à tout ce que je fais, et d'en bas, au raz de la mer, je voyais bien de la verdure, mais rien de plus. Au haut de mon mât, je pus distinguer jusqu'aux arbres du rivage : ce n'étaient pas des palétuviers. Le soleil les éclairait directement, et à la lorgnette je découvrais les troncs. Mes bêtes et moi, nous mangeâmes un peu de viande salée, cuite pendant la nuit, et je me remis à ramer avec une ardeur fiévreuse.

Mais j'eus beau nager, la marée contraire me prit, et, bon gré mal gré, il fallut encore jeter l'ancre. Cette nouvelle station ne m'apporta d'ailleurs aucun autre accident qu'un courant de foudre et quelques arbres facilement évités à l'aide de mes longues rames. Enfin je pus lever l'ancre et me remettre en route comme les autres fois. Au bout d'une heure à peine, j'étais assez près du rivage pour compter les arbres, c'est-à-dire à quelques cents mètres.

Pendant un assez long temps il me fallut longer la côte, sans pouvoir débarquer. La marée battait avec force, déracinant un arbre de temps à autre,

et j'eusse risqué d'être brisé, soit par une de ces chutes, soit par les vagues qui heurtaient violemment le rivage. De plus, je rencontrais maints endroits où la mer avait si peu de profondeur, que mon radeau glissait dans la vase et n'avançait plus qu'à la gaffe. Il me fallut m'éloigner un peu de la côte. Enfin, tout en cherchant sans la trouver une place favorable où débarquer, j'avisai une embouchure de fleuve dans laquelle j'entrai. Là, j'avançai très-vite, grâce à la marée et au vent qui l'accompagnait. Des arbres comme plantés, tant ils étaient réguliers, bordaient les deux rives. Mais, à travers leurs troncs, çà et là clair-semés, on apercevait à droite et à gauche la clarté d'une plaine, qui me parut ressembler tout à fait à celle de mon île.

Je mis pied à terre, satisfait comme vous le pouvez penser; car, tout souffrant que j'étais déjà à ce moment, j'étais loin de m'attendre à la douloureuse épreuve que je ne tardai pas à subir. J'entrai assez avant dans la savane, afin de découvrir quelque habitation ou tout au moins trace de vie humaine. Mais je n'aperçus ni cabanes, ni cultures, ni bestiaux, rien qui m'indiquât la présence de mes semblables. Partout, aussi loin que je pouvais voir, ré-

gnait une grande plaine ondulante, couverte d'herbes, avec des lacs, ou plutôt des marais dans ses parties déprimées, des bosquets d'arbres sur ses monticules. J'allai à l'autre rive : même chose.

Alors, après avoir abattu quelques perroquets pour le déjeuner de mes animaux et le mien, je revins à mon radeau. Le fleuve dont je remontais le cours paraissait descendre du nord-ouest, c'est-à-dire de notre Guyane. Je pouvais tout au plus faire un peu trop de chemin en le remontant, et, dans ma pensée, cette route m'offrait bien plus de chances pour trouver des habitations. J'ignorais alors qu'on fait quelquefois des centaines de lieues à travers le continent de l'Amérique méridionale sans rencontrer traces d'hommes. Moi qui vous parle ici j'ai, dans un autre voyage à travers le bas Pérou, passé dix-huit jours pleins, naviguant pendant chaque journée, sans rencontrer un homme, un seul, pas même un Indien errant. Sur la côte des Guyanes, depuis l'endroit où j'étais jusqu'à Mapa, c'est-à-dire à plus de trente lieues de là, j'eusse pu me promener pendant des semaines entières, sans trouver non plus ni un homme, ni une habitation.

La route, qui, vu mon ignorance du pays, me parut donc préférable à suivre fut de continuer à

remonter la rivière en radeau, plutôt que de longer la côte. Quant à me lancer à pied dans l'inconnu de ces vastes savanes, leur étendue monotone et demi-noyée commençait à me faire trouver mon voyage à Cayenne moins facile que je ne l'avais rêvé. En outre, cela me permettait de ne pas abandonner encore mes animaux et mon bazar, ce qu'il m'eût fallu faire absolument; car au vrai désert on ne trouve ni chevaux, ni mulets, ni même d'Indiens porteurs : ce qu'on emporte, il faut le porter sur son dos. Enfin, et sur toutes choses, cela convenait à mon état corporel, qui laissait plus qu'à désirer. La mauvaise nourriture, le climat et les émotions multipliées que j'avais subies pendant ces quinze mois de solitude difficile avaient profondément altéré ma santé. Depuis près de six semaines je souffrais, encore légèrement, il est vrai, mais je souffrais déjà d'un mal qui, pour n'être pas toujours avoué, je ne sais pourquoi, n'en est pas moins très-fréquent et souvent mortel dans les pays neufs. J'avais un commencement de dyssenterie, pour dire le mot.

Je revins donc sur mon embarcation, et, profitant à la fois du reste de la marée et du vent favorable qui l'accompagnait, je continuai de remonter le fleuve. Tel que je l'avais installé, mon radeau était

d'ailleurs assez confortable pour me remplacer une habitation. S'il était lent à la mer, sur fleuve, à l'abri des grands flots et en n'allant qu'au courant, il était presque aussi commode que le nid de mon arbre. J'y avais, pour abri contre la pluie ou le soleil, une cabane véritable, assez grande pour y tenir couché tout de mon long, assez haute pour y rester assis. J'y possédais à portée de main toutes mes affaires usuelles, mes provisions, mes effets, mes ustensiles de cuisine. Les arbres de la rive me fournissaient du bois mort pour faire mes feux; et enfin avant tout j'avais autour de moi de l'eau douce à discrétion. Certes, l'eau n'est pas ce qui manque dans l'Amérique du Sud; au plein centre des Cordillères elles-mêmes, à mille lieues de l'Océan, il y a des vingtaines de rivières qui roulent plus d'eau à chacune d'elles que tous les fleuves ensemble de telle autre contrée. Mais la géographie n'est guère science française; j'ignorais cela, et j'avais trop souffert de la soif pendant les premiers jours de mon naufrage pour m'exposer encore à ce supplice en restant sur le bord de la mer. Je me décidai donc sans peine à ne point quitter le fleuve jusqu'à ce que j'eusse rencontré un guide.

Durant une partie de la journée, tant que la

marée monta, je naviguai avec elle, toujours sans rien voir qu'une bordure d'arbres sur les deux rives, et derrière cette bordure une savane sans fin; c'est-à-dire l'herbe qui verdoie, comme dans l'histoire de M$^{me}$ Barbe-Bleue; ce qu'on peut rêver au monde de plus monotone. Cependant, tout triste qu'était cet horizon, je le préférais encore à celui de la mer ou d'une forêt, parce que je croyais avoir plus de chances pour y découvrir une habitation. D'ailleurs je n'étais pas venu là pour m'occuper de paysage; je ne cherchais à l'horizon qu'une chose, une seule, la trace d'une créature humaine, quelle qu'elle fût. Mais, pas plus que sœur Anne, je ne voyais rien venir.

Dans la seconde moitié du jour, quand les eaux du fleuve, au lieu de remonter vers leurs sources, descendirent à la mer, me ramenant d'où je venais, je m'attachai à un arbre de la rive et dormis là tant bien que mal. Au commencement de la nuit, les moustiques me tourmentèrent si fort que j'arborai ma moustiquaire. C'était une fort belle œuvre de ma fabrication, qui prenait tout l'intérieur de ma cabane ou à peu près, et me garantissait des moustiques sans trop me priver d'air. Elle était aussi mal taillée que mal cousue, mais tout en gaze, s'il vous plaît : de la gaze que ma mère m'avait fait emporter

pour cataplasmes, disait-elle! Pauvre bonne mère! si elle avait vu les souffrances de ce fils qu'elle eût volontiers élevé dans du coton : comme elle eût gémi, grand Dieu! comme elle eût brûlé des cierges et fait des neuvaines à sainte Geneviève, notre patronne, pour qu'elle lui ramenât sain et sauf le fils qu'elle pleurait! . . . . . . . .

La journée du lendemain, puis celles des trois surlendemains, se passèrent de la même façon ou avec des variantes médiocres. Je rencontrai sur ma route cinq ou six lacs ressemblant plus ou moins au lac d'Enghien, par leurs herbes encombrantes et leurs rives plates, mais sans villas d'aucune espèce. La marée, en les remplissant, faisait déborder leurs eaux très-loin dans les terres : de telle sorte que la savane, souvent tout à fait inondée, semblait ne plus finir. Au lieu de perroquets je tuai et mangeai des hérons-butors, des canards, et surtout du poisson, dont il y avait tant et tant, que je crois en vérité que j'eusse pu en prendre à la main. Enfin, je faisais de moins en moins de route, parce que mes forces physiques et morales, abattues par la maladie, déclinaient de plus en plus. A part cela, ces quatre journées s'écoulèrent pour moi d'une façon absolument semblable à la précédente. Je naviguais

pendant les marées montantes : je mouillais le long de la rive quand le fleuve courait en sens contraire, employant le temps de ces stations forcées à chasser, pêcher, préparer mes aliments, et surtout souffrir.

Comme on peut le présumer, je n'avançais pas beaucoup à cette manière d'aller, mais enfin j'avançais encore plus qu'à pied. A pied ! comme si d'aucune façon je l'avais pu faire ! Pour sol, aux deux bords du fleuve ou des lacs que je traversais, je ne voyais le plus souvent que de l'eau, surmontée à rares places de quelques bouquets d'arbres solitaires. De plus, la maladie me travaillant avec le crescendo rapide qui est le propre de cette souffrance quand elle arrive à l'extrême, j'avais à peine la force de descendre à terre un peu chaque jour. Là, dans l'eau et les herbes, je mettais un pied devant l'autre pendant juste le temps qu'il m'en fallait pour tuer mon futur repas, ou casser le bois mort de mon prochain rôti ; puis, aussi vite que possible, je revenais à mon radeau.

Dès le commencement du second jour, j'avais tout à fait perdu le fil du fleuve, à travers le réseau inextricable de canaux naturels, de lacs, de marais, d'eaux quelconques enfin au milieu desquelles je me trouvais de plus en plus engagé. Il m'eût fallu tout

au moins la pelote d'Ariane pour suivre une route directe sur un même cours d'eau. D'ailleurs, y avait-il et y a-t-il jamais eu un cours d'eau réel dans ces contrées inondées, où la terre est l'exception, où les fleuves et les lacs se croisent, se mêlent, s'enchevêtrent dans un labyrinthe tel, que celui de l'ancienne Crète devait être peu de chose, comparé à celui-là? Je me bornais à avancer aussi constamment que possible dans le nord-ouest, afin de ne descendre ni à la mer, ni dans le Brésil, où je n'avais à ce moment nulle envie d'aller. Souvent j'étais forcé de revenir sur ma route, parce que je ne trouvais plus assez d'eau ou de largeur, plus souvent encore, parce que je m'apercevais au soleil que le canal où j'étais entré déviait soit au sud, soit à l'est. Alors je rétrogradais à grand'-peine, en m'accrochant aux arbres de la rive avec une espèce de croc en bois, que je m'étais fabriqué pour la circonstance et qui me servait bien plus souvent que mes rames.

Pendant onze jours pleins, onze jours d'ennuis, de fatigues, de souffrances, j'errai ainsi, sans rencontrer un seul être humain. Les eaux, toujours douces, un peu bourbeuses, mais généralement assez bonnes, me paraissaient désormais courir dans tous les sens, sans route fixe, comme des troupeaux sans

berger ou des soldats sans chef. Souvent, le même canal recevant la marée par ses deux issues à la fois, je restais à peu près immobile entre deux courants contraires qui se neutralisaient. Puis enfin, l'un des deux l'emportait, chassait l'autre, et alors je suivais ou je m'arrêtais selon la direction du vainqueur. Je ne crois pas qu'il soit possible de trouver nulle part ni d'imaginer semblable pêle-mêle aquatique. L'homme lui-même, malgré toutes les excentricités désordonnées auxquelles il se livre pendant les temps de tourmentes, est moins étrange, moins variable en ses caprices que les eaux de ces parages. C'est que là aussi, comme dans les phases tourmentées de l'humanité, les eaux et la terre sont en pleine facture; c'est que là aussi tout naît, tout croît, tout se fabrique en ce moment même. Or les adolescences des continents, comme celles des peuples et des hommes, sont presque toujours semées de fougues, d'étrangetés, de désordres même, qui semblent être le fumier obligatoire de tous les enfantements de ce monde.

Je passai au mouillage le onzième jour en entier. La maladie m'avait épuisé à ce point que je ne pouvais plus diriger mon radeau. Non-seulement je n'étais, à la lettre, qu'une variété de spectre, hâlé,

décharné, maigre à pouvoir jouer l'homme-squelette en baraque de foire: mais, ce qui était bien pis, je n'avais plus aucune force physique. En outre, je sentais peu à peu mes forces morales s'en aller avec mon corps; car dans notre frêle machine humaine tout s'enchaîne par d'admirables lois, et le *mens sana in corpore sano* est plus vrai qu'on ne pense.

Cependant deux choses contribuaient à entretenir en moi la volonté, cette force étrange qui m'a épargné bien des malheurs auxquels, plus qu'un autre, m'expose incessamment ma nature aventureuse. La pensée de laisser ma dépouille à ce sol noyé m'était pénible au dernier point; puis, sur toute chose, je voulais revenir en France avant de mourir. L'idée de m'en aller d'ici-bas sans dire adieu à ma mère me tourmentait à l'excès. La mort imminente et la souffrance qui, par intervalles, me déchirait aux entrailles ne m'occupaient que d'une façon secondaire : je les acceptais l'une et l'autre avec une résignation religieuse dont je ne me serais même pas cru capable. Mais je voulais revoir ma mère et la France, mourir dans notre Paris, sous le soleil natal, et ne pas me coucher dans cette terre de boue, sans une croix sur mon corps, sans les os des aïeux pour dormir en famille.

Cependant il faut se résigner à tout sur ce monde de soumission et d'épreuves, vivre comme Dieu le veut, mourir où il veut, quand il veut. Je n'ai encore vu personne d'ici-bas qui ait réussi à vivre à son gré, toujours et pour tout; personne qui ne s'en aille quand son heure tinte.

Le douzième jour, dans l'après-midi, mon heure me parut approcher. Depuis la veille déjà je ne pouvais plus ni marcher, ni me traîner même appuyé. Je donnai liberté pleine à tous mes animaux. Mais, hélas! malheureuses bêtes, il était trop tard. Fatigués de ne pas manger à leur gré, car, n'ayant plus la force de pêcher, je ne leur donnais plus que de la viande salée : fatigués surtout de ne pas manger à leur faim : affamés et malades eux aussi comme l'égoïste maître qui ne les avait pas libérés assez tôt, ceux qui n'étaient pas morts se mouraient.

Pauvres bêtes! je les verrai bien longtemps comme je les ai vues ce jour-là pour la dernière fois. Les singes, lorsque j'eus coupé leurs attaches, essayèrent de gagner les branches de l'arbre auquel mon radeau était amarré. L'un d'eux même y réussit, et, tout épuisé qu'il était de maladie ou de faim, réussit à grimper sur une branche transversale. Mais là ses forces le trahirent, il tomba sur le bord du radeau,

puis au fleuve où le courant l'entraîna. L'autre ne parvint même pas à se lever.

Porthos, lui, était mort de gloutonnerie, le cinquième jour de mon entrée en rivière. J'avais pris, ou plutôt s'était pris de lui-même à l'hameçon, un gros poisson pesant au moins trente livres. Faible comme je l'étais, j'avais dû patiemment attendre sa mort par immersion avant de le haler contre mon radeau. Une fois là, je lui avais coupé mon dîner, c'est-à-dire de quoi faire une soupe. J'en avais jeté un morceau à mes singes, un quartier aux oiseaux, et j'avais laissé le reste à Porthos. Avec sa voracité ordinaire, *dom pourceau* fit place nette du tout, l'hameçon compris. Or c'était un gros hameçon avec chaînette : mon vorace compagnon se l'entra dans le palais, je crois, à la nature des grimaces et des efforts que je lui vis faire. Il était trop inhabile de ses pattes pour se tirer de peine, et moi trop faible pour l'assister. Après une agonie de deux mortelles heures, pendant lesquelles il aggrava encore sa blessure avec le cadavre d'un des perroquets qu'il essaya de manger, je le vis hoqueter, s'étendre et mourir.

Les oiseaux trépassèrent en détail, les uns pendant le premier jour, les autres le lendemain, à compter de la journée où il ne me fut plus possible de leur

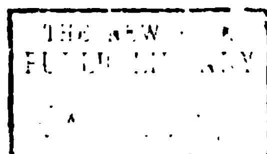
donner autre chose que de la viande salée. Au moment où, désespérant tout à fait de les laisser à personne ou de les pouvoir nourrir, j'ouvris leur volière, il n'y avait plus de vraiment debout qu'un jacami. La pauvre bête, arrivant à ma vue plutôt qu'à la liberté que je lui rendais, s'en vint encore becqueter dans ma main vide, hélas! comme elle avait coutume de le faire chaque jour. Puis, chancelant sur ses pattes affaiblies, elle se coucha dans l'herbe à côté de moi, à l'entrée de mon toit, et mourut là pendant la nuit. J'étais si faible et si indifférent à tout, que les mouches et les vers se chargèrent seuls de son cadavre ou plutôt de son squelette, car il eût pu rivaliser avec moi de maigreur affamée.

Pauvres, pauvres animaux! compagnons aimés de ma longue solitude, lorsque je pense qu'ils sont tous morts par ma faute, morts de faim pour n'avoir pas été libérés en temps propice, un souvenir de reproche, presque un remords me saisit. Mais j'espérais toujours rencontrer enfin une habitation et les y laisser, ou me guérir et leur rendre une liberté utile, peut-être même me faire suivre par eux jusqu'à Cayenne, et de là en France. Qui sait si je ne l'eusse pas fait sans la maladie? Porthos et les agamis surtout me suivaient si bien! Il fallait les voir courant derrière

moi, en étendant leurs ailes ou picorant les herbes de la route. On eût dit des chiens, des valets véritables, et non des bêtes sauvages apprivoisées.

Ce ne fut qu'à moitié ma faute après tout! je mourais un peu chaque jour, et tout en les soignant de mon mieux, ce mieux n'était guère qu'une mort en détail. Encore un jour au plus, et il me faudrait sur leurs traces m'en aller *to sleep, to dream!* vivre d'une autre vie, la vie qu'il plaira au Créateur de nous donner, comme il lui a plu de nous faire celle-ci! Sera-t-elle pire que la vie de ce monde? Je ne le crois point; car je ne vois pas pourquoi ceux qui, pendant le présent voyage, ont descendu le fleuve de leurs jours, soumis à Dieu, sans faire de mal à personne et faisant le plus de bien qu'ils ont pu; je ne vois pas pourquoi ceux-là craindraient l'inconnu. Pour ma part, je vous le jure, j'ai beau sonder mon âme, l'ausculter partout, j'ai foi dans la bonté divine, et je n'ai crainte que d'une chose, c'est de souffrir longtemps avant ma dernière étape.

Quoi qu'il advienne, il n'en est pas moins vrai que le treizième jour après mon arrivée à la côte prétendue ferme je me sentis m'en aller tout à fait. Il y avait déjà près d'une semaine que je partais en détail jusqu'à vingt fois par vingt-quatre heures. Depuis deux






Il me sembla qu'une main silencieuse me soulevait la tête, et me faisait boire doucement un bon bouillon bien chaud.

jours je ne me levais plus que bien juste. Depuis la veille je sentais ma tête vagabonder je ne sais où; et entre ce singulier état d'avant mourir et le dernier moment lui-même je m'imagine qu'il n'y a pas grand'-chose. Ce doit être comme le crépuscule de l'aurore. On n'a plus la pâle lueur de cette vie; on n'a pas encore le grand jour de la vie future.

Au plus fort de ma somnolence mourante, il me sembla qu'une main silencieuse me soulevait la tête et me faisait boire doucement un bon bouillon bien chaud. Je me laissais faire comme un bébé dans les bras de sa nourrice, et je buvais sans en savoir plus que ledit bébé. Puis j'entrevoyais la même main poser à côté de moi une tasse pleine, me faire un signe d'adieu et disparaître avec la forme vague dont elle dépendait. A travers les limbes épaisses qui voilaient mes sens et ma pensée, il me sembla même sentir mon radeau osciller, ainsi qu'au départ d'un visiteur, et tout rentrer dans le silence.

Je me réveillai comme d'un rêve, incertain si je vivais réellement de la vie que je rêvais, ou d'une autre existence étrangère à celle du moment. Mais presque aussitôt la triste réalité, avec son cortége de souffrances, se fit jour dans mon esprit. Seulement je me sentais dans le regard et le cerveau une sorte

de clarté inaccoutumée, qui me laissait percevoir les objets extérieurs, comme je ne l'avais pas pu faire depuis longtemps.

Le soleil se couchait dans un lac dont les eaux endormies miroitaient à travers les arbustes de la rive. Ses rayons doraient l'espace autour de moi par échappées scintillantes, et la nature m'apparaissait radieuse. Tous les arbres étaient verts, toutes les branches avaient des fleurs, et des parfums sans nombre embaumaient l'atmosphère. Au-dessus de ma tête, du haut d'un acacia auquel était amarré mon radeau, de belles grappes de fleurs roses pendaient comme des promesses. Par intervalles, aux caprices d'une brise ou d'un oiseau, des corolles détachées de leurs calices tombaient dans la rivière et jusque sur moi : on eût dit que la nature voulait m'ensevelir sous des fleurs. Des martins-pêcheurs aux ailes bleues volaient d'une rive à l'autre. Deux beaux cottingas se becquetaient sur une basse branche, tandis que dans le haut une bande de perruches agitait les feuilles comme une brise de printemps. Des colibris passaient dans l'air à chaque seconde, et un grand papillon plus diaphane qu'une gaze planait autour des herbes de mon lit, m'effleurant de ses ailes, et par intervalles venant se poser jusque sur moi. Cette lumière de soleil cou-

chant, ces parfums, ces bruits d'oiseaux, toute cette senteur embaumée de nature virginale, baignaient mon être halluciné, comme la suave effluve d'une affection en pleine fleur.

Je regardai d'un œil de tristesse ce monde splendide qu'il me fallait quitter. Je repensai de nouveau à la France, à Paris, à ma mère; puis bravement j'enfonçai ma tête dans les herbes de ma couche, afin de ne pas m'attendrir en des regrets inutiles pour cette vie terrestre que j'allais perdre. Pauvre mousse tombé du navire qui, désespérant d'être entendu, plonge à la vague et meurt sans pousser un cri, j'espérais mourir plus vite en ne voyant rien d'ici-bas!

Cependant je ne sais quel sentiment plus fort que ma volonté me fit relever la tête malgré moi. Si mon rêve était vrai pourtant! Je regardai du côté ou j'avais cru voir poser une tasse. La tasse y était. Je la pris d'une main frémissante, et, la portant à mes lèvres, je bus une longue gorgée. C'était encore chaud et sucré.

Cette fois, je ne pouvais plus douter. A grand'peine, après maints efforts, je me mis sur mon séant et regardai de tous côtés; mais je ne vis rien. Cependant un chapeau de paille d'une finesse extrême gisait à côté de moi sur le radeau. Mon instinct de malade me

révéla un chapeau de femme. Je me sentis sauvé. C'est comme une fatalité de mon existence aventureuse, que, dans chaque grande détresse de ma vie, j'ai toujours été sauvé par la main d'une femme. Cela peut sembler étrange, mais cela est ainsi, et dès cette époque, c'est-à-dire avant que les événements m'aient confirmé ce fait, j'avais déjà l'instinct de sa préexistence. Je me sentis sauvé.

---

## CHAPITRE XIV

**Une payse cayennaise. — Histoire de l'hôtesse de Robin Jouet. — Comment on peut être surveillé au désert. — Habiletés de femme. — Le maître du capim.**

Soit effet du breuvage, soit plutôt effet moral réagissant sur ma nature physique, je passai une nuit presque bonne comparativement aux nuits précédentes. Je dormis quelques heures et attendis le jour sans trop souffrir, mais non sans impatience. Je me disais avec raison que celle qui m'avait sauvé ne pouvait point ne pas revenir, ne fût-ce que pour jouir du succès de son œuvre et chercher son chapeau. Dès la première heure du jour, en effet, j'entendis le bruit

d'un canot glissant sur l'eau; et presque aussitôt un choc, puis un mouvement léger, agitèrent mon radeau. Je vis apparaître une femme dont le visage jeune encore était doux, quoique très-caractéristique, et empreint d'un cachet d'étrangeté indéfinissable pour moi. Elle portait un madras rayé, noué à la créole, une veste de toile rougeâtre ouverte sur le devant, et un long pagne de coton serré autour du corps qui lui descendait jusqu'à moitié jambes.

Elle commença par ramasser son chapeau, puis, tout en le mettant par-dessus son madras, dit deux ou trois mots que je ne compris pas à quelqu'un qui devait être dans le bateau d'où elle était sortie. Une voix fraîche lui répondit les paroles suivantes, dont je devinai la signification sans les comprendre, ni surtout m'expliquer dans quelle langue elles étaient dites.

« Moi l'avé dit. Et l'enfirmo, como sta? sta mort? »

Ma visiteuse cependant était arrivée jusqu'à moi. Au moment où elle se baissait pour ramasser sa tasse, je lui tendis une main, et, prenant texte des paroles de l'enfant, je murmurai :

« Le mort va mieux, grâce à vous qui m'avez sauvé. »

Elle quitta ma main, leva les deux bras au ciel, et, s'adressant à l'enfant :

« Venca, venca, pétit moun, li Français, bon blanc, pas Potugais, di tout, di tout. Li palé français, mai la Français, como blanco di Pali même. »

Avant qu'elle eût achevé ces mots, un enfant d'une douzaine d'années, qui lui ressemblait comme les fils si souvent ressemblent à leurs mères, arriva près de moi. Tous deux ensemble me débitèrent avec volubilité un flot de paroles dont je ne compris pas une syllabe. Mais comme les mots de « Bazileiro, Potuguèze, faux blanc, malo, maledetto, etc., » revenaient à chaque parole, j'en conclus que la mère et l'enfant n'aimaient ni les Brésiliens ni les Portugais.

A grand'peine, car la femme surtout ne me laissait pas le temps de parler, je leur dis, dans le plus clair français-nègre qu'il me fut possible d'articuler, que je ne comprenais pas leur langue. Ils se firent répéter mes paroles à deux ou trois reprises, et l'enfant ajouta :

« Le pai avé miré juste. Li pa palé français, li Potuguèze. »

La mère parut hésiter, et, se tournant vers moi, me dit, toujours dans son langage bigarré, mais en parlant lentement cette fois :

« Diga, to Français ou Brazileiro ? »

Je me mis à rire, et, oubliant le patois pré-

tendu nègre que je m'étais sottement ingéré de baragouiner pour me faire mieux comprendre :

« Français, lui dis-je, tout ce qu'il y a de plus Français, Parisien et soldat dans le 3e régiment d'infanterie de marine. »

La mère et l'enfant me tendirent simultanément la main; puis la mère, étant parvenue à faire taire son fils qui voulait absolument parler aussi, me demanda comment j'étais là. Je le lui expliquai en quelques mots très-brefs, car j'avais grande envie de savoir moi-même à qui j'avais affaire, et sur toutes choses j'étais fatigué d'en avoir tant dit.

Avec cette singulière puissance de divination sensitive que les femmes de tous pays possèdent à un degré bien plus élevé que nous, elle devina probablement mes pensées et ma faiblesse. Son enfant lui tendit un grand panier double qu'on nomme à Cayenne *pagara*, et dont le vrai nom indien est *pagazah*. Elle en tira successivement une bouteille pleine de bouillon, une racine à écorce blanchâtre qu'elle me dit être du *marupahi,* autrement dit du petit *simaruba,* une pâte blanche et mince comme de grosses crêpes qu'elle nommait cassave, et enfin une fiole de sirop de sucre.

Cela fait, elle nettoya tout sur mon radeau, jeta au

fleuve ce qui restait des carcasses pourries de mes pensionnaires, fit du feu, mit à chauffer de l'eau, puis du bouillon; en un mot, s'installa et installa tout sur mon radeau, comme une ménagère de vieux garçon prenant possession de son emploi. L'enfant, cependant, était retourné sur son canot, et de là regardait faire sa mère avec le plus grand sang-froid, sans même paraître penser à l'aider.

Quand elle eut tout rangé à son gré, elle revint au chevet de mon lit d'herbes, s'assit sur les talons à la manière indienne, et, sur ma demande réitérée de me dire qui elle était, et de quelle façon elle m'avait découvert, me raconta ce qui suit :

« Elle était de Cayenne, de la cité même, comme elle disait. Son père était mulâtre, et sa mère métisse. Elle avait été élevée sur le bord de la rivière Approuague, dans l'habitation de la famille Lagrange, une des premières familles de la Guyane. Là on l'appelait Alida, du nom de sa mère. A quinze ans, elle avait suivi son mari, José-François de Ricard, un blanc de Cayenne établi à Mapa, sur le territoire dit contesté (quoique appartenant à la France). Ils avaient passé quelque temps dans cette bourgade à préparer du poisson salé et de l'huile de lamentin pour le compte d'un Brésilien du Para. Mais ledit Brésilien,

aidé de la douane de Belem, leur ayant fait faillite de tout ce qu'il leur devait, ils s'étaient trouvés sans ressources.

« Alors, ne voulant plus avoir de relations avec le Brésil, ils étaient partis faire de la salsepareille et du copahu dans le haut Oyapok, en compagnie de la tribu des Urucuyennes. Là, leurs affaires avaient prospéré. Ils descendaient de temps en temps par la rivière Approuague, dont une crique communiquait avec la leur, et s'en allaient vendre leurs produits, soit dans les habitations de la rivière, soit à Cayenne même.

« Mais un marchand colporteur portugais, venant du Jary et allant exploiter les Bosh, nègres marrons hollandais établis sur un des affluents du haut Maroni, était venu à leurs carbets. Il leur avait vendu, contre six dames-jeannes de copahu et vingt ballots de salsepareille, un jeune nègre son esclave.

« A partir de ce jour et de cet achat, le malheur était venu ; ce qui devait être, disait la femme, car le Dieu des blancs et celui des Indiens avaient été irrités de ce que Ricard commerçait avec des nègres idolâtres et des Brésiliens. Au moment de la livraison des marchandises, livraison opérée sur la crique Araoua, non loin des nègres, le marchand avait se-

crètement engagé son ancien esclave à venir le retrouver chez les Bosh, où il lui promettait la liberté, une case, du tafia et de la poudre d'or. L'esclave n'avait pas tardé à rejoindre son ancien maître.

« Ce dernier, voulant probablement retourner au Jary, parce qu'il y possédait une exploitation de caoutchouc, mais n'osant point repasser seul par la crique Araoua, où il craignait de rencontrer les Urucuyennes, excita les nègres Bosh contre les Indiens leurs voisins. C'était d'autant plus facile, que déjà on avait eu des querelles avec les nègres pour un canot qu'ils avaient emmené. Les Bosh vinrent un matin en grand nombre sans être attendus. Ils tuèrent cinq Urucuyennes, qu'ils mutilèrent affreusement, et emmenèrent en esclavage trois femmes avec cinq enfants. Son mari, elle-même, deux de ses enfants et une cousine à elle, avaient réussi à fuir, mais ils n'avaient pu sauver du désastre que deux embarcations et leurs ustensiles de pêche, qui par bonheur étaient dans un des canots au moment de cette attaque imprévue.

« Comme l'affaire avait eu lieu sur le territoire français, ils étaient allés se plaindre à Cayenne. Mais on ne les avait pas écoutés, par crainte de se mettre mal avec les nègres Bosh, et surtout avec les Brazileiros,

qui, disait ma garde-malade, font peau d'amitié pour les blancs d'Europe, tout en les volant et les assassinant quand ils peuvent.

« Alors, ne pouvant pas retourner à leurs cases que les nègres avaient incendiées, n'osant même plus vivre près d'eux, ils étaient retournés à Mapa, et momentanément pêchaient sur le lac Manaye. Quelques Urucuyennes étaient venus les retrouver là, et comme ils avaient fait avec eux de la colle de poisson, de la poudre d'or, de l'huile, de la salse, beaucoup de richesses selon les expressions de ma narratrice, ils comptaient incessamment se venger. »

Puis, en vraie femme qu'elle était, la Guyanaise ajouta sous forme de post-scriptum, c'est-à-dire de ce qui lui tenait le plus au cœur :

« To Français, bon blanc, Palisien, soldat : to vini avé nous. »

Et comme je lui objectais ma maladie, ainsi que mon désir d'aller à Cayenne, pour de là rentrer en France, elle me dit : que le marupahi me guérirait; que d'ailleurs son oncle, un devin-médecin très-savant, viendrait pour moi; qu'on me donnerait de la poudre d'or, plein une grande bouteille; qu'enfin nous tuerions beaucoup de nègres Bosh, parce que, lorsqu'ils verraient un uniforme français, tous se sau-

veraient, y compris leur Brésilien-Portugais, qui aurait encore plus peur que ses amis. »

Tout Français et militaire que j'étais, je n'éprouvais qu'une médiocre envie d'aller guerroyer contre des nègres avec lesquels je n'avais jamais eu et n'aurais probablement jamais affaire. J'évitai de répondre sur ce sujet, parce que, ne sachant point ce que c'est que promettre et ne pas tenir, trop fier pour manquer à ma parole même envers une quasi Indienne, j'aimais mieux ne rien dire. Je lui adressai quelques questions étrangères à son récit, et, avec la mobilité de sa nature créole, elle oublia ou parut oublier ses projets sur ma coopération.

En ce moment d'ailleurs, elle était de plus en plus à ses fonctions de sœur de charité, et de cinq minutes en cinq minutes me faisait boire une gorgée de tisane, qu'elle goûtait chaque fois, afin de vérifier par elle-même le sucre ou la chaleur. Depuis le moment où j'avais été reconnu pour Français, son pays, disait-elle, elle avait dépouillé tout ce qui n'était pas sa nature compatissante et affectueuse. Elle semblait se retrouver avec moi comme en famille, et par ses paroles, non moins que par ses soins, ressemblait plutôt à une sœur près de son frère malade qu'à une étrangère près d'un naufragé rencontré du matin.

Moi-même, tout réservé que j'étais encore par intervalles, je subissais l'influence de ses expansions naïves. Au bout de deux heures, il me sembla que je la connaissais depuis deux ans. Les souvenirs de son éducation dans une famille française et d'origine parisienne avaient de suite établi entre nous un lien de sympathie réciproque, et, par moments, je retrouvais tout entière jusqu'à la bonté attentive des femmes de notre France.

A chaque question que je lui faisais, elle répondait avant même que j'eusse fini ma demande. Souvent elle ignorait ou ce que je lui demandais ou ce que je voulais lui dire; alors elle s'adressait à son fils. Ce dernier répondait par monosyllabes, mais presque toujours avec une justesse d'à-propos étrange dans un enfant de cet âge, mais inhérente d'ailleurs à sa nature indienne, calme et réfléchie. Entre autres choses, je lui demandai à combien de lieues était Cayenne. Elle fut très-longtemps à comprendre ce que signifiait le mot lieue, et finit par me répondre qu'elle ne savait pas; mais que Mapa était à un grand jour bien *puchado* (bien poussé, sous-entendu par la pagaie), et que de Mapa à Cayenne il fallait au moins cinq jours, quelquefois davantage, selon le temps.

Je m'informai si je trouverais un cheval à Mapa pour aller plus vite. Cette question la fit rire do si bon cœur, qu'elle interpella l'enfant comme pour lui faire partager sa gaieté. Mais ce dernier se contenta de dire :

« Mana ti ancho. Di l'eau : canoa : no cavallo. »

Cela voulait dire : Il n'y en a pas. De l'eau : un canot : pas un cheval.

Je ne compris pas. Mais la mère m'expliqua, à grand renfort de nouveaux rires, que sur la côte, jusque bien loin dans le pays, on ne pouvait aller qu'en canot, et pas à cheval, ni même à pied, parce qu'il n'y avait que des terres inondées. Tout au plus, disait-elle, pourrait-on aller à Cayenne à pied, par l'intérieur, en traversant de grands bois, c'est-à-dire des forêts vierges très-difficiles, et en passant plusieurs rivières à la nage. Quant à des chevaux, elle n'en connaissait qu'à Cayenne, à Belem, où elle avait été une fois avec son mari, et sur Marajo, la grande île, où il y en avait tant que les Brésiliens les vendaient pour la peau.

« Di l'eau, di l'eau, ou du bois patout. Cavallo pa pouvé allé, pa pouvé di tout, di tout; pa pouvé davantage que su la main là. Ah! par exemple ! »

Et elle riait de plus belle, sans pouvoir s'arrêter,

tant je lui avais fait une question étrange pour le pays. C'est qu'en effet, lorsque je réfléchis, ce que je lui avais demandé était tout aussi hors mœurs guyanaises que de nous demander, à nous Français, si à Nantes on trouverait des chameaux pour aller au Havre.

Comme on peut en juger d'après les quelques échantillons qui précèdent, tout cela était dit dans une langue et surtout avec des accents intraduisibles pour nous autres Européens. La jeune femme avait beau parler créole guyanais du mieux qu'elle pouvait, je ne la comprenais qu'en lui faisant répéter chaque phrase, et en appelant à mon aide tout ce que je possédais de latin et de pénétration attentive. Son français, que cependant elle prétendait se rappeler très-bien et parler comme moi, était un créole à la fois brésilien et guyanais, usité par les quelques rares habitants des frontières indécises de notre colonie et du Brésil. C'était, et c'est encore une façon de patois international analogue au *sabir* des divers peuples méditerranéens; c'est-à-dire un parler provenant de plusieurs langues, inécrit, composé de mots sans liaisons, plus mimé que prononcé, mais qui, au désert comme dans les pays civilisés, n'en est pas moins le trait d'union indispensable de tous les peu-

ples limitrophes dont les langues diffèrent. Sans lui, sans sa mixture permanente comme celle des mœurs et des familles des deux voisins, des êtres séparés par un simple fleuve, ou même par une barrière fictive, vivraient non-seulement étrangers les uns aux autres, mais souvent comme chiens et chats; car le premier lien de l'homme avec son semblable, c'est une langue commune.

Depuis le moment de ma rencontre jusqu'à mon départ, pendant tout le temps que je restai dans ces parages, je n'ai moi-même pas parlé d'autre langue que ce sabir. Tous les compagnons divers, Indiens, nègres, blancs ou métis de toutes sortes avec lesquels je vécus pendant ce temps, le comprenaient, ou le parlaient avec ces seules nuances d'y mélanger plus ou moins de brésilien ou de français, selon le peuple avec lequel ils avaient les relations les plus fréquentes. Je me fis très-vite à ce langage, qui devint bientôt ma langue usuelle au point que je m'amusai à rédiger mes notes dans sa forme concise, en écrivant exactement comme je parlais. Il me serait facile de les reproduire ici, et plus d'une, peut-être, amènerait le rire sur vos lèvres, par l'originalité naïve de ses formes. Mais, comme en résumé ce langage-arlequin, composé d'indien, de français, de brésilien,

de hollandais et de parlers nègres de ces trois nations, embrouillerait mon récit à chaque phrase, je me suis borné et me bornerai aux quelques paroles qui précèdent. Ces simples échantillons feront facilement deviner le reste.

Pendant toutes ces conversations qui durèrent plusieurs heures, l'enfant pêcha, sans plus s'occuper de sa mère ni de moi que si nous n'avions pas existé. Il s'était emparé de mes lignes, les avait tendues avec beaucoup d'adresse, et pêchait avec plus d'adresse encore, car le fond de son canot se remplit bientôt de poissons de toutes espèces à se croire en pleine pêche miraculeuse. Quand il eut pris la quantité qu'il s'était probablement fixé de prendre, il se leva lentement, remit mes lignes en place, m'en demanda une que je lui donnai, la jeta dans son canot sans même la regarder ni me remercier, et dit à sa mère :

« Vamos, mamai. »

La jeune femme se leva. Elle avait fait sur mon radeau tout ce qu'elle avait jugé utile; j'avais bu successivement plusieurs tasses de bouillon et de simaruba; elle mit d'autre tisane toute sucrée à portée de ma main, me fit un amical sourire en montrant ses dents blanches, et me dit :

« Demain, François revient. Je viendrai avec lui. »

Je n'osai pas lui demander de m'emmener à sa case, bien que cela me parût assez naturel et que j'en eusse grande envie. Mais elle lut probablement ce désir dans mes yeux, car elle prit ma main avec cette familiarité affectueuse et naïve des mulâtresses créoles, et me dit :

« Demain, nous t'emmènerons à Mapa. François y est aujourd'hui pour demander conseil à l'oncle sur ce que nous devions faire de toi. »

Ici elle s'arrêta, rougit comme si elle se repentait d'en avoir trop dit, et se tourna vers son enfant, qui était déjà assis au bout du canot, prêt à partir.

J'eusse été plus généreux en ne profitant pas de cette demi-confidence; mais je voulais savoir, et surtout ne pas rester seul. J'aime la solitude et je la pratique souvent, avec plus de plaisir même que bien des réunions de mes semblables; mais la solitude quand on est à moitié mort de maladie et qu'on n'a pas vu figure humaine depuis quinze mois, c'était beaucoup!

« Si votre mari veut me conduire à Cayenne, lui dis-je, je paierai ce qu'il voudra; quoique simple soldat, je peux le payer cher. Mais comment savait-il que j'étais ici? »

Elle rougit de nouveau; puis, entraînée par le

besoin de pallier le voyage même de son mari, elle reprit :

« Le fils n'entend pas, et tu ne le diras pas au père, parce qu'il me reprocherait d'avoir parlé. »

Je lui fis signe de la tête, et pris sa main comme pour lui mieux promettre le secret. Elle continua à demi-voix, tout en regardant son fils par intervalles.

« Un grand raz de marée, dit-elle, avait enlevé une partie de l'île Maraca, devant Mapa, puis tout le rivage, jusque par delà le cap Nord. Nous l'attendions tous les jours, parce que les lacs gonflés avaient besoin de refouler la mer, et depuis plusieurs semaines nous n'allions plus à l'Océan. Enfin nous l'entendîmes du lac Maprouenne, où nous pêchions. Quand le silence se fit et que les eaux du lac cessèrent de couler du côté de la mer, le père fit monter petit monde (son enfant) au haut d'un palmier, pour voir si tout était fini et où allait le raz de marée. Il courait vers Puraqué-Coara (le trou du Puraqué, couleuvre électrique, en langue indienne). Ce sont les trois îles sur l'une desquelles tu étais, d'après ce que tu m'as raconté. Alors le père nous dit :

« Les îles sont jeunes ; le raz de marée est fort ; les « îles seront mangées. Elles doivent avoir beaucoup « d'animaux qui vont revenir vers la grande terre ;

« allons à la côte, nous prendrons du gibier comme « nous voudrons. »

« Nous sommes allés à l'embouchure du fleuve; mais nous n'avons vu que des cochons marrons, qui sont arrivés si fatigués, que nous les avons tués à coups de pagaie sans qu'ils aient essayé de fuir. Comme nous étions occupés à préparer leur chair pour la vendre, petit monde t'a vu sur ton radeau. Alors le père nous a fait monter en canot, et nous cacher à l'entrée du fleuve; puis il est allé t'attendre en face d'où il croyait que tu allais débarquer. Tu as longé la côte, et tu es entré dans le Piratuba (du poisson le fourreau, en langue indienne). Le père t'a suivi sous bois jusqu'au fleuve; là, il est monté en bateau avec nous.

« A partir de ce moment nous avons, sans faire de bruit, suivi tous tes mouvements, en nous cachant les uns ou les autres, soit à pied, soit en canot, dans les herbes ou derrière les arbres des deux rives. Tu portais un caleçon et une chemise comme les Brésiliens, tu étais hâlé comme eux : nous t'avons pris pour un Brésilien. Le père t'aurait peut-être tué, car il est très-brave, et le fils sera aussi très-brave; mais tu avais l'air malade, et puis ton visage ressemblait à celui des blancs de Cayenne. J'ai prié pour toi;

François a bien voulu attendre : nous t'avons suivi jusqu'à la nuit.

« Le père était rassuré et moi aussi, car tu ne sais pas ramer et tu ne connaissais pas le pays. Alors nous sommes revenus à Manaye, à quelques heures d'ici. François est allé à Mapa consulter l'oncle pour savoir ce qu'il fallait faire de toi : te tuer, ou te vendre comme esclave à quelque marchand portugais de l'Araguari ; nous te croyions un peu nègre à ta couleur, et les nègres cela se vend cher.

« En partant, le père a chargé petit moun de venir te surveiller, pour que tu ne puisses pas te sauver. Un de mes fils a déjà été tué par les Bosh; je n'ai pas voulu laisser aller celui-là tout seul, et je suis venue avec lui, il y a trois jours.

« Tu paraissais bien malade; tu donnais à manger à tes oiseaux; tu avais l'air bon : alors je suis retournée à la case chercher des remèdes, et hier au soir je suis venue pour la seconde fois. Tu étais si faible, que tu ne pouvais plus remuer; je t'ai fait boire moi-même sans te rien dire, tu ne m'as pas même vue. Ce matin je suis revenue, et me voilà. Tu es de Paris; M. Félix, le fils de mon maître, était né à Paris. Je vais t'emmener; mais laisse-moi faire, et tais-toi.

« Petit moun, dit-elle en parlant à son enfant, allons-nous-en; le pai amènera le Français à la case demain. A nous deux nous ne pouvons pas traîner ce radeau, tu es trop faible.

— Pas faible, dit l'enfant; je traînerai le radeau tout seul.

— Non, reprit la mère, le pai te gronderait peut-être et moi aussi, pour avoir amené l'étranger à la case.

— Le blanc est un vrai blanc, un blanc de la Cayenne, pas un chien noir du Brésil. Je l'emmènerai à la case tout seul, si la mère ne veut pas m'aider, et le père sera content.

— Faisons comme tu veux, petit monde, » dit-elle, sans même me regarder.

L'enfant quitta fièrement son canot, monta sur le radeau, vint vers moi, me prit la main, et, avec un singulier accent d'interrogation sagace :

« Tu es Français, dit-il, je vais te mener à la case du père. Si tu le voles, comme le Brésilien, je te tuerai. »

Je lui répondis en souriant que j'acceptais sa condition, et que, pour sa peine, je lui donnerais un couteau tout neuf.

« Esta bono, dit-il; nous serons deux amis. »

Sans une parole de plus, il redescendit dans son canot : attacha, je ne sais comment, deux lianes à mon radeau : se mit à l'arrière de son embarcation avec la pagaie du gouvernail, tandis que sa mère prenait celle de l'avant; et nous partîmes.

Après avoir côtoyé pendant quelque temps le lac à l'entrée duquel j'étais, nous arrivâmes à un chenal étroit qu'il nous fallait prendre apparemment pour aller à la demeure de mes hôtes. Le canot, c'est-à-dire l'espèce de tronc d'arbre creusé qui me remorquait, entra dans le chenal; mais mon radeau, beaucoup plus large, se trouva arrêté sans pouvoir entrer, comme une voiture trop grande à une porte trop étroite.

J'étais fort en peine de savoir comment nous allions sortir de cet embarras, et je pensais déjà à dire à mes conducteurs de me descendre dans leur canot, avec ce qu'on pouvait emporter de mon bazar. Nous ne devions pas être éloignés de notre destination; il serait facile de venir chercher le reste dans la soirée. Mais l'enfant, sans même rien demander à sa mère, sauta sur mon radeau, regarda les deux gros bois de côté, qui seuls nous empêchaient d'entrer dans le chenal, puis redescendit dans son canot. Là, sous un tas de bananes, il prit une hache, et en quelques

coups bien dirigés, trancha les amarres qui unissaient ces bois au reste du radeau. Puis, rentrant du pied mon sac de soldat qui surplombait au-dessus de l'eau, il retourna à sa place, toujours sans mot dire, et nous repartîmes.

Nous naviguions dans ce chenal étroit depuis une heure environ, lorsque la mère, qui était à l'avant du canot, se tourna vers moi, et me dit en me montrant une des rives de la savane :

« Regarde dans le capim : vois-tu ce sucuriju? Il n'y en a pas d'aussi gros dans la France de là-bas, dis? »

Sans savoir que le capim voulait dire les herbes, je suivis du regard l'indication de son doigt, et je vis un énorme serpent verdâtre-jaune, à taches noires et rondes. On eût dit un long tronc d'arbre sans branches, et il me fallut regarder avec attention pour me bien pénétrer de sa réalité vivante, tant sa grosseur et son immobilité éloignaient de mon esprit l'idée d'un être animé. Mais l'enfant et sa mère cessèrent de ramer pour me le laisser regarder à mon aise. La monstrueuse bête était étendue tout de son long dans les herbes, où la trace du chemin qu'elle avait suivi pour venir là formait une large traînée. Elle pouvait mesurer quarante à cinquante pieds de long, sur un diamètre de deux à trois pieds dans son

milieu. Elle paraissait dormir, bien que je visse distinctement ses deux yeux demi-brillants et fixes, qui nous regardaient comme indifférents à tout ce qu'ils voyaient.

Instinctivement, sans me rendre compte pourquoi, j'étendis la main sur mon fusil, que j'avais placé tout chargé et amorcé à côté de moi, sous ma veste, pour l'avoir toujours à portée. Je le tirai, et, me mettant sur mon séant, je me mis en devoir d'ajuster l'animal. Dix pas au plus me séparaient de lui, et il est au moins probable que j'eusse réussi à lui mettre mes deux coups dans la tête.

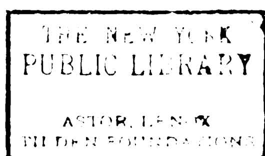
Mais, en me voyant prendre mon fusil, la mère et l'enfant se récrièrent simultanément. L'enfant se dressa tout debout dans son canot, et la mère me dit avec volubilité :

« Ne le tue pas, cela porte malheur. C'est le maître du capim et de tout ici, puisque c'est le plus gros d'ici. Le père et moi, nous mettons bien souvent un agouti sur sa route, et il fait réussir nos pêches. D'ailleurs il ne te nuit pas : pourquoi le tuer? Les nègres seuls et les cochons mangent sa chair. »

Je remis mon fusil en place, et me laissai retomber sur mes herbes, sans répondre, tout épuisé de l'effort que j'avais fait.



En me voyant prendre mon fusil, la mère et l'enfant se récrièrent simultanément.



PUBLIC LIBRARY

Notre route continua. Vers le milieu du jour à peu près, nous entrâmes dans un beau lac aux eaux claires, comparativement à celles de la mer et des fleuves voisins. Ma conductrice me dit : « C'est ici. » Et en effet, au bout de quelques minutes, le canot s'arrêta ; nous étions arrivés.

---

## CHAPITRE XV

**Arrivée de Robin Jouet au carbet de la mulâtresse. — Adieux et préparatifs de voyage d'un Indien. — Intérieur de pêcherie sur la côte de la Guyane. — Une pêche à la seine. — Défense et mort d'un paca.**

Mon jeune guide descendit à terre, et revint bientôt avec un homme qu'à première vue je reconnus pour un des Indiens Urucuyennes dont m'avait parlé ma conductrice. Le nouveau venu était de taille moyenne. Il avait le corps charnu, la peau rougeâtre, à peine de barbe, les cheveux et les yeux noirs, de ce noir-bleu qui n'appartient qu'à l'Indien. Son costume se composait uniquement d'un pantalon de toile

et de quelques restes de tatouages rouges épars çà et là sur la figure et le haut du corps. L'enfant et lui apportaient une claie en lianes tressées qui servait à faire boucaner les viandes et le poisson.

Tous deux ensemble me mirent sur cette civière improvisée, et me transportèrent à leur demeure.

« Ce n'est qu'une cabane de pêche, me dit la jeune femme, tout en aidant mes porteurs, une pauvre habitation; car la vraie case est à Cayenne. C'est là que mon mari et moi nous te recevrons, quand tu seras guéri. »

C'était une véritable cabane, en effet, pas même une cabane, un simple toit en feuilles construit tout près du rivage, sur le bord d'un bosquet d'arbres dans le genre de ceux de mon île. Nous y arrivâmes de suite. Là on m'enveloppa dans une couverture de laine, dont le tissu et, pour ainsi dire, la senteur de France firent passer par mon être une douce sensation de patrie.

Quarante à cinquante hamacs, les uns en filet, les autres en coton, rayonnaient en tous sens sous la cabane. Mon hôtesse me dit de choisir celui qui me plairait. J'indiquai le plus voisin de moi, un grand hamac blanc moucheté de bleu dans lequel on m'installa. C'était le lit de mes hôtes, comme je l'appris

bientôt. Mais ils avaient trop de délicatesse pour m'en prévenir, et lorsque plus tard, m'étant aperçu de mon indiscrétion, j'essayai de me faire transporter ailleurs, ils ne voulurent jamais le permettre.

Là, après m'être évanoui de faiblesse une demi-douzaine de fois, je finis par m'endormir. Quand je me réveillai il était nuit, et deux hommes debout aux deux côtés de mon hamac m'examinaient d'un regard plus intéressé qu'amical. La femme qui m'avait sauvé éclairait leurs investigations avec une lampe, c'est-à-dire une coupe en terre pleine d'huile, sur le rebord de laquelle trois mèches de coton répandaient une clarté fumeuse.

En me voyant me réveiller peu à peu, l'un des deux hommes, le plus âgé, me dit dans la même langue dont je vous ai parlé :

« Le blanc est bien malade. Mais il est chez des amis de sa nation; il guérira.

— Est-ce vous, lui dis-je, qui êtes le maître de la maison? Si c'est vous, je voudrais vous demander de suite un service.

— Non, me dit-il. Je suis le médecin, l'oncle d'Alida. Mais le blanc peut parler; nous ferons ce qu'il voudra.

— Merci. Je voudrais écrire en France pour donner

de mes nouvelles, et faire porter la lettre dans le port le plus rapproché. Je paierai ce qu'il faudra.

— Nous n'avons rien pour écrire. Mais, demain, un homme ira à Mapa. Dors, et calme ton esprit: c'est le meilleur des remèdes. »

Je passai une nuit tranquille, presque sans souffrance, et le lendemain matin, mon hôtesse, à ma prière, m'ayant apporté mes papiers, j'écrivis tant bien que mal quelques lignes à ma mère. L'Indien qui était venu me prendre se chargea de porter ma lettre à Cayenne même, si je voulais, me dit-il, lui donner au retour une boîte pleine de grands hameçons doubles, qu'il apercevait dans ma malle au bas de mon hamac.

La boîte et son contenu valaient tout au plus six francs; je fus étonné de la modicité de cette demande.

« A combien de jours est donc Cayenne? lui dis-je.

— Par la savane noyée, répondit-il, je puis aller en six jours; mais c'est beaucoup de route. Cependant tu ne me donneras que la moitié de tes hameçons, si tu ne veux pas donner plus. »

Je lui promis le tout, et en outre les lignes nécessaires. Il fit un simple signe de tête, comme pour dire marché conclu, prit ma lettre, la plaça dans un sac en filet suspendu à son cou et me quitta.

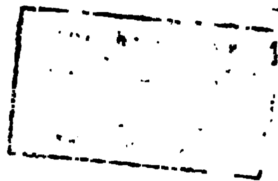
De mon hamac je pouvais voir tout ce qui se passait sur le bord du lac et le lac lui-même, aussi loin que ma vue s'étendait. Avec cette préoccupation anxieuse qui est le propre des malades quand ils désirent quelque chose, je me mis à suivre tous les mouvements de mon messager. Il commença par aller dans un coin de notre cabane commune, où il prit un sabre d'abatis et une pagaie, c'est-à-dire une grande palette de bois à long manche qui là-bas remplace exclusivement notre rame; puis, sans dire un mot, sans faire un signe d'adieu à personne, et sans que personne parût s'occuper de lui, il se dirigea vers le rivage.

Là, il tira de dessous l'eau un morceau de bois creusé, long de cinq pieds, large de deux tout au plus, le vida comme on vide un baquet, et le mit à flot. Cela ne portait ni banc, ni quille, ni gouvernail, rien de ce qui constitue le bateau de nos contrées. C'était si petit et si fragile sur l'eau, que je ne pensais même pas qu'un homme pût avoir l'idée de s'embarquer là-dessus. L'Indien néanmoins y jeta son sabre et sa pagaie, puis entra dedans et s'assit les jambes étendues. L'avant du canot sortit de l'eau tout entier, tandis que l'arrière s'enfonça tellement, que je crus que l'homme et l'embarcation allaient

faire la bascule , ou tout au moins un plongeon forcé. Mais il n'en fut rien; telle est la situation normale de tout canot de ce genre chargé de son rameur, situation qui, quoique étrange pour nos yeux européens, n'en est pas moins dans ces contrées la seule qui permette une marche rapide.

A peine assis, notre messager attira à lui sa pagaie avec ses pieds, bien qu'en se courbant il pût facilement la prendre à la main. Mais c'est encore une de leurs manières d'agir. Comme ils sont presque aussi adroits de leurs pieds que de leurs mains, ils emploient de préférence celui de leurs membres qui est le plus à portée de ce qu'ils veulent faire. Dès que notre homme tint sa rame, il la planta dans l'eau le long du bord, s'appuya dessus comme sur une béquille, et parut attendre très-philosophiquement quelqu'un ou quelque chose.

Au bout d'une ou deux minutes, il regarda avec attention le fond de son canot, se leva et reprit pied sur le rivage. Là, il côtoya le lac pendant quelques pas, ramassa sur la rive une poignée de terre grasse, revint à son embarcation, la tira de l'eau et la mit toute droite en l'air sur son avant. Un trou, à travers lequel je voyais le jour, s'étendait dans le fond sur une longueur de plus de deux pouces. Il le boucha





Elle jeta sa hotte à terre, et en tira quelques racines de manioc, du poisson salé et un régime de bananes.

avec sa terre, comme un menuisier bouche une fissure de planche avec du mastic, remit le canot à flot, et se remit dedans de la même manière que la première fois.

Là, il se lava soigneusement les mains, les essuya le long de son corps, et, ramenant de son dos à sa poitrine le sac où il avait placé ma lettre, en tira un couteau, du tabac, une pipe, une pierre à feu et un bout de roseau rempli de chiffons brûlés. Puis, battant la pierre avec le dos de son couteau, il incendia les chiffons du premier coup, alluma sa pipe et se mit à fumer.

Quelques instants après, une femme qui était sortie de la cabane en même temps que notre messager arriva à la plage. C'était une Indienne aussi, sa femme, comme on me l'apprit plus tard. Rouge et charnue dans le genre de son mari, vêtue d'une simple jupe et de ses longs cheveux noirs retenus par une ficelle, elle portait à son front, mais sur son dos, une espèce de hotte en lianes. Arrivée près du fumeur, elle jeta sa hotte à terre, et en tira successivement quelques racines de manioc, du poisson salé, et un régime de bananes qui pouvait se composer de cinquante à soixante fruits. Elle rangea le tout dans le canot autour de son mari et jusque sur

ses jambes, car la place manquait; puis elle dit doucement en créole :

« Miroir et aiguilles. »

L'Indien ne répondit ni un mot ni même un regard. Il saisit sa pagaie, et d'un seul coup prolongé se lança à dix pas de la rive. Une fois là, il se mit à ramer lentement, sans paraître se presser, mais en pagayant avec tant d'habileté que son canot avançait sur l'eau droit et rapide comme une flèche au départ. Cinq minutes après, je ne distinguais plus à l'horizon du lac qu'un point noir qui ne tarda pas à disparaître.

Pas plus d'adieu ni d'embarras que ce que je viens de rapporter. C'était tout ce qu'il en fallait à cet homme pour entreprendre un voyage de près de deux cents lieues, aller et retour, à travers un désert presque absolu. Mais telle est encore la façon d'être de l'Indien : il accomplit les choses les plus difficiles avec rien, pour ainsi dire. Jamais il ne fait de protestations de services ou d'amitiés. Il ne parle et n'agit guère que dans un intérêt direct, positif et immédiat. Mais quand il lui a plu de promettre quelque chose ou qu'il poursuit un but, presque toujours il accomplit sa tâche avec une ponctualité intelligente qu'on ne trouverait pas chez bien des blancs. Si ce quelque chose est une chasse, une pêche, une

course à travers le désert, nul en ce monde ne vaut mieux que lui pour réussir.

Quant aux dangers de sa route, il est probable que notre messager n'y pensait même pas. Fatigues, bêtes fauves, ennemis, fleuves bouchés, forêts impénétrables, l'Indien se soucie de tout cela comme nous nous soucions en chasse des fatigues de la journée. Enfant de la nature sauvage, familier de ses dangers, aimant l'aventure pour l'aventure même, comptant sur son intelligence virile pour triompher de tout, il est bien vraiment le maître des déserts qu'il parcourt. Ses lacs et ses forêts solitaires sont à lui comme nos bois sont à nos gardes. Il les aime ; il en connaît tous les sentiers, les ressources et jusqu'aux multiples hôtes. Leur immense dédale, si difficile pour nous que nous nous y perdons à chaque pas, n'est pour lui qu'un bois bien percé à travers lequel il circule à son aise, sans crainte comme sans ennuis.

Tranquille du côté de ce qui me tenait le plus au cœur, c'est-à-dire de ma lettre partie, je ne m'occupai désormais que de me guérir aussi vite que possible, afin de regagner Cayenne, et la France encore plus vite. Je n'avais d'ailleurs pour cela qu'à me laisser faire. J'étais trop ignorant du pays pour savoir

et suivre un plan arrêté de médicamentation. Je ne pouvais rien faire de mieux qu'obéir à mes hôtes, d'autant plus que, sauf le lieu, j'aurais pu me croire dans un hôpital parisien, tant on avait pour moi de soins de toute nature.

Le vieillard qui m'avait visité la veille accomplissait à mon égard office complet de médecin, et, par une cause ou une autre, me soignait comme à coup sûr il n'eût soigné aucun des siens, car il ne brillait point par la tendresse. Il indiquait à sa nièce tout ce qu'elle me devait donner, et jamais garde-malade attentive n'a plus ponctuellement exécuté les prescriptions d'un docteur qu'Alida n'exécutait celles de son oncle. De sa part, bien autrement que de celle du vieillard, les soins étaient de toutes les heures, et sinon plus éclairés, du moins plus affectueux et plus doux. Je m'en remis donc complétement à mes hôtes de l'œuvre de ma guérison, et, soumis comme un enfant malade, je me bornai à rester immobile dans mon hamac, étendu tout de mon long ainsi qu'on me le prescrivait, buvant des remèdes, etc. : faisant en un mot, depuis l'*alpha* jusqu'à l'*oméga*, ce qui concernait mon état d'agonisant.

Tout en me laissant soigner, j'examinais mes hôtes à loisir. Dès cette époque, sans me rendre encore un

compte exact du sentiment qui m'animait, j'étais presque aussi curieux de l'homme que de la nature. Ma maladie, toute grave qu'elle était, me laissait le libre exercice de mes facultés intellectuelles : je n'avais pas autre chose à faire qu'à regarder ce qui se passait autour de moi; je regardais.

Pendant les premiers jours, mes yeux, éblouis de nouveautés, ne surent tout d'abord où se fixer. De plus, ma vanité d'Européen me faisait tout voir par un prisme trompeur. Je ne percevais même pas bien le côté matériel de la vie de mes hôtes. La richesse naturelle de leur pays, leur caractère d'insouciance si philosophique et si grandiose, leur vie presque sans besoins comme sans désirs, tout cela m'échappait. Je ne voyais qu'une chose : c'est que ces pêcheurs étaient les plus misérables, donc les plus malheureux des hommes; des êtres d'une espèce inférieure à la mienne, presque des singes, qui ne valaient pas d'occuper l'attention d'un civilisé comme moi!

Pauvre vaniteux ignorant que j'étais! comme si la libre sauvagerie du désert n'offrait pas d'aussi féconds enseignements que la civilisation servile de nos fourmilières humaines!

Mais peu à peu mes sentiments chrétiens repri-

rent le dessus de ma vanité. Je compris que ces pêcheurs misérables étaient des hommes comme moi, mes égaux, mes frères devant Dieu, selon le langage de Jésus-Christ. Je regardai avec plus d'attention, et, à force de regarder, la lumière se fit pour mon esprit comme pour mes yeux.

Alors ma curiosité redoubla. Ma maladie, lente à disparaître, me condamnait à un repos permanent; mais ma souffrance diminuait de jour en jour, et, à mesure qu'elle me quittait, laissait mon esprit recouvrer ses facultés de travail. Je profitai de cette situation pour continuer le journal commencé dans mon île. L'existence que j'avais sous les yeux, toute nouvelle pour moi, s'incrustait heure par heure dans mon cerveau, comme une image de plomb dans une cire molle; mes notes quotidiennes l'y fixèrent. C'est ce qui me permet de pouvoir aujourd'hui dérouler devant vous avec vérité la vie de ces contrées. Je n'ai qu'à retracer des empreintes toutes faites, des photographies prises sur les lieux mêmes, dont la ressemblance est aussi complète que je puis la reproduire.

Notre colonie, car c'était une véritable colonie, était établie sur la rive occidentale du lac Manaye, un beau lac semé d'îles, comprenant à lui seul plu-

sieurs lieues carrées d'étendue, et entouré d'une foule d'autres lacs unis à lui par des conduits de toutes sortes. Elle se composait d'hommes de différentes espèces, les uns de race pure, les autres de races mélangées, qui formaient ensemble le plus hétérogène et pourtant le plus fondu des alliages. C'était à croire que les trois grandes familles humaines du globe, le blanc, l'Indien et le nègre, s'étaient donné là rendez-vous pour se souder ensemble. Soit à raison du nombre de ses représentants, soit plutôt à cause du climat, ce souverain maître de nous tous, la nature indienne dominait. Sur cinquante à soixante individus environ qui formaient le total de la colonie, le tiers était Indien pur ou presque pur, et les deux autres tiers, absorbés en partie dans cet élément, y disparaissaient en quelque sorte.

Ainsi, malgré leurs mélanges de sangs divers, mes hôtes, les maîtres du lieu, étaient plus Indiens qu'autre chose par les apparences, la vie, les mœurs, toute leur nature enfin.

Il n'y avait qu'un couple de nègres purs, deux esclaves échappés du Brésil, et vivant, à la suite de Ricard, dans une demi-liberté.

Quatre familles d'Indiens, entre autres celle du messager que je vous ai dépeint, habitaient aussi

sous notre toit. Elles vivaient là de la vie de mon hôte, et lui obéissaient assez généralement, aux conditions tacites de ne travailler qu'au fur et à mesure d'un besoin à satisfaire, d'aller et de venir selon leurs caprices, de n'agir jamais qu'au gré de leurs mobiles fantaisies.

Enfin cinq ou six familles de mulâtres, plus nègres que blancs, mais presque tous nuancés d'Indien, comme mes hôtes, complétaient la colonie. On pouvait dire de ces derniers que, malgré leur intelligence généralement inférieure à celle des Indiens purs, ils représentaient cependant la civilisation par les besoins, les vices, les prétentions, et surtout la vanité démesurée. Certes le blanc, nous autres enfin, — pour nous débarbouiller entre nous, — sommes passablement pétris de vanité; mais un blanc doublé d'un nègre, c'est l'idéal de la vanité humaine!

Ce bizarre assemblage formait sur le lac Manaye une sorte de république anormale, sans chef reconnu, sans organisation d'aucune sorte, sans lois, sans autres règles que celles du caprice de chacun. Cependant, comme toutes les sociétés humaines, sans exception, cette république n'en avait pas moins des chefs réels, des gouvernants quelconques, l'un ostensible, l'autre secret, auxquels ils obéissaient sans le

savoir généralement, mais d'une façon ou d'une autre.

Le chef ostensible, celui qui avait établi la pêcherie, commerçait pour les autres, leur vendait des marchandises, emmagasinait le poisson, etc. etc., était François de Ricard, mon hôte. Se disant le maître de la troupe, il se faisait appeler patron par ses exploités, gourmandait l'un ou l'autre à l'occasion, et réglait même le travail général. A tous égards, c'était le *primus inter pares* de la société qu'il présidait.

Il était né à Cayenne, de blancs purs, disait-il, bien que par les signes apparents de sa nature il ressemblât plutôt à un Indien qu'à un blanc. Mais, comme le climat fait l'homme dans des proportions considérables, et que, là-bas surtout, son influence est toute-puissante, il se peut que les prétentions de mon hôte fussent parfaitement légitimes. D'après lui, sa famille, venue à la Guyane lors de la fondation de la colonie, y avait jadis été si riche, que son arrière-grand-père possédait tout un quartier de Cayenne; si puissante, qu'un de ses aïeux avait été gouverneur de la Guyane. Mais peu à peu, de génération en génération, par suite de malheurs, révolutions, indolence, vanités luxueuses, sa famille tout

entière, maternelle et paternelle, était tombée, sinon dans la misère, qui n'existe point là-bas, du moins dans des positions de plus en plus précaires. François de Ricard n'avait fait qu'hériter de cette situation, et l'avait même améliorée; car il possédait, disait-il, une case à lui, tandis que son père habitait en location.

Aux trois quarts Indien d'idées et de mœurs comme d'apparence, mais plus prévoyant et plus tenace que les Indiens, plus intelligent que les nègres et les mulâtres, il était, somme toute, supérieur de beaucoup aux hommes qu'il exploitait et dirigeait en même temps. Actif, énergique et brave à l'occasion, très-souple et très-fin sans en avoir l'air, exclusivement préoccupé de ses intérêts directs, ne s'arrêtant devant les droits d'autrui que dans la mesure des impossibilités, il entendait les affaires à merveille et savait généralement les mener à bonne fin. Nul doute que s'il avait su ou voulu conserver un peu de ce qu'il gagnait, Ricard n'eût fait fortune en peu d'années. Mais, pourvu avant tout d'une dose de vanité digne de l'Europe, fastueux même à l'occasion, très-généreux, doux et bon pour tout ce qui l'entourait, il laissait s'épandre ses gains au fur et à mesure de leurs récoltes, avec une

noblesse créole que nous ne comprenons plus, mais qui est générale et naturelle là-bas. Sous tous les aspects, c'était un des plus parfaits échantillons de l'Européen devenu Sud-Américain-Guyanais, de par le temps et le climat.

Le chef latent, mais réel, de la troupe était son oncle, ou plutôt l'oncle de sa femme, le devin-médecin qui me soignait. Tous les autres, y compris son neveu lui-même, n'étaient en réalité que ses travailleurs libres, sans qu'il y parût et sans qu'il daignât en profiter, mais ses travailleurs quelconques.

Unique et dernier descendant de la tribu des Oyampis, jadis toute-puissante, aujourd'hui presque disparue, il vivait sans patrie ni domicile, nulle part, hier chez les Urucuyennes, demain chez les Amicobanes, toujours errant, mais chez lui partout. De Cayenne à Belem, de l'Amazone au Maroni, nul n'était plus savant du pays, de ses ressources et de ses habitants. Indien pur de sang et de cœur, viril encore, profondément sagace et voyant de loin, il menait tout sans en avoir l'air. C'était merveille comme il était habile à faire parler tour à tour le grand Esprit et la médecine, à défendre ou ordonner certaines pratiques religieuses indo-catholiques-nègres qu'il exécutait lui-même à l'occasion. On le

consultait avant tous pour les pêches, les chasses, les affaires, les maladies ; et il donnait à chacun quelque conseil utile, avec un désintéressement personnel absolu, mais comme indifférent pour tous, presque dédaigneux à force d'impassibilité réelle ou affectée. A tous les titres et sans conteste, il jouissait dans la colonie d'un pouvoir qui, pour n'être pas aussi tangible que celui de son neveu, n'en était que plus fort, comme tout ce qui est occulte.

De même que la république d'Andorre, qui n'est ni espagnole, ni française, tout en étant l'une et l'autre, ladite colonie n'était, à proprement parler, ni française ni brésilienne. Située dans cette vaste partie de pays guyanais qu'on nomme le territoire contesté entre le Brésil et nous, elle était tantôt nôtre, tantôt brésilienne, selon que ses habitants revenaient de Cayenne ou de Belem. D'ailleurs cela leur était bien égal ; pourvu qu'ils trouvassent du poisson sous l'eau, du tafia de temps à autre, de la liberté toujours, ils se souciaient de leur nationalité comme l'aigle des nues se soucie de nos frontières humaines.

Enfin, sous le rapport religieux, ce couronnement indispensable de tout édifice social, la colonie était divisée en deux camps, auxquels il ne manquait

cependant pas grand'chose pour s'entendre. Les uns, les Indiens purs, n'avaient guère, en fait de croyance générale, qu'une vague idée d'un grand Esprit, dispensateur souverain d'une vie future, de chasses, d'amour et de tafia. Les autres prétendaient être catholiques, et à ce titre professaient pour leurs frères Indiens des mépris craintifs, plus affichés que réels. Cependant, à part l'oisiveté complète du dimanche, certains signes de croix à certains moments et quelques maximes évangéliques mal retenues, plus mal observées, ces derniers ignoraient le christianisme d'une manière absolue. Je doute qu'il y ait eu réellement entre eux et les Indiens d'autres dissemblances que celles de leurs prétentions; car la religion des uns comme des autres pouvait à plus d'un titre s'appeler une négation religieuse presque complète. Mais, sous forme de compensation, les catholiques prétendus aussi bien que les Indiens purs étaient en proie aux crédulités les plus grossières et souvent les plus bizarres. Je ferais tout un livre si je voulais redire les superstitions multiples auxquelles s'abandonnaient leurs esprits, comme ceux de tous les peuples dont une croyance réglée ne coordonne pas les sentiments religieux.

La grande majorité de la troupe, y compris votre

serviteur, vivait à peu près en commun sous le carbet, autrement dit le toit où vous m'avez vu installer. Il y avait bien encore çà et là, dans les environs, sur les lacs ou les fleuves avoisinant la mer, quelques familles de même essence générale, qui se rattachaient à notre colonie par des liens quelconques d'affaires ou de parenté ; mais c'étaient toutes familles isolées, et le seul établissement important du pays, à plus de trente lieues à la ronde, était le nôtre. En retraçant le portrait fidèle de notre vie, prise sur le fait, pour ainsi dire, je retrace donc la vie de l'homme dans presque tout le pays maritime de cette partie de l'Amérique méridionale.

Notre carbet se composait de grandes feuilles de palmier très-habillement tressées, qui reposaient sur de forts roseaux attachés à des troncs d'arbustes ébranchés seulement jusqu'à hauteur du toit. Un plancher sur pilotis, c'est-à-dire de longues écorces de palmier, rangées les unes sur les autres en sens divers, nous isolaient du sol. Des lianes, faisant office de clous, soudaient tout cela ensemble d'une façon très-solide et assez pittoresque : telle était notre maison. D'ailleurs ni murs, ni compartiments, ni quoi que ce soit qui eût pu nous empêcher d'être en plein air. De temps à autre, quand la pluie ou le soleil, trop

forts, entraient transversalement par un côté du carbet et gâtaient quelque chose, un des résidants du moment se levait et attachait au toit une grande natte en feuilles tressées, qui servait de jalousie; mais quand ce soleil et cette pluie ne gênaient que quelqu'un, le quelqu'un se dérangeait, ou simplement se retournait: rien de plus.

Les meubles, vêtements, outils, ustensiles de table ou de ménage étaient aussi simples que la maison même.

Les lits, les fauteuils, les siéges quelconques se composaient exclusivement de hamacs. C'était là dedans que chacun dormait, causait, fumait, vivait enfin le plus généralement. En fait de table pour manger ou travailler, nous avions le plancher, toujours le plancher, ce qui n'est pas aussi mal commode qu'on le pourrait croire, ne fût-ce que par cette unique raison que les objets, n'en tombant jamais, se cassent moins souvent.

Les ustensiles de cuisine et de table consistaient en quelques chaudières, marmites et bon nombre de plats venus de Cayenne; deux ou trois fourchettes dont personne, pas même moi, ne se servait; des coquilles pour cuillers; et enfin quatre gargoulettes, qui cumulaient les fonctions de carafes et de verres à boire. En

fait de couteaux, chacun apportait son eustache personnel. Le seul outil luxueux que j'aie jamais vu paraître était des couis, ou moitiés de calebasses, généralement peints en dedans de la plus bizarre façon. C'étaient les petits verres à eau-de-vie de la colonie; des petits verres qui tenaient un demi-litre pour le moins. Les jours de tafia. c'est-à-dire très-souvent, chacun apportait le sien, et le resserrait ensuite dans son hamac, comme on met au chevet de son lit le portrait qu'on aime le plus.

Les outils de ménage étaient encore plus simples. Trois grands plumeaux-balais en belles plumes d'ara bleu servaient aux femmes à balayer chaque matin le plancher du carbet. Deux vieilles jupes, tombées de par leurs trous à l'état, puis au métier de torchons, lavaient deux fois par jour la vaisselle, et de temps en temps le plancher. Enfin, pour serviettes, essuie-mains, bols, cabinet de toilette, engins de lavage quelconques, chacun avait le lac : le lac tous les matins, souvent les soirs, après chaque repas un peu copieux, et pendant la plupart des longues heures d'ivresse que goûtait volontiers la colonie.

Les vêtements étaient à l'avenant du reste. Le costume général se composait d'un pantalon pour

les hommes, une jupe et quelquefois une veste pour les femmes, rien du tout pour les enfants. Il n'y avait guère que mes hôtes et les mulâtres qui, dans la vie quotidienne, joignissent à cela un chapeau de paille et parfois une chemise.

Mais les jours de fête chacun se parait à sa manière, selon ses prétentions ou sa race, et il y avait de quoi mourir de rire à voir les toilettes de chacun. On se serait cru dans des coulisses de théâtre au moment d'une pièce à trente-six personnages.

Mes hôtes et leurs associés mulâtres s'habillaient en messieurs, comme à Paris, mais modes Cayenne. On ouvrait deux ou trois grandes malles placées, tout ouvertes, dans un coin du carbet; puis soudain les hommes apparaissaient avec des costumes de mariés de village, habit et pantalon de drap noir, gilet de satin, cravate à bouts brodés, souliers vernis à parements rouges. Les femmes surgissaient sous jupes de soie, châles, foulards, chapeaux même; tout cela épinglé avec des bijoux de cuivre ou d'or, aussi gros que difformes. A part notre hôtesse, qui avait un peu de goût, chacune d'elles était attifée Dieu sait comme! Sans bas toujours, souvent sans souliers, sans corset d'aucune sorte, et cependant si sanglée que, soit dit sans comparaison,

son corps boursouflait sous sa robe comme celui d'un cheval de charrue sous des harnais de ville. De plus, le rouge, le jaune, le bleu, le vert, se heurtaient sur leurs personnes dans un tohu-bohu si voyant et si criard, que le premier jour de grand gala je crus sincèrement qu'elles s'étaient travesties pour un carnaval quelconque.

Quant aux Indiens, ils faisaient aussi toilette ces jours-là, mais à leur façon.

Les femmes se mettaient des fleurs dans les cheveux, un grand beau peigne d'écaille derrière la tête, du rouge aux joues, du bleu aux ongles et aux dents. Avec cela, des colliers de grains d'or de Portugal, une jupe noire ou bleue, et, les grands grands jours, une chemise fine très-blanche, leur constituaient un costume de fête à coup sûr plus gracieux que les vêtements de carnaval dont s'affublaient les mulâtresses.

Les hommes se tatouaient en rouge vif le haut du corps et les bras, qu'ils peignaient par bandes ou par losanges, sans beaucoup plus de façons que nous n'en mettons à peindre nos murs d'appartements. Quant à leurs visages, ils y apportaient généralement plus de soins. Les farauds d'entre eux possédaient même *ad hoc* des dessins tout faits, découpés dans

du bois. Ils s'appliquaient cela sur les joues ou le front, puis, avec du roucou délayé à l'eau, ils s'estampillaient comme on estampille des murs d'affiches.

Souvent les enfants profitaient de la circonstance pour se teindre aussi des pieds à la tête, ce qui paraissait faire grand plaisir aux parents. Évidemment cette coquetterie enfantine représentait pour eux ce que représente, pour certains d'entre nous, le costume d'artilleur de nos jeunes gars, c'est-à-dire le *nec plus ultra* des espoirs paternels. Les mères ne tatouaient pas elles-mêmes leurs progénitures, parce que là-bas chaque mère laisse son enfant à une liberté absolue; mais elles favorisaient leurs goûts par l'abandon des sachets de roucou, et toutes plus ou moins se rengorgeaient de bonheur en contemplant les rouges teintures de leurs rouges rejetons.

Misérables tatoués, sauvages! me disais-je à part moi, quand j'étais là-bas. Mais je suis revenu chez nous, et je nous ai regardés comme je regardais mes hôtes, en faisant abstraction de ma nationalité. Mon Dieu! tatouage ou maquillage, rouge ou blanc, il n'y a vraiment pas assez de différence entre tous ces peinturlurages pour nous mépriser les uns les autres. Plus d'une mère européenne, en reprenant sa houppe de

poudre tombée aux mains de son enfant terrible, doit regretter que cela ne soit pas de mode pour les enfants. C'est si joli de se peindre comme une poupée! Un peu de blanc ne ferait-il pas merveille sur les blanches figures de nos chérubins?

Les outils de chasse et de pêche étaient seuls un peu compliqués. Ils se composaient de quelques fusils à pierre, aussi dangereux pour les chasseurs que pour les chassés; d'arcs et de flèches servant surtout à pêcher; de sarbacanes, avec leurs flèches empoisonnées au curaré; de filets ressemblant assez aux vastes filets des Napolitains; d'hameçons de toutes tailles, excepté des petits; de pagaies, de mâts, de voiles, d'agrès, et enfin de bateaux de maintes formes, depuis le simple canot d'Indien que je vous ai décrit, jusqu'à la cobesta du Brésil, magnifiquement peinte, et si compliquée qu'on eût dit une jonque de la vieille Chine.

La principale occupation de tout le monde, et, pour ainsi dire, la base de l'existence commune, était la pêche. La troupe entière, sans exception, vivait de poissons ou produits de poissons, mangés, échangés ou vendus, selon la pêche ou l'acheteur. Les uns, le plus petit nombre, pêchaient tout simplement à la ligne, mais sans plombs, plumes ni liéges d'au-

cune sorte, avec un hameçon et une simple corde. D'autres, armés de flèches, rôdaient çà et là en canot, et fléchaient les poissons qui venaient jouer à la surface de l'eau. Ils étaient pour cela d'une adresse merveilleuse, choisissaient leur victime entre dix, la frappaient où ils voulaient, et presque toujours finissaient par s'en emparer.

Mais ces façons de pêche n'étaient, pour ainsi dire, que des distractions, des hors-d'œuvre dans la pêche ordinaire, qui se faisait au filet, sur les rives des lacs, devant la cabane même ou aux environs. Il y avait à la case une douzaine de filets de différente taille, qu'on employait tantôt d'une façon, tantôt de l'autre, selon le poisson qu'on voulait prendre, le lieu où on allait pêcher, le temps et surtout le caprice du moment. Une douzaine d'hommes et quelques femmes partaient dans la nuit, se rendaient au lieu de pêche, pêchaient et revenaient le soir même, ou quelques jours après, avec des canots combles de poisson encore vivant ou déjà préparé, selon l'occurrence. La difficulté et, pour ainsi dire, le talent principal du métier, n'était point de pêcher abondamment, mais bien de ne point laisser gâter le poisson, car il suffisait pour cela d'une matinée ou d'une minute. En tous pays, surtout là-bas, la marée tourne

presque aussi vite que les girouettes, la bourse et la politique.

Comme notre lac, très-rapproché de l'Océan, communiquait avec lui par d'étroits canaux, ainsi que tous les lacs de ces contrées, le poisson de mer et celui d'eau douce venaient souvent s'étaler pêle-mêle sur notre plage, pour y être préparés non moins pêle-mêle. Ce qu'il y avait parfois devant le carbet de poissons de toutes grosseurs, de maintes formes, de maintes couleurs même, je ne saurais le dire.

C'étaient des gurijubas ou machoirans de Cayenne (je crois), pêchés dans la mer, et fournissant presque exclusivement la colle; des espadons ou scies, au museau armé d'une formidable arête extérieure à doubles dents, monstrueux poissons d'Océan, très-communs dans ces parages, pris par hasard et gardés pour colle également; des pirarucus (poisson rouge en langue indienne), sorte de truite colossale, dont la chair salée est pour un tiers de l'Amérique du Sud ce que la viande de bœuf est pour l'Europe; des tortues d'eau douce, comme celles de mon île, pesant depuis une livre jusqu'à soixante, et nous donnant de l'huile par leurs œufs, de la viande par leur chair, du beurre par leur graisse, et le meilleur manger frais de toutes ces contrées; des lamentins, autre-

ment dits vaches marines, poissons-femmes, sirènes, truies d'eau, etc., amphibies d'eau douce à formes quasi humaines, pesant souvent au delà de mille livres, pêchés ou achevés au harpon, et dont les corps monstrueux fournissaient à la fois une huile abondante et une chair si semblable à celle du porc, qu'on aurait pu la prendre et la manger pour telle, etc. etc. etc.

Il faut avoir vu cela pour le croire, et je ne pense pas qu'il y ait un seul coin du globe où l'on trouve à la fois autant de poisson et autant d'espèces diverses de poissons.

Quelquefois, mais rarement, parce que cela donnait du mal, on faisait une pêche générale. C'était surtout lorsqu'un bateau partait pour Cayenne ou Belem et qu'on découvrait, au moment du départ, qu'une portion de la cargaison était gâtée. Alors Ricard promettait à chacun un sabre d'abatis ou un collier de grains d'or, selon le caprice du futur pêcheur, plus du tafia le lendemain. On passait la journée à tout préparer, et le soir on partait avec des joies et un entrain de gardes aux jours de grandes chasses.

Quelque temps après mon arrivée, une nuit où je me sentais mieux que de coutume, je fus emmené à

une de ces pêches, non comme partie active, car je n'avais pas encore la force de faire quoi que ce soit, pas même de marcher, mais comme invité inutile. Voici le compte rendu de notre matinée.

Nous partîmes de nuit, dans une dizaine de canots, contenant chacun cinq ou six personnes. Toute la colonie présente était là sans exception : notre carbet, comme cela se passait souvent, avait été laissé à la garde de Dieu. Le lieu de pêche était un petit étang en savane, situé à une heure de chez nous, peu profond, et depuis quelques jours isolé des lacs voisins. Une semaine de sécheresse continue avait obstrué le canal naturel par lequel il recevait ses eaux, et le poisson se trouvait pris dans l'étang comme dans un bras de rivière fermé par un bâtardeau. On le disait notamment plein de pacas et surtout de loutres, qui avaient élu domicile en cet endroit parce qu'elles y vivaient comme des brochets dans un vivier, grasses à lard de la chair de leurs victimes. Or, quand il s'agit de manger du paca ou de tuer des loutres, un pêcheur indien fait tout ce qu'on veut. La chair de l'un est exquise, l'autre est au poisson ce que le renard est aux lapins; entre loutre et pêcheur, de même qu'entre renard et garde, il y a rivalité de profession, donc jalousie haineuse.

Aussitôt notre arrivée, on alla entourer l'étang avec des feux disposés de distance en distance, pour empêcher les loutres et les pacas de se sauver par terre ; ensuite on tira le filet du bateau. C'était une seine longue de cent mètres environ, haute de deux, faite en cordes du pays, à larges mailles, sans poches, liéges, ni plombs d'aucune sorte; une simple bande de filet. On la déploya en face d'une des extrémités de l'étang à terre, dans les herbes; puis les hommes se mirent à fumer, tandis que les femmes allaient casser dans un bois voisin des bâtons pour pêcher.

Dès qu'elles furent revenues, on passa de distance en distance dans la seine une vingtaine de ces baguettes, qui, dressées, formèrent comme les poteaux d'une barrière mobile en cordes. Tout le monde pêle-mêle, hommes, femmes, enfants même, se mirent derrière le filet, près de chaque bâton, et la pêche commença.

Quatre ou cinq hommes entrèrent d'abord dans l'eau, et se mirent à la battre en tous sens jusqu'à moitié du lac à peu près. Chacun d'eux était armé de deux branches garnies de feuilles, avec lesquelles il tapait à droite et à gauche, en faisant tant de bruit et donnant tant de mouvement à l'eau, que le poisson effrayé devait nécessairement se sauver devant eux.

Derrière ces espèces d'éclaireurs, le gros de notre troupe, tous ensemble, se mit à pousser le filet à deux mains, en marchant droit devant lui comme une armée en bataille. Au bout d'une dizaine de pas, tout le monde était dans l'étang jusqu'à mi-corps. Alors les enfants, qui jusqu'à ce moment avaient suivi leurs parents avec de l'eau progressive, passèrent d'eux-mêmes aux rives du lac, où ils continuèrent de suivre la pêche en barbotant. Quant aux hommes et aux femmes, ils avançaient toujours droit devant eux, malgré les herbes ou les obstacles du fond. Par intervalles, au hasard d'une dépression du sol de l'étang, un des pêcheurs, homme ou femme, disparaissait sous l'eau, perdant pied, faisant plonger avec lui le bâton et la partie de filet qu'il poussait. Mais cela ne paraissait occuper ni ses voisins, ni le plongeur lui-même. Il restait sous l'eau, tant qu'il y avait dépression, afin de racler le sol d'aussi près que possible; remontait un peu, s'il le fallait, pourprendre haleine; puis plongeait de nouveau, et ne reparaissait que lorsqu'il pouvait marcher comme les autres.

Quand toute la bande fut arrivée à la partie de l'étang où les éclaireurs cessaient de battre, ces derniers plongèrent, et, passant par-dessous le filet, se joignirent au gros de l'armée. La vraie guerre com-

mençait : guerre véritable, avec danger de morsure et même de mort ; car, indépendamment des loutres qu'on cherchait, on pouvait très-bien rencontrer, et j'ai vu prendre en semblables occasions, des caïmans, des raies et des serpents. Or, quelque durs que soient des pieds d'Indiens, la queue d'une raie ou la dent d'un serpent ne laisseraient pas de les trouer dangereusement en pareilles rencontres. Mais personne, excepté moi qui ne pêchais point, ne parut se préoccuper de ces éventualités, et tous ensemble, éclaireurs et pêcheurs, poussant des cris, battant l'eau d'une main, et foulant le fond en trépignant, continuèrent d'avancer.

Au bout d'une demi-heure à peu près de ce manége, le filet et ses cinquante pousseurs arrivèrent à quelques mètres de l'extrémité du lac. Dans l'étroit espace qui n'avait pu être raclé, le poisson grouillait comme dans un vivier. Trois hommes alors s'en allèrent prendre le plus grand de nos canots resté à cinq minutes de là, revinrent bientôt traînant leur embarcation à travers les herbes, et la mirent à l'eau.

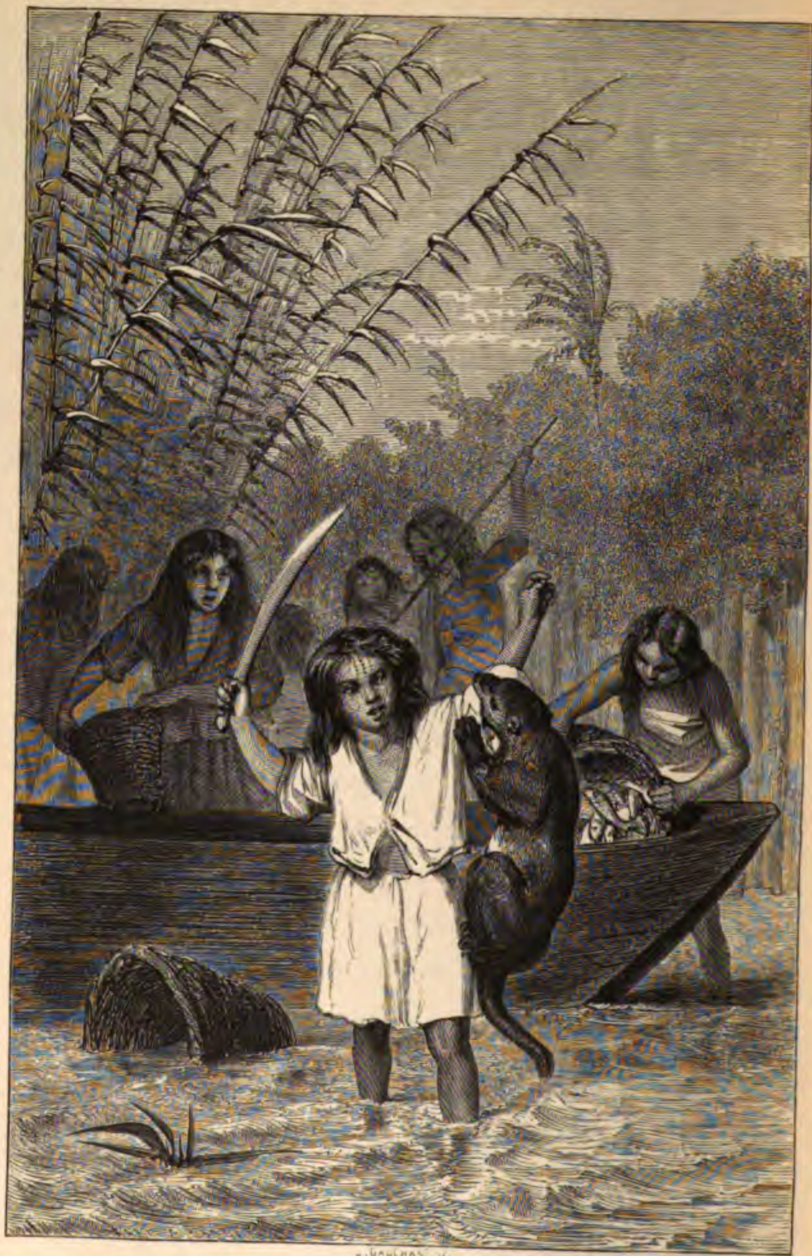
Aussitôt la seine resserra encore l'espace où étaient les poissons, et peu à peu le réduisit à l'étendue d'une étroite mare. Alors tous les hommes se mirent derrière le filet pour le soutenir, tandis que les femmes

et les enfants passaient dans le vivier. Là, chacun d'eux, les uns à la main, les autres à la hotte, se mirent à ramasser le poisson, qu'ils jetaient tout vivant dans le canot, où une femme le tuait d'un coup de sabre d'abatis, quand il était trop gros. Il y en avait tant et tant, que l'opération dura plus d'une heure. Du reste, c'était généralement du menu poisson d'une grosseur moyenne de trois à six livres. Le gros, c'est-à-dire le vieux, pressentant probablement la clôture du lac, avait depuis longtemps pris la clef des eaux.

Quant aux loutres, elles furent plus fines que nous apparemment; car elles avaient toutes déménagé avant notre arrivée, à l'exception d'une qui réussit à fuir pendant le temps d'arrêt où les éclaireurs plongeaient. Les pêcheurs en parurent fort contrariés. Ils disaient, en suivant sur la plage des traces fraîches auxquelles je ne reconnaissais rien, que six loutres, dont une qui devait peser soixante à quatre-vingts livres, avaient passé la nuit dans l'étang. Ce à quoi mon hôte, en se tournant vers moi, ajouta avec ingénuité :

« Ces voleuses-là mangent à elles seules plus de poisson que nous n'en prenons. »

L'homme, le blanc surtout, est véritablement un



La petite Indienne, tirant de derrière ses reins un sabre d'abatis, d'un seul coup trancha à moitié la tête de l'animal, qui tomba à l'eau tout sanglant.

singulier animal, pour s'imaginer que l'univers entier, depuis les poissons jusqu'au soleil, n'ont été créés et mis au jour que pour lui, lui seul!

Par contre on prit trois pacas, dont un, le dernier, faillit mal terminer la pêche. L'animal, terré sous l'eau comme un poisson, avait été ramassé à la hotte par une enfant d'une dizaine d'années environ. Mais au moment où la jeune pêcheresse s'apprêtait à le vider dans le canot, le paca trouva moyen de s'échapper, se jeta à l'eau et y plongea.

L'enfant, tout en achevant de vider sa hotte pleine de poisson, suivit du regard le fugitif, et presque aussitôt se dirigea de son côté pour le reprendre. Mais, soit que l'animal harcelé eût trouvé du courage dans son danger même, comme un chat poussé à bout, soit qu'il eût voulu mourir en combattant, au moment où la jeune Indienne enfonçait sa hotte dans le lac, la bête s'élança hors de l'eau, et, se jetant sur un des bras qui la venaient saisir, s'y cramponna à belles dents. Or, comme tous les rongeurs, le paca est armé de dents de devant qui, par leur force et leur longueur, feraient honte au plus anglais de tous les bouledogues. Le sang coula aux deux côtés du bras.

Sans se troubler, sans crier, sans même se déran-

ger, l'enfant se releva, enlevant à son bras le paca pendu à lui comme un chien après un os; puis, tirant de derrière ses reins un sabre d'abatis, d'un seul coup elle trancha à moitié la tête de l'animal, qui tomba à l'eau tout sanglant. La petite Indienne le prit, le mit dans sa hotte comme si de rien n'était, et vint le jeter au canot.

Après quoi, elle alla dans le bois, et en rapporta bientôt une douzaine de feuilles, que tout en marchant elle froissait à deux mains. Quand ces feuilles formèrent une espèce de bouillie comme un plat de chicorée, elle rentra à l'eau et y lava sa double blessure. Puis, après avoir mis dessus des feuilles pilées, elle prit un mouchoir de tête que lui tendit une des mulâtresses, enveloppa son bras, et revint avec tout le monde haler sur le canot de poisson qu'on sortait de l'étang. D'ailleurs pas un holà, pas un cri, pas une aide de personne. L'enfant fit tout cela seule, sans que sa mère ou son père, qui cependant étaient là, eussent témoigné autrement que par leurs regards l'intérêt qu'ils portaient à la blessée.

Le canot fut tiré sur le sol à bras, comme on l'avait amené. Seulement il fallut l'assistance de tout le monde pour le faire glisser jusqu'au lieu d'embarquement, parce qu'il était plein à ras de ses bords.

En arrivant à la case, je voulus savoir à peu près ce que nous avions pris. Il y avait, selon l'estime de mes hôtes, trois mille et quelques cents livres de poisson. Le reste de la journée et une partie de la nuit furent employés à ouvrir et vider tout cela : couper les gros par tranches, les petits en deux: les saler et les mettre à sécher au soleil ou à la fumée.

Le soir, il y eut guitares et tafia. Mais comme la boisson vint à manquer au milieu de la fête, la soirée ne fut pas complète, et minuit avaient à peine sonné aux étoiles que tout le monde était endormi. Il ne resta d'éveillé que deux femmes, qui jusqu'au matin passèrent la nuit à entretenir les feux sous le poisson.

Le surlendemain, avant la fin du jour, tout partit pour Macapa, sous la conduite de deux Indiens et de leurs familles. L'une des rameuses était la petite blessée de la veille, qui, les bras nus, pagayait à deux mains comme un homme, tandis que son père, nonchalamment couché à l'arrière, un pied sur le gouvernail, pinçait une guitare, pour nous faire ses adieux.

---



## CHAPITRE XVI

**Chasses et produits. — Musiciens, fumeurs, et buveurs. — Histoire de Nellé la fille des Amicobanes. — Indiennes et mulâtresses. — Une nation au berceau.**

Indépendamment de la pêche, la colonie pratiquait de temps à autre la chasse ou la récolte à la façon du pays; c'est-à-dire qu'au hasard d'un caprice ou d'une commande à satisfaire, quelques hommes s'en allaient chercher dans la forêt, à plusieurs lieues de là, du gibier ou certains produits du sol.

En fait de gibier qu'ils tuaient, soit au fusil, soit à la sarbacane, c'étaient des jacamis, des hoccos, des perdrix-grands-bois, c'est-à-dire des espèces de grosses tourterelles, qu'on ne trouve que dans les

grands bois; des agoutis, le lapin-lièvre du pays; des daims de plusieurs variétés; des antas ou tapirs, à la chair rouge et sèche; des tortues de terre, plus estimées que les tortues d'eau, quoique moins bonnes, selon moi; des moutons paresseux, à l'allure endormie, pris à la main et rapportés vivants, etc. etc.

On mangeait sur l'heure une partie de chacune de ces chasses, et le reste, fumé et conservé, était entassé dans un coin du carbet, côte à côte avec le poisson, pour partager son sort de vente.

En fait de produits, qu'on allait chercher également sous la forêt, c'était de l'étoupe de châtaignier, c'est-à-dire la seconde écorce de cet arbre, coupée par grandes plaques de filasse qui servaient à calfater les bateaux ou remplacer les nattes; des châtaignes du même arbre, qu'on allait vendre à Belem, où l'Angleterre les achète pour en faire de l'huile; du brai ou résine, destiné à servir de torches d'éclairage ou à goudronner les canots; de la vanille très-belle, mais qui avait tant de peine à sécher, que presque toujours elle pourrissait inutile; du copahu et du caoutchouc, autres résines; de l'ayapana, dont on fait une espèce de thé qui n'est pas sans mérite; de la salsepareille, etc. etc.

Comme le poisson et le gibier, avec moins de soins

encore, tout cela était empilé dans le carbet ou dans les bateaux, et, à certains jours de magasins remplis, partait pour Cayenne ou Mapa, Macapa, Vigia, Belem, selon le caprice d'achats qui soufflait dans ce moment. Le voyage durait de huit jours à un mois, au gré du temps et des convoyeurs. Puis le bateau revenait, rapportant en échange du tafia toujours, souvent de la poudre, un filet, des hameçons, des pièces d'artifice, un fusil, des colliers de grains d'or, des plats, des chaudières, un habit, des jupes, des madras, un portrait colorié de Napoléon ou du Juif-Errant, etc.; en un mot, tout ce qu'il avait plu à chacun de commander à l'un de ses commissionnaires-négociants. Le départ, et surtout l'arrivée d'un de ces bateaux occupait tout le monde pendant une journée; puis la vie quotidienne reprenait son allure ordinaire.

Tous ces travaux, sans exception, s'accomplissaient par caprices soudains, sans suite, sans ordre, sans quotidienneté, selon que le besoin ou l'occasion l'exigeait : ainsi, un jour ou un lendemain de grande pêche, à la veille d'une fête ou d'un départ de bateau. Mais ces jours-là tout le monde mettait la main à la pâte, depuis l'oncle de Ricard, le devin-médecin, dont la sacro-sainte personne daignait alors

travailler, jusqu'à un ancien esclave nègre, qui était bien le plus paresseux enfant d'Adam que j'aie rencontré de ma vie. Hommes, femmes, enfants, tous, à qui mieux mieux, préparaient les filets et les canots, pagayaient, pêchaient, fabriquaient leurs produits de vente. Chacun travaillait avec une force de nègre, des adresses d'Indien, une intelligence de blanc, tout un ensemble de qualités qu'on chercherait vainement réunies chez des hommes d'un autre continent. Puis, quand la besogne était achevée, tout le monde se reposait; mais alors, grand Dieu! comme on se reposait longuement!

A part ces grandes journées, le repos était pour tous les hommes, sans exception, l'état normal et presque permanent. Aucun ne pêchait, et surtout ne travaillait autrement que par accident, comme font des poëtes capricieux, sous l'inspiration fugitive d'une muse de chasse ou de pêche. Pour quelques-uns, et même la généralité, ce repos durait parfois pendant des semaines entières, sans qu'aucune velléité de travail se manifestât par aucun signe extérieur. Certes, en tous pays, même chez nous, l'homme aime et cultive plus ou moins la paresse; mais nulle part, je crois, l'indolente déesse n'a plus fervents adorateurs que dans cette partie des Guyanes. Or comme là, ni

la loi, ni la faim, ni aucune des mille nécessités de nos pauvres contrées ne forcent l'homme au travail, on peut dire que la vie générale n'y est, à proprement parler, qu'une longue oisiveté.

Blancs purs, Indiens, nègres, métis, mulâtres, tous pourraient plus ou moins être pris pour modèles d'indolence voluptueuse, gaspillante et rêvante. Je doute que le vieil Orient lui-même, avec ses nababs blasés, ait jamais produit quelque chose de plus complet; car la réelle richesse, celle qui sait se passer de tout, est généralement bien plus magnifique que la richesse égoïste de l'opulent. Or cette richesse est celle de l'habitant campagnard des Guyanes. Chacun d'eux est un Diogène indolent, sans orgueil et sans lanterne, qui n'a qu'à se baisser pour trouver par terre ou sous l'eau sa pâture quotidienne. De sa naissance à sa mort, il peut vivre et vit au jour le jour, sans avoir à s'inquiéter de son pain du lendemain ou de son nid du soir. Ne possédant bien souvent ni toit, ni vêtements, ni quoi que ce soit au monde, et cependant content de son sort, ne se troublant de rien : c'est presque un sage, le plus misérable, mais probablement le plus heureux des hommes!

Pas plus pour eux que pour les opulents de chez

nous, cette paresse d'ailleurs n'est un sommeil stupide. Comme on nous a dit et que nous savons que les habitants de ces contrées dorment souvent, nous en concluons, et j'ai moi-même tout le premier passé par ces idées, qu'ils ne font pas autre chose que manger, digérer et dormir, sans même penser; mener une vie de bête enfin. Or rien n'est plus une erreur que cette croyance.

De même qu'à Venise la divine, mais d'une autre façon, l'existence de ces contrées, *pour quiconque s'y porte bien moralement et physiquement,* est un véritable *far niente* d'Italie ou d'Orient; un long rêve d'artistes paresseux qui se sentent dormir, aiment, font de la musique, chassent, pêchent, en un mot, pratiquent tout ce qui leur plaît, quand et comme cela leur plaît. Chacun d'eux, s'il le voulait, pourrait très-bien louer ses services à Cayenne ou à Belem, et là mener une vie luxueuse comparativement à la vie de misère qu'il mène par ses savanes ou ses lacs. Chacun d'eux sait parfaitement cela, car il va souvent dans ces villes ravitailler son existence; mais il revient presque toujours au désert le plus vite qu'il peut, et là, comme un campagnard qui, rentré chez lui d'une semaine parisienne, reprend avec volupté ses sabots de campagne, il reprend avec dé-

lices sa paresseuse liberté. Il n'y a pas Arabe sous son gourbi, ou Vénitien sur sa gondole, qui soit plus voluptueusement insouciant, plus magnifiquement misérable qu'un Indien campagnard de la côte des Guyanes.

Je rêvais paresse, rien qu'à les voir à la tombée de la nuit, avec le ciel pour toit, demi-nus dans un hamac en filet qu'un de nos chiffonniers n'aurait pas ramassé; à les voir, dis-je, fumer à demi endormis ou caressant leur guitare. Ceux d'entre eux qui étaient trop pauvres pour avoir une guitare, ou qui avaient cassé la leur, pinçaient d'une fibre de palmier de piaçaba, tendue sur une baguette en forme d'arc courbé. Après chaque coup de doigt, le musicien penchait nonchalamment son oreille sur la corde, l'écoutait vibrer jusqu'au bout, puis recommençait. C'était un souffle musical plutôt qu'un son, et jamais harpe éolienne n'a vibré d'aussi faibles accords; mais ce souffle était pour lui toute une poésie, et pendant des heures entières suffisait à son indolent bonheur.

Pas plus que leur façon de cultiver la musique, leur manière de fumer ne ressemblait à la nôtre. Il y avait sous le carbet deux ou trois carottes de tabac, très-bon quand il provenait du Brésil, détestable quand il venait de Cayenne. Chacun, au fur et à

mesure de ses besoins, coupait à l'une de ces carottes le tabac qu'il lui fallait. Puis, quand il voulait fumer, sur ce bout comme sur un saucisson, il taillait trois ou quatre rondelles très-fines, les défaisait en tabac à fumer, à la façon dont on défait de la toile pour fabriquer de la charpie, et se mettait à fumer. Leurs pipes, faites en terre cuite et emmanchées à de longs tuyaux de roseaux, étaient bonnes; mais ils usaient plus volontiers de cigarettes, qu'ils faisaient très-adroitement avec une écorce d'arbre appelée *tawari*, souple et fine autant que du papier de soie. Rarement ils fumaient de suite plus de deux ou trois bouffées; après quoi ils éteignaient avec soin leur pipe ou leur cigarette, mettaient l'une à leur sac ou l'autre à l'oreille, comme un commis met sa plume, lés laissaient là jusqu'au premier caprice, puis recommençaient. J'ai vu la même cigarette ainsi éteinte et rallumée plus de dix fois.

De temps à autre ils jouaient aux cartes comme de vrais civilisés, mais de la façon la plus cocasse du monde, au moins pour mes yeux d'ex-gentleman parisien. Leurs cartes étaient si fatiguées d'usage, que les figures ne s'y voyant plus, il avait fallu les remplacer par des signes conventionnels. En outre, je mets en fait que le jeu unique de la colonie eût donné

à lui seul un potage plus gras que ceux de nos *chers* restaurants. Enfin, en dépit d'une observation assidue, il me fut longtemps impossible de découvrir à quel jeu ils jouaient. Ce ne fut qu'à la fin de mon séjour que je parvins à reconnaître une importation de Cayenne, le *pikel,* comme ils l'appelaient. Inutile de dire que ce piquet, dans leurs mains, n'était guère qu'une variété de jeu de bataille, incompréhensible pour tout le monde, même pour ses adeptes. Cela d'ailleurs importait assez peu; car, à part deux mulâtres qui jouaient en trente parties *trente sous marqués* de Cayenne, ou mille reïs du Brésil, autrement dit trois francs, on ne jouait jamais que l'honneur.

Mais, bien avant le jeu, souvent avant l'amour lui-même, ce premier penser de l'Indien, le maître du carbet était le dieu-tafia. Je ne crois pas qu'il soit possible à un Européen de boire comme j'ai vu boire là. Quand ils avaient du tafia à discrétion, ce qui était rare heureusement pour eux, leur capacité sous ce rapport était formidable. Jadis, en des temps plus tourmentés que le nôtre, il m'a été donné de voir quelques libations de tambours de garde nationale; je suis donc bon juge en l'espèce. Eh bien, je déclare ici, à l'honneur des Indiens, que le moindre de leurs buveurs rendrait au moins cinq verres sur vingt au

tambour le plus major de la plus buvante de nos gardes nationales de banlieue. Il leur faut pour le moins un litre de tafia avant qu'il y paraisse, et deux ou trois litres dans une seule matinée ne font que les aider à se rouler en pleine eau comme de bienheureux marsouins.

C'est le grand vice, le vice fatal de l'Indien des deux Amériques; c'est par là qu'il use et tue sa vie nationale, intellectuelle et physique. Plus encore que notre refoulement par la force ou notre absorption par la civilisation, notre eau de feu, comme il la nomme lui-même, le décime et sera une des grandes causes de sa prochaine disparition du globe. Dans le Nord, il a peu à peu vendu pour elle ses carbets, ses terres de chasse, et jusqu'aux champs où dormaient ses aïeux; dans le Sud, il vend à temps donnés son travail ou son gibier; la seule chose qui lui reste, et qu'il gardera probablement jusqu'à sa mort, c'est sa liberté. Mais, là-bas comme ici, la vierge farouche semble souvent funeste à ses adorateurs; le seul usage que beaucoup d'entre eux fassent désormais de cette liberté, c'est de boire jusqu'à l'abrutissement ou la mort.

Telle était la vie générale des hommes. Quant aux femmes, leur existence formait avec celle qui pré-

cède une disparate, pour ainsi dire, absolue. Au contraire de leurs maris ou de leurs pères, elles ne buvaient presque pas, ne jouaient ni ne musiquaient jamais, fumaient peu et travaillaient sans cesse. Je ne pense pas qu'il y ait créature humaine plus laborieuse que la femme indienne; jamais un instant d'oisiveté. Notre colonie en était, à ce point de vue, un vivant exemple; et les mulâtresses elles-mêmes, qui généralement ont toute autre tendance que celle de travailler, imitaient sous ce rapport leurs compagnes à peau rouge.

C'étaient les femmes, les femmes presque seules, qui faisaient bouillir le poisson ou pilaient les œufs de tortue pour en retirer l'huile, tiraient, étendaient et séchaient les membranes à colle, raccommodaient les hardes ou les filets, préparaient les aliments, nettoyaient la case, pagayaient même souvent. Il fallait une circonstance bien pressante pour que les hommes, fils ou maris, se donnassent la peine de les aider en quoi que ce fût dans leurs travaux ordinaires. Elles ne le demandaient et probablement ne le souhaitaient même point, pas plus que nos femmes, en général, ne nous demandent ni ne souhaitent d'être assistées par nous pour faire leurs tapisseries ou laver la vaisselle. Seulement là-bas le sort de la plus belle

moitié du genre humain est de faire à peu près tout ce qui est labeur, excepté chasser et pêcher. Elle met son devoir et son honneur à ce que l'homme qu'elle assiste vive de son travail à elle, sans presque rien faire que la défendre au besoin. Et quant aux hommes, à l'instar des gamoristes napolitains ou des chercheurs de grosses dots des autres pays, leur unique désir paraît être de vivre aux dépens de leurs femmes.

C'est probablement à ces mœurs que les Indiennes doivent l'infériorité physique et même intellectuelle qui les caractérise en général. Dès l'enfance, sans repos, avec excès, avec une sorte de passion de devoir à remplir, elles pratiquent les travaux manuels les plus durs, en même temps que leurs fonctions d'épouses ou de mères. Or cette vie trop forte pour elles les fane, les épuise avant l'âge, et je crois même les fait mourir plus jeunes que les hommes en général. On dirait qu'hébétées de travail, la plupart d'entre elles se sont déshabituées de penser, ne vivent plus guère que d'une vie machinale, et meurent dès qu'elles ne peuvent plus l'exercer.

Sans beauté, sans rayonnements d'aucune sorte sur le visage, courbées dès leur jeunesse, vieilles avant trente ans, presque toutes les femmes indiennes

de notre carbet faisaient contraste, sous ce rapport, avec les mulâtresses. Tandis que ces dernières prenaient chaque jour du bon temps d'une façon ou de l'autre, et vivaient au milieu de nous un peu comme des ornements, plutôt que comme des manœuvres, les Indiennes, au contraire, semblaient redoubler à la fois de travail et de négligence dans leurs vêtements. Il n'y en avait guère qu'une, une seule, jeune encore, dont la figure et l'attitude eussent été remarquées même ailleurs que sous notre carbet.

Son histoire était toute une poésie, comme elle-même.

On la nommait Nellé. Elle était fille d'un chef amicobane, dont la nation vivait, à dix journées de la mer, sur les versants méridionaux des monts Tumucumaque. Sans qu'elle sût pourquoi, ni sa tribu non plus peut-être, les Amicobanes et les Urucuyennes s'étaient fait la guerre. Les Urucuyennes avaient été battus; le père de Nellé s'était même emparé d'un de leurs chefs, qu'il avait épargné pour le manger; car la tribu de Nellé faisait parfois des festins de chair humaine.

Mais le chef ennemi était jeune et beau; il portait ses peintures de guerre comme pas un guerrier

des Amicobanes; il avait visité Cayenne, Surinam et le Para! Nellé s'éprit du jeune chef, et le jour où on l'attacha pour le festin de fête, elle lui mit une main sur l'épaule, en déclarant devant tous les siens qu'elle le prenait pour époux. Son père frémit, sa mère la maudit; mais cela était conforme aux vieux usages de la tribu : on libéra le prisonnier, on lui donna un arc, des flèches, un canot. Le jeune couple partit pour le pays de l'époux, et la paix se fit entre les deux tribus.

En tous temps, sous tous climats, la femme est l'ange de la paix, entre les tribus du désert comme entre les nations civilisées. Rebecca, dans les temps bibliques, rattachait Isaac à la famille des aïeux, et de nos jours plus d'une jeune Américaine resserre, sans le savoir, les liens qui nouent l'Amérique à la France d'une double fraternité d'intérêts et d'histoire.

Après différentes fortunes d'existence, Nellé était venue avec son mari habiter les bords de la Mana, dans le voisinage de l'établissement que les sœurs ont sur ce fleuve. De temps à autre l'Indienne allait vendre au couvent du poisson et du gibier. Peu à peu les sœurs, en saintes femmes qu'elles étaient et qu'elles sont encore, s'intéressèrent au jeune couple.

A force d'amitiés patientes, elles décidèrent Nellé à venir habiter le couvent avec son mari ; là elles convertirent les deux sauvages, les firent baptiser, et purent croire un moment qu'elles avaient conquis à notre religion deux âmes de gentils.

Mais pas plus Nellé que son mari n'étaient faits pour la vie civilisée. La jeune Indienne reconnaissait elle-même que les sœurs étaient bien bonnes, et qu'on menait dans leur couvent une existence autrement heureuse que sous la forêt; elle se souvenait de ce temps avec une joie douce, comme on se souvient d'une captivité bienveillante. Mais la demi-domesticité que le jeune couple subissait dans le couvent répugnait à tous ses instincts : il leur fallait servir des étrangers de passage et vivre avec les esclaves nègres. Nellé et son mari regrettaient incessamment leur fière liberté.

Les sœurs, instruites par de fréquentes expériences de ce genre, et devinant les sentiments secrets de leurs catéchumènes, avaient conçu le projet de les envoyer en France, pour les soustraire sans retour à leurs instincts de sauvagerie. Mais l'Urucuyenne avait éventé le projet des sœurs; le soir même les deux époux, emmenant avec eux leurs enfants, avaient passé par-dessus les murs du couvent et s'é-

taient enfuis, mêlant leurs pistes, afin que nul ne pût les suivre. Après avoir erré pendant quelques mois sous la forêt, ils étaient arrivés à l'établissement demi-indien que Ricard possédait alors sur le haut Oyapoch.

Au bout d'un séjour pacifique de quelques mois sous la cabane de Ricard, le mari de Nellé avait été tué par les nègres Bosh, dans la surprise de guerre suscitée par le Portugais. Depuis ce jour, il y avait déjà plus d'un an, la jeune veuve gardait fidèlement le deuil du mort. Ses longs cheveux dénoués, quoique surmontés de leur peigne d'écaille, ruisselaient jusqu'à ses reins en signe d'affliction. Beaucoup plus soignée d'apparence que la plupart de ses compagnes, elle portait toujours une jupe brune très-propre et une chemise blanche à laquelle, par une coquetterie féminine importée de Cayenne, elle avait cousu un liseré noir.

Grande, svelte encore, bien moins fatiguée que les femmes de son âge, rouge d'un rouge mat et pâle, semblable à celui des Indiens des grandes Indes, elle avait leur noblesse de port et d'attitudes, leur souplesse mobile, leur jolie tête, leurs fins membres de haute race: toute leur beauté fascinante, à la fois douce et féroce, craintive et brave: cette beauté féline

de la panthère et de l'Hindoue. Ses longs cheveux avaient gardé intacts tous leurs reflets d'aile de corbeau, et, par intervalles, ses yeux noirs, au lobe bleuâtre, lançaient ces regards aigus et perçants qui scintillent comme des étincelles échappées du feu de leurs âmes. A tous égards, c'était bien la fière et sauvage enfant de cette race étrange venue comme nous du fond de l'Asie jusqu'en Amérique, par le chemin de terre. C'était bien, sous tous les aspects, la fille légitime de cette noble race, sœur jumelle de la nôtre, rougie aux feux des soleils indiens et calcinée dans sa longue sauvagerie, mais libre, fière, et que, pour ma part, j'aime, je ne le cache point, parce qu'elle conserve jusque dans sa mort une grandeur farouche que je n'ai trouvée à si baut degré chez aucune autre race humaine.

A cause de son titre de fille de chef ou de veuve, tous les Indiens de notre colonie avaient pour Nellé certains égards qu'elle accueillait un peu comme une souveraine recevant les hommages de son peuple. Elle avait deux enfants, une fille toute jeune et un petit garçon de quatre à cinq ans, chétif et malingre. Aussi, en vraie mère qu'elle était, couvait-elle ce dernier, pour ainsi dire, sans cesse. Chaque jour, pendant des heures, elle berçait les plaintes ou

le sommeil du petit malade dans un hamac en filet, qu'elle agitait d'un mouvement doux et monotone en chantant à demi-voix. J'ai retrouvé les paroles indiennes qu'elle chantait :

« Acoutipourou, ipourou néroupèré cimitanga, miri ouquere ouarama. »

Ce qui veut dire :

« Acoutipourou (c'est le nom d'une variété de singe-dormeur), prête-moi ton sommeil, pour que mon enfant dorme comme toi. »

Je ne puis rendre la douceur à la fois mélancolique et maternelle de la jeune Indienne, quand elle psalmodiait ces paroles. Le souvenir de l'époux et l'amour de la mère se confondaient sur ses lèvres comme dans son cœur. Elle ne pleurait jamais aux tristes pensées que la vue de l'enfant faisait évidemment revivre en elle, parce qu'une Indienne, surtout une Indienne de haute race comme elle était, ne pleure jamais. Mais à la façon dont elle regardait parfois l'enfant, on voyait que des douleurs navrantes lui montaient au cœur en même temps que son amour maternel.

Je l'examinais quelquefois pendant des heures de suite, à travers les cordes de mon hamac, sans laisser voir mes regards pour ne la troubler point, et



« Dors, mon bel oiseau de proie.
« Aiglon, ton aile se déploïe... »

il y avait de tout dans la façon dont elle couvait son enfant : de la tendresse maternelle, des regrets de veuve, des souvenirs des anciens jours, du fauve amour de l'Indienne élevant son lionceau pour la vengeance. Lorsque je ne savais pas encore ce que signifiaient les paroles de sa chanson, je cherchais à deviner leur sens général, et tantôt il me semblait entendre une mère de chez nous, endormant son fils avec ces jolis verselets imités de la póésie du xv$^{e}$ siècle :

O cher enfantelet, vray pourtraict de ton père,
Dors sur le seyn que ta bouche a pressé !
Dors, petiot ; cloz, amy, sur le seyn de ta mère,
Tien doulx œillet par le somme oppressé...

tantôt, au contraire, son chant me rappelait la stance musulmane des *Deux Mères*, d'après un de nos poëtes contemporains :

Dors, dors, mon bel oiseau de proie.
Aiglon, ton aile se déploie,
Tous les jours elle s'étendra.
Que ta serre puissante broie....

Et en effet, je crois que les deux sentiments d'affection maternelle et de haine farouche qui se partageaient l'âme de la jeune femme influaient tour à tour

sur les modulations de sa voix. Les sœurs de la Mana avaient bien pu émonder quelque chose de l'amour de la vengeance, qui est une des bases de la nature indienne, surtout chez les Indiens des montagnes; elles n'avaient pas pu déraciner cet amour. Au premier choc d'une colère ou d'une occasion, la nature originelle devait fatalement reprendre, et reprit en effet le dessus sur ses frais sentiments de chrétienne.

Quand le petit malade était endormi et que l'Indienne se trouvait à peu près seule avec moi sous le carbet, elle prenait son grand panier à ouvrage, l'apportait au pied de mon hamac, et là se mettait à travailler sans rien dire. Son autre enfant, un vrai chérubin rouge, bouffi et dépeigné, se roulait aux pieds de sa mère, ou jouait avec la frange de mon hamac, en me tendant par intervalles ses petites mains potelées. Alors j'ouvrais ma malle, et lui donnais quelque objet de France, une image, un bout de papier. L'enfant me quittait pour porter cela à sa mère; la jeune femme souriait en silence, et nous étions amis.

Quand Alida, notre commune hôtesse, s'absentait, Nellé était avec moi presque communicative. Elle m'avait conté son histoire en détail, jusqu'à son séjour à la Mana qu'elle cachait soigneusement à tout

le monde. Mais dès que la mulâtresse approchait de nous, elle se renfermait dans le mutisme absolu qui est l'état normal de sa race vis-à-vis des étrangers. Quoique vivant sous le même toit, de la même vie, et passant généralement ensemble la majeure partie de leurs journées, l'Indienne et la mulâtresse avaient l'une pour l'autre une antipathie dont j'étais le confident par droit de naissance.

C'est qu'on aurait difficilement trouvé deux êtres aussi profondément dissemblables que l'étaient les deux femmes, et toutes les deux, sans le savoir peut-être, subissaient les influences de leurs natures opposées. A les voir au premier aspect, vivant ensemble de la même existence sauvage, à peine vêtues toutes deux, rougeâtres-brunes toutes deux et parlant la même langue, un Européen débarqué du jour aurait pu les prendre pour sœurs. Moi-même, pendant les premiers temps, loin de soupçonner leurs dissemblances de races, je les avais crues parentes. Leur cachet de commune nature américaine les faisant se ressembler par certains côtés généraux comme se ressemblent entre eux tous les Asiatiques ou les Européens, mon œil inexercé s'était trompé à cet aspect d'ensemble. Mais peu à peu, en examinant, j'avais fini par ne plus même comprendre comment

j'avais pu les croire unies seulement par une nationalité commune. Ainsi, pour distinguer bien un Chinois d'un Japonais, un Anglais de l'un de nous, il faut être du pays ou regarder avec soin.

Au contraire de l'Indienne, la mulâtresse n'avait que des cheveux courts, frisés et presque laineux, qu'elle cachait toujours sous un madras des Indes. Son œil était grand, gros, un peu saillant, noir aussi, mais avec le lobe d'un blanc jaunâtre. Elle avait la bouche bien dessinée, les lèvres fortes et rouges, des dents splendides. Ses membres, forts et bien proportionnés, disparaissaient sous des chairs un peu épaisses. Elle était matériellement belle de corps et de visage, mais sans élégance et sans distinction. Sa nature un peu vulgaire annonçait la force massive plutôt que nerveuse, le sentiment plus que l'intelligence, les pensers du corps plutôt que ceux de l'esprit.

Au point de vue moral, ce point capital de nous tous dont on s'occupe présentement si peu, la dissemblance n'était pas moins grande.

L'Indienne, impassible, isolée, réservée, presque dédaigneuse, voyant tout sans paraître rien voir, concentrant en elle ses sensations, ne se préoccupait guère que de ses enfants sans se déranger pour

d'autres, et, en fin de compte, n'aimait qu'elle et les siens.

La mulâtresse, au contraire, sociable, toujours préoccupée du jugement d'autrui et n'agissant qu'en vue de ce jugement, avait comme un besoin inassouvissable d'affection à la fois active et passive. Par tous ses actes et ses paroles, on voyait qu'elle aimait son prochain et se plaisait à le rendre heureux, quel qu'il fût. Mais avant tout et sur tout, il lui fallait dépenser sa force matérielle exubérante. Elle tournait, et babillait sans cesse avec une volubilité pleine de caresses, riait à chaque période en montrant ses dents, et saupoudrait çà et là son récit de proverbes ou de tours de phrases français qu'elle accompagnait de gestes nègres intraduisibles. A tous propos, elle prenait parti pour ou contre le premier venu, se fâchait, se raccommodait, le comblait de caresses, puis se refâchait; tout cela sans amour ni rancune durables, presque sans raison, toujours sans but. Nature sympathique au premier aspect, expansive, insinuante, désirant dominer et ne sachant que faire de cette domination, c'était bien l'enfant commun du blanc et du noir, du maître et de l'esclave, des deux êtres qui sont présentement l'un au sommet, l'autre au bas de l'échelle humaine.

Cette dissemblance enfantait naturellement des pensées et des sentiments hostiles dont souvent, sans le chercher jamais, je devenais le confident. J'étais un peu leur malade à toutes deux par les soins ou la société assidue. De plus et surtout, j'étais le blanc, c'est-à-dire le chef reconnu par l'une et l'autre race comme l'être d'élite, apportant la civilisation aux uns comme aux autres, et leur imposant sa puissance. Toutes deux me prenaient fatalement pour leur juge et voulaient m'entraîner à leur parti.

Ainsi, lorsque Nellé répondait aux questions de la mulâtresse par des monosyllabes échappés de ses lèvres comme à regret, cette dernière levait les épaules, et, me montrant du regard sa silencieuse compagne, murmurait à demi-voix les mots d'idolâtre ou de sauvage. Elle affectait vis-à-vis de l'Indienne autant d'airs de supériorité dédaigneuse qu'elle en pouvait prendre. A ses yeux de Cayennaise, l'Amicobane sauvage était de beaucoup inférieure à une presque blanche, une civilisée comme elle prétendait l'être, et elle le faisait sentir à sa commensale aussi souvent que l'occasion s'en offrait.

A ces attaques Nellé ne répondait jamais rien; mais il était évident qu'elle n'admettait en aucune façon cette supériorité. Il y avait trop de sang nègre

dans notre hôtesse pour que l'Indienne s'inclinât jamais devant elle. La sauvage enfant ne s'était pas laissé apprivoiser par les sœurs de la Mana elles-mêmes et leur toute-puissante douceur; ce n'était pas pour se courber sous les dédains d'une petite fille de nègre. Aussi par intervalles, comme par accès de vengeance, elle me faisait remarquer la nature de cheveux et la teinte noire qui révélaient l'origine d'Alida. Mais sa douceur naturelle et son amour de mère reprenaient bien vite le dessus. Elle regardait tristement ses enfants trop faibles pour la pouvoir suivre au désert, se remettait à sa tâche du moment, et à force de volonté semblait oublier à la fois, et les dédains dont elle était l'objet et ses propres remarques vengeresses. Chère Nellé! compagne assidue de mes longues souffrances! poésie de mon séjour sous ce carbet! Quand je pense que ses douleurs de veuve devaient en faire un bourreau!

Quant à leurs enfants, toutes deux les élevaient ou plutôt les laissaient s'élever comme les autres enfants de la colonie, c'est-à-dire un peu à la façon dont s'élèvent les couvées d'oiseaux. La nature guyanaise, dominant leurs natures originelles, leur imposait, par droit souverain de climat, des procédés communs d'éducation première. Tant que la créa-

ture avait besoin d'un concours pour manger ou marcher, chaque mère indienne ou mulâtresse se multipliait autour de son baby. Mais dès que le petit moun, à force de se rouler librement, sans bourlets ni contraintes d'aucune sorte, arrivait à marcher seul, ce qui avait lieu bien plus vite que chez nous, elles le laissaient à lui-même autant que possible. A partir de ce moment, il pouvait dormir, se baigner, courir, se perdre et se retrouver à son gré. Comme si chacune d'elles s'était étudiée avant tout à ne jamais entraver la liberté de son enfant, quel que fût son sexe, elle ne s'occupait plus de lui que de loin, à la manière d'une Providence lointaine qui veillait encore sur l'existence de sa créature, mais sans se mêler à sa vie.

Adroits, forts, hardis, souples comme de jeunes chats, les enfants ainsi élevés étaient généralement ce qu'ils sont partout, c'est-à-dire les plus charmantes créations du monde pour leurs parents, mais trop souvent les plus insupportables pour les étrangers. Cependant, comme les éloges intéressés des amis des père et mère ne les gâtaient point du matin au soir, comme les parents les élevant librement n'en faisaient ni des espèces de king's-charles familiers et inutiles, ni des variétés de pédants farcis de latin

et de vie impratique, somme toute, les enfants de notre carbet valaient mieux que bien d'autres.

Ils se ressemblaient tous de formes, de couleur et d'instincts généraux à ce point qu'il fallait, pour ainsi dire, appliquer la loupe sur chacun d'eux, pour étudier les dissemblances qui leur restaient encore de leurs origines diverses. Le climat et la communauté d'existence, nivelant leurs natures différentes, en faisaient rapidement une race unique, encore çà et là diversement nuancée, mais dont les teintes primitives se fondaient déjà dans une couleur générale qui participait évidemment de sa triple origine.

Leurs débuts d'enfants se passaient comme ceux des enfants de chez nous, ou à peu près. Pendant les premiers temps de leur arrivée dans ce monde, ils balbutiaient des pleurs ou des sourires aux bras de leurs mères, et bientôt se roulaient par terre en bégayant des sons. Dès qu'une fille pouvait marcher, elle aidait sa mère ; puis, ses plumes poussées, s'envolait où l'hymen l'emportait. Dès qu'un garçon pouvait tenir une pagaie, il suivait son père sur le lac, pêchait avec lui ; puis, ses forces venues, il choisissait librement l'espoir de sa vie terrestre, partait avec elle et s'en allait où Dieu conduisait leur caprice. Je n'ai jamais vu et je n'ai jamais ouï dire

qu'aucun Indien, pour plus ou moins de rentes, eût vendu son bonheur d'ici-bas.

Comme ensemble de nature sud-américaine, au-dessus de ces dissemblances d'âge, de race et même de sexe, planait une allure générale de douceur insouciante, qui est le caractère principal de l'homme en ces contrées. Je ne connais pas de race humaine aussi parfaitement douce que celle de cette partie de l'Amérique du Sud. On dirait et je crois que la chaleur humide de leur sol inondé les énerve et ne leur laisse d'énergie, soit pour le bien, soit pour le mal, qu'à de rares accès si en dehors de leur nature qu'ils ne sauraient compter. L'air attiédi de leurs molles savanes leur souffle la paresse insouciante, comme l'air vif des dures montagnes souffle à leurs habitants divers des instincts de lutte et des besoins de proies. La nature les a faits riches de naissance: pourquoi faire travailler et lutter? chacun d'eux n'a qu'à se laisser vivre. Ce sont des cygnes demi-sauvages, et non des aigles farouches comme leurs voisins des prochaines montagnes. Dieu les a créés pour vivre, nageant doucement au-dessus de leurs eaux poissonneuses, plongeant par intervalles leurs longs cous insouciants dans le vivier qui s'agite sous eux, et revenant s'endormir sur la plage, comme

de doux oiseaux qu'ils sont. Il ne leur a donné ni l'œil aux éclairs, ni le bec ni la serre qui déchirent. Leur domaine est la paix; la guerre est pour les oiseaux de proie!

Pendant les quelques mois que j'ai vécu dans cette pêcherie, je n'ai jamais vu s'élever entre mes hôtes ni une lutte, ni même une discussion quelconque. La plus parfaite intelligence, ou, pour parler d'une façon plus exacte, une négation absolue de dissentiments régnait dans toute la colonie. L'homme en cette contrée, n'ayant pas de besoins, pour ainsi dire, et le peu qu'il en éprouve se trouvant satisfaits sur l'heure, n'a presque pas de motifs de querelles avec ses voisins, comme nous en avons forcément entre nous Européens. De plus, son amour de la liberté, ce premier instinct de toute créature, n'étant gêné par aucune fatalité d'agglomération sociale, il ne se heurte pas contre un de ses semblables, à chaque mouvement : comme cela se passe pour nous dans les entraves sans nombre de nos sociétés pressées et besogneuses. Il ne subit ni n'impose aucune règle, aucune contrainte, soit morale, soit physique, dont il n'a aucune nécessité, puisqu'il peut vivre et vit généralement seul. Sous tous les aspects, c'est bien l'homme de la nature, l'homme vivant solitaire,

égoïste, misérable, ignorant, mais libre, tranquille et se prélassant dans une sorte de torpeur somnolente, heureuse peut-être, mais qui après tout n'est guère qu'une variété de sommeil?

Telle était la colonie ou tribu au sein de laquelle la Providence m'avait fait aborder. Assemblage bizarre, ressemblant un peu, sauf l'amour du vol, à l'une de ces tribus de bohémiens, comme en voyait passer le moyen âge! Race étrange, hétérogène, sans demeures fixes, sans nationalité précise, et cependant formant un tout social avec des mœurs particulières encore incertaines et bizarres comme elle. Mais telle qu'elle était, c'est un échantillon fidèle de l'homme et de sa vie dans certaines parties de l'Amérique du Sud.

C'est pour cela surtout que j'ai cru devoir l'expliquer en détail dans ces deux chapitres. Le hasard de mon long séjour sous ce carbet m'a fait étudier mes hôtes avec soin. J'ai raconté fidèlement mon étude elle-même, parce que j'ai pensé que vous aimeriez à connaître sous ses multiples faces cette société au berceau, pour ainsi dire. C'est un monde à part qu'il ne nous est pas donné de voir tous les jours, et un des états primitifs de l'humanité curieux à regarder de près, parce qu'aucune civilisation n'y

a encore émoussé à leurs angles les vertus et les vices naturels de l'homme. Enfin, si je ne m'abuse, c'est un travail utile, parce qu'il peut nous aider à nous connaître nous-mêmes. Or ce qu'il y a de plus utile à apprendre en ce bas monde, c'est nous-mêmes, c'est l'homme. Si le cercle étroitement borné de nos possibilités mortelles nous permettait d'apprendre à fond chacune de nos familles humaines, comme on se bonifierait à cette étude, grand Dieu! Que de qualités on prendrait! Que de défauts dont on se corrigerait! Comme on pourrait à la fois éclairer et purifier son âme! Et alors, que de bien on pourrait faire! On rayonnerait comme un bon prêtre, comme un bon souverain, comme un phare vivant à l'usage de ses semblables! C'est le plus beau rêve d'ici-bas.

---

## CHAPITRE XVII

**Lécépo dit Jacaré. — La vengeance d'un Indien. — Une geôle guyanaise. — A quoi peut servir un peigne d'écaille. — La sieste en pays intertropicaux.**

Plus de trois mois pleins se passèrent ainsi pour moi en observations, mais surtout en maladie ; car à cette époque je n'observais guère que parce que je n'avais pas autre chose à faire. Si j'avais pu partir, il est au moins probable que je ne fusse pas resté sous ce carbet seulement pendant trois jours. J'avais soif de départ, soif de revoir la France, et on m'eût offert tous les trésors du monde, à la seule condition de rester dans ce pays, que j'eusse très-probablement refusé net.

Mais la maladie, plus forte que mes désirs, me

clouait là comme un blessé sur son lit. Tout ce que je pouvais faire était de ne mourir pas. Il y avait, pour ainsi dire, égalité de forces entre mon mal et moi, de telle façon qu'à certains jours, en voyant le peu d'améliorations que j'éprouvais, je désespérais d'être jamais en état de gagner Cayenne.

C'est si long et si souvent mortel la dyssenterie en pays chauds. Il faut avoir passé par là pour se rendre bien compte de ses dangers. Ainsi, dans l'Amérique du Sud, par exemple, elle dure parfois six mois, un an même, pendant lesquels on se voit périr et s'en aller peu à peu, sans que rien y fasse. A elle seule elle tue plus de blancs et presque autant d'Indiens que toutes les autres maladies ensemble, y compris l'homicide fièvre jaune. C'est de son contact délétère que l'émigrant doit se préserver avant tout par des soins incessants d'hygiène. Dans quelques-unes de ces contrées à peine façonnées, basses, brûlantes, humides, malsaines même pour les quadrupèdes sauvages, comme la partie de la Guyane dont je parle ici, tout Européen fortement saisi par ce mal est presque toujours perdu. C'est miracle qu'atteint comme je l'étais j'aie pu échapper à la mort. A coup sûr, si je n'ai pas laissé mes os sur ces plaines, je le dois à mes hôtes et surtout à mon hôtesse Alida.

Après la Providence, c'est elle qui a le plus contribué à me sauver, non-seulement par son intervention, mais par ses soins incessants. Je m'en souviendrai toute ma vie, et je suis heureux de le rappeler en ces lignes qui seront pour elle, j'espère, comme un souvenir reconnaissant.

De plus, l'impatience que j'éprouvais de ne me guérir pas aussi vite que je voulais contribuait encore à retarder ma guérison. Comme mes forces ne me revenaient que peu ou point, j'essayais sans cesse de manger, et je prenais remèdes sur remèdes, souvent malgré mes hôtes qui n'osaient pas me refuser. Des rechutes, pour ainsi dire, incessantes résultaient de cette façon de me soigner, et au bout de trois mois de maladie je n'étais guère en meilleur état que le premier jour. Chaque fois que j'essayais de marcher, les souffrances me reprenaient de plus belle, et quand, domptant la douleur, je marchais malgré tout appuyé sur l'épaule d'un voisin, ma faiblesse était si grande, que j'étais obligé de me recoucher presque aussitôt. Je mourais littéralement un peu chaque jour, et j'avais si bien l'air d'un mort, que lorsque j'essayais de marcher j'entendais les enfants du carbet se dire les uns aux autres en parlant de moi :

« Mira, mira, voilà le drap qui marche. Le blanc mort est ressuscité. »

Bref, de rechute en rechute, tournant ainsi dans un cercle vicieux dont un des détours était la mort, je n'avais plus guère d'autre énergie que celle de souffrir sans me plaindre, lorsqu'une émotion excessive, en bouleversant tout mon être, me fit prendre une résolution qui probablement me sauva. Ma bonne ou ma mauvaise étoile me rendit le témoin forcé et même une des causes indirectes d'une variété de jugement de Lynch à la sud-américaine. Bon gré mal gré, il me fallut assister à un de ces supplices féroces que les enfants du désert infligent à leurs ennemis avec des raffinements de cruautés dont, grâce à Dieu, les annales de la civilisation n'offrent que de rares exemples. Je vais vous redire, tel que je l'ai vu, ce triste épisode accolé à ma vie dans les Guyanes. Tout affreux qu'il est, il vous distraira de mes aventures personnelles, et cela soulagera mon âme d'épancher un peu de cet amer souvenir en vous le faisant partager.

Dieu voulut que le Portugais qui, sur l'Oyapock, avait causé la mort de plusieurs Urucuyennes, passât en canot sur un des affluents du haut Araguari. Où allait-il ? A quelqu'un de ses négoces ordinaires proba-

blement, c'est-à-dire reprendre des nègres échappés, rançonner ou voler quelque pauvre famille indienne, peut-être même exécuter par ses propres mains ce qu'un traitant de son espèce me proposait un jour : à savoir, de faire tuer un Indien, pour boucaner sa tête et me la vendre comme curiosité du pays. Les émigrants portugais établis au Brésil sont pour la plupart les tourmenteurs patentés des indigènes. Tout ce que les Brésiliens purs s'interdisent de faire, ou n'osent pas commettre par leurs propres mains, l'émigrant portugais l'exécute sans pudeur. Il est venu en Amérique pour faire fortune; aucune besogne ne le rebute, aucune pudeur ne l'arrête; rien n'est mal à ses yeux pour réussir. Il n'est peut-être pas un d'eux qui, à l'occasion, ne vendrait son âme, si comme au moyen âge l'enfer achetait encore des âmes, et si quelqu'un de ces mécréants avait encore la sienne. C'est le vautour fait homme.

L'émigrant dont il s'agit s'en allait donc accomplir une de ses œuvres ordinaires de ténèbres, en compagnie de deux nègres et sous l'escorte attardée d'une troupe de soldats brésiliens. Comme il passait en canot le long d'une rive du fleuve, il fut reconnu par un des Urucuyennes de l'Oyapock. L'Indien avait été personnellement rançonné par cet

homme; il résolut de le prendre vivant, et de le conduire à la colonie du lac Manaye, où se trouvaient momentanément quelques familles de sa tribu, entre autres sa parente Nellé et ses enfants, dont je vous ai conté l'histoire. Qui sait même si le Portugais n'était pas le bijou décisif, le présent de fiançailles à l'aide duquel l'Urucuyenne comptait fléchir le veuvage obstiné de la jeune femme? L'amour et les cadeaux sont de toutes les tribus humaines, des leurs comme des nôtres!

De l'idée à l'action, chez un Indien, souvent il n'y a pas même une seconde pour réfléchir. Le sauvage se mit à suivre son voleur sur le fleuve, sans jamais le perdre de vue, comme François Ricard et sa famille m'avaient moi-même suivi, lors de mon arrivée sur le continent. Il risquait incessamment sa vie à cette poursuite; car le Portugais le connaissait, et savait la haine mortelle qu'il lui portait. S'il avait trouvé l'Urucuyenne suivant ainsi sa piste, il l'eût tué sans pitié. Or le blanc était armé jusqu'aux dents: fusils, pistolets, deux nègres, vingt hommes. Le sauvage n'avait que son mauvais sabre d'abatis, c'est-à-dire une longue latte de fer mal emmanchée qui est leur vade-mecum, pour s'ouvrir des chemins sous forêt, faire leurs feux, etc. Mais quand un

enfant du désert a un caprice, quel qu'il soit, d'amour ou de vengeance, peu importe, il ne regarde que son but et ne s'inquiète que de l'atteindre. S'il réussit, tant mieux; s'il meurt en chemin, tant pis. Il est insouciant de la vie au delà de tout ce qu'on peut dire. Il est brave, brave et fougueux comme nous, quand la passion l'enfièvre.

Au bout de deux jours de poursuite silencieuse et savamment dissimulée, l'Urucuyenne avait enfin trouvé sa belle.

Theodoro Lecépo, c'était le nom du traitant, était descendu avec un de ses nègres sur une rive du fleuve, sous bois, pour cueillir des poires-lianes. Il y avait çà et là, dans cet endroit, plusieurs arbustes chargés de ces fruits. Le maître et l'esclave s'étaient séparés pour les cueillir. Aussitôt l'Indien, qui les guettait, avait bondi sur le maître, l'avait étreint au cou pour l'empêcher de crier; puis, l'étranglant aux trois quarts avec un bout de liane, l'avait traîné jusqu'à son canot, comme on traîne un chien indocile.

Là, avec l'aide de son enfant, un gamin de sept ans, qui était encore tout fier d'avoir assisté son père dans cette capture, l'Urucuyenne avait bâillonné, puis ficelé à la façon d'un paquet le Portugais plus mort que vif. Il l'avait placé tel quel au fond du ca-

not, sous leurs provisions de manioc et de poisson salé, avec leurs pieds sur le tout, pour que nul, en les voyant passer, ne pût se douter de ce qu'ils emportaient.

Dans cet équipage, ils s'étaient mis à descendre le fleuve à toutes pagaies, en sens inverse de la route précédemment suivie par leur captif. Mais, au bout de quelques heures, ils avaient rencontré les soldats brésiliens destinés à assister Lecépo dans l'œuvre de sang ou d'impôts forcés qu'il allait accomplir. A un détour du fleuve, les deux Indiens s'étaient trouvés nez à nez avec la barque de leurs ennemis. Ils avaient doublé de vitesse pour passer sans être remarqués ; mais le commandant brésilien leur avait fait signe de venir le long de son bord : l'Urucuyenne avait obéi. Là on lui avait demandé des nouvelles du Portugais.

« Je l'ai rencontré tout à l'heure, » avait répondu l'Indien.

Puis, sans sourciller ni même se presser, le père et le fils s'étaient remis à descendre le fleuve.

Sur sa route, pour aller au lac Manaye, se trouvait la colonie militaire que le Brésil a fondée sur l'Araguari, en plein territoire français, ou tout au moins contesté. Afin de gagner du chemin et de ne

pas se déranger, les deux sauvages avaient poussé l'audace jusqu'à passer le long des cabanes de la colonie, à raser leur débarcadère. Personne n'avait fait attention à eux. A part ces deux rencontres, ils étaient d'ailleurs venus sans autres périls que ceux de la nature, ne s'arrêtant ni de jour, ni de nuit, même pour manger; passant onze cataractes et des rapides sans nombre; traînant trois fois leur canot à terre pour aller d'un fleuve à un autre; faisant plus de soixante lieues en dix-huit heures!

Quant au Portugais, ils ne l'avaient pas retiré une seule fois de son gîte forcé, même pour le faire respirer. Lorsqu'on l'exhuma de ce sépulcre mouvant, il était immobile et bleuâtre comme un mort de la veille : il fallut l'asperger d'eau pendant un grand quart d'heure pour lui faire reprendre connaissance.

Cependant, soit que le bruit de cette capture se fût répandu dans l'air, à la façon des parfums et des idées, sans qu'on y comprenne rien; soit plutôt que les Urucuyennes eussent passé la nuit à avertir leurs amis, il n'en est pas moins vrai que, le lendemain de l'arrivée du prisonnier, une vingtaine de canots chargés de monde abordèrent au carbet de mes hôtes.

Deux ou trois heures après le soleil levé, sans

même attendre tous les spectateurs, car il arriva du monde jusqu'au soir, on fit l'exhibition publique du captif. Le malheureux, au sortir de son terrible voyage, avait été mis dans le coral aux tortues, sorte de vivier-niche, formé de pieux fichés en terre, ou plutôt dans la boue, qui sert à conserver des tortues vivantes. Sans le déficeler, même pour reposer ses membres endoloris, on lui avait fait boire un peu de bouillon de poisson, dans la crainte qu'il ne mourût de faim avant le supplice. Puis on l'avait serré dans cette niche, non pour l'empêcher de fuir, puisqu'il était ficelé par tout le corps, mais pour le préserver des bêtes féroces. Il était resté là toute la nuit, assis par terre, baigné jusqu'à mi-corps dans une eau boueuse, les jambes incessamment meurtries par les tortues empilées avec lui dans cet étroit espace.

J'avais appris, c'est-à-dire deviné son arrivée la veille au soir à quelques paroles prononcées devant moi et au remue-ménage qui s'était fait dans le carbet; mais je ne l'avais pas encore vu. Quand on le sortit de sa geôle, je pus à peine reconnaître en lui une créature humaine. De la tête aux pieds, il était tout souillé de la boue fétide dans laquelle il avait couché. Ses vêtements déchirés, soit par les tortues de la nuit, soit dans sa lutte de l'avant-veille avec

l'Indien, pendaient par lambeaux vaseux. Une liane grosse comme une corde moyenne s'enroulait autour de son corps, depuis les épaules jusqu'aux chevilles, et le tenait si serré partout, qu'à certaines places sa peau sanglante et boursouflée faisait saillie autour de ses liens.

Comme il ne pouvait pas tenir sur ses pieds, on l'accota contre un des arbustes qui tenaient la cabane, et on l'attacha là par le cou, afin de l'empêcher de tomber. Presque aussitôt, l'Indienne dont le mari avait été tué par les nègres Bosh, Nellé, s'approcha, desserra un peu les liens du captif, et lui essuya la tête avec un des torchons-jupes qui servaient à laver la vaisselle.

Chacun alors put dévisager à son aise l'ennemi public. C'était un homme d'une cinquantaine d'années environ, de moyenne taille, ni grand, ni maigre, ni gros, ni petit, et ressemblant plutôt à un Européen du nord qu'à un Portugais. Il avait le teint très-blanc pour un habitant de ces contrées, le cheveu rare et jadis châtain, avec une barbe entière de couleur incertaine. La seule particularité remarquable de sa personne était la nature de ses yeux, d'un vert bleuâtre, terne et comme sans regards, sans âme dedans. On eût dit l'œil d'un animal amphibie, et

cela était même si saisissant, que les Indiens, faisant allusion à son aspect non moins qu'à son avidité, l'avaient surnommé Jacaré, c'est-à-dire caïman, en langue portugaise.

A peine le captif fut-il bien reconnaissable pour tous, qu'une explosion de cris et d'injures s'éleva des deux à trois cents individus de tous sexes et de tous âges réunis autour de lui. Pour le mieux montrer, Nellé allongea de quelques pieds la corde passée autour du cou du captif, le fit osciller de droite à gauche comme un mannequin, puis le replaça le long du poteau.

Alors, comme si ce qu'elle venait de faire n'avait été qu'un prologue de torture, elle tira de ses cheveux son long peigne d'écaille, c'est-à-dire son bijou le plus précieux, et y cassa une dent, dont elle essaya la pointe sur son pouce. Puis, brusquement, elle enfonça cette dent tout entière dans l'œil du prisonnier, l'y mouva une seconde, la retira sanglante, et, l'élevant en l'air, dit en indien :

« J'ai promis à l'âme de Coro (c'était le nom de son mari) d'arracher les yeux de ses assassins. Je viens de tâter un œil de Jacaré; je vais le lui arracher. »

La victime cependant avait poussé un cri terrible,

qui se changeait peu à peu en gémissements inarticulés; mais l'Indienne ne parut pas faire attention à ses plaintes. Elle se tourna de nouveau de son côté, lui enfonça l'index dans l'œil, le lui arracha d'un coup et le jeta par terre; puis, crachant dessus en signe de mépris, elle l'écrasa sous son pied nu et se mit à regarder la foule avec un visage rayonnant de fierté satisfaite.

La foule hurla de contentement, et les cris, les injures, les gestes furieux recommencèrent plus forts que la première fois. La tourmenteuse évidemment avait bien traduit les colères déchaînées de ceux qui l'entouraient, car on la laissait faire seule, et personne n'approchait. Elle éleva de nouveau la voix, et dit :

« J'ai promis l'autre œil aussi, et celui-là, je le mangerai. »

Mais j'en avais trop, moi, de toutes ces horreurs. J'avais regardé cette dernière scène de sauvagerie féroce avec une sorte de stupeur, que les mouvements rapides de Nellé ne m'avaient pas laissé le temps de secouer; cependant, tout appauvri qu'il était par la maladie, mon sang de France bouillonnait en moi. Je jetai un jurement de colère, me levai et sortis du hamac pour aller détacher le prisonnier. Mon hôtesse

me retint de force; mais, sur un signe de son oncle, Ricard, intervenant, prit l'Indienne par le bras, et, la poussant brutalement jusque sur la foule qui entourait la victime, dit :

« Jacaré est à moi; je ne veux plus qu'on y touche. »

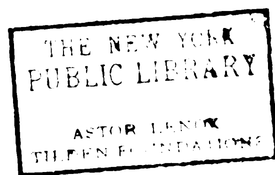
Tout le monde se tut. Je me laissai retomber dans mon hamac, si épuisé par l'émotion et par cet effort, que la tête me tournait; je ne voyais plus rien de ce qui était autour de moi.

Quand je repris assez de forces pour regarder de nouveau, le captif, toujours accoté au poteau du carbet, était tourné de mon côté et me parlait en portugais, d'une voix faible, mais suppliante. Un ruisseau de sang, coulant de son œil arraché, descendait sur sa poitrine et jusque sur ses jambes, où il se mêlait à la boue dont le malheureux était couvert; le reste de sa face et son cou étaient d'une pâleur livide.

Je me cachai la tête dans les mains pour ne pas le voir. Il se méprit sans doute à mon geste, car il essaya de venir vers moi, et mit péniblement un pied devant l'autre. Mais ses jambes endolories furent impuissantes à le porter; il perdit l'équilibre, tomba à moitié, et resta suspendu en l'air par la corde de son cou.



Le captif, accoté au poteau du carbet, était tourné de mon côté et me parlait en portugais, d'une voix faible, mais suppliante.



La foule, un moment silencieuse pour observer ce que j'allais faire, se prit à rire et à injurier de nouveau le captif. Je me levai une seconde fois, mais l'oncle de Ricard trancha d'un coup de sabre d'abatis la liane qui retenait le Portugais; il acheva de tomber par terre, et presque aussitôt deux des mulâtres, se détachant, le prirent et le replacèrent de nouveau dans le coral où il avait passé la nuit. Là on mit une garde de deux hommes à l'entrée de la grille en bois qui servait de porte au coral. Chacun dès lors put à son aise injurier le prisonnier et lui jeter de la boue, des débris de poisson et des immondices, mais sans pouvoir le mutiler.

Pendant plus d'une heure, tout le monde resta autour du coral, comme autour d'une fosse à bête féroce. C'était à qui viendrait injurier la victime et lui reprocher quelque méfait. Mon hôtesse, restée à côté de moi pendant toute cette scène, me traduisait ce que je ne comprenais pas et me commentait la plupart des imprécations: c'était à la fois sinistre et risible. Comme dans les fureurs de toutes les foules, le grotesque côtoyait l'horrible.

« Tu as fait tuer mon père pour une dame-jeanne de roucou, disait un jeune homme. Le vieux est mort sous les coups de ton nègre. Je t'arracherai les tripes

du ventre, et avec ton sang j'en ferai une peinture rouge pour te payer le roucou de mon père. »

« Tu m'as volé moitié sur le prix d'un collier de grains d'or, disait une autre, une femme. Je nouerai ta langue de couleuvre avec mon collier, je l'arracherai de ta bouche menteuse, et j'en ferai une râpe pour râper du piment, afin que cela te cuise encore après ta mort. »

« Les nègres Bosh, ces corbeaux noirs, dit un Urucuyenne, ont mis à bouillir le corps de mon frère avec du manioc, et en ont fait une pâtée qu'ils ont donné à leurs chiens. Moi, je te ferai bouillir vivant, et je te donnerai aux caïmans du lac. Tu ne vaux pas que des chiens mangent de toi. »

Pendant chacune de ces bordées de récriminations et de menaces, la foule se taisait, comme pour bien écouter et juger chaque discours. On n'entendait plus que la voix du plaignant mêlée aux lamentations du prisonnier, qui, à travers des cris tantôt aigus, tantôt dolents, comme ceux d'un homme qui souffre cruellement, criait par intervalles en portugais :

« Ai Jésu! ai Jésu! délivrez-moi, et je vous donnerai tous mes biens. Délivrez-moi! je me ferai moine, et je ne ferai plus de mal à personne! »

Mais on n'avait pas l'air de s'occuper de ses

plaintes plus que de ses promesses, et, après chaque assaut d'injures individuelles, les cris, les menaces, la boue, les coups de baguette même recommençaient. Les deux gardiens laissaient faire en écoutant sans mot dire, et se contentaient d'empêcher la foule, les femmes surtout, de passer leurs mains à travers les barreaux du coral.

Cette scène dura plus d'une heure. Vainement je suppliai mon hôtesse d'user de son autorité pour l'abréger; elle me répondit que sans moi elle serait avec les autres à se venger sur l'homme qui avait causé la mort de son fils. Je compris qu'il n'y avait momentanément rien à tirer de ce côté. J'appelai son oncle et le priai, au nom de l'humanité, de faire conduire le prisonnier, soit au Brésil, soit à Cayenne, pour y être jugé; mais le vieillard me répondit :

« Le blanc n'entend rien aux affaires des lacs. Dans son pays, est-ce qu'on ne tue pas ceux qui ont tué? Le Portugais a de l'argent; à Cayenne comme à Belem son argent le sauverait : il mourra ici. »

Sur ces mots, le vieillard me tourna le dos; puis, afin de me prouver la justice de sa sentence, il alla au coral. Les femmes s'écartèrent avec respect pour le laisser approcher du prisonnier. L'Indien se pencha sur lui, et, d'une voix basse, mais que j'entendais parfaitement de mon hamac :

« Qu'as-tu fait de l'homme que tu as emmené de Lago-Real l'an passé ?

— Grâce ! grâce ! dit le misérable; grâce ! je donnerai un frasque de grains d'or à sa veuve. »

Le vieillard se releva, et, s'adressant à sa nièce, qui achevait de me traduire les paroles que je viens de rapporter :

« Raconte au blanc, lui dit-il, que l'homme dont j'ai parlé est mort de faim à la geôle, pour une dette de moins de deux francs. »

Je ne savais que répondre. Le vieillard se baissa de nouveau sur le prisonnier.

« Où allais-tu, lui dit-il, quand Jacami t'a pris?

— Grâce ! grâce ! ce n'était pas chez les Urucuyennes ! Et puis, j'avais commission du gouverneur de Macapa, et j'allais agir pour lui. Grâce ! je donnerai un fusil neuf à Jacami. Je te donnerai, à toi, ma case de Belem tout entière. Grâce! grâce! j'allais chez les Galibis, ce sont les anciens ennemis des Urucuyennes. »

Mon hôtesse me traduisit ces paroles. Je me tus. Il y avait trop de haines, depuis trop longtemps et trop justement amassées sur la tête du prisonnier, pour que mon intervention pût le sauver quant à présent. Mieux valait laisser passer l'orage pour ten-

ter un nouvel effort, ou, qui sait? le faire échapper avant le supplice.

Le vieillard regagna la place où il était assis avant de se déranger, ramassa par terre, à côté de lui, sa pipe, qu'il y avait posée pour venir à moi, et la ralluma. Puis, s'étendant à demi dans son hamac, il se prit à s'y bercer nonchalamment à l'aide d'un de ses pieds, qu'il laissait traîner en dehors.

Peu à peu cependant le tumulte diminua, puis finit par cesser tout à fait. Je regardai du côté du coral; il n'y avait plus personne autour du prisonnier. Le malheureux était seul, à la même place, et d'une de ses mains déliées lavait son œil avec la boue liquide du sol de sa prison.

Alors, pensant que la foule n'avait ainsi quitté sa victime que pour aller dresser l'instrument du supplice, m'attendant à voir surgir le long du rivage quelque hideuse guillotine dans le genre des nôtres, je me levai tant bien que mal. Puis, sortant du carbet, ce que ma faiblesse souffrante ne me permettait de faire que de loin en loin, j'allai m'asseoir sur la proue d'un canot qu'on avait tiré hors de l'eau, afin de le calfater, et là je regardai autour de moi.

Le soleil dardait sur le lac et la plage ses rayons de feu; une brise légère, chaude et comme chargée

de repos, passait dans l'air. Je fus tout d'abord ébloui de lumière et comme subitement enivré par la chaleur du dehors. Mais peu à peu, me remettant, je découvris dans les hamacs, par terre, et jusque dans les canots. toute la foule de l'heure d'avant, qui dormait du plus tranquille des sommeils. Je regardai de nouveau du côté du coral : le prisonnier lui-même était endormi. La chaleur du jour et la fatigue avaient triomphé de sa douleur. Il dormait de son œil unique, la tête penchée, le dos accoté aux parois de sa niche, assis dans la boue jusqu'à la poitrine. Ses deux gardiens. étendus à terre tout de leur long, reposaient de leur côté avec ces ronflements sonores qu'inspire la quiétude des fonctions bien remplies.

C'est qu'il était près de midi. et que là-bas, de onze heures à deux heures, tout a besoin de repos. On ne voit pas un seul être en mouvement, pas un homme debout, pas un oiseau dans l'air, pas un poisson à fleur d'eau : les moustiques eux-mêmes, ces dévorants éternels des plaines équatoriales, reposent. Quadrupèdes, oiseaux, poissons, insectes, tout dort enivré de chaleur humide. énervé, lourd et comme épuisé des quelques heures de jour qu'il a déjà vécu. Le midi là-bas, c'est la pluie à Naples; quand il arrive, tout rentre. tout se calme, tout s'endort, et

il n'y a pas d'apaisement humain qui vaille son influence somnifère.

L'idée me vint que je pouvais profiter du repos général pour délivrer le prisonnier, et le sauver ainsi de la mort probable qui l'attendait. Je me recouchai pour reprendre un peu de forces et réfléchir avant d'agir. Mais peu à peu, sans y penser, sans même en avoir conscience, je fis comme tout le monde là-bas : comme les animaux, comme les hommes, malgré leurs souffrances ou leurs sanglantes fureurs, je m'endormis.

---

## CHAPITRE XVIII

**Un tronc de supplice. — Préparatifs de cirque. — Repas de caïmans. — Chasse aux lézards. — Fête et festins nocturnes. — Vous tous qui souffrez, pensez à la mort.**

Au bout de plusieurs heures, un bruit de coups de hache me réveilla en sursaut. Un Indien tailladait un arbre à demi échoué le long du rivage. Il ne s'était pas donné la peine de tirer le tronc hors de l'eau, et, debout sur l'arbre même, il l'équarrissait, sans se préoccuper des mouvements de son but ou de son plancher, qui vacillait à chacun de ses coups. Un charpentier de chez nous eût poussé l'arbre à terre pour le fixer, et pris mille peines afin de s'établir à son aise avant de travailler. L'Indien ne pensait

même pas à tout cela, parce qu'il n'en avait pas besoin. Comme son pays n'est qu'une immense forêt coupée de lacs, chaque homme est bûcheron de naissance. Il a, tout jeune et avec le temps, appris son métier; il l'exerce mieux que personne.

Cependant, à mesure que je me réveillais, les scènes de la matinée ressurgissaient dans mon esprit, et, ma pensée allant naturellement du travail de l'Indien au supplice que je redoutais, je regardai du côté du prisonnier. Un homme venait d'ouvrir la porte du coral, et, sans plus de précautions que pour prendre une tortue, tirait le captif par un pied. Le corps plongeait dans la boue, comme un cadavre inerte, sans même un tressaillement. J'éprouvai un instant de satisfaction, en pensant que le malheureux était probablement mort de fatigue ou de douleur : comme si on mourait pour cela !

Dès qu'il fut dehors, deux hommes le prirent, l'un par les pieds, l'autre par la tête, et l'apportèrent sur la plage, près du tronc d'arbre que l'Indien continuait à équarrir. Là ils le jetèrent sur le sable, à la façon dont les employés de chemins de fer jettent nos colis, c'est-à-dire à la volée; puis, afin de le réconforter pour mourir, on lui donna une soupe de viande, qu'il avala avec une gloutonnerie que

ses bourreaux eux-mêmes eussent pu lui envier.

L'heure du supplice approchait évidemment, bien que la foule du matin, partie je ne sais où, ne fût plus là. Je voulus tenter un dernier effort en faveur du malheureux. Mon hôtesse, assise à terre sous le carbet, cousait sans paraître s'occuper d'autre chose. En raison même de ce que je lui devais la vie, je me sentais bien plus d'empire sur elle que sur son mari ou son oncle, qui d'ailleurs n'étaient pas là. Elle était seule, à deux hamacs de moi; je l'appelai à voix basse.

Elle vint à mon premier appel, empressée et souriante comme toujours. Je la fis asseoir contre mon hamac, et, pendant plus d'un quart d'heure, tout ce que je pus trouver de prières fraternelles, et même de promesses, je le lui dis. Peu à peu, comme elle ne me répondait plus que par monosyllabes, je crus l'avoir gagnée à ma cause, c'est-à-dire à celle du prisonnier, et je lui développai tout un plan pour faire retarder le supplice jusqu'au lendemain. Elle m'écouta en souriant, releva ma couverture tombée à terre, m'enveloppa dedans comme un enfant malade, et me dit simplement :

« Mon fils est bien mort, lui! »

Puis, sur ces mots, pour me montrer que toute

conversation à ce sujet était au moins intempestive, elle se retira à l'autre extrémité de notre cabane. Mon dernier espoir disparut avec elle; je n'avais pas même la force nécessaire pour me traîner jusqu'au prisonnier; il me fallut m'en tenir à cette inutile intervention. Je m'étendis dans mon hamac, en ramenant ses plis sur moi, afin de ne plus avoir sous les yeux la figure du captif, qui me poursuivait comme un vivant cauchemar. Mais, malgré moi, je relevai presque aussitôt la tête, pour voir ce qui allait se passer. Je n'osais même plus demander à mon hôtesse à quelle mort on avait condamné le prisonnier; je n'avais encore découvert aucun instrument de supplice, et, la tête farcie des tortures infernales que les Indiens de romans font subir à leurs captifs, je rêvais je ne sais quelles scènes d'inquisition qui redoublaient ma curiosité.

Dès que le malheureux eut mangé son content, on le porta sur le tronc d'arbre que j'avais vu équarrir à mon réveil. Il essaya de lutter avec ses bourreaux; mais ils étaient cinq ou six. En un clin d'œil il fut couché sur le côté équarri de l'arbre; là on l'attacha avec une liane qui, passée autour de ses reins, lui laissait la tête, les bras et les jambes libres. Je m'imaginai qu'on lui voulait donner une possibilité de

défense ou de fuite pendant le supplice, et j'eus une lueur d'espoir.

Quand on l'eut bien sanglé sur sa potence, comme une selle sur un cheval, on lui mit dans les mains un manche de pagaie, représentant une sorte de massue. Deux hommes attachèrent aux deux extrémités du tronc deux cordes longues de plusieurs centaines de mètres, à en juger par la grosseur de chaque rouleau. Puis ils se dirigèrent, en sens opposés l'un de l'autre, vers deux embarcations qui les attendaient le long du rivage, à distances à peu près égales du supplicié.

A ce moment, j'aperçus à l'horizon du lac quelques points noirs, mobiles, dans lesquels je reconnus bientôt des canots avançant de notre côté, comme en ligne de bataille. Il pouvait y en avoir en tout trente à quarante. Ils se rapprochèrent insensiblement les uns des autres, et finirent par former devant nous un grand croissant, dont les deux extrémités s'avançaient à toucher notre rivage. Ils manœuvraient de telle sorte que nous nous trouvions au centre de leur ligne de bataille, en face d'elle. Bientôt, au costume de ceux qui les montaient, je reconnus la foule du matin.

Quand les premiers canots des deux ailes de ce croissant furent arrivés près de la plage, les hommes

qui avaient attaché le captif se mirent à pagayer, et remontèrent doucement en dedans du cercle de canots, le long de ses côtés, chacun d'un bord. Bientôt les deux cordes attachées aux extrémités de l'arbre du supplicié se tendirent, et le tronc, emmené en travers par ses deux bouts, commença de s'éloigner du rivage avec ses remorqueurs. Mais le corps du malheureux dépassait à peine la surface du lac, et de temps à autre, à chaque mouvement en avant, son corps baignait dans l'eau.

Cela parut contrarier les hôtes des canots voisins, car j'entendis comme une clameur de mécontentement. Alors un des conducteurs revint au rivage, prit une hache, entra dans le lac, et se dirigea vers le captif. Quand il arriva près de l'arbre, il avait de l'eau jusqu'au cou; je crus que son intention était de suivre le prisonnier à la nage, et de le frapper tout en nageant. Mais il se contenta de donner quelques coups sur un des côtés du tronc, qui se redressa, faisant monter le supplicié au-dessus de l'eau de plus d'un pied. Cela fait, l'Indien lança sa hache à la grève, et regagna son canot à la nage.

Le tronc fatal se reprit à avancer vers le large. Le corps dénudé du Portugais apparaissait désormais au-dessus de l'eau, blanc et tout entier. On pouvait

le voir de chaque partie du rivage et de la ligne de canots qui formait croissant autour de lui. Évidemment nous allions assister à quelque scène de supplice, contre laquelle mon être tout entier protestait de toutes ses forces, mais sans pouvoir s'y opposer. Je souffrais, je frémissais même de ce que j'allais voir; mais je regardais malgré tout, inquiet, l'œil fixe. retenant mon souffle pour ne rien perdre — comme au théâtre, quand le drame en vaut la peine!

Lorsque le captif fut arrivé à deux cents pas du rivage environ, les hommes des deux canots remorqueurs cessèrent de pagayer. Aussitôt. comme si on n'avait attendu que ce moment, je vis le croissant se resserrer autour du supplicié. en se rapprochant de lui. On eût dit que chaque bateau voulait arriver progressivement jusqu'à le toucher.

Peu à peu, à partir de cet instant, quelques troncs d'arbres, glissant à fleur d'eau. en tous sens, commencèrent de paraître çà et là, dans l'enceinte de lac formée par les canots. Ils semblaient nager tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, sans direction commune. mais revenant sans cesse des extrémités vers le centre. et de là. repartant de nouveau dans une direction nouvelle. Toutefois aucun n'approchait des canots. qui cependant resserraient toujours leur cercle.

Je ne pouvais pas parvenir à comprendre par quelle opération sous-marine ces troncs se promenaient ainsi, comme des créatures animées. D'ailleurs j'avais hâte d'être fixé sur la nature du supplice qu'allait subir le Portugais. Je demandai à l'oncle de Ricard, qui pendant ces préparatifs était rentré sous le carbet, comment on faisait ainsi se promener tous ces troncs d'arbres.

« Non pas des arbres, dit-il de sa voix brève, mais des jacarés. »

Alors je devinai tout.

Les canots, avec leur monde, étaient allés dans la partie marécageuse du lac, pour faire lever les caïmans qui dorment là pendant la chaleur du jour. Ils avaient battu les herbes avec de longues baguettes, dont quelques-unes étaient encore dans leurs mains. Les caïmans, effrayés, s'étaient sauvés vers la pleine eau. Quand les Indiens avaient jugé avoir assez de monstres dehors, ils les avaient tout doucement poussé devant eux, dans la direction du rivage, comme un berger ou un monarque habile pousse son troupeau vers les champs ou les idées qu'il lui veut faire paître. Les caïmans, se sentant en pleine eau, nageant en toute liberté, à leur aise et bien plus vite que leurs guides, s'étaient insensiblement

dirigés du côté du rivage où s'élevait notre carbet.

La troupe amphibie avait d'autant plus volontiers pris cette direction, que la plupart d'entre eux, tous peut-être, étaient coutumiers de la route. Chaque soir, un peu avant la tombée de la nuit, ils quittaient leurs roseaux, traversaient le lac, et venaient manger sur notre grève les débris de nos pêches ou de nos repas; puis, au jour naissant, ils retournaient à leurs marécageux repaires. A deux ou trois reprises, soir ou matin, pendant les premiers temps de mon arrivée, on m'avait montré plusieurs d'entre eux nageant à fleur d'eau en vue de notre carbet. Une fois, entre autres, un lendemain de grande pêche, j'en avais compté plus de cinquante. On eût dit une meute traversant un étang.

Mais à ce moment mon esprit était porté sur toute autre idée que celle des caïmans, et mes regards, empreints des préoccupations de mon cerveau, voyaient comme on voit toujours sous le nuage d'une idée fixe, c'est-à-dire voyaient mal. Rien ne ressemble plus à des troncs d'arbres en mouvement que des caïmans nageant à fleur d'eau : je ne quittais le Portugais ni du regard, ni de la pensée; je ne voyais que troncs d'arbres entraînés en pleine eau, comme celui qui le portait.

Peu à peu le vaste croissant des canots avait enserré les caïmans dans son demi-cercle. Tout d'abord les terribles amphibies, ayant encore autour d'eux un large espace libre, n'avaient pas fait attention à cette manœuvre et avaient continué de nager en se dirigeant toujours du côté de la terre. Mais à mesure que le demi-cercle de canots rétrécissait le lac à leur horizon, l'inquiétude les prenait. Ils s'éloignaient hâtivement de l'embarcation la plus rapprochée d'eux, et fuyaient dans une direction opposée, jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré l'autre ligne. Là, avec cette stupidité oublieuse qui est le propre de tous les animaux, ils tournaient brusquement de l'autre côté, cherchant une autre issue.

Comme les Indiens rétrécissaient l'espace avec la lenteur sagace d'un pêcheur-chasseur habile et patient, aucun monstre n'avait assez peur pour prendre un grand parti et plonger par-dessous les canots. Sans se sauver, inquiets, mais non effrayés, ils s'éloignaient. Quant à débarquer à terre, et ainsi fuir leurs persécuteurs, les Indiens, sous ce rapport, étaient tranquilles. De jour, le caïman n'ose jamais prendre terre en vue d'un homme ou d'un jaguar. Sa nature ou sa lâcheté l'y paralyse, et le jaguar ou l'homme, les deux seuls êtres qu'il craigne, l'y

traitent comme un lézard. Ils continuaient donc leurs fuites inquiètes, tout en se rapprochant du rivage, où ils ne voyaient personne en mouvement, et qui par suite les effrayait moins que les canots.

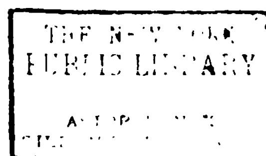
Peu à peu, à force d'avancer, la troupe arriva dans les eaux du captif. Le malheureux, fixé depuis longtemps sur la nature de son supplice, espérait encore, et, avec l'habileté pratique d'un homme connaissant à fond les mœurs de ses différents ennemis, il faisait le mort, comme un renard pris, sous la dent d'une meute. Rasé sur son tronc d'arbre, aussi petit qu'il se pouvait faire, il restait là immobile, espérant que les caïmans, effrayés par le cercle des Indiens, finiraient par plonger et fuir sans l'avoir vu.

Cette tactique lui réussissait depuis plusieurs minutes déjà : car, bien qu'entouré de monstres à ce point que dans un rayon de cent mètres au plus, il y en avait peut-être soixante, aucun cependant ne l'avait encore découvert. Mais les hommes qui tenaient les cordes du tronc se prirent à le tirer en tous sens, comme on agite une amorce devant des poissons indifférents. Sous une de ces secousses, le Portugais remua un bras, un seul; trois ou quatre caïmans l'aperçurent et nagèrent en droite ligne vers le tronc d'arbre.

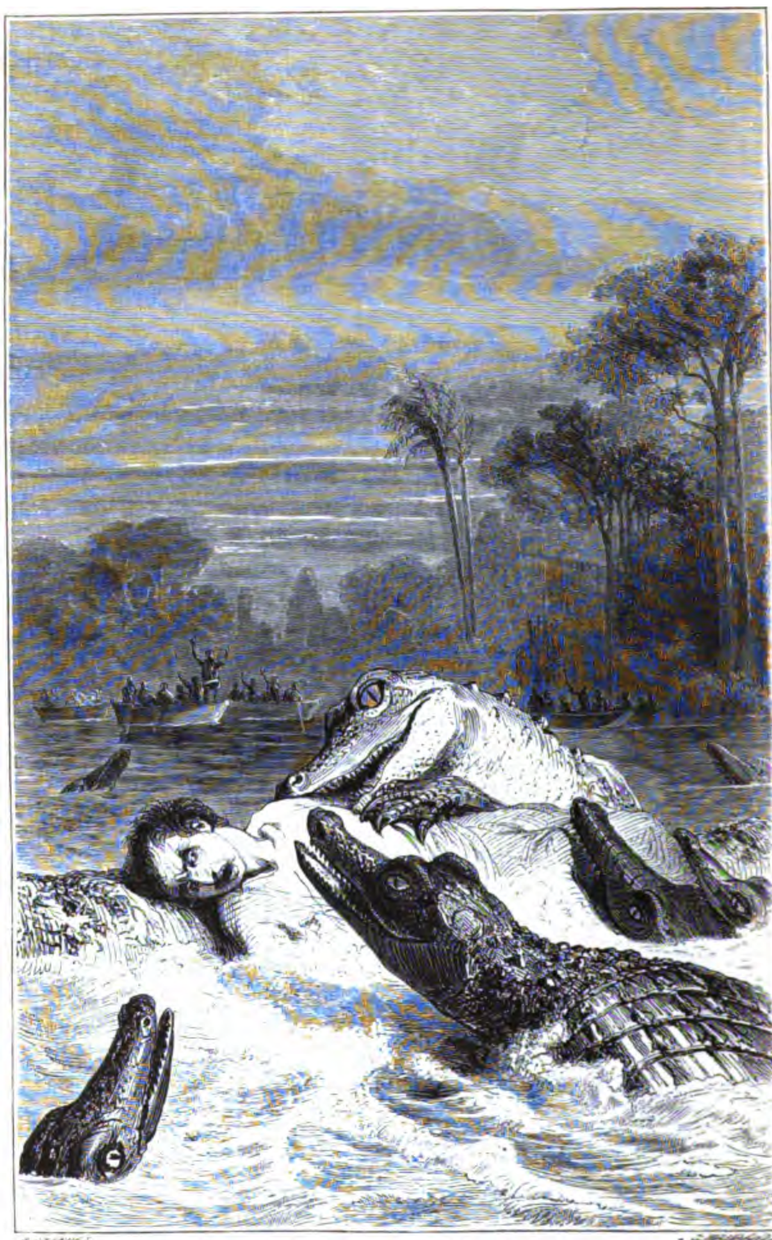
Aussitôt les hommes des canots remorqueurs se dirigèrent du côté du rivage, emmenant avec eux, aussi vite que possible, le tronc du supplicié. Mais les caïmans avaient vu et peut-être senti de la chair vivante, de la chair humaine! Toute leur bande, convergeant comme une flottille vers le tronc qui fuyait devant elle, se prit à le suivre à toute vitesse. On voyait leurs têtes aux gros yeux saillants de lézards fendre l'eau et avancer rapides, ainsi que des proues de canots. Il y en avait de toutes tailles, depuis des petits, nageant à côté de leurs mères, presqu'aussi grêles que des salamandres de nos mares, jusqu'à des monstrueux, qui étaient plus gros que le tronc d'arbre du supplice.

Quand les hommes des canots remorqueurs jugèrent que leur victime était assez près du rivage pour laisser le drame se jouer, ils s'arrêtèrent court. Aussitôt la curée commença féroce, acharnée, comme celle d'une meute sur une bête tombée loin des veneurs.

En moins d'une minute les plus gros arrivèrent contre le tronc, à le toucher. Le premier parvenu sortant de l'eau son affreuse gueule, ouverte comme un gouffre, s'élança sur l'arbre. Mais il avait mal calculé son effort apparemment; car il n'arriva pas



PUBLIC LIBRARY



Les caïmans, allongeant leurs hideux museaux par-dessus les bords du tronc réussissaient à prendre un lambeau de chair.

jusqu'au captif, qui, protégé par les bords du tronc, ne reçut aucune blessure. La bête immonde retomba dans l'eau en poussant une sorte de gémissement semblable au cri d'un enfant qui souffre.

Mais après lui vint un autre, puis un autre, puis dix : et tous sautant hors de l'eau, allongeant leurs hideux museaux par-dessus les bords du tronc, réussissaient çà et là à prendre du bout du mufle un lambeau de chair, puis retombaient à l'eau. La froide férocité des Indiens avait calculé juste en élevant leur supplicié un peu au-dessus du flot. Les caïmans avaient plus de peine à parvenir jusqu'à leur proie, et le spectacle devait durer plus longtemps !

Cependant la victime poussait des cris affreux et se défendait à outrance. Par trois fois elle frappa à tour de bras, avec son manche de pagaie, ses ennemis les plus pressés. Mais pour un monstre arrêté dans un de ses efforts, vingt autres arrivaient plus acharnés et plus avides à la vue de cette chair qui s'agitait vivante au-dessus d'eux. Bientôt le bras du supplicié resta dans une gueule, coupé au ras de l'épaule, et, durant quelques secondes, deux caïmans se disputèrent à fleur d'eau ce lambeau de leur proie.

Pendant ce temps les Indiens avaient insensiblement rapproché le tronc d'arbre, de sorte qu'il était

arrivé à trois pas du rivage tout au plus, si près que je pouvais voir jusqu'aux traits de la victime. Le malheureux levait la tête par intervalles, et agitait le bras qui lui restait pour repousser les monstres acharnés sur lui. Ses traits, contractés par l'horreur et maculés de son propre sang, n'avaient plus rien d'humain. Ses cris, noyés de douleur ou d'eau, roulaient enroués et rauques dans un râle d'agonie.

Sous un paroxysme de douleur, il leva en l'air ses deux jambes, et aussitôt ses jambes eurent le sort de son bras. Les caïmans se les disputèrent à fleur d'eau comme ils s'étaient disputé le bras, et dans leur lutte tumultueuse la surface du lac apparut écumante d'une mousse rougeâtre.

A cet instant, le malheureux réussit, je ne sais comment, à l'aide de son seul bras, à dresser son buste au-dessus du tronc où le tordait la souffrance. Un des plus gros caïmans le vit, et, sautant presque entier hors de l'eau, il lui prit d'un seul coup la tête et le haut du corps. Les autres, excités de plus en plus, et ne s'apercevant même pas qu'ils étaient arrivés jusque sur le rivage, sautèrent presque tous ensemble sur le tronc. L'homme, c'est-à-dire ce qui restait de lui, disparut comme un morceau de pain flottant parmi les poissons d'un vivier.

Pendant cette curée, les canots, resserrant de plus en plus leur cercle, étaient arrivés tout contre le tronc d'arbre, à quelques pas seulement. Les caïmans, trop occupés de leur proie pour regarder l'ennemi, les avaient laissés approcher sans s'en apercevoir. Dès qu'ils eurent arraché le dernier lambeau de leur victime, une grêle de flèches et quelques coups de fusil partirent des canots. Aussitôt, se sentant pris, n'ayant plus assez d'eau pour s'échapper, la plupart des monstres restèrent immobiles, sans se défendre, attendant la mort, ou se confiant dans leurs peaux épaisses, qui rendaient inutiles la plupart des flèches et même des balles. Mais les pêcheurs savaient comment tuer leurs ennemis : ils les visaient aux yeux, seule partie vulnérable à la flèche, et chaque fois qu'une flèche atteignait le but, c'étaient des clameurs de joie de la part des hommes, des mugissements de taureau blessé de la part du caïman.

Vainement quelques-uns des monstres, parvenant à se terrer dans la vase, en la fouillant comme un poisson qui bourbe, cherchaient à échapper à leurs ennemis. Chaque fois qu'un Indien découvrait un caïman vivant encore, un canot avançait sur lui ; les hommes poussaient le monstre de loin à l'aide de crocs, faisaient réapparaître sa tête à fleur d'eau, et

aussitôt vingt flèches arrivaient, touchant le but à coup sûr. Pas un animal ne se défendait; bien peu cherchaient à fuir, et, sur cinquante et quelques caïmans qui étaient là, cinq ou six gros seulement, et des petits qui passèrent inaperçus, réussirent à se glisser sous les canots et à gagner le large. Il y avait le soir, je les ai comptés, trente-trois cadavres étalés sur le rivage par rang de grosseur, comme une brochette d'énormes éperlans.

Quand la chasse fut finie, hommes, femmes, enfants, tous fatigués de massacres et de chaleur, descendirent des canots et se baignèrent à quelques pas de là, pour éviter l'eau troublée de vase et de sang. Puis peu à peu tout rentra sous le carbet, et la fête du soir commença.

François Ricard avait bien fait les choses. Pendant la nuit précédente, aussitôt l'arrivée du prisonnier, il avait envoyé à Mapa chercher tout ce qu'on avait pu trouver de fusées et de tafia; le bateau-messager était revenu comble, de sorte qu'il y eut le soir fête complète sous le carbet : danses, banquet, rafraîchissements et feu d'artifice. Les empereurs romains, du temps de Claude, ne donnaient pas à leur peuple journée plus belle ni mieux entendue.

On but, on fuma et on tira des fusées pendant une

partie de la nuit. Les fusées finirent vite, parce qu'on n'en avait pas beaucoup, bien que j'aie appris depuis, par Ricard lui-même, qu'on en avait brûlé ce soir-là pour quatre cent mille reis (douze cents francs). Mais le tafia se prolongea pendant presque toute la nuit, et ne s'arrêta que lorsque la dernière goutte fut absorbée.

Enfin, quelques heures avant le jour, le bruit cessa. A force d'ivresse, le dernier des buveurs s'était endormi; je pouvais penser à mon aise, sans entendre leurs rires ou leurs chansons bachiques, dont chaque refrain était une insulte pour le mort de la veille. Je quittai mon hamac et sortis un instant du carbet, afin de me plonger mieux dans la solitude du dehors.

La nuit était splendide, ni trop chaude, ni trop froide, avec des parfums plein l'air, et des étoiles dans le ciel comme une neige fixe. J'allai m'asseoir sur le canot échoué où je m'étais assis le matin, et là me pris à rêver.

Bientôt la lune se leva resplendissante, la lune de par là-bas, la lune de Venise, claire, et si poétiquement belle, que l'âme s'enivre rien qu'à la regarder. Son disque, rouge d'abord, immense, puis pâle et rétréci, éclaira successivement la forêt prochaine, le carbet, le lac. La tête dans les mains, l'âme per-

due dans des rêves de patrie, je suivis longtemps sur les flots son rayon argenté; je cherchais je ne sais quoi dans sa molle lumière, un fantôme, un souvenir, quelque chose qui me parlât de la France !

Tout à coup des rides, légères d'abord, puis plus fortes, agitèrent le miroir uni du lac. Un caïman passa, puis dix, puis vingt, puis cent, à ce point que je n'avais plus le temps de les compter. Ils arrivèrent à la plage, venant je ne sais d'où, silencieux comme toujours, nageant à fleur d'eau et se dirigeant en droite ligne vers l'endroit où les corps des leurs étaient rangés. J'étais trop habitué à pareilles scènes nocturnes pour m'en troubler au point de fuir; je demeurai immobile, afin de les voir à mon aise manger leurs compagnons, ce qu'ils venaient faire évidemment. Mais ils restèrent tous à l'eau, formant cercle devant le rivage, comme une meute bien dressée devant le fouet d'un piqueur.

Je les regardais sans rien comprendre à leur retenue. Aucun d'eux ne pouvait me voir, caché que j'étais dans l'ombre du carbet, et m'eussent-ils vu, j'étais trop loin pour les empêcher de tenter un festin aussi splendide que celui que leur montrait la plage.

Mais un bruit léger me fit tourner la tête. Sur le

rivage un jaguar noir, en plein éclairé par la lune, s'approchait à pas mesurés. Il arriva tout contre les corps des caïmans, prit l'un d'eux à pleine gueule par la queue, comme un chien prend un lièvre, le jeta d'un brusque mouvement par-dessus son épaule, et s'enfuit au galop.

Presque aussitôt la bande affamée, que la vue de leur ennemi retenait seule, sortit des eaux sans faire de bruit qu'à peine, et un concert formidable de mâchoires en mouvement m'annonça le festin des monstres. Je me levai pour les voir mieux et de plus près; ils ne se dérangèrent même pas. Alors, ramassant à côté de moi, dans un feu qui brûlait encore, un tison enflammé, je le lançai jusque sur les convives. Il y eut panique soudaine, et tous rentrèrent à l'eau en tumulte; je me rassis : dix minutes après, le festin avait recommencé. J'aurais pu faire vingt fois de suite la même chose, sans réussir à empêcher leur retour. Il m'eût fallu faire sentinelle debout, à côté des cadavres, pour les pouvoir préserver de la dent de leurs frères.

Je n'y tenais pas tant que cela; j'allai me recoucher.

Quand le jour se leva, le lac et la plage étaient silencieux comme un cimetière abandonné. Pas un

souffle de vent n'agitait l'air. Un brouillard épais couvrait la nature d'un linceul blanchâtre et lourd. Au rivage, le tronc d'arbre du supplicié, à demi échoué comme la veille, étalait son entaille encore surmontée de la liane de mort. Quelques carcasses de fusées, immobiles à la surface du lac, rompaient seules l'uniformité de son onde impassible. Il n'y avait de vivant qu'une longue traînée de fourmis, arrivant par millions de la forêt prochaine, et s'étalant noirâtre sur les ossements rongés des caïmans.

Avec beaucoup de sommeils d'ivresse sous le carbet, c'était tout ce qui restait de la fête.

Alors, ce matin-là surtout, une bouffée de tristesse me montant au cœur avec ma souffrance ravivée, je me pris à envier le sort du Portugais. Pour lui du moins tout était fini; moi, j'en avais peut-être encore pour des mois entiers de douleur avant de m'en aller sous la terre ou sous les eaux, aux caïmans ou aux fourmis, ces vers de là-bas. Ah! souffrir et se sentir brin à brin mourir, mourir loin des siens, seul, devant les êtres immondes qui bientôt se repaîtront de vos chairs à peine mortes! c'est triste par accès, triste à se tuer; mais quand on n'en meurt pas, cela vous trempe, comme l'eau froide trempe le fer.

L'excès même de ma tristesse calma mes appréhensions. Je me dis : Qu'importe, après tout? un peu plus tôt, un peu plus tard; mort violente, ou mort naturelle; les fourmis d'Amérique ou les vers d'Europe : qu'importe? Il n'y a garde à prendre ici-bas que d'une chose, c'est de ne point heurter sa conscience aux bornes du sentier que Dieu nous a tracé; pour pouvoir, quand sonnera l'heure, partir l'âme intacte vers le grand inconnu; partir comme en voyage on quitte une mauvaise hôtellerie, le cœur espérant mieux, l'âme tendue vers le Créateur qui nous rappelle !

---

## CHAPITRE XIX

**Tout casse. — Un départ impromptu. — Macapa et l'avenir de la Guyane d'après un vieil Indien. — Le retour d'un messager. — Le *vergiss mein nicht* de Nellé. — Une embrassade aux Açores. — Arrivée en France.**

J'en étais là de ces pensers à la fois tristes et consolants, lorsque Nellé arriva près de mon hamac. Notre hôtesse, qui chaque matin m'apportait une tasse de bouillon, s'était attardée au banquet de la nuit et dormait. Nellé s'en était aperçue, et venait m'offrir en place un coui plein d'un remède qu'elle avait fait elle-même pendant qu'on buvait, me dit-elle.

D'une main indifférente, et sans regarder qu'à

peine ce qu'on m'apportait ni qui me l'apportait, je pris le coui et commençai de boire. Alors Nellé se pencha sur moi, et, s'armant de son plus doux sourire :

« As-tu vu? dit-elle. Dans le pays des esprits, l'âme de Coro est tranquille maintenant. As-tu vu comme Nellé, la fille des Amicobanes, sait venger ceux qu'elle aime! »

Je m'arrêtai brusquement de boire. La scène de la veille me revenait à l'esprit, mêlée au souvenir de cet Indien qu'elle aimait au point de commettre les plus grandes cruautés pour le venger. Ce qui, dans la pensée de la jeune veuve, était probablement la plus puissante des séductions, me pénétra de colère et de dégoût.

Maladie, ignorance, jalousie ou diversité de nature! tout cela ensemble peut-être?

Quoi qu'il en soit, je regardai Nellé dans les yeux, puis aux mains; et, sans même finir de boire, je lançai le coui par-dessus mon hamac, jusqu'en dehors du carbet.

Elle se méprit sur les motifs de mon action, et de sa voix au timbre argentin, si douce qu'on eût dit une caresse :

« Est-ce donc mauvais? fit-elle. Nellé ne sait pas

faire aussi bien que la mulâtresse de Cayenne; mais elle a fait de son mieux, comme pour son fils.

— Non, lui dis-je. Mais ne vois-tu pas que l'œil de cet homme est encore dans tes mains? C'était un blanc, un chrétien comme moi; je ne veux rien de toi. »

Son visage prit une expression indéfinissable d'étonnement, qui se changea peu à peu en tristesse. Elle resta immobile pendant une minute, me regardant sans rien dire; puis lentement elle se dirigea vers la grève. Là elle examina tour à tour les différents canots rangés le long du rivage, en choisit un et le mit à flot.

Plongé dans mon hamac, le cœur déjà regrettant de ma frémissante colère, je suivais tous ses mouvements, sans la perdre du regard. Dès que le canot fut à flot, elle alla prendre une petite malle bleuâtre, tous ses effets, décrocha son hamac, et, suivie de ses enfants, dont le plus jeune la tenait par la jupe, elle retourna au canot. Après y avoir tout mis, et fait entrer les deux créatures, elle revint à la grève, ramassa le coui qui gisait à terre près du carbet, et l'emporta, comme on emporte une bague d'amour perdu.

Peu s'en fallut que je ne l'appelasse en murmurant

je ne sais quelles paroles insensées de regrets et de prières. J'étais si seul, si faible! et si souvent elle venait travailler à mon chevet! Mais mon chagrin même ou ma fierté me firent taire.

Elle s'assit à l'arrière du canot, prit sa pagaie, et, sans même se retourner, quitta la plage. L'âme navrée, mais sans rien dire non plus, je la suivis du regard tant que possible; puis, quand le brouillard m'eut pris tout ce que mes yeux voyaient encore d'elle, je me plongeai la tête dans mon hamac pour pleurer à mon aise, et je pleurai longtemps.

Mais ma douleur même me rendit à mes pensers de patrie et de départ. Je m'essuyai les yeux à la hâte et me levai brusquement. Puis, passant mes mains dans ma barbe et mes longs cheveux dépeignés, comme pour effacer les traces de ma faiblesse et me donner plus imposant aspect, j'appelai l'oncle de Ricard.

Malgré ses habiles dissimulations, j'avais parfaitement démêlé sa position de maître tout-puissant sous notre carbet. Je voulais m'adresser droit au chef, pour en finir d'un seul coup; ma douleur, dégénérée en colère inassouvie, fermentait dans mon âme; le sang du blanc, le sang du commandement me faisait tout oublier, jusqu'à ma position d'hôte.

Il n'y avait plus en moi que le maître, qui veut qu'on lui obéisse sur l'heure et qui est prêt à tout faire pour imposer sa volonté.

Le vieillard arriva bientôt contre mon hamac : il était encore tout hébété du tafia de la nuit; mais il se remit de suite en me regardant avec cette déférence étrange que tous les hommes de par là-bas, même les Indiens, ont plus ou moins pour le blanc de race pure.

« Que veut le blanc? me dit-il.

— J'en ai assez de ton pays d'assassins; je ne veux pas mourir ici. Fais-moi préparer un canot; je paierai ce que tu voudras, mais je veux partir de suite.

— C'est la première fois que tu le demandes, me dit-il.

— Est-ce que je savais, moi, que la mort était partout dans ce pays?

— Le blanc est-il un enfant qui ne sait pas marcher encore, pour avoir besoin d'être conduit comme un enfant? Tu restais là, nous n'avons rien dit; tu veux partir, nous partirons tout à l'heure. »

Il parut réfléchir pendant une minute, regarda de tous côtés sous le carbet, puis sur la grève, et, se tournant vers moi :

« Où donc est Nellé? fit-il.

— Me l'aurais-tu donnée par hasard à garder? Je veux m'en aller aujourd'hui même.

— Si Nellé n'est plus là, me dit-il en dardant sur moi son regard perçant, qui lisait jusqu'au plus profond de mon âme; si Nellé n'est plus là, c'est que tu lui as dit quelque mauvaise parole.

— Que m'importe Nellé? je veux partir, partir tout de suite, entends-tu?

— Nous ferons comme tu veux. Avant le départ, écoute le conseil d'un vieux chef : Nellé est fière; elle a du sang de chef; mais il n'y a pas fille de blanc qui soit plus douce et plus fidèle à celui qu'elle aime. L'œil du Portugais est entré dans ton cœur et l'a troublé; remets-toi, Nellé reviendra.

— Vous êtes tous des assassins : elle encore plus que les autres.

— Pas plus que les tiens. Ton esprit est-il donc si vide, que tu ne saches même pas l'histoire de ta nation? Il y a déjà bien des lunes, je n'en sais plus le nombre, sous le grand carbet d'Approuague, un des maîtres d'Alida lisait tout haut dans un livre une journée de ta tribu. J'étais couché contre la porte, sans paraître, mais j'écoutais et je comprenais tout. Le livre disait qu'une fille de chez toi, pour sauver son père, fut, il n'y a pas longtemps, forcée de

boire du sang humain. Es-tu bien sûr que ta nation avait plus de crimes à venger que n'en avait Nellé? J'ai dit. Nous partirons tout à l'heure. »

Sur ces mots, il alla au hamac de Ricard, lui murmura en indien quelques paroles que je ne compris point, et presque aussitôt tout fut en l'air pour le départ. Tant sous notre carbet qu'en dehors, sous un grand toit de nattes improvisé pour la fête, ou même simplement à la belle étoile, il y avait autour de nous près de trois cents individus. Presque tous montèrent de suite en canots et partirent, les uns seuls, les autres par troupes. Au bout d'une heure, il ne restait plus sous le carbet que Ricard, sa famille et les Indiens Urucuyennes. Tout le reste, y compris les nègres et les mulâtres, s'était envolé vers d'autres plages pour y reprendre tranquillement sa vie de pêches et d'indolence.

Quelques heures après, une coberta du Brésil, récemment arrivée de Belem, sortit d'un petit havre où elle était à l'ancre, et arriva le long du rivage, devant le carbet. Fraîchement peinte à neuf, belle, ou tout au moins originale sous sa grande voile blanche, elle contenait des chambres spacieuses pour marchandises ou passagers. Les hamacs et les malles en bois, dans lesquelles était le peu de hardes de la

famille, furent portés à bord; mes hôtes ne se donnèrent même pas la peine d'achever de boucaner un gros tas de poisson jeté dans un coin du carbet. Le caprice de départ, lancé dans les esprits par l'oncle de Ricard, avait pris chacun; on ne pensait plus qu'au voyage, et tout le reste était chose morte.

Cela peut paraître étrange, et cependant cela ne se voit pas qu'en Amérique. Pour ma part, je sais plus d'un pays d'Europe où le caprice du jour, actions, modes, ou politique, fait tourner toutes les cervelles.

Le poisson, comme le carbet, furent laissés là, sans plus de regrets que les feuilles tombées du dernier orage, et nous partîmes.

Pendant le reste de ce jour et la nuit suivante, je souffris beaucoup. Le mouvement du bateau me rendait toutes mes douleurs du commencement de ma maladie; mais dès le second jour je fus mieux, et, ma situation s'améliorant avec une promptitude que je n'aurais même pas espérée si grande, je fus en état de me promener sur le pont.

Nous commençâmes par traverser ou suivre, tant à la voile qu'à la rame, une multitude de lacs et de canaux, dans lesquels il n'y avait parfois que juste la place nécessaire à notre bateau. Bientôt après, nous côtoyâmes plusieurs îles que le flot battait avec

violence. L'une de ces îles, sur le bord de laquelle nous arrivâmes au jour naissant, était si blanche sous les aigrettes qui la couvraient, que de loin je la pris pour une montagne de neige. Une autre était si pleine de perroquets, qu'au moment où nous passâmes contre elle il en sortit des bandes qui faisaient ombre sur la mer, comme de gros nuages.

Cela m'expliqua les convois d'oiseaux naufragés passant devant mon île lors du raz de marée. Les animaux sont comme les hommes : à certaines époques surtout, ils vivent par troupes amoncelées et vont chaque soir coucher au même endroit, sans se tromper de gîte. Il n'y a même pas besoin d'aller en Amérique pour voir cela : chez nous, quand l'hiver arrive, les perdrix, les corneilles, les moineaux, etc., presque tous font bandes et vont dormir, les uns sur un buisson, les autres sur les arbres d'un parc ou dans un coin de plaine. Soir ou matin, on est sûr de trouver chaque espèce réunie à la même place que la veille. Les seules différences entre ici et là-bas, c'est que dans la chaude et vierge Amérique les oiseaux sont plus beaux et qu'ils sont dix mille au lieu de dix. A part cela, il en est pour eux ici-bas, comme pour les hommes : à considérer les choses d'un peu haut, l'existence générale est toujours à peu près la même

pour chaqus espèce d'êtres. Là-bas, comme chez nous, ce sont toujours des oiseaux avec des besoins et des mœurs d'oiseaux.

En sortant d'entre ces îles, nous arrivâmes enfin à ce que je crus être la pleine mer. L'eau était constamment douce, car mes hôtes la tiraient le long du bord à mesure de leurs besoins; mais on ne voyait la terre que d'un côté. De fois à autres, nous entrions dans quelque chenal bordant la côte, pour éviter le vent ou la marée et faire route malgré tout. Les Indiens ramaient, pour ainsi dire, sans relâche; on hissait la voile à la moindre brise, et nous avancions rapidement.

Enfin, au bout de cinq jours de navigation, pendant lesquels je ne causai presque pas avec mes hôtes, enseveli que j'étais dans mes regrets ou mes espoirs, nous aperçûmes, par notre avant, une assez belle forteresse bâtie sur le rivage même. A côté d'elle, s'étalait une ville enfouie sous des bananiers si touffus, qu'on ne faisait qu'entrevoir les toits rouges des maisons. Je me crus arrivé devant la capitale de notre Guyane, et, m'adressant au vieillard qui, étendu à côté de moi sur le pont, manœuvrait le gouvernail avec ses pieds, je lui demandai si cela était le fort principal de Cayenne.

« Pas Cayenne, me dit-il, Macapa.

— Macapa, qu'est-ce que cela? Est-ce près de Cayenne?

— Non, c'est loin.

— Nous ne sommes donc pas arrivés?

— Si.

— Ne t'ai-je pas dit que je voulais aller à Cayenne? Où m'as-tu conduit?

— Tu m'as dit que tu voulais partir : nous sommes partis.

— Macapa! Mais ce n'est pas français cela? Où suis-je enfin? Je veux le savoir, et tout de suite.

— Tu le sauras ce soir. Quand le dernier des murucututus aura fini de voler, et qu'on n'entendra plus sur le fleuve que le bruit du flot battant la coberta, je te dirai tout. D'ici là, recueille ton esprit pour écouter les paroles que je te veux dire.

— Je veux aller à Cayenne. Encore une fois, où suis-je?

— Avec des amis de ta nation. Calme-toi. La colère n'est pas bonne pour écouter ce que tu dois entendre. »

Il y avait tant de gravité imposante dans les paroles du vieillard, que je me tus. La nuit descendait rapide, et avant une heure au plus les murucututus, comme il le disait, auraient fini de voler. Je con-

naissais les habitudes de circonspection des Indiens, qui craignent toujours quelque auditeur ennemi. Nous naviguions contre la terre, et des oreilles cachées sous la forêt pouvaient entendre nos paroles. Je continuai à me promener sur le pont, attendant en silence, mais anxieusement, et presque aussi curieux du secret qu'il m'annonçait que de savoir où j'étais.

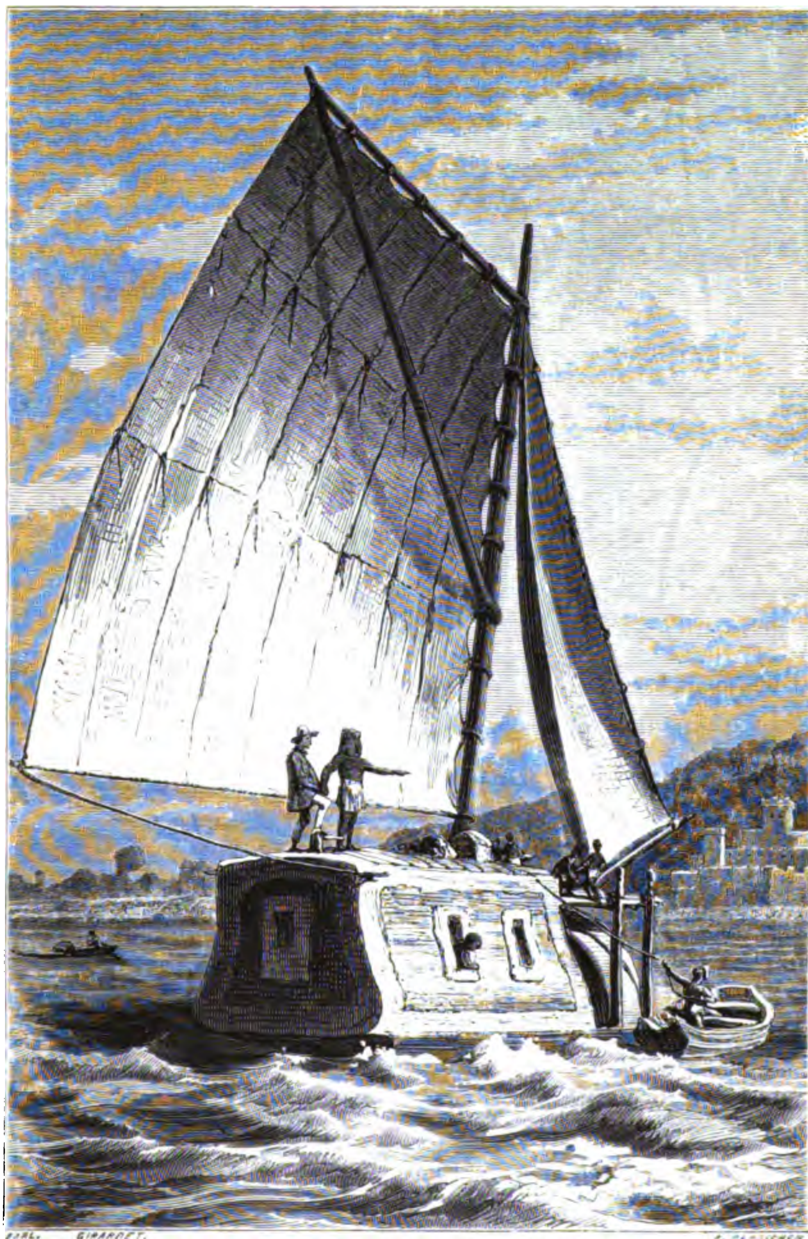
Enfin nous allâmes mouiller en plein fleuve, juste en face de la forteresse que j'avais aperçue quelques heures auparavant.

Dès que la nuit fut complète, et que le murmure monotone des eaux remplaça les demi-bruits du crépuscule, le vieillard renvoya tout le monde sur l'avant du canot, afin que personne ne pût entendre ce qu'il me voulait révéler. Puis, après m'avoir fait signe de m'asseoir à côté de lui, il me dit en me montrant la forteresse :

« La vois-tu? Regarde comme elle est puissante et bien située. C'est Macapa, la porte de la mer d'eau douce.

— Ah! nous sommes dans l'Amazone, et c'est là que tu m'as conduit, au lieu de me mener à Cayenne. Me diras-tu à la fin pourquoi tu as ainsi disposé de moi?

— Attends, me dit-il. Regarde d'abord.



« Vois-tu, me dit-il en me montrant la orteresse, comme elle est puissante et bien située? C'est Macapa.

— Je la vois. Parle.

— Regarde, regarde! Ce sont tes pères qui ont bâti ces murailles. Au lieu de ce chiffon vert qui pend sur la plate-forme, il y avait là jadis le drapeau de ta nation : celui qu'on voit à Cayenne. Cela ne te fait donc rien, que ce ne soit plus le signe de ta tribu qui flotte là-dessus?

— Si; mais je n'y puis rien. Encore une fois, pourquoi m'as-tu mené au Brésil?

— Écoute et réfléchis sans t'irriter. Le sort d'un homme est peu de chose, quand il s'agit d'une nation entière; je vais tout te dire, comme je dirais à mon fils.

« Tu es jeune, je suis vieux. Tu viens, je m'en vais. Ta nation arrive, la mienne s'en retourne, comme s'en retournera la tienne, quand le Grand Esprit la fera finir à son tour. Jadis, du temps de mon père, ces murailles appartenaient à ta tribu. Mais vous avez succombé, comme les Oyampis ont succombé jadis sous plusieurs nations conjurées contre eux. Une race que je hais, parce que c'est elle qui a semé la guerre dans nos tribus, s'est emparée du bien de tes pères, et s'est installée sur le fleuve partout où était ta nation.

« Vois, comme la rivière qui coule ici est large et profonde! si large, que du milieu l'aigle ne voit pas

les rives; si profonde, que les gros vaisseaux de ton pays peuvent y entrer; si longue, qu'il faut, dit-on, trois lunes pour aller de la mer à sa source. Des Indiens sans nombre et dix nations de blancs, venues comme toi du pays des blancs, habitent sur ses rives ou sur ses affluents. Tous ont besoin de cette bouche pour aller chez eux ou pour en revenir. Celui qui tient l'homme ou le fleuve par la bouche tient tout. La moitié de cela était à toi; mes pères l'avaient vendue à tes pères; les Portugais maudits te l'ont prise de force : reprends-la!

— Comment veux-tu que je la reprenne? lui dis-je; je ne suis pas le souverain de la France, et d'ailleurs cela n'est plus à nous.

— Écoute encore. Lorsque sous un troupeau de pécaris le jaguar écrasé ne peut plus rien faire, il attend. Quand les pécaris, rassasiés de son sang répandu, l'ont laissé respirer, il se soulève, jette à terre d'un coup ceux qui le foulent encore, et reprend le *veado* qu'il mangeait avant la lutte. On m'a dit que les pécaris ameutés sur ta nation s'étaient dispersés; ton heure est venue; chasse le maudit qui te foule ici, et reprends ton carbet fortifié : Macapa est à toi comme Cayenne elle-même.

— Est-ce que je puis quelque chose à cela?

— Oui ; écoute encore. Ce n'est pas pour rien que l'autre jour j'ai fait donner Jacaré aux caïmans du lac. Jacaré était un ennemi de ta nation, un des Brésiliens qui occupent Macapa, ton carbet. Bientôt les siens vont se plaindre pour ce vautour d'entre eux que les caïmans ont mangé. Ta tribu et la leur se fâcheront, j'espère ; devance la querelle : si tu veux, avant huit jours j'aurai là, dans les bois ou sur le fleuve, deux cents Indiens comme ceux que tu as vus hier. Nous prendrons la forteresse et la ville ; tu es soldat, tu mettras sur le mur le drapeau de ta nation, et les Brésiliens n'oseront rien dire.

— Je ne puis ; qui sait si ma nation veut cela ? Le Brésil t'écrasera, toi et les tiens, et la France ne viendra pas.

— Le Brésil ! Si l'eau de feu n'avait pas pris nos forces, les Indiens seuls le chasseraient d'ici. Ne sais-tu donc pas qu'il y a peu d'années nous leur avons repris Belem, dans la grande guerre du cabanage ! Je le sais, j'en étais, et c'est mon père qui a tué leur chef. Mais l'eau de feu et la fièvre nous ont usés ; les Portugais sont revenus, et depuis ce jour les Indiens meurent dans leurs gueules gluantes, comme des fourmis avalées par le fourmilier.

— Je ne puis, je ne puis.

— Ne réponds pas sans avoir pensé. La nuit est faite pour méditer; médite pendant cette nuit. Demain Nellé reviendra; je l'ai envoyé chercher dans sa nation pour qu'elle revienne te parler avec moi. Si ta tribu ne te suit pas, tu seras chef avec elle; tous les Indiens connaissent Nellé, et quand ils la sauront à Macapa avec moi, les hommes rouges viendront si nombreux, que le Brésil nous laissera là sans rien dire. Pense à tout cela, et puisse le Grand Esprit de ta tribu s'unir à celui de la mienne pour t'inspirer des actions grandes. »

Je le quittai sans répondre, comme il le voulait, et descendis à ma cabine. De toute la nuit je ne pus dormir; malgré moi, mon cerveau ruminait les projets du vieillard. Je retrouvais Nellé; je reprenais Macapa, et voyais arriver à mon secours tous les soldats du régiment.

Mais le lendemain Nellé ne vint pas. J'ignorais encore le Brésil, et ne savais pas qu'avec une poignée d'hommes le projet du vieillard était si facile à exécuter, qu'il me suffirait de vouloir. J'avais peur, et avec raison, de faire quelque chose de contraire aux vrais intérêts de mon pays en suscitant une querelle contre une nation amie. Sur toutes choses, j'avais envie de revoir la France. Dès le matin, je demandai

le vieil Indien, afin de lui dire que je voulais partir. Mais il était allé à Macapa pour acheter des vivres, et, qui sait? peut-être semer par la ville des pionniers de conquête prochaine — ou boire! Il ne revint pas au bateau de toute la journée. Inquiet, préoccupé, ne sachant où aller ni que faire, je l'attendis jusqu'à la nuit, et me couchai encore plus irrésolu que la veille au soir.

Mais dès le matin je fus brusquement réveillé par mes hôtes. Un Indien, me dit-on, arrivait de Cayenne en droite ligne pour me parler. On le fit venir dans la chambre où je dormais.

« Ta lettre est partie, me dit l'homme en entrant.

— Quelle lettre?

— Ta mémoire est-elle donc aussi oublieuse que tes yeux? Ne reconnais-tu plus l'Urucuyenne à qui tu as confié une lettre? »

C'était lui, en effet, mais si changé que je ne le reconnaissais pas. Il me remit alors un paquet contenant deux lettres, soigneusement enveloppées dans des feuilles de bananier, et une petite fleur blanche et rouge, qui croît dans les savanes des environs de Mapa.

La fleur venait de Nellé. Il avait rencontré l'Indienne par delà Mapa, sur le bord de la mer, seule avec ses deux enfants, comme elle faisait le repas du

soir; c'était son feu qui la lui avait fait découvrir. La jeune femme, sachant qu'il devait me retrouver, avait cueilli sur la savane ce myosotis de prairie américaine, et le lui avait donné pour moi avec ces paroles :

« Tu remettras cette fleur au blanc en lui disant que Nellé, la fille des Amicobanes, a dit ceci : « Le « blanc et le rouge peuvent vivre ensemble dans une « fleur, non sous un carbet; leurs couleurs diffèrent « trop, il faut que l'un ou l'autre pâlisse. Nellé s'en « retourne pâlir chez les sœurs de la Mana; mais elle « envoie cette fleur au chef blanc. S'il meurt, qu'il « l'emporte dans le pays des esprits, afin que Nellé, « qui mourra comme lui, le reconnaisse au milieu « des tribus blanches. »

Je pris la fleur sans rien dire. Je l'ai encore, et quand je mourrai, dans mon testament on trouvera deux lignes que je veux qu'on exécute, à peine que tout mon bien soit pour les hôpitaux.

Les lettres venaient de Cayenne.

L'une était de ma mère, qui, ayant appris ma disparition du navire, m'écrivait cependant à tous risques. Elle me disait, en terminant sa lettre, qu'elle m'attendrait longtemps sans désespérer, parce qu'au sortir d'une neuvaine à sainte Geneviève, la sainte

lui avait envoyé un songe où je lui apparaissais bien malade, mais m'embarquant pour revenir.

L'autre lettre était de mon capitaine, qui m'écrivait aussi à tous risques, en me recommandant, si le flot m'avait emporté au Brésil, de ne jamais oublier que j'étais soldat en faisant quoi que ce fût de contraire à l'honneur et à la patrie.

L'Indien attendit patiemment que j'eusse lu les deux lettres jusqu'au bout. Quand ce fut fini, il me dit :

« J'ai été longtemps en course, parce que la fièvre jaune m'a pris à Cayenne, comme je revenais. Mais j'ai porté ta lettre et rapporté les tiennes. Donne-moi mes hameçons. »

Ses hameçons étaient partis au flot des jours, emportés un à un avec les besoins de chaque heure, avec les illusions et les souvenirs eux-mêmes. Je lui donnai, en échange, dix piastres, c'est-à-dire dix fois la valeur convenue. Il parut contrarié et presque offusqué de mon manque de parole. Je ne réussis à le satisfaire tout à fait qu'en lui donnant un vieux pistolet qui, rouillé, presque troué en deux ou trois endroits, ne valait pas deux piastres. Mais il en avait besoin, je ne sais pourquoi : cela le contenta.

Comme il venait de me quitter, le vieillard entra dans ma chambre.

« Écoute à ton tour, lui dis-je, je vais te lire deux lettres. »

Il s'assit dans un hamac à côté du mien, et m'écouta en silence.

Quand la dernière lettre fut lue, j'ajoutai en le regardant :

« Comprends-tu? Ma mère et ma patrie me rappellent toutes deux ensemble. La Providence a parlé; ma destinée n'est pas ici.

— C'est que tes heures et les miennes n'ont pas encore sonné, me dit-il. Nellé n'est pas retournée chez les Amicobanes; nous attendrons. Je l'ai envoyé chercher ailleurs.

— Ne prends plus ce soin; elle est chez les sœurs de la Mana, et moi, je veux aller en France. Je dirai tes paroles au chef de ma nation.

— Bien. Tu as raison, j'attendrai encore; notre jour viendra. Par où veux-tu partir?

— Par le plus court.

— Tout à l'heure nous naviguerons vers la bouche de Belem. Nous n'irons pas à la ville à cause de l'affaire de Jacaré; mais nous rencontrerons en rivière quelque navire d'Europe; il te prendra volontiers : d'ailleurs Ricard paiera s'il le faut. Tu nous renverras des fusils en échange, ou rien si ta bourse est pauvre. »

Nous levâmes l'ancre avant même la fin de la marée. Notre bateau marchait aussi vite que possible, jour et nuit, grâce au vieil Indien qui tenait le gouvernail et profitait de tout avec une intelligence hardie dont je n'ai trouvé nulle part d'exemple aussi saisissant. Nous rangeâmes l'une après l'autre Jurupari, Caviana, Mexiana, Camalioes, etc. Bref, trois jours après notre départ de Macapa, nous entrions dans la bouche de Belem.

Là nous restâmes à l'ancre pendant vingt heures dans la baie d'O Sol, attendant un navire européen. Enfin, dans la matinée du second jour, nous aperçûmes un bâtiment, qui vint mouiller tout contre nous. J'allai à bord; c'était un français, qui retournait à Bordeaux directement. Je contai toute mon histoire au capitaine. Il me reçut comme on reçoit les naufragés sur les navires de notre pays, principalement sur les bordelais.

Je laissai à mes hôtes tout ce qui me restait de mon bazar, excepté le fusil de ma grand'mère. Mes habits et mon fourniment de soldat étaient dans un tel état, qu'ils ne valaient pas le transport en France, et je fus sur le point de les abandonner aussi; mais je me souvins de la lettre de mon capitaine, et les emportai avec moi pour les rendre au régiment.

Le navire devait lever l'ancre aussitôt la marée. Je m'embarquai de suite; je n'étais presque plus malade; rien que mon séjour d'une semaine dans l'Amazone m'avait guéri. Il y a sur ces grandes artères du nouveau monde, notamment sur cette reine des fleuves, des courants réguliers de vents et d'eaux qui emportent les miasmes et assainissent la contrée plus que partout ailleurs. Quand nous aurons repris notre rive, comme disait le vieil Indien, la Guyane deviendra la première de nos colonies, la plus saine et la plus prospère de toutes les possessions européennes dans l'Amérique méridionale. Il ne nous faudra pour cela que vouloir. L'idée est dans les têtes; le temps est aux émigrations; il n'y a plus à trouver qu'une main habile pour écrire cette belle page dans l'histoire de notre race française.

Au bout de vingt-un jours d'une traversée presque constamment heureuse, nous arrivâmes par le travers des Açores. Pour nous tous, et pour moi surtout, novice de voyages, ces îles étaient le premier horizon d'Europe, c'est-à-dire la patrie, ma mère, tous mes désirs. Le capitaine, pressentant la joie que j'aurais à les voir, me fit avertir au milieu de la nuit, et me montra le premier de leurs phares, qui luisait à fleur des flots, plus perdu qu'une étoile. J'étais si

content que je sautai au cou du capitaine et l'embrassai sur les deux joues, comme on embrasse un frère retrouvé.

Au bout de dix jours, nous entrions à Bordeaux.

Je partis pour Paris dès le lendemain, après avoir annoncé mon retour à ma mère, afin de ne pas la troubler par trop d'émotions à la fois. Le surlendemain je l'embrassai, ainsi que toute ma famille venue au-devant de moi à la diligence. Vous dire comment on me reçut, vous le savez tous, pour peu que vous ayez quitté la France pendant trois mois seulement. Chacun de ses enfants qui lui revient est pour sa famille et ses amis comme un enfant prodigue qui rentre au bercail. Je fus durant un mois le lion de mon petit cercle; le ministre de la guerre voulut me voir; on me regardait partout comme une bête curieuse, et peu s'en fallut que je ne me crusse quelque chose.

Mais j'avais trop longtemps mâché les leçons de la solitude, pour me griser désormais à l'inanité des choses humaines. Bien m'en prit, car le lion de la veille est souvent l'âne du lendemain. Les jaloux à divers degrés de ma fraîche gloire firent tant et tant, qu'au bout de quelques semaines je passais pour encore plus bête qu'eux, par cela seul que j'avais

plus voyagé. C'est le sort : depuis le climat jusqu'aux modes, tout varie dans notre belle France, et

Bien fol est qui s'y fie.

Dans les commencements, cela me surprit et m'offusqua beaucoup, mais je m'y habituai vite. On se fait à tout, même au dédain des hommes, en le leur rendant : *Venom, to thy work,* dit Hamlet. Peu à peu je ne m'occupai plus que d'une chose, d'obéir à tous les ordres de ma conscience, sans scrupules, sans hésiter, parfois sans même me retourner pour voir l'effet de mes actes. Je restai pendant toute une année immobile ou à peu près, faisant le lézard sous les rayons bien-aimés du soleil de la patrie. Depuis les boulevards jusqu'au Louvre, tout m'était renouveau : donc tout beau : et je jouissais de Paris comme un habitant de Carpentras.

Mais les voyageurs sont de vrais buveurs... de sensations; qui a bu boira, qui a voyagé voyagera. Quand on a pendant longtemps mangé de ce pain souvent amer, mais enivrant, des courses lointaines; quand le besoin d'errer par intervalles s'est inoculé dans votre sang, comme un virus de mouvement; coûte que coûte, à certaines heures il faut partir, emporté au vent de la nature, comme le cygne ou

l'hirondelle! Partir n'importe où, mais s'en aller d'où l'on est, ne fût-ce que pour y mieux revenir!

C'est ce que je fis au bout de deux ans. C'est ce que j'ai fait tant et tant de fois depuis ce temps, que, sans mes notes, je ne saurais plus très-bien le nombre de mes départs. Aujourd'hui je suis au repos, pour cause de maladie; au repos, comme une épée rouillée qui dort chez l'armurier, n'attendant qu'un peu d'huile pour resplendir de nouveau sous le soleil du voyage.

Je profite de ce repos pour vous conter ce premier chapitre de mon histoire. S'il vous plaît, ce que l'éditeur me dira bien, je vous conterai les autres. Ils ne valent ni plus ni moins que celui-ci, et seront écrits de la même manière ou à peu près, car je suis présentement trop vieux pour me pouvoir améliorer beaucoup : « Le vieux bois ne se redresse plus, » disent les Arabes. Ce sera toujours du voyage sous une forme quelconque, parce que depuis longtemps le voyage a composé les grandes phases de ma vie. Mais enfin, si celui-ci vous a inspiré quelques pensées salutaires, il est probable que les autres auront le même résultat : donc achetez-les : j'espère que vous n'aurez pas tout à fait perdu votre argent.

Quant à présent, je me bornerai à dire, pour vous encourager à cet achat, que si je vaux quelque chose, le peu que je vaux, je le dois à mes voyages, surtout à mes longues solitudes dans le nouveau monde. C'est à compter de ce temps que je sens vraiment mon âme, parce que c'est alors que j'ai mis de côté, comme vieilleries inutiles, un tas de vanités qui embarrassaient mon existence; parce que c'est à compter de ce temps que je marche dans la vie, faisant de mon mieux, mais résigné à tout ce qu'il plaît à Dieu de décider de sa créature.

Or, du fatras entier de mon existence, ne recueilleriez-vous que de quoi prendre une résignation semblable ou réconforter la vôtre : cela vaudra l'obole que vous donnerez. La résignation est la paix de l'âme, et cette paix vaut tout.

---

## CHAPITRE XX

### Conclusions.

En vue de résumer ce livre entier, comme dans un sommaire de chapitre, afin d'en faire passer sous vos yeux en quelques pages, non point les scènes, mais la substance, j'ajoute après lecture les conclusions suivantes.

Ce que j'ai désiré surtout montrer ou prouver, afin de rendre le récit de ces aventures aussi utile que possible, c'est ce qui suit :

D'abord, j'ai voulu faire connaître une contrée qui nous a longtemps appartenu sans conteste, par droit de *primo occupanti :* qui nous appartient encore, mais dont la possession nous est aujourd'hui contestée par le Brésil, avec l'habileté souple et cauteleuse de cette puissance.

C'est une contrée malsaine, surtout pour les Européens, presque sans habitants, sans possesseurs, et même sans nom; car, par suite de l'incertitude de sa propriété, elle ne porte guère d'autre désignation que celle de *territoire contesté*. Toutes les Guyanes, c'est-à-dire le vaste pays sud-américain qui s'étend de l'Amazone à l'Orénoque, procèdent plus ou moins d'elle : en ce sens que, formées des détritus et des limons de l'Amazone, elles sont tout d'abord comme fabriquées dans cet alambic torrentueux. Quelque déserte qu'elle soit, son importance géographique et maritime est considérable, d'abord par sa position sous la bouche même du grand fleuve, ensuite par son étendue, qui ne comprend pas moins de soixante-quinze lieues de côtes, sur une profondeur sans autres limites humaines que le caprice des deux riverains.

Elle est si peu connue et, pour ainsi dire, si impossible à connaître, qu'il n'existe pas une seule carte d'elle précise et complète. Sa position de contrée litigieuse a fait faire, à des époques diverses, des vingtaines de tracés de ses côtes maritimes. Aucun de ces tracés ne ressemble aux autres, non point par la faute de leurs auteurs, mais parce que la côte qu'ils ont relevée se modifie sans cesse et avec une rapidité presque incroyable. Ainsi la carte de l'année 1817,

je suppose, porte des fleuves, des lacs, des îles, du sol même jusque par dizaines de lieues d'étendue, qui, en 1830, n'existent plus : ou *vice versa*. Cet état bizarre et exceptionnel est même probablement une des principales causes du litige existant entre le Brésil et nous.

Par ces différents motifs et les difficultés périlleuses des approches maritimes, personne ne va là. Cependant ce pays est un des points du globe les plus curieux à visiter; non pas à raison de ses beautés pittoresques, ou de ses habitants, ou de son or, ou de ses riches produits : on n'y trouve que peu ou point de tout cela; mais parce que c'est une des contrées du globe où la nature est encore dans l'état primitif presque pur, en création, en germe, pour ainsi dire. C'est un des rares endroits de notre planète où, malgré la faiblesse de ses yeux de créature, l'homme peut voir un coin de ce monde se façonnant jour par jour, comme a dû peu à peu se façonner le reste. Il semble, à examiner cette contrée d'un regard attentif, que Dieu n'ait fait jusqu'ici qu'y ébaucher son œuvre, et que, ne voulant pas encore la livrer à l'homme, il lui en interdise l'accès par des difficultés naturelles, des dangers, des maladies et surtout par une instabilité terrestre qui en rend le séjour impossible.

Le sol y est encore sous les eaux presque partout. Les fleuves et les lacs y règnent bien plus que la terre, et s'agitent pêle-mêle avec elle dans un mouvement incessant, qui est comme la fermentation de ce nouveau monde. Tout coin de sol y est une île, et souvent même une île inondée à différentes profondeurs. Sauf les maisons, c'est-à-dire le cachet de l'homme qui leur manque, cela ressemble à nos grandes vallées de France en temps d'inondation. L'eau est l'essence générale; la terre ne fait qu'apparaître au-dessus d'elle çà et là, ainsi que des sommets de monticules ou de hautes plaines qui découvrent peu à peu, à mesure que l'inondation décroît.

Les végétaux y sont comme le sol : c'est-à-dire poussant avec la promptitude luxuriante des contrées intertropicales, mais arrachés au moindre effort, sans solidité dans leurs racines ni dans leurs fibres, sans force, sans vitalité : comme tout ce qui pousse vite et à coups d'arrosements. C'est bien la végétation naissante de cette terre naissante : une végétation provenant de partout, incertaine, molle, aqueuse, errante à la façon du sol enfantin qui la produit.

Les animaux y sont comme les végétaux et comme la terre.

Ce qu'il y a de plus nombreux, ce sont les insectes,

cette espèce d'avant-garde pullulante des autres animaux. Fourmis, araignées, scorpions, moustiques, mouches, papillons, coléoptères, etc., insectes divers de terre et d'eau, il y a de tout cela comme dans une ménagerie de leurs espèces.

Après eux, viennent les poissons. Ils habitent ou arrivent là par myriades, trouvant une large vie dans ces eaux terrestres chargées de graines et d'animalcules sans nombre, qui leur font une chair excellente. Ils sont si nombreux et si préférables à tout, qu'ils forment la base de l'alimentation des hommes, et souvent des animaux. Les jaguars eux-mêmes en vivent plus que de toutes autres proies.

Les oiseaux, principalement les oiseaux aquatiques, s'y trouvent aussi en abondance excessive. Ils sont, pour la plupart, magnifiques de plumage, parce que dans toutes les contrées intertropicales, où les végétaux abondent, les oiseaux revêtent généralement des couleurs splendides; c'est à croire, et je crois, que le soleil de ces contrées leur communique les reflets de son prisme. Mais, à part les oiseaux d'eau, la plupart sont sans force comme leur chair est sans goût, molle, et se ressentant de la nature des végétaux qu'ils mangent.

Les quadrupèdes, peu nombreux, à chair sèche.

errants toujours, aqueusement nourris, étiolés, couchés le plus souvent, ont l'air de ne rester là que par habitude, comme on reste dans un pays qui déplaît, mais où l'on gagne sa vie. On sent à les voir qu'ils sont venus là d'hier, à la suite du sol, à l'aventure, et qu'ils y mènent une existence précaire, exposée à tous les dangers des premiers âges.

Quant à l'homme enfin, dans cette contrée comme partout, il suit les conditions physiques de la nature qui l'entoure. Il est, ainsi qu'elle, vague, indéfini, désordonné, capricieux, mouvant, comme la mixture encore incertaine d'un métal en fusion ou d'un œuf dont le fœtus se forme. A tous égards, c'est bien l'homme-enfant, sans traditions d'aucune sorte, sans nécessités sociales, sans éducation, presque sans besoins et sans passions réglées. C'est cet être inconscient qui ne suit au monde qu'une loi, son caprice du moment, et qui l'exécute de suite, quel qu'il soit, à travers tous chemins, sans voir les dangers ni les peines, sans s'arrêter pour rien jusqu'à l'assouvissement. A peine il aura réussi qu'il n'y tiendra plus peut-être, et, sous l'empire d'un désir nouveau, gaspillera son résultat, comme l'enfant gaspille ses jouets de la veille. Mais présentement il veut satisfaire son caprice; il le satisfait à tout prix, et sans

plus se préoccuper de l'avenir que s'il n'existait pas.

Les trois grandes races humaines, le blanc, l'Indien et le nègre, qui vivent là mêlées, sans être encore confondues, ont nécessairement les défauts et les qualités des trois races dont elles descendent. Mais le temps opère peu à peu l'alliage, et le climat, ce grand niveleur, englobe fatalement dans la nature des indigènes les deux autres races que le hasard des présentes émigrations y fait descendre. Car, n'en déplaise à nos vanités blanches, sur l'un et l'autre hémisphère américain, c'est beaucoup moins l'indigène qui se fusionne dans nos émigrants que le blanc qui se nuance d'homme rouge. Ainsi des chevaux ou des moutons importés d'un pays lointain améliorent puissamment la race aborigène, mais finissent tôt ou tard par se fondre en elle, et prendre le moule physique et moral que le climat leur imprime.

Telle m'est apparue cette partie des Guyanes, telle j'ai cherché à l'expliquer clairement dans le livre dont je viens de résumer la substance en quelques lignes. Si j'ai bien rendu ce que j'ai vu, et si mon tableau-récit produit sur vous à la lecture l'impression que ces contrées ont produite sur moi, il me semble que c'est une des études les plus cu-

rieuses qu'on puisse faire de notre globe. On le voit là sortant du sein de la création en quelque sorte. Son singulier état de nature en germe explique parfaitement tous les mythes ou les réalités des temps bibliques, mythologiques, etc. C'est aussi bien la terre sortant des flots du déluge, qu'Amphitrite ou Vénus naissant du sein des ondes : nature-embryon, que le Créateur fait sourdre des eaux, encore molle, incertaine, étrange, ainsi qu'un embryon d'être sortant de sa coquille humide. Monde-fœtus, si peu fait, qu'un seul flot le défait; si fragile, que, pour un qui pousse, il en meurt des centaines; mais qui croît si vite en tout, qu'il lui suffit de quelques années à peine pour grandir à ne le reconnaître pas. Amérique! Amérique! nouvel œuf du monde d'où nous reviendra la civilisation future!

En second lieu, à un point de vue plus étroit, mais d'un intérêt national plus direct, j'ai voulu établir que l'Amazone, la grande créatrice de ces contrées, est la limite naturelle, donc nécessaire de notre Guyane. Autant l'avenir de cette colonie est splendide, si nous reprenons sa frontière logique et traditionnelle, autant il est insignifiant, si nous ne la reprenons pas.

Présentement, par une cause ou par une autre,

en dépit des multiples essais de colonisation tentés sur sa terre promise, notre Guyane n'existe pas, pour ainsi dire. La seule manière de la faire surgir de sa léthargie morbide, c'est de lui restituer l'Amazone. Avec la rive gauche de ce fleuve, notre colonie sud-américaine redeviendra telle que nos grands aïeux l'avaient conçue et fondée, telle que nous l'aurions encore sans le désastre d'Utrecht ravivé par celui de Waterloo, c'est-à-dire par le dépouillement sur le dépouillement, 1815 sur 1710. Elle redeviendra notre colonie complète, réelle, non pas tronquée comme un cul-de-jatte, sans frontières, et si misérable, que c'est à la croire morte pour jamais. Elle redeviendra notre vraie Guyane enfin, telle que Dieu nous l'a donnée, l'une des ruches futures de l'humanité, quelque Hollande équatoriale, à quinze jours de la France; une Hollande envoyant à la mère patrie du coton, du café, du sucre, du caoutchouc, du poisson, etc., tous les mille produits connus ou inconnus que le Créateur sème à profusion sur ses plages, les plus riches du globe.

Puisse plaire à Dieu de nous rendre, à l'Empereur, à mes concitoyens, de reprendre ce qui est notre bien!

Enfin, à des points de vue philosophiques d'un intérêt plus général, donc plus élevé, j'ai voulu établir qu'il ne faut ici-bas désespérer de rien, ni pour rien. Rome, cette vieille reine de notre société européenne, qui depuis deux mille ans passés la gouverne ou par le sceptre ou par la tiare, Rome ne reconnaît qu'une vertu humaine, une seule d'où découlent toutes les autres, la persévérance. Tôt ou tard Dieu vient en aide à ceux qui, tout en sachant se résigner à ses arrêts, luttent tant qu'ils peuvent contre la fortune contraire. D'ailleurs, ne fût-ce qu'afin d'accomplir ses devoirs humains, chacun doit faire son possible pour réussir à son œuvre individuelle et la mener jusqu'au bout de ses forces, avec réflexion, sans colère et sans désespérance. Depuis le plus humble des artisans jusqu'au premier des souverains, chaque être mortel a une mission terrestre dont il ignore le but, comme un cheval au brancart ignore le but de sa course : mais il ne l'en a pas moins, puisqu'il est créé pour vivre. S'il manque à cette mission, c'estun fonctionnaire qui néglige sa tâche, et le malheur est au bout de chaque défaillance.

Lorsqu'à force de sonder nos débilités humaines, on s'est bien convaincu que nous ne sommes guère que des espèces de fourmis, si grêles sur la nature

que rien de nous ne peut seulement la troubler; lorsqu'on s'est bien mis dans la cervelle que ces fourmis sont ici-bas ce que pour ma part je crois que nous sommes, des instruments vivants que le Créateur emploie quand et comme il lui plaît pour une œuvre échappant à nos perceptions humaines : lorsque, comme un soldat résigné qui exécute fidèlement les ordres de ce chef suprême qu'on nomme la conscience, on marche dans son rang sans se préoccuper d'autre chose que de le bien tenir ; lorsqu'en un mot, on fait ce qu'on peut, toujours et pour tout, le but lui-même disparaît devant la satisfaction de la tâche accomplie : chaque jour suffit à son labeur : on va devant soi, toujours tout droit, sans s'arrêter aux mirages de la route, sans se troubler à ses accidents, peu à peu même sans hésiter dans sa marche. La Providence est-elle point là qui vous guide, comme un maître clairvoyant guide ses ouvriers?

Enfin, mieux encore que le bonheur en ce monde, c'est la meilleure manière d'être toujours prêt pour cette grande éventualité qu'on nomme la mort. Cette mort vient vite : souvent sans qu'on ait le temps de la voir venir. Si douce ou si troublée que soit notre vie, ce n'est qu'un voyage de trois ou quatre vingtaines d'années qui peut finir à toute heure.

Le grand point est de pouvoir, à chaque seconde, s'en aller comme un travailleur qui revient d'une journée bien remplie : s'en aller confiant dans la justice du Maître, parce qu'on sent qu'on a fait son devoir d'ici-bas.

FIN

# TABLE

## CHAPITRE V



## CHAPITRE VI



## CHAPITRE VII



## CHAPITRE VIII



## CHAPITRE IX



## CHAPITRE X

## CHAPITRE XI



## CHAPITRE XII



## CHAPITRE XIII



## CHAPITRE XIV



## CHAPITRE XV



## CHAPITRE XVI

## CHAPITRE XVII



## CHAPITRE XVIII



## CHAPITRE XIX



## CHAPITRE XX



Tours. — Impr. Mame.

3

JW

